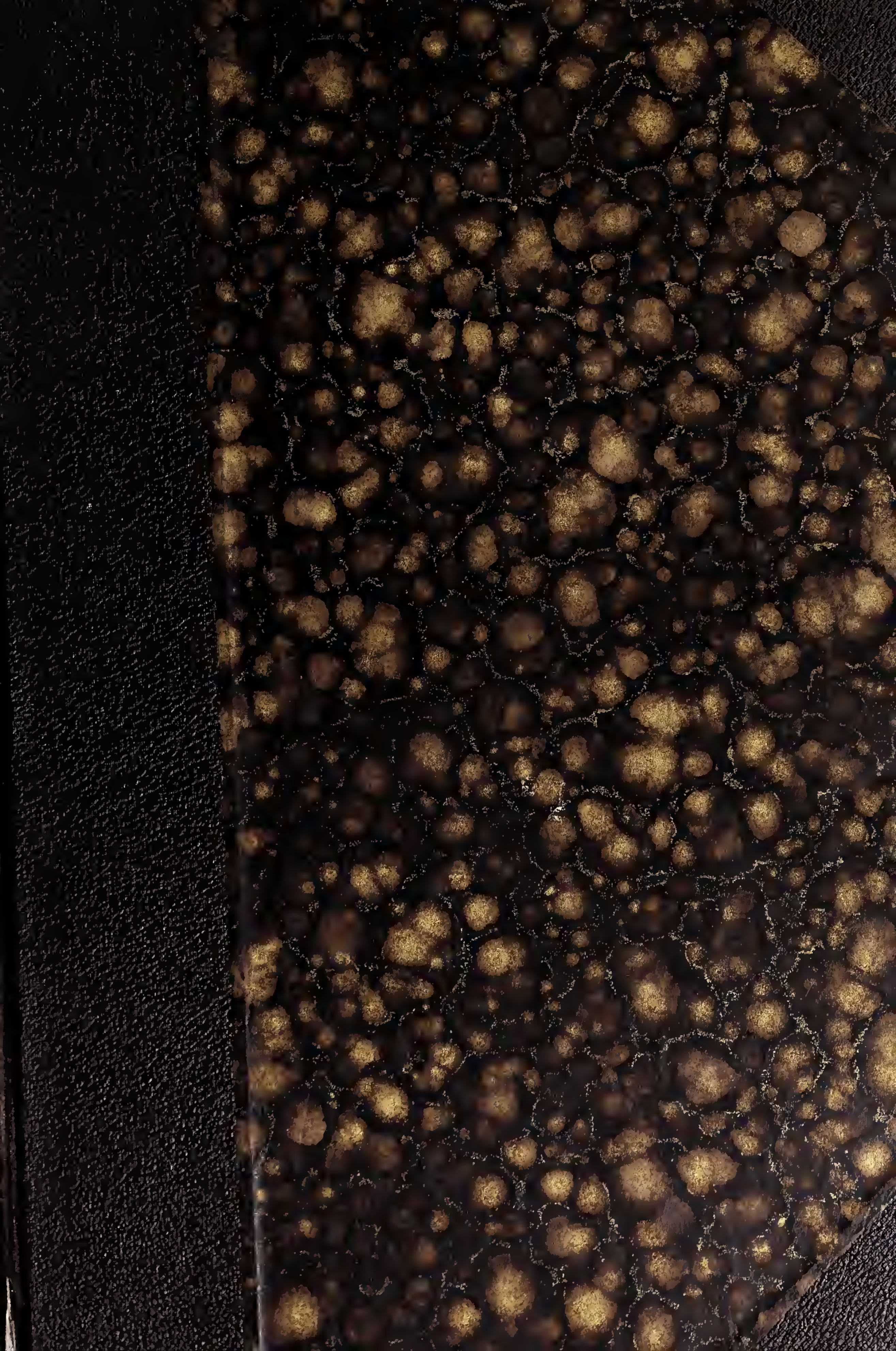






Lucien Berger



L'ALCADE DE CHALLA

L'EMPIRE

DU SOLEIL

PÉROU & BOLIVIE



Lucien Berg

BARON & BARONNE
CONRAD DE MEYENDORFF

L'EMPIRE
DU SOLEIL
PÉROU ET BOLIVIE

OUVRAGE ILLUSTRÉ
DE CENT ONZE GRAVURES
ET DE DOUZE PLANCHES EN COULEURS

D'APRÈS LES ORIGINAUX DE
S. A. S. LA PRINCESSE MARIE WOLKONSKY
ET DE
MM. HIMONA ET BOBROWSKY
de l'Académie de peinture de St-Pétersbourg



LIBRAIRIE HACHETTE & Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
—
1909

ВЛАДИМІРУ ФЕДОРОВИЧУ и МАРѲѢ ПЕТРОВНѢ

ЛУГИНИНЫМЪ

AVANT-PROPOS

Avant d'indiquer les traits généraux de la civilisation désignée comme « civilisation des Incas », bien qu'elle n'ait apparemment ressuscité sous ce nom qu'après une longue période d'oubli, nous croyons utile d'esquisser brièvement la configuration du pays dans lequel cette culture s'est produite et de dire quelques mots sur l'origine de la race qui l'a élaborée.

C'est au Pérou que les Quechuas (1) ont vu croître leur puissance au point d'étendre leur domination dans la Bolivie, le Chili et l'Equateur actuel, et c'est au Pérou qu'on retrouve aujourd'hui les monuments les plus remarquables de cette race singulière.

Tout le pays pourrait se diviser en trois zones : la *Costa*, la *Sierra* et la *Montaña*.

La Costa, c'est-à-dire le littoral et les riches vallées du Pacifique qui pénètrent jusqu'à une altitude de 1.500 mètres entre les contreforts de la Cordillère maritime, est absolument dépourvue de pluies. C'est à cette absence d'humidité qu'est dû le manque complet de végétation dont souffre la côte ; ce ne sont que déserts sablonneux et collines arides, tandis que les vallées, où coulent les torrents des montagnes, forment de vrais oasis. Régions favorisées, elles ont un climat chaud sans être torride et jouissent d'abondantes rosées matinales. Le bananier, le cotonnier, actuellement la canne à sucre, les vignes et les bois d'orangers y croissent avec une vigueur

(1) Le nom de Quechua ou Quichua, était spécialement porté par une tribu des rives de l'Abancay ; leur province était située entre le 14° et 15° sud, les rives de l'Apurimac à l'est et la Cordillère à l'ouest. Cette tribu s'incorpora volontairement à l'Empire des Incas dès leurs premiers règnes.

Pour imiter le son guttural indien, l'orthographe, telle qu'elle est enseignée au Pérou, exige un double « q » dans le nom de Quechua, mais nous préférons suivre ici le précédent adopté par la généralité des auteurs européens qui emploient un seul « q », ainsi que l'« e » au lieu de l'« i » dans le nom Quechua.

remarquable. Ces vallées sont éloignées les unes des autres et n'atteignent que rarement l'océan, l'eau se perdant parmi les déserts du littoral.

Vient ensuite la Sierra avec ses *quebradas,* ravins tortueux, par lesquels s'échappent les torrents des vallées chaudes; la Sierra, patrie du maïs et de la pomme de terre (1) contient des richesses incommensurables en or, argent, plomb, cuivre, étain et mercure. La Sierra est suivie de la Montaña.

Le versant oriental des chaînes de la Sierra descend vers la plaine amazonienne; cette région débute à une altitude de 7.500 à 4.700 pieds par la *Ceja de la Montana* (sourcil de la région des bois), où poussent les *cinchone* (quinquina); dès 9.000 pieds, au milieu des buissons andins, paraissent certains arbres encore rabougris, bas et couverts de mousses, mais qui deviennent rapidement plus grands et plus vigoureux à mesure que l'on descend (2).

La *Ceja* « consiste en vallons abrupts situés entre d'étroites montagnes boisées ». Les arbres de la Montaña ne se développent qu'à une altitude ne dépassant pas 6.000 pieds, limite où cessent les brouillards froids qui paralysent toute végétation arborescente dans les zones supérieures. La région des cinchones possède déjà les lianes et les orchidées des forêts tropicales; les arbres y appartiennent surtout à la famille du laurier. A 6.250 pieds, on voit les premiers buissons de coca; plus bas, à 3.160 pieds, le caféier et plus bas encore les fougères géantes, les palmiers et tous les arbres de la forêt vierge amazonienne (3).

Le trait caractéristique de la Sierra consiste en deux longues chaînes de montagnes à peu près parallèles, les

(1) La pomme de terre paraît être originaire du Chili (A. de Candolle, *Origine des plantes cultivées*, 1883), mais son admirable développement dans la Sierra a fait soutenir à des esprits tels que Cuvier sa provenance péruvienne, provenance qui a été du reste longtemps regardée comme un fait indubitable.

(2) Grisebach, *La Végétation du Globe*. Traduit de l'allemand par G. de Tchihatchew. Tome II, p. 649-652.

(3) *Ibid.*

Cordillères et les Andes (1); l'altitude des Andes est supérieure à celle des Cordillères et leur chaîne est plus éloignée de l'océan Pacifique. Entre ces rangées de montagnes s'étendent, sur une longueur de 500 lieues et une largeur très variable, une série de hauts plateaux entrecoupés de vallées isolées. Les deux chaînes se réunissent en trois endroits : par le nœud de Potosi, le nœud de Santa-Rosa et le nœud de Pasco; c'est entre les nœuds de Santa-Rosa (environ 13°40 sud) et de Pasco (environ 10°40 sud), que se trouve Cuzco, la capitale de l'ancien Pérou.

Le climat de la Sierra varie considérablement selon les altitudes des plateaux et des vallées; ceux qui s'élèvent à une hauteur de 3.500 à 4.500 mètres, la *Puna*, ont un climat froid, salubre et fort sec. La cause de cette sécheresse est due à la protection des Andes, qui empêchent les vapeurs des forêts amazoniennes de pénétrer dans ces parages ; ces vapeurs se condensent d'abord en brouillards opaques et se transforment ensuite sur le flanc des montagnes en neige, créant ainsi les glaciers des *nevados* (2): les nuages qui, malgré les obstacles, pénètrent ces régions en été (novembre, décembre, janvier, février), et se résolvent en pluies, ne parviennent pas à vaincre la sécheresse extrême de la Sierra; les huit autres mois de l'année le ciel est invariablement pur.

Les plateaux de la Puna n'ont pour toute végétation, que des lichens, de l'*ichu* (3), de la *yareta* résineuse (4) et du *tollu* ou *tola* (5) qui servent de nourriture aux lamas, vigognes et

(1) La chaîne des Andes est parfois appelée aussi Cordillere Reale. Ces deux chaînes s'étendent du détroit de Magellan aux plateaux de la Colombie.

(2) Nevados, cimes neigeuses.

(3) « Le caractère de la région Puna est déterminé par une graminée, le *Stipa-Ichu* dont les touffes roides, disposées en cercle, ont de 3 à 6 cent. de diamètre et sont presque toujours incrustées de sable, dans la direction du vent dominant, de sorte que, pendant la majeure partie de l'année, l'absence de toute teinte verte, les fait paraître comme ayant été brûlées. » (GRISEBACH, *op. cit.*, p. 648.)

(4) La yareta, ombellifère de verdure grisâtre décrite par Wedell et Laurent de Jussieu.

(5) « L'arbuste Tola (Baccharis Tola), habite, dans les Andes Sud-Américaines, un immense espace jusqu'aux montagnes des États de la Plata... » (GRISEBACH, *op. cit.*, p. 648.)

alpacas. D'autres plateaux moins élevés (de 2.500 à 3.500 m.), ainsi que les hautes et larges vallées du Pérou, fournissent : l'orge, le maïs, la pomme de terre, une espèce de fève, l'*oca* (1) et la *quinoa* (2) ; on y rencontre aussi les aunes, les saules d'Amérique, les poivriers sauvages (molle), les *queñoas* (3), l'agave et différentes variétés de cactus. Enfin, dans les vallées profondes et bien abritées, on retrouve les mêmes cultures parmi les arbres fruitiers indigènes : chirimoyas, paltas, tunas, grenadillas, etc., et une végétation semi-tropicale.

Les courtes et profondes vallées, trait saillant de la Sierra, furent nommées par les Espagnols *bolzons* (poches); se trouvant à des élévations très variées, elles diffèrent de climat et de flore; les unes marécageuses, les autres naturellement drainées, toutes jouissent en général d'une grande fertilité.

Isolées au milieu des punas ou divisées par les chaînes montagneuses, l'accès de l'une à l'autre est difficile à moins que, comme à Cuzco, elles ne convergent en un endroit, ce qui d'ailleurs est rare. Squier, en parlant de la Sierra, l'appelle (4) « un microcosme de la terre elle-même soulevée dans l'air glacé et retenue en place par les puissants éperons des Andes et de la Cordillère »; plus loin, il ajoute : « Une contrée étrangère à tout ce que nous avons vu jusque-là et qui semble être élevée au-dessus de l'humanité en esprit aussi bien qu'en réalité, nous contemplant de sa hauteur froidement et calmement comme les étoiles d'hiver, ne partageant aucune de nos sympathies, ni aucune de nos craintes. La vigogne errant en silence, nous regardant avec ses larges yeux liquides, le lama à la démarche glissante et le condor volant en cercle au plus haut des airs..., l'absence de forêts, les nuages surgissant des plaines du Brésil pour être dissipés près des barrières neigeuses qu'ils ne peuvent franchir, le bleu métallique d'un

(1) L'oca (oxalis tuberosa).

(2) Quinoa ou quinua (chenopodium quinoa).

(3) Queñoa (Polylepis), arbre nain. On nomme également le Queñoa-Kinoar, orthographe adoptée par Middendorf. (E. W. Middendorf, *Peru*, Berlin. Robert Oppenheim.)

(4) Squier, *In the land of the Incas*, p. 9 et 10.

ciel limpide, — tout cela fait sentir au voyageur qu'il n'est plus dans un monde qu'il ait déjà connu. Là, rien ne lui est familier, rien n'évoque les souvenirs d'autres paysages. »

En vérité, c'est le domaine des contrastes : des déserts infinis alternent avec de riants bolzons au sol plantureux; de grands massifs neigeux entourés d'immenses espaces de pierres désagrégées se dressent jusqu'à une altitude de 21.000 pieds et plus (1). Les punas elles-mêmes sont parfois situées au niveau des principaux sommets du Tyrol. De grands lacs poissonneux auxquels on ne connaît pas d'issue s'étendent à une altitude variant de 3.000 et 4.000 mètres. Tout n'est qu'étrangeté et grandeur.

Dans l'air raréfié des hautes altitudes, l'homme guette anxieusement l'apparition du soleil qui délie les membres engourdis par le froid de la nuit; la chaleur rapidement envahit l'atmosphère ramenant la joie de vivre. Dans les vallées, les rayons d'or font lever les récoltes, mûrir le maïs et égaient toute chose. Aussi quel abattement pendant les heures de ténèbres! Quelle joie à la réapparition du soleil! L'astre était trop évidemment le foyer de toute vie pour que les autochtones ne l'aient pas rattaché à l'idée de leur déité suprême.

Toute cette configuration si spéciale a contribué au développement du caractère, de la civilisation et de la religion indigène.

La lutte pour la vie a amené la facilité de vaincre; les tribus isolées tombèrent une à une aux mains des énergiques conquérants. Mais cette configuration contribua également, au dire de Cieza de Leon, à la perte de l'Empire; hormis les vallées occupées par les Espagnols, les indigènes n'avaient pas où vivre : d'une part, les régions absolument stériles de la *Puna Brava* et les glaciers des nevados; de l'autre, les bois impénétrables des tropiques où toute existence leur était

(1) D'après sir Martin Conway, l'Illimani aurait une altitude de 21.015 pieds, hauteur déterminée en 1898. La plus haute cime du massif de Sorata (Illampu) est plus élevée que l'Illimani.

impossible ; aussi les Incas n'eurent aucun succès dans la lutte séculaire entreprise contre les Antis, sauvages des forêts vierges. Comment soumettre un ennemi invisible, insaisissable et toujours à l'affût dans la profondeur de ses taillis et comment lutter de plus contre un climat meurtrier, lorsque l'organisme est habitué, de génération en génération, à l'air sec et vif des hauteurs?

Voisins envieux, mais impuissants, les autochtones de la Sierra devaient se contenter de leurs bolzons et de la partie supérieure de quelques vallées que les Espagnols trouvèrent gardées par de puissantes forteresses. Ainsi durent-ils faire valoir chaque pied de terrain et le rendement agricole obtenu par une application habile était tout à fait remarquable.

C'était un peuple persévérant et sympathique, ce peuple quechua; sir Clements Markham le décrit parfaitement en disant : « Une race belle et bien développée; épaules carrées, larges poitrines, les extrémités fines, mais une tête assez grande en comparaison de leur taille moyenne. Cheveux noirs et longs, peu ou point de barbe; les yeux horizontaux avec des sourcils arqués ; front élevé, encore que quelque peu fuyant; de grands nez aquilins, les lèvres épaisses, les pommettes assez hautes et le menton petit. Ces gens étaient doux, hospitaliers et obéissants. Ils étaient bons pères et bons maris, patients, industrieux, intelligents et sociables... Pendant leur jeunesse, les femmes étaient jolies et bien faites ; elles tenaient une place respectée et honorée dans la société. » (1)

D'où venaient-ils, ces Quechuas? Question ardue et non résolue. Plusieurs solutions, toutes différentes ou contradictoires, n'ont servi qu'à augmenter l'obscurité qui entoure l'origine des Péruviens primitifs.

Si l'on écarte la théorie de l'origine locale de l'homme américain, le peu que nous connaissions. sur la manière dont les

(1) *The Travels of* Cieza de Leon. *First Part of the Chronicle of Peru*. Translated and edited by Sir Clements Markham. Printed for the Hakluyt Society. London, MDCCC. LXIV. Introduction, p. XXIII.

deux Amériques ont été peuplées, se réduit à quelques légendes et surtout à des probabilités.

Certaines parties de l'Amérique du Nord étant très voisines du continent asiatique et des chaînes d'îles s'y rattachant, il est probable, nous dirons même presque certain, que le peuplement du Nouveau Monde s'est produit par cette voie. On peut admettre que ces premières tribus venues des régions ingrates de l'Asie du Nord et du Kamchatka, se trouvaient probablement à l'état à peu près sauvage. Il n'est guère logique de supposer une immigration continue de peuplades déjà civilisées, qui auraient quitté leur pays pour s'enfoncer vers ce Nord déshérité au delà duquel se trouvait l'inconnu. Ce n'est qu'en descendant vers le sud, dans les hauts plateaux du Mexique et, plus tard encore, dans les contrées qui ont formé l'Empire des Incas, qu'elles se sont vraisemblablement arrêtées et ont créé peu à peu des civilisations locales (1).

Il est également admissible qu'à côté de cette voie naturelle de colonisation, il y ait eu tel ou tel navire apporté d'Asie par les tempêtes et les courants, qui ait pu pénétrer jusqu'à l'Amérique du Sud. Un très grand nombre de légendes et de récits plus ou moins mythologiques semblent se rattacher à des faits de ce genre; il est évident néanmoins, que cet apport purement accidentel fut très insignifiant, comparé au nombre énorme de barbares venus par le détroit de Behring.

Comme indication du peu d'influence que peuvent avoir les contingents fortuits, nous citerons le fait absolument authentique de l'occupation temporaire de la Virginie actuelle par des navigateurs normands partis de l'Islande et s'étant établis sur les côtes de la Virginie, bien avant que Colomb eût découvert le Nouveau Monde. Les Normands appelèrent le pays qu'ils venaient de conquérir du nom de Vine-land, pays du vin, vu l'énorme quantité de vigne sauvage qu'ils y

(1) La théorie du peuplement du Pérou par la voie du Mexique est celle de Léonce Angrand. (*Lettre sur les antiquités de Tiahuanaco.*)

trouvèrent; ils s'y sont maintenus pendant à peu près deux siècles et ont finalement succombé dans la lutte contre les Peaux-Rouges qui les entouraient. Il ne reste de cet épisode que quelques passages dans les chroniques islandaises et certaines inscriptions sur les rochers de la Virginie. Cette puissante invasion d'hommes relativement civilisés, irréfutablement démontrée par l'histoire, est pourtant restée sans aucune influence sur les peuplades américaines au milieu desquelles elle s'est produite.

Par analogie on peut en conclure, nous semble-t-il, que les arrivées accidentelles et isolées de quelques navires venant de la Chine ou de l'Inde, n'ont guère pu avoir d'effet sur la marche des civilisations qui se sont développées au Pérou et au Mexique; d'autre part, il n'est pas impossible que parmi les équipages de ces jonques hypothétiques, il se soit trouvé des hommes supérieurs dont l'influence ait pu se faire sentir parmi les indigènes; mais ces hypothèses n'ont d'appuis que dans les mythes, l'histoire n'a pas à en tenir compte.

Nous trouvons quand même intéressant de citer quelques-unes des croyances se rapportant à ce sujet et certaines hypothèses qui prévalent parmi les spécialistes.

Disons d'abord qu'une théorie, très répandue au Pérou, rattache les Quechuas aux Chinois (1).

Lopez, dans un livre de linguistique où il étudie avec soin non seulement dans la langue, mais aussi dans la civilisation quechua, l'analogie avec les races aryennes, leur reconnaît une origine pélasgique (2).

D'après Wiener, les habitants de l'Amérique du Sud seraient les descendants directs des races asiatiques, indo-chinoises et mongoles; Wiener suppose en outre que l'Amérique n'a jamais été privée pendant une longue série de siècles de communication avec le vieux monde (3).

(1) Charles Wiener, *Essais sur les institutions politiques, religieuses, économiques et sociales de l'Empire des Incas*, p. 33.

(2) Vicente Fidel Lopez, *Les Races Aryennes du Pérou*.

(3) Wiener, *op. cit.*, p. 45.

On a également trouvé dans l'architecture quechua de frappantes analogies avec l'Italie antique et l'Egypte : par exemple M. de Castelnau (1) compare le costume et l'armement dans l'Empire des Incas à ceux de Thèbes.

On note encore une grande similitude entre les vases péruviens et ceux de Java, les formes étrusques de Chiusi, celles trouvées dans l'archipel grec et au nord de l'Italie. En outre il est indubitable que beaucoup de statues du Nouveau-Monde rappellent, quant à l'expression, les antiquités chypriotes qu'on peut voir au British Museum.

Cette grande diversité ne ferait-elle pas croire que l'art Péruvien fut créé spontanément sur place? Devons-nous rappeler au lecteur ce fait généralement observé, que, par la marche de l'intelligence humaine, il se développe des mythes, des coutumes, une civilisation analogue et cela dans des races absolument distinctes.

Les légendes, pour ainsi dire officielles, de la plupart des peuples sud-américains, parlent de migrations maritimes, mais nous trouvons à côté toute une série de traditions qui font surgir les premiers ancêtres du sol même, par conséquent, font de la civilisation indigène, une civilisation née sur place; tels les Collas (habitants de la Bolivie) qui se disaient, les uns issus du lac Titicaca, les autres de certaines sources (2); ailleurs les hommes se croyaient descendus de pumas, de rivières, de condors, etc. (3).

Laissant de côté ces données trop merveilleuses nous nous en tiendrons aux temps nuageux de l'histoire primitive du Pérou, telle qu'elle nous a été conservée dans la chronique du licencié Montesinos (1652) (4) qui la recueillit de la bouche des *Amautas*, prêtres savants préposés à l'instruction de la jeunesse inca. Cet auteur trop longtemps décrié possède

(1) M. de Castelnau, cité par Wiener.

(2) Ynca Garcillasso de la Vega, *Histoire des Yncas, rois du Pérou*. Traduit de l'Espagnol par Jean Baudoin, MDCCXV. Livre II, chap. xix.

(3) *Ibid.*, livre I, chap. ix.

(4) 1652, date indiquée par Ternaux-Compans, traducteur de Montesinos.

une grande qualité, qualité presque unique, qui est de noter fidèlement chaque fait sans chercher à le défigurer pour les besoins de sa cause. Et il est peut-être plus facile à l'historien moderne de retrouver la vérité parmi ses fabuleux écrits que dans les chroniques tronquées ou tendancieuses de ses contemporains. Du reste, le Père Blas de Valera, dans son vocabulaire quechua, s'accorde parfaitement avec Montesinos; à en juger par tout ce qui a trait à la législation incasique, décrite par Blas de Valera, et que Garcillasso (1) a si amplement citée, nous voyons combien a été précieux le témoignage de cet auteur, aussi consciencieux qu'intelligent; malheureusement son inestimable manuscrit fut brûlé lors du siège de Cadiz et nous n'en retrouvons que des fragments. Disons encore que Herrera, regardé jusqu'ici comme un des plus sérieux et des plus complets historiens qui aient traité ces questions, partage l'opinion de Montesinos au sujet des temps primitifs du Pérou. Oliva soutient, lui aussi, que les Incas ne furent que les restaurateurs d'une très ancienne monarchie (2). Du reste A. de Humboldt ne dit-il pas, en se basant entre autres preuves sur le langage quechua: « l'Amérique possédait un jour une plus grande culture que celle que les Espagnols y trouvèrent (3) ». Il est à déplorer que, tout document indigène ayant disparu, les chroniqueurs ne se soient généralement appliqués qu'à répéter des récits souvent apocryphes, sans s'inquiéter de l'origine réelle de cette admirable civilisation à laquelle la plupart ne prêtaient que quelques siècles d'existence!

D'après Montesinos, nous devons reconnaître dans l'histoire primitive du Pérou, trois époques différentes, époques que

(1) Nous copions le nom du célèbre historien, tel qu'il est imprimé dans la traduction française de son ouvrage édité à Amsterdam en 1715, mais Middendorf qui s'est servi de l'édition espagnole ne double ni l' « l » ni l' « s », tandis que Markham écrit le nom avec un « l » mais deux « s ».

(2) *Histoire du Pérou*, par le P. Anello OLIVA. Traduit de l'Espagnol par Ternaux-Compans. Chap. VII.

(3) ALEXANDRE DE HUMBOLDT, *Lettres Américaines*, p. 136.

l'on peut faire cadrer avec la dynastie des Pyr-hua suivie de la dynastie sacerdotale des Amautas, la longue période de barbarie où sombra la civilisation autochtone et l'époque, relativement moderne, des rénovateurs Incas.

Le premier roi de la première dynastie dont nous ayons connaissance portait le titre de Pyr-hua, nom qui indiquait en même temps le Dieu unique, le pays et le peuple. Lopez suppose que c'est de Pyr-hua que provient le nom de Peru (Pérou).

Le premier roi du Pérou serait l'un des quatre frères mythiques dont parle Montesinos, comme étant venus au Pérou 500 ans après le déluge! Ayar-Uyssu-Topa, « le laboureur », s'étant débarrassé de ses frères, resta maître du nouveau pays et, réunissant ses parents, qui étaient devenus entre temps très nombreux, il leur ordonna d'aplanir le terrain, d'aller chercher des pierres, de construire des maisons et de fonder une ville (Cuzco). Ces ordres furent fidèlement exécutés (1). Il est évident qu'un tel commandement n'a pu être donné que grâce à une civilisation rudimentaire, à l'appui de laquelle nous ne pouvons qu'invoquer le témoignage de certains monuments énigmatiques et peut-être encore la coloration mêlée des toisons du lama(2), qui paraît indiquer, comme l'observe Markham, une période de longue domesticité, période incalculable et qui a changé, bien avant la venue des Espagnols, ces bêtes sauvages en animaux domestiques, tandis que les huanacos et les vigognes, races parentes, sont aujourd'hui encore absolument indomptées et conservent leurs robes uniformes (3).

Au dire de Montesinos, cette première civilisation aurait été fort avancée, puisque, sous le troisième roi de Cuzco (Huayna-Cavi-Pyr-hua), l'écriture était déjà en usage; on se servait à cet effet de feuilles de bananier et d'un parchemin nommé *quillca* (4). Dans différentes parties du Pérou, on peut

(1) MONTESINOS, *Mémoires historiques sur l'ancien Pérou*, traduits par Ternaux-Compans, p. 7.

(2) Le lama, en quechua la llama.

(3) *Travels of* CIEZA DE LEON, MARKHAM, Introduction, p. XXIV et XXV.

(4) Quand Don Alonzo de Trecilla se trouvant au Chili, manqua de papier pour écrire les

observer de nos jours des hiéroglyphes très spéciaux et qui peut-être se rapportent à cette époque ; nous-mêmes avons vu une de ces étranges sculptures, qui venait d'être mise à nu, gravée dans un roc proéminent au milieu de la forêt vierge de Chanchamayo.

Le règne des Pyr-hua est caractérisé par la longue série d'invasions que nous retrouvons dans toute l'histoire du Pérou pré-incasique. Ces immigrations venaient du sud et des côtes de l'océan Pacifique.

Malgré le pouvoir des prêtres, ce ne fut qu'après dix-sept règnes, que Lloquete-Sagamauta s'empara du trône ; avec lui commença la dynastie des Amautas, à la suite de laquelle le calme et la prospérité s'établirent enfin dans le pays.

L'apogée de la puissance péruvienne, à cette première époque, correspond à peu près au début de notre ère ; mais cette période finit brusquement : des peuplades nombreuses et barbares, venant du Brésil, envahirent le pays, le mirent à feu et à sang : le roi périt dans une bataille ; chaque tribu se choisit un chef ; Cuzco fut abandonné, la dynastie se réfugia à Tambotoco ; les prêtres restèrent seuls à garder les temples ; le Pérou entra en dissolution ; on vit se produire une corruption monstrueuse ; une ère de barbarie absolue s'établit, « les hommes redevenaient sauvages ».

La dynastie de Tambotoco persista néanmoins, et les rois, conseillés par les prêtres interprètes des oracles, défendirent toute écriture et la remplacèrent par le *quipu* (1). On cite le fait d'un novateur hardi, brûlé vif pour avoir proposé de nouveaux caractères (2).

Montesinos fait dater la renaissance du Pérou du 101[e] règne des Pyr-hua-Amauta, et lui donne comme instigateur

vers de son poème, un Indien lui enseigna l'usage de ces feuilles. Ils écrivaient aussi sur les pierres. Un Espagnol a trouvé des inscriptions de ce genre sur les édifices de Quinoa, à trois lieues de Guamanga, et personne ne put les lui expliquer ; on pense qu'elles étaient en honneur de la « huaca », à laquelle le temple était dédié. (MONTESINOS, *op. cit.*, p. 33.)

(1) Quipu ou quipo. Nous reparlerons plus loin (p. XXXVI) de cet habile système de comptabilité.

(2) MONTESINOS, *op. cit.*, p. 110.

un prince de cette maison, Sinchi-Roca (1), surnommé *Inga* — seigneur ; c'est lui qui serait le chef de la maison des Incas.

Citons d'abord les principales légendes qui se rattachent à la naissance de cette dynastie. Celle de Garcillasso de la Vega est la plus populaire.

Garcillasso, descendant du côté féminin des souverains péruviens et l'un de leurs panégyristes les plus fervents, veut ignorer tout ce qui fut avant les Incas. Il fait remonter la fondation de l'Empire au XI[e] siècle (1021) après Jésus-Christ, et ne parle que de quatorze souverains, dont l'origine eût été d'essence divine ; le Soleil, Père de l'Humanité, prenant en pitié l'état de barbarie absolue où vivaient les hommes, leur envoya deux de ses enfants, Manco-Capac (2), et Mama-

(1) L'état du Pérou empirait chaque jour, les rois de Cuzco ne l'etaient plus que de nom,... la civilisation était détruite et le pays redevenait sauvage...

Une princesse de sang royal, Mama-Cibaco... respectée comme un oracle, tâcha de réagir contre l'abaissement de son pays... Son fils, beau et vaillant, âgé de 20 ans, se mit a la tête des hommes qui s'étaient joints au parti de la princesse ; il se nommait Roca, mais parmi ses amis on le nommait Inga, ce qui veut dire seigneur... Mama-Cibaco conçut l'espoir de faire son fils roi ; une de ses sœurs, grande magicienne, l'aidait dans cette entreprise. Mama-Cibaco dit à son fils : « Nos ancêtres ont vécu heureux tant qu'ils ne se sont occupés que de l'art de la guerre et qu'ils ont observé les ordres du Soleil, notre Père, ainsi que du Dieu suprême. » Elle lui rappela l'état florissant du pays, sa puissance et la valeur de ses rois.

Il fut convenu que Mama-Cibaco raconterait au peuple que le Soleil avait enlevé Inga-Roca, tandis que, vêtu d'habits éclatants, il serait caché dans une caverne de la Chingana, au-dessus de Cuzco. Il devait apparaître sur la colline Sacsaïhuaman, à midi, lorsque le soleil donnerait. Tout réussit et la foule contemplait avec admiration l'apparition du jeune homme qu'on prenait pour une incarnation du premier Pyr-hua. Mama-Cibaco annonça au peuple qu'Illa-Tiksi-Huira-Cocha leur ordonnait par sa bouche d'aller chercher Roca et de le ramener au temple : il devait être roi ; tout le monde était heureux, les uns parce qu'ils voyaient réussir leur projet, les autres parce qu'ils espéraient un terme à l'état de désordre dans lequel on vivait. La population de Cuzco endossa ses plus beaux vêtements pour monter en dansant à la caverne de Chingana à la suite de Mama-Cibaco, qui marchait comme inspirée par le Dieu. Roca, retrouvé apparemment endormi dans sa caverne, se réveilla et dit aux Cuscains : « Retournez au Temple du Soleil, et là je vous instruirai des volontés de mon Père le Soleil. » De retour à la ville où, dans un discours entraînant, il rappela au peuple son passé de grandeur, et son abaissement actuel, il leur révéla que le Soleil voulait les détruire pour les punir de leurs vices, mais qu'il avait résolu de les corriger par son entremise ; il leur communiqua encore qu'il ne les gouvernerait pas d'après de nouvelles lois, mais d'après les anciennes. Des ambassadeurs furent envoyés pour annoncer la bonne nouvelle qui fut bien accueillie presque partout ; l'Inga-Roca épousa sa sœur, Mama-Cora et la dynastie fut fermement établie. (D'après MONTESINOS, *op. cit.*, chap. XVI, XVII et XVIII.)

(2) MANCO n'a pas de signification en langue quechua. — CAPAC veut dire riche en vertus et en pouvoirs, grand.

Ocllo-Huaca, sa sœur-femme, pour réunir les sauvages en communauté, les initier à la vie civilisée et leur révéler la religion du Soleil. L'astre confia à ses enfants une baguette d'or, avec l'ordre d'édifier un empire à l'emplacement où la tige s'enfoncerait d'elle-même en terre. Le couple fraternel apparut sur les bords du lac Titicaca, ils s'avancèrent le long des rives et remontèrent au nord jusqu'à la vallée de Cuzco; là, l'emblème sacré pénétra dans le sol, et disparut à jamais. Fidèles au vœu de leur Père, les enfants du Soleil y établirent leur demeure; Manco-Capac initia les hommes à l'agriculture, et Mama-Ocllo-Huaca, fileuse céleste, apprit à ses humbles sœurs, les mystères des arts féminins. Les indigènes, reconnaissants pour tant de bienfaits, se groupèrent autour d'eux et fondèrent la ville de Cuzco (1).

Garcillasso cite également une tradition, très répandue chez les Indiens du nord et de l'orient de Cuzco, d'après laquelle les Incas seraient issus de quatre frères et de quatre sœurs surgis miraculeusement des grottes de Paucartampu. L'un de ces frères, Manco-Capac, s'établit à Cuzco. Balboa répète à peu près la même croyance et la fait dater de l'an 949 de notre ère (2).

Oliva raconte qu'un Manco et ses compagnons, natifs d'une île de la côte, arrivèrent jusqu'au lac Titicaca : là, Manco se fit passer pour le fils du Soleil et, par d'habiles subterfuges, parvint à subjuguer les Indiens des environs du futur Cuzco. Il prit le nom d'Inga, fut surnommé « Capac » — le Grand et fonda pendant son règne la ville de Cuzco (3).

Selon Zarata, les Incas seraient issus d'une race forte et

(1) GARCILLASSO, *op. cit.*, livre I, chap. XVI et XVII.
Nous ne citons ici que des légendes, légendes entre lesquelles nous ne tentons même pas de nous débrouiller, mais c'est en nous occupant spécialement de Cuzco, au cours de notre ouvrage, que nous essayerons d'en faire l'analyse et d'en tirer quelque indication sur l'érection de ce qui fut plus tard la capitale Inca.

(2) MIGUEL CAVELLO BALBOA, *Histoire du Pérou*, commencée en 1576, terminée en 1586 (chap. I). Balboa séjourna vingt ans au Pérou.

(3) OLIVA, *op. cit.*, chap. III et IV. Oliva transcrivit sa chronique d'après les récits laissés par le recenseur des Incas, Catari.

belliqueuse, venue au Pérou de la Bolivie actuelle ; leur chef se nommerait Zappala Inga (1).

Herrera fait également partir du sud la dynastie des Incas.

Cieza de Leon rapporte à ce sujet ce qui lui fut raconté sur l'origine des Incas par Cayu-Tupac, fils de l'empereur Huayna-Capac. Cette tradition rappelle étrangement notre seconde légende de Garcillasso et celle dont Montesinos accompagne la venue des quatre frères Pyrhuas : même état sauvage du pays, où cependant il existait déjà des temples et des forteresses ; même apparition des frères et des sœurs qui auraient porté à peu près les mêmes noms symboliques. Ainsi que Montesinos, Balboa et Garcillasso, Cieza de Leon indique comme lieu sacré Paucartampu ou Pacarec-tampu et fait exterminer à Manco, par jalousie, ses autres frères, dont l'un, devenu dieu, protège à condition d'être adoré, Manco, le fratricide. Quant à Cieza de Leon, il tient ces frères pour quelques puissants capitaines du Callao (Bolivie), où, pendant la barbarie du Pérou, régnaient certains chefs (2).

Quoi qu'il en soit, avec l'avènement de la dynastie Inca (3) le Pérou sortit de sa période de barbarie, l'ancienne civilisation fut presque entièrement ressuscitée, une grande puissance guerrière se développa et les tribus avoisinantes furent soumises.

Avant de parler de l'organisation de l'Empire des Incas, donnons un bref résumé de la religion qui dominait dans le pays.

Généralement il est admis que le Soleil était regardé par les Péruviens comme le dieu suprême ; en fait ce n'était pas le cas. Cependant il semble évident, quoi qu'en dise Garcillasso, que le sacerdoce de l'Empire ait tenté d'obscurcir l'ancienne conception d'un dieu immatériel au profit du Soleil

(1) Zarata, cité par Lopez, *op. cit.*, p. 280.

(2) Zapana et Cari etaient les noms que portaient de père en fils deux grands chefs des bords du lac Titicaca. Cieza de Leon en parle en maints endroits de ses voyages et de sa chronique et Garcillasso au chap. XIV de son livre III.

(3) Inca signifie : souverain, seigneur, roi. (*Travels of* Cieza de Leon, p. 136.) Empereur, roi, dit Garcillasso, *op. cit.*, livre I, chap. XXVI.

générateur de la dynastie. Les controverses de certains Incas et des prêtres, nous donnent la preuve que le Soleil n'était pas tenu pour divinité suprême; ces controverses citées par maints auteurs (1) ne laissent subsister aucun doute sur les conceptions religieuses que voulait faire prévaloir le clergé cuzcain.

Il paraît établi par tous les chroniqueurs (2) que les Péruviens ont adoré primitivement un Dieu suprême et immatériel. « Le principe fondamental de cette religion est la croyance en un pouvoir unique, illimité dans le temps et dans l'espace, invisible dans son essence, mais sensible dans son incarnation universelle, et visible sous la forme du Soleil, symbole de la puissance créatrice et source de toute fécondité... » (3)

Le nom de ce dieu était au Pérou, d'après Montesinos, Cieza de Leon et Balboa : Illa-Tiksi-Huira-Cocha, ou : Tiksi-Huira-Cocha, ce qui, en quechua signifie, « l'esprit de l'abîme, fondateur de la lumière céleste » (4).

La notion de ce dieu immatériel se trouve indiquée chez Montesinos comme étant celle acceptée par les Pyr-huas; toutefois, ce n'est que pendant le trente-deuxième règne de Cuzco (Sin-Chi-Apusqui) qu'on donna au dieu suprême le nom qui nous est parvenu; primitivement, ce n'était que « le grand dieu Pir-hua » (5).

Evidemment l'idée première s'est conservée inaltérée, jusqu'à la conquête, puisque les chroniqueurs nous apprennent que ce dieu possédant toute chose, n'avait besoin d'aucun temple (6). On n'osait prononcer son nom sans y être absolument obligé, et au cas échéant on devait témoigner sa vénération par une série de gestes symboliques (7).

(1) Garcillasso, Balboa, Cieza de Leon, Montesinos.

(2) Garcillasso, Balboa, Cieza de Leon, Montesinos, Oliva, etc.

(3) Léonce Angrand, *op. cit.*

(4) « Huira-Kocha, souffle de l'abime; Tiksi, fondateur; Illa, lumière ou feu. » (Lopez, *op. cit.*, p. 193.)

(5) Montesinos, *op. cit.*, p. 93-94.

(6) Garcillasso, *op. cit.*, livre II, chap. II et chap. IV.

(7) Garcillasso, *ibid*, livre II, chap. II.

Le Soleil, ministre du dieu immatériel, était déifié comme sa manifestation visible (1) et ses basiliques étaient splendides.

On adorait aussi, mais sans leur offrir de sacrifices (2) la Lune, épouse-sœur de l'Astre ; les étoiles, principalement Vénus — Chasca, « éphèbe aux longs cheveux bouclés » ; la trinité de l'éclair, du tonnerre et de la foudre, exécuteurs des mandements célestes ; les trois manifestations se nommaient également « Illampu », le verbe seul précisant la signification ; l'arc-en-ciel ; la terre, etc., tous comme attributs du Soleil (3).

L'âme était regardée comme immortelle (4) ; les Péruviens croyaient à une vie future où l'on était récompensé, selon ses mérites, par le paradis ou l'enfer.

Garcillasso prétend que parmi les plaisirs de l'autre vie, vie pourtant toute matérielle, les Péruviens ne citaient ni les voluptés, ni la satisfaction de quelque vice, par exemple l'ivrognerie. La récompense des bons était la tranquillité de l'esprit et du corps.

Le paradis se trouvait dans le ciel, *Hanac-Pacha* (monde supérieur) : l'enfer, *Ucu-Pacha* (monde inférieur) occupait le centre de la terre ; les esprits des défunts y subissaient la continuité de tous les maux d'ici-bas (5).

Ucu-Pacha, ou encore Supaypa-huasin (maison du diable) était le royaume du démon, Supay (6) qu'on ne nommait qu'en crachant et proférant des malédictions (7).

(1) Le culte d'Illa-Tiksi-Huira-Cocha se trouva plus tard lié à celui de l'Astre du jour ; toutes les légendes connues aujourd'hui établissent entre eux un lien des plus étroits et représentent le Soleil comme le fils et l'agent sensible de l'esprit infini du souffle de l'abime. (LOPEZ, *op. cit.*, p. 192.)

(2) GARCILLASSO, *op. cit.*, livre II, chap. I.

(3) GARCILLASSO, *op. cit.*, livre II, chap. IV.

(4) CIEZA DE LEON, *Second Part of the Chronicle of Peru*, p. 215. GARCILLASSO, etc.

(5) GARCILLASSO, *op. cit.*, livre II, chap. VII.

(6) *Travels of* CIEZA DE LEON, p. 224 et *Second Part of the Chronicle of Peru*, p. 10. LOPEZ, *op. cit.*, p. 252.

(7) GARCILLASSO, *op. cit.*, livre II, chap. II.

Le jour de la résurrection universelle, l'âme ne pouvait se présenter devant le Créateur qu'avec toutes les parties de son enveloppe terrestre; aussi les Péruviens gardaient-ils précieusement leurs ongles et leurs cheveux.

Quant au code moral des Quechuas, il se confondait avec leurs lois et usages; par exemple, on se saluait en disant : « Ne vole pas, ne mens pas, ne sois pas oisif », à quoi il était répondu : « Qu'il en soit ainsi de toi! » (1)

L'idée d'un dieu unique, immatériel et intangible, n'appartient pas exclusivement, dans le continent Sud-Américain, aux ancêtres des Péruviens ; des conceptions analogues se retrouvent chez les races qui peuplent l'Equateur actuel et où l'on adorait Con-Tiksi-Huira-Cocha (2). Même conception chez les habitants de la côte dans le royaume des Chimus (Trujillo) et autres principautés. Cette nation descendue de « géants » avait apporté le culte de Pachacamac en Amérique(2). Ce culte subsista jusqu'à la conquête espagnole. Les Incas le toléraient dans un but politique. Garcillasso confond Pachacamac avec Illa-Tiksi-Huira-Cocha, dont il dit ne pas comprendre le nom (3). D'ailleurs la conception du Pachacamac

(1) Zegarra, *op. cit.*, p. XXI.

(2) Le dieu de l'Equateur était Con-Tiksi-Huira-Cocha (le chaos fondamental, le vent de l'abime, ou encore la lumière d'occident). Les tribus qui peuplèrent le royaume de Quito, les Puruhas, apportèrent avec eux ce culte; ces tribus parlaient quechua. Les adorateurs de Con le symbolisaient par une croix, signe qu'on explique par le phénomène céleste de la ligne équinoxiale que les extrémités de la ligne solsticiale coupent en croix. On le symbolisait aussi sous la forme d'une « idole de terre cuite, au ventre énorme et rond, semblable à une sphère... La tête, petite par rapport au reste du corps, penchait légèrement en arrière; par le rictus de la bouche on faisait couler le sang des sacrifices ». Cette figure personnifiait la terre. « ... Les mystères de ce dieu devaient être des mystères de mort. Kon rappelle le dieu des Pyr-huas puisque, nous dit Garcia, il pouvait se créer lui-même. » « Kon fit en un moment le soleil et le jour, la lune, les planètes et les étoiles. » Ce Dieu venait également du sud et des côtes de l'Equador, ceci pourrait s'expliquer par le fait que les Pyr-huas se seraient établis avant les Puruhas dans l'Equador. (Lopez, *op. cit.*, extrait du chapitre sur Kon-Tiksi-Huira-Cocha.)

(3) C'est pendant le moyen âge péruvien que le culte de Pachacamac pénétra dans l'Empire de Cuzco; il est probable que, pendant cet état de barbarie, les Chimus exercèrent une grande influence sur les Quechuas.

On confond souvent Pachacamac avec le dieu Illa-Tiksi-Huira-Cocha, quoique leur essence soit absolument différente. Illa-Tiksi-Huira-Cocha était « un dieu revélateur et pur esprit capable néanmoins de s'incarner dans une nature indépendante et de se créer lui-

de Garcillasso ne diffère pas de celle que les autres historiens attribuent au dieu des Pir-huas. Il assure même que si on lui demandait de nommer en quechua le dieu chrétien, il le ferait en invoquant « Pachacamac ». D'autres chroniqueurs se contentent de lier les deux appellations (1).

Notons en passant que ces notions d'un dieu pur esprit comme représenté par Illa-Tiksi-Huira-Cocha, Pachacamac et Con-Tiksi-Huira-Cocha, semblent n'avoir été primitivement qu'une seule et même idée provenant peut-être d'une similitude d'origine chez les adorateurs de ces déités : le quechua

même, en dehors de lui-même, comme le Dieu Père du dogme catholique; Pachacamac ou Pa Pacha-Kamac est le panthéisme, la divinisation des forces vives de la nature dont l'activité s'exerce toujours sans pouvoir jamais s'élever à l'état de pur esprit indépendant de la matière... » Pachacamac signifie : Rotation infinie, univers; ou encore : Rotation universelle créatrice. (LOPEZ, *op. cit.*, chap. sur Pa Pacha-Kamak.)

Lorsque les Incas devinrent maîtres du temple de Pachacamac, ils trouvèrent cette conception de la déité, comparativement si élevée, tombée jusqu'à être liée à l'effigie d'un renard femelle. (*Travels of* CIEZA DE LEON, p. 183.) L'idole fut détruite et le culte épuré subsista jusqu'à la conquête. (GARCILLASSO, *op. cit.*, livre VI, ch. XXXI.)

(1) Le chant suivant cité par Garcillasso (*op. cit.*, livre II, ch. XXVII), est une des nombreuses preuves que l'historien incasique confondait les noms de Pachacamac et d'Illa-Tiksi-Huira-Cocha; on y voit également que c'est sous le second de ces noms que la déité suprême était connue au Pérou.

Cumac Nusta	Belle fille,
Torallayquin	Ton frère pluvieux
Puynuuy quita	Rompt maintenant
Paquir Cayan	Ta petite cruche ;
Hina mantara	Et c'est pour cela
Cunuunuunun	Qu'il tonne, qu'il éclaire,
Illapantac	Et que la foudre tombe.
Canri Nusta	Toi fille Royale
Unuy quita	Nous donneras par la pluie
Para munqui	Tes belles eaux.
May nimpiri	Quelquefois aussi
Chici munqui	Tu feras grêler sur nous,
Riti munqui	Et neiger de même.
Pacharurac	Celui qui a fait le monde,
Pachacamac	Le Dieu qui l'anime,
Viracocha	Le grand Viracocha
Cayhinapac	T'a donné l'âme,
Churasunqui	Pour faire cette charge
Camasunqui.	Où il t'a établie.

Ceci est un très ancien hymne religieux adressé à la lune et que Garcillasso a puisé dans les écrits du Père Blas de Valera. Il semble établir que le nom de Pachacamac était parfois donné comme qualificatif à celui de Illa-Tiksi-Huira-Cocha (Viracocha ou Huiracocha).

est la base de leurs langues et l'analogie ne s'arrête pas là; une étude même sommaire permet d'observer une grande ressemblance entre ces nations qui devaient composer au XVIe siècle l'Empire des Incas.

A la suite de ces dieux principaux, nous devons encore citer la déesse Ati, dont le culte se trouvait répandu dans la Bolivie actuelle. Ati symbolisait la lune décroissante, le rituel de ses cérémonies religieuses était sanguinaire et terrible; mais au moment de la conquête, Ati n'était plus qu'un démon subalterne (1).

Mentionnons encore le culte héroïque de Huana-Cauri, frère de Manco-Capac; son temple était situé au sommet d'une des montagnes voisines de Cuzco, le fameux mont Huana-Cauri; ce sanctuaire jouait un rôle prépondérant dans les cérémonies symboliques du couronnement et de l'épreuve chevaleresque des jeunes nobles.

Nous voulons également dire quelque chose des croyances superstitieuses qui avaient une grande influence sur l'esprit populaire. Certaines d'entre elles provenaient d'idées cosmologiques souvent profondes et belles, comme par exemple, la vénération vouée aux pierres. « Non seulement ils les tenaient pour base du globe terrestre, et, comme telles, pour principe interne des phénomènes de la vie, mais encore les considéraient-ils comme matière céleste et divine. De même que la pierre aérolithe tombe du ciel et paraît lancée par les astres, de même, suivant eux, le globe que nous habitons était jadis tombé des profondeurs du chaos dans les régions au sein desquelles il gravite... Aussi considéraient-ils les morceaux d'aérolithes qu'ils ramassaient comme des fragments de la nature divine; et cette idée, de dégradation en dégradation, les avait conduits à fabriquer toutes sortes de petites idoles et talismans avec les pierres dans lesquelles ils reconnaissaient telle ou telle substance secrète, telle ou telle couleur, telle ou telle forme. C'est ainsi qu'ils adoraient l'émeraude et lui avaient élevé plus

(1) Lopez, *op. cit.*, chap. sur Ati.

d'un temple fameux (1); ils la nommaient Uminna, mot à mot : « la substance divine verte » : sa dureté, sa couleur, son éclat en faisaient à leurs yeux un symbole de la terre qui reverdit toujours et dont la beauté est éternellement jeune... Puis, comme la pierre était à leurs yeux l'élément qui met la terre à l'abri des vicissitudes de l'année, ils en étaient venus à croire que cet élément avait de grandes vertus médicales et propitiatoires. De là, ces figurines et petites idoles destinées à guérir ou à satisfaire les passions et à mettre l'homme en possession des objets qui excitaient son désir; de là, enfin, ces mille applications du silex et des autres pierres de formation granitique à la guérison des maladies et des infirmités naturelles.

« De toutes ces pierres, la plus généralement estimée, celle qui jouissait de la vénération la plus considérable était le « bézoard » qu'ils tiraient de l'estomac des ruminants, huanacos, llamas, vicunas, etc. Ils y voyaient la substance vitale de la terre; ils le considéraient comme formé par une affinité naturelle de la vie élémentaire avec la vie animale dans le sein de l'être vivant. Aussi les poudres de bézoard étaient-elles et sont-elles encore, dans ces contrées, un des agents les plus puissants de la thérapeutique populaire (2). »

Les Péruviens avaient des dieux protecteurs du foyer, qu'ils appelaient *canopas* (3); petites idoles en cuivre ou en argent, elles symbolisaient ordinairement les sept planètes.

(1) A Manta (dans la province actuelle de Puerto-Viejo), Garcillasso parle du culte voué à une émeraude géante, qui aurait été à peu près de la grosseur d'un œuf d'autruche; on lui apportait en offrande d'autres émeraudes plus petites, « ses filles ». Une partie des petites émeraudes fut retrouvée, mais la principale, « la déesse », disparut dès l'arrivée des Espagnols (GARCILLASSO, *op. cit.*, livre IX, ch. VIII). Cieza de Leon parle également de cette émeraude immense et dit aussi qu'elle disparut à l'arrivée des conquistadores (*Travels of* CIEZA DE LEON, p. 183). Balboa parle d'un temple situé près de la côte à LAMBAYEQUE (à 6° 40, sud), où l'on adorait une pierre verte, symbole d'un culte héroïque. (BALBOA, *op. cit.*, p. 91.)

(2) LOPEZ, *op. cit.*, chap. du Fétichisme, p. 248.

(3) Les Indiens du Pérou avaient des espèces de « dieux lares » : c'étaient ordinairement des pierres remarquables par leur forme ou par leur couleur. Dans une succession, ces kanopas appartenaient de droit au fils aîné; quelques-uns étaient des Bézoards ou des morceaux de cristal. Pour avoir une belle récolte de maïs on invoquait Zarapap-Kanopa (maïs — zara ou sara); pour les pommes de terre, Papap-Kanopa (pomme de terre — papa); pour les troupeaux,

Les Quechuas adoraient aussi les grands *huacas* de la nature, telles les montagnes neigeuses, les sources, les fleuves, les lacs et la terre. Le mot huaca a plusieurs significations et désigne non seulement la déité elle-même, mais aussi les temples, les offrandes, en général tout ce qui s'y trouvait lié : huacas, les tombes, les momies, huacas aussi toutes choses qui surpassaient en beauté ou en étrangeté celles de leurs espèces, par exemple d'admirables fleurs, des maïs géants, les grands serpents des tropiques, les jumeaux, etc. (1).

On vénérait en particulier comme « tête » ou quintessence de l'esprit de la terre les sommets des montagnes nommés *apachecta* ou *pascheta*, mot à mot, « celles qu'on soulève, celles qui montent à travers l'espace » (2).

En terminant ces longues pages sur l'histoire de la religion péruvienne, nous croyons intéressant de citer les paroles de l'Inca Atahualpa, paroles qui caractérisent parfaitement la conception religieuse des Indiens du XVIe siècle.

Prisonnier des Espagnols, Atahualpa répondit à l'aumônier Valverde, qui lui expliquait la genèse, qu'il ne croyait pas qu'aucun être, excepté le Soleil, pût créer quelque chose; il le tenait pour Dieu et la terre avec ses huacas, pour Mère; qu'au reste Pachacamac (Illa-Tiksi-Huira-Cocha), avait tiré le monde du néant (3).

« Pour ne pas nous engager dans un profond labyrinthe »,

Caul-Llama (troupeaux-llama). La différence qu'il y a entre les Huacas et les Kanopas est que les premières sont adorées par tout le village et que chaque famille a ses Kanopas. (Extrait des passages traduits par TERNAUX-COMPANS, de l'ouvrage du Père JOSEPH DE ARRIAGA.)

(1) GARCILLASSO, *op. cit.*, livre II, chap. IV.

Markham expose très clairement cette croyance aux canopas et aux huacas : « La religion des Incas et des nobles était, comme on sait, l'adoration des corps célestes et spécialement du Soleil ; celle des cultivateurs et des bergers une vénération pour chaque objet de la nature, — pour leurs lamas, leurs maïs, leurs fruits, pour les collines et les torrents et par-dessus tout pour les *malquis* ou momies des morts. (*Travels of* CIEZA DE LEON. MARKHAM, Introduction, p. XXIX et XXX.)

(2) LOPEZ, *op. cit.*, p. 248.

(3) ZARATA, cité par GARCILLASSO, *op. cit.*, livre II, ch. II.

comme dit si bien Garcillasso, nous nous bornerons, dans notre courte étude de l'Empire des Incas, à noter les données essentielles, sans nous arrêter à une série de renseignements très curieux par eux-mêmes, mais qui seraient plutôt du ressort d'un ouvrage spécial. Nous nous sommes donc fait un scrupule de retrancher tout ce qui pouvait être omis sans nuire au sens de l'ébauche. C'est principalement sur les livres de Cieza de Leon et de Garcillasso que nous nous appuierons ; Montesinos, Balboa, Oliva, etc., sont parfois curieux à d'autres points de vue, mais c'est chez Cieza de Leon et Garcillasso qu'il faut chercher un tableau vivant et exact de l'Empire des Incas.

Au dire de Markham le témoignage de Cieza de Leon vaut plus que celui de tous les autres chroniqueurs mis ensemble (1). Quant à Garcillasso, il est incomparable pour les explications de détails qu'il était à même de donner, vu sa jeunesse passée à Cuzco, parmi ses parents maternels, les Incas depossédés ; en outre, il entretint nombre de correspondances au sujet de la civilisation Inca, lorsque, vieux déjà et retiré en Espagne, il se mit à écrire l'histoire du Pérou et de sa famille. Instinctivement, Garcillasso voulait composer un panégyrique du régime des Incas, cependant, à son insu, il nous représente l'Empire comme une bureaucratie écrasante, immuable, complète... Heureusement chez Cieza de Leon, nous voyons les traits saillants du même système, mais avec plus d'imprévu, plus de liberté individuelle, partant plus de bonheur.

Isolés du reste du monde, seul peuple policé de l'Amérique du Sud, les sujets de l'Inca ne connaissaient pas le Mexique ; nous ne trouvons aucune allusion à ce propos dans les traditions indigènes. Si la conquête espagnole n'était pas venue briser le développement de ces peuples, on peut se demander de quelle façon les deux pays se seraient connus et combattus. Un siècle encore et la rencontre devenait possible ; peut-être, la

(1) *Travels of* Cieza de Leon, Markham, Introduction, p. XLIX.

réunion de ces deux forces si dissemblables eût-elle amené un état de choses qui aurait singulièrement compliqué, si ce n'est paralysé, la tâche des Pizarro et des Cortes.

L'Empire des Incas atteint son apogée au tout commencement du XVIe siècle, sous le règne de l'Inca Huayna-Capac. Les premiers souverains avaient été nécessairement pacifiques : la dynastie et le petit peuple de Cuzco devaient s'affermir, s'agrandir peu à peu, avant d'entreprendre la politique d'expansion qui caractérise les trois derniers règnes. L'armée du troisième Inca se composait de 6.000 guerriers, celle du douzième, Huayna-Capac, de 300.000 hommes.

On sait qu'à sa mort, Huayna-Capac se départit pour la première fois de la loi ancestrale et divisa son Empire : le Nord (royaume de Quito) devint l'apanage de son fils bâtard Atahualpa, fils d'une princesse des Scyris ; le Sud et Cuzco revint à l'héritier légitime, Huascar. La guerre éclata entre les deux frères ; Atahualpa fut victorieux, mais devint bientôt après la victime des Espagnols. Atahualpa était tellement haï pour ses cruautés envers la fraction de Huascar, qu'à l'annonce de sa capture, beaucoup d'Indiens nommèrent les conquistadores des envoyés de Illa-Tiksi-Huira-Cocha ; cependant cette illusion se dissipa bientôt sous l'effet de la rapacité brutale des nouveaux maîtres.

Le père de Huayna-Capac, l'Inca Tupac-Yupanqui, avait poussé ses conquêtes au sud, jusqu'à la rivière Maule du Chili ; son fils soumit définitivement les Scyris de Quito (1), chefs d'une race nombreuse et redoutable, tisserands habiles et excellents lapidaires.

(1) « Les Indiens de Quito nommaient Scyri leur dieu occidental et même les pontifes-rois qui les gouvernaient avant leur soumission au sceptre de Huayna-Capac. » (LOPEZ, p. 227.)

Valesco, historien de Quito, cité par Markham, désigne la race que les Incas soumirent à Quito comme celles des Coras. Ils seraient venus du cap d'Esmeraldas pour s'établir à Quito, où ils furent gouvernés par une série de souverains nommés Scyris. (*Travels of* CIEZA DE LEON, MARKHAM, Introduction, p. XLVI.)

En 1487, Chacha, le dernier Scyri, fut tué dans une bataille et Huayna-Capac devint maître de Quito. (*Travels of* CIEZA DE LEON. Note de MARKHAM, p. 140.) La civilisation sous les Scyris ne semble pas avoir été très avancée. Cieza de Leon dit qu'ils étaient mal vêtus et ne connaissaient pas l'art d'élever des monuments.

De leur grand plateau dominateur, les Quechuas, conduits par leurs Incas, avaient, d'une part, conquis toutes les principautés des Yuncas (1) du littoral; de l'autre, ils touchaient aux forêts vierges de l'Amazonie. Ainsi à l'arrivée de Pizarro (1531), l'Empire des Incas s'étendait du 2°30 nord, au 35°20 sud: de la rivière Ancasmayu à la rivière Maule (2). Sa largeur était assez inégale : Zegarra donne à tout l'ensemble une étendue de 5.771.976 kilomètres carrés (3).

Ce n'était certes pas un degré de culture très supérieure qu'apportaient les Incas à certains des peuples soumis (4); mais l'incorporation à l'Empire présentait les sérieux avantages qui créent l'unité politique, l'ordre sévère de lois sagement élaborées et la paix intérieure.

Les peuples vaincus s'ingéraient à l'Empire, se fondaient en lui, comme en un terrestre *nirvana* ; les dieux étrangers subsistaient toujours, mais tolérés seulement, dominés par le culte officiel.

Le principe vital de l'Empire, si étranger à nos conceptions européennes, commence par révolutionner toutes nos idées de vie publique, mais bientôt l'intelligence, l'originalité de certaines lois éveillent la curiosité et parfois l'admiration.

Comme nous le verrons dans le développement de notre étude, l'Empire des Incas était un empire communiste : le communisme y était systématiquement appliqué et poussé à ses dernières conséquences; et comme toujours, sous l'influence d'institutions de ce genre, les individus étaient absolument privés, non seulement de liberté publique, mais

(1) Le nom de Yuncas signifie *habitants des vallées chaudes*. (*Travels of* CIEZA DE LEON, MARKHAM, Introduction, p. XXXIX.)

Primitivement, on désignait du nom de Yuncas, les tribus des vallées de la côte, tribus très anciennes et qui auraient remonté à ce qu'on est habitué d'appeler, dans le langage de l'archéologie européenne, « l'âge de pierre ». (*Travels of* CIEZA DE LEON, MARKHAM, Introduction, p. XL.)

(2) CIEZA DE LEON, *Second Part of the Chronicle of Peru*, p. 221.

(3) OLLANTAÏ, drame en vers quechuas du temps des Incas, traduit et commenté par GAVINO PACHECO ZEGARRA, p. XIII.

(4) MIDDENDORF, *op. cit.*, *III band, Das Hochland von Peru.*

aussi de liberté civile; tout était réglementé, chaque effort individuel tendait vers un même but; en revanche, toutes les classes semblent avoir joui d'un grand bien-être matériel; personne ne pouvait avoir faim dans l'Empire des Incas; aucun favoritisme, les occupations héréditaires; le travail coûte que coûte.

Le plus grand des Incas, Huayna-Capac, avait coutume de dire : « Pour obtenir la paix d'un royaume, il est bon, lorsque le peuple n'a rien d'autre à faire, de le forcer à transporter une colline d'un endroit dans un autre. »

Nous sommes donc obligés d'admettre que la fameuse comparaison de Humboldt n'explique peut-être que trop bien le régime des Incas; selon lui, l'Empire ressemblerait à « un grand établissement monastique dans lequel était prescrit à chaque membre ce qu'il devait faire pour le bien commun » (1). A côté de l'opinion de Humboldt, nous voulons citer celle de sir Clements Markham, le savant traducteur des principaux chroniqueurs espagnols qui se soient occupés de l'histoire de la conquête.

Markham fait observer que, si un bon gouvernement est celui qui active le bien-être et la félicité d'un peuple et le protège de l'oppression, si d'autre part un gouvernement civilisateur doit amener au plus haut degré d'efficacité les moyens de communication et l'irrigation du pays, développer et soutenir toutes les branches de l'art, — alors le gouvernement des Incas peut, en vérité, avoir droit à ces titres.

Les routes, canaux et autres ouvrages publics des Incas étaient supérieurs à toute œuvre de ce genre existant alors en Europe. Leur architecture est grande et imposante, leur céramique et leur art ornemental ne sont que de peu inférieurs à ceux des Grecs et des Etrusques. Ils étaient habiles ouvriers en orfèvrerie et en sculpture. Leur langue nous apparaît riche, polie et élégante ; leurs lois montrent une sollicitude

(1) A. de Humboldt, *Sites des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, p. 17.

réelle pour ceux qui devaient s'y conformer. Avant tout, leur tolérance éclairée, dont il existe des preuves irréfutables, est un trait, qui, à un point de vue du moins, et celui-ci des plus importants, les élève au-dessus de leurs contemporains des autres parties du globe (1).

L'Inca était maître absolu du pays; tout dans l'Empire dépendait de sa décision, ses paroles étaient irrévocables et ses lois divines.

Un conseil aidait l'autocrate, conseil où siégeaient, lors de leur séjour à Cuzco, les quatre grands vice-rois de l'Empire. Pendant ses absences, l'Inca se faisait remplacer par un régent.

La descendance solaire du monarque l'élevait bien au-dessus de ses sujets, de même que sa dignité d'Inca au-dessus des nobles, ses parents; les premiers de l'Empire, frères et oncles du souverain, n'osaient affronter sa présence que, pieds nus et portant un léger fardeau en signe de respect; lorsque l'Inca Atahualpa alors prisonnier des conquistadores, recevait ses visiteurs indigènes ceux-ci observaient strictement le même cérémonial.

L'Inca n'avait qu'une femme légitime, la *Coya* ou impératrice ; la Coya devait être l'aînée des sœurs de l'Inca, issue d'un même père et d'une même mère; en absence de sœur, il épousait l'une de ses parentes consanguines. Cette loi était établie pour conserver la pureté de la race divine et aussi en symbole du mariage mythologique du Soleil et de la Lune.

Seul le fils de la Coya pouvait être héritier du trône; à défaut de descendance mâle, l'Inca avait pour successeur le plus proche de ses parents légitimes.

On prenait grand soin de l'éducation et de l'instruction du futur souverain; sa jeunesse se passait dans une des écoles de Cuzco, où on l'élevait avec sévérité parmi les fils des nobles.

Le nombre des concubines de l'Inca était illimité, certains avaient 700 femmes, d'autres 6.000. Après avoir été les maîtresses de l'Inca, ces femmes s'en retournaient dans leurs

(1) *Travels of* Cieza de Leon, Markham, Introduction p. LIV et LV.

familles, où elles menaient, honorées, une vie pensionnée par l'Etat.

On regardait comme légitimes, les enfants des maîtresses légales — membres de la famille souveraine, mais ceux des autres étaient bâtards et quoique respectés et choyés, ils ne jouissaient pas des privilèges exclusifs des enfants royaux.

Le peuple ne voyait l'Inca que de loin, lors des fêtes publiques, des chasses et des voyages à travers l'Empire; voyages fréquents, nécessités par les guerres et entrepris par l'Inca pour se rendre personnellement compte de l'état de ses domaines.

Le train impérial s'avançait, précédé et suivi d'une escorte d'élite; son approche était signalée par des coureurs et des hommes qui avaient mission d'enlever de la route les pierres, ou tout autre objet qui s'y trouvait par mégarde, les chaussées étant toujours entretenues dans un ordre parfait.

Porté par vingt-cinq athlètes dans sa pesante litière d'or gemmé, l'Inca était vêtu d'un somptueux costume renouvelé journellement; jamais l'autocrate ne mettait deux fois le même vêtement, une fois enlevé, il était offert aux nobles; cette robe, en soyeux tissu de vigogne ou en coton richement teinté se rehaussait de métal précieux et de nombreuses pierreries; un soleil ou une lune d'or s'étalait sur la poitrine du souverain, et une espèce de tresse multicolore s'enroulait quatre ou cinq fois autour de sa tête aux cheveux ras; c'était le *llautu* national qu'entourait la frange rouge des autocrates; deux plumes de *coraquenque*, faucon rare, devaient y être piquées, comme insigne exclusif de l'Inca régnant, et enfin de lourds anneaux d'or pendaient à des lanières passées dans des trous pratiqués aux oreilles; le poids de ces ornements allongeait démesurément les lobes et encadrait de façon singulière les visages, fins et relativement pâles, des souverains.

Lorsque l'Inca écartait un des rideaux de sa litière et permettait à ses vassaux, rassemblés le long de la route, de

contempler son auguste visage, il s'élevait de telles clameurs de joie que les « oiseaux tombaient assourdis par le bruit ».

Le peuple craignait et aimait les Incas : il les aimait pour leur valeur avérée et leur justice sévère ; on sentait que celui qui agissait mal serait irrémédiablement puni et que ni prières ni suppliques n'ébranleraient le souverain. D'autre part, les autocrates faisaient tout le bien possible à leurs sujets et ne permettaient pas qu'on les traitât mal ni qu'on les imposât d'un tribut trop lourd.

Nous savons que les monarques péruviens ne connaissaient pas de vices dégradants. Leur polygamie n'avait rien d'immoral puisqu'elle demeurait dans l'ordre des choses et leur vie nous apparaît active : très occupés des affaires gouvernementales, ils devaient en plus jouer un rôle prépondérant dans les fêtes mensuelles, fêtes agricoles pour la plupart. Le règlement des journées était généralement le même, que l'Inca fût à Cuzco ou en voyage. Levé de grand matin, le souverain, suivant la coutume de son peuple, prenait son principal repas entre huit et neuf heures du matin. Ensuite, toute la journée était consacrée à donner des audiences ; le soir, après une légère collation, l'Inca se distrayait avec ses proches. La nourriture de la table impériale consistait en viandes de jeune lama, gibier, poissons, légumes, maïs, fruits et coca ; on buvait la *chicha*, bière de maïs.

A Cuzco, l'Inca était servi, en dehors de la foule de ses maîtresses, par de nombreux *yanacones*, Indiens provenant d'une armée rebelle graciée au village de Yanaïaco (1).

Pendant les voyages de l'autocrate, chaque hôtellerie impériale, située à une distance d'environ 15 kilomètres, était pourvue de domestiques envoyés par la province.

Avant d'être couronné, l'Inca devait observer un rituel prescrit. Le futur souverain commençait par passer une journée dans les champs pour cueillir, à jeun, des gerbes de

(1) Le nom de Yanacone signifie aussi *serviteur noir* : ce terme se généralisa bientôt après la conquête, et servit à désigner tous les domestiques indigènes.

paille ; à cette occasion, il était vêtu d'une chemise noire, sans col, et recouverte de dessins rouges ; un llautu fauve ceignait son front, et un long manteau gris flottait sur ses épaules.

Pendant ce temps, la mère et les tantes du futur monarque, tout en jeûnant également, tissaient et confectionnaient quatre robes différentes destinées aux autres cérémonies du couronnement.

Un mois durant, à partir du jour où l'Inca avait cueilli les gerbes de paille, il devait observer le *zazay*, jeûne réglementaire. A cet effet, il se retirait dans un appartement du palais paternel, où il vivait dans l'obscurité et l'abstinence charnelle. Ce mois était employé par les princesses de la famille royale à préparer la chicha des fêtes de l'avènement ; enfin, au terme voulu, l'Inca sortait de sa retraite et accomplissait une série d'actes symbolisant l'amour national pour l'agriculture et la guerre. Le sacre devait avoir lieu à Cuzco, autrement il n'était pas valable.

Chaque souverain possédait son palais personnel, où tout, depuis les bains jusqu'aux plus humbles ustensiles, ne pouvait être qu'en or ou en argent. Après la mort de l'Inca, le palais était clos et les richesses qui y avaient été accumulées restaient enfermées, sans pouvoir servir à ses successeurs ; cependant, il est permis de croire que la vaisselle d'or des innombrables hôtelleries royales *tambo* ou *tampu*, passait aux autres souverains.

Lorsque l'Inca sentait approcher sa fin, il annonçait à son entourage : « Notre Père le Soleil m'appelle à lui ». On croyait que dans la vie future, l'Inca gardait le même rang que sur terre, aussi de nombreuses femmes et maints serviteurs s'immolaient-ils volontairement pour le suivre dans son existence d'outre-tombe.

Il ressort de l'étude des chroniqueurs que le pouvoir des autocrates, d'apparence si despotique, était en fait très limité par les usages et le rituel de la cour ; nous savons, par exemple, que l'Inca subissait un jugement posthume : un cénacle, où

siégeaient les plus grands de l'Empire, ordonnait ou défendait aux poètes de composer des hymnes dans lesquels on chantât la vie et les exploits du souverain défunt. Seuls, ceux qui avaient apporté quelques améliorations à l'Empire, passaient à la postérité, les autres étaient relégués dans l'oubli et leurs noms servaient seulement de chaînons dynastiques.

La noblesse se divisait en trois catégories : la première se composait de la descendance légitime et de la nombreuse parenté de l'Inca : les Espagnols appelaient ces aristocrates *orejones* (1), (hommes aux grandes oreilles) (2) ; ensuite venaient les seigneurs promus Incas. et ceux que Wiener nomme « les décorés gentilshommes », c'est-à-dire les étrangers qui, pour quelques actions éclatantes, avaient reçu de l'Inca des insignes honorifiques dans l'arrangement de la coiffure et le percement des oreilles.

Cette seconde caste ne jouissait pas de tous les avantages de la famille impériale ; par exemple, leurs filles n'avaient pas le droit d'entrer dans le couvent des Vierges du Soleil de Cuzco, elles ne pouvaient y être que suivantes, tandis que les filles des chefs étrangers n'avaient même pas ce privilège.

Les prérogatives des orejones étaient très étendues : à eux le gouvernement des provinces, le commandement des armées, les charges de prêtres et d'Amautas ; ils composaient la cour et se distinguaient du reste de la population par leur type, plus pâle et plus délicat, leur costume surchargé d'or et leur langue, idiome mystérieux des Incas, perdu dès le début de la conquête et qui n'était, selon toute probabilité qu'un dialecte du quechua.

(1) Les orejones avaient également droit à la qualification d'Incas, mais pour plus de clarté nous désignerons toujours cette noblesse du nom donné par les premiers Espagnols. Les fils de ces nobles portaient d'abord le titre de *auqui* et ne recevaient celui d'*inca*, qu'après leur mariage. (Garcilasso, *op. cit.*, livre I, chap. xxvi.)

(2) On nommait les Incas orejones (hommes aux grandes oreilles), à cause du lobe de leurs oreilles démesurément allongé, de génération en génération, par de pesants anneaux d'or.

Les fils des nobles ne pouvaient jouir des privilèges aristocratiques qu'après avoir étudié dans les écoles de Cuzco et avoir subi un examen de sortie, des plus difficiles.

L'orejone n'avait qu'une épouse légitime, la *palla*, (femme de sang royal), choisie exclusivement parmi les *ñustas* (vierges de sang royal), ses parentes. Vivant d'une vie sédentaire, la position de ces princesses semble quand même avoir été assez indépendante. On les considérait comme des créatures responsables; nous savons combien les Incas vénéraient leurs mères; en outre, Montesinos nous apprend qu'à deux reprises les Coyas furent régentes de l'Empire (1); et si ce n'est là qu'une légende, la preuve demeure conclusive puisqu'elle démontre qu'un tel état de choses pouvait exister dans l'esprit des Amautas, instructeurs de Montesinos.

Le costume des femmes nobles, très gracieux, consistait en deux longs manteaux, l'un où l'on passait les bras et qui tombait jusqu'aux pieds, l'autre qui recouvrait le dos; la taille était encerclée d'une large ceinture métallique, faite pour retenir en place le premier des manteaux, le second s'attachait aux épaules à l'aide d'épingles d'or terminées en forme de cuillères (*topos*); sur la tête, elles portaient de jolis bandeaux et aux pieds des sandales. Les fards étaient en honneur à la cour de Cuzco, c'est-à-dire seulement pour les femmes jeunes : les vieilles et les hommes auraient été deshonorés en s'en servant; les pallas se vermillonnaient les joues avec du rouge minéral trouvé près des mines de mercure; lorsque les cheveux n'avaient pas la couleur appréciée, on les teignait en noir, avec une préparation végétale très résistante; tout le monde se lavait soigneusement la tête avec une espèce de savon fait des racines de l'agave, à qui on reconnaissait la vertu de les faire croître.

Les orejones devaient s'entr'épouser, la loi était formelle; même le plus grand des chefs étrangers encourait la peine

(1) D'après Montesinos la mère de Huayna-Capac fut regente et présida les conseils pendant deux de ses absences. (MONTESINOS, *op. cit.*, p. 228-229.)

de mort en désirant la fille d'un Inca ou d'un orejone. Parfois, et par faveur insigne, les chefs soumis recevaient comme femme, une bâtarde de l'Inca, mais ces cas étaient rares.

La troisième aristocratie qui venait après les orejones et les « décorés gentilshommes », était celle des *curacas* (chefs des nations conquises). Ceux-ci, sitôt après leur soumission, devaient séjourner à Cuzco pour apprendre le quechua et se familiariser avec les usages de la cour; puis, ils retournaient dans leur pays et gardaient avec le nouveau régime leurs anciennes prérogatives modifiées d'après les lois incasiques. Ils étaient tenus de rendre régulièrement visite à la capitale et, en garantie de leur loyauté, devaient y faire élever leurs enfants. L'autorité des curacas se voyait subordonnée à celle des vice-rois, toujours choisis parmi les orejones. La dignité de curaca était héréditaire, mais leurs lois de succession paraissent avoir été très diverses : parfois le frère avait le pas sur les fils. Les curacas étaient respectés et souvent même flattés par l'Inca, mais leurs privilèges demeuraient inférieurs à ceux des orejones.

A la tête du clergé se trouvait le grand prêtre *Huillac-Umu*. Nommé par le souverain, il était généralement choisi parmi ses frères, et avait sous ses ordres un nombre très considérable de subordonnés : prêtres, Vierges du Soleil et serviteurs.

Il existait trois catégories de couvents de femmes : celui des vierges de Cuzco, épouses du Soleil, qui devaient toujours conserver leur pureté; celui des vierges de province, admises à partager la couche du souverain et celui des vierges libres. Ces dernières, nommées Ocllo, nom sacré chez les Incas, étaient tenues de vivre chez elles, très retirées et de rester chastes; si elles manquaient à ce vœu, on les brûlait vives, mais, demeurant vertueuses, elles jouissaient d'une vénération générale. Le viol d'une religieuse était puni de mort; pour les vierges de Cuzco, le châtiment s'étendait à la famille et même au village du coupable.

Les multiples devoirs des recluses comprenaient, en première ligne, la garde du feu sacré, la préparation des boissons et des pains destinés aux fêtes religieuses ainsi que la confection des vêtements de l'Inca.

Les membres du sacerdoce ne portaient pas de costume spécial.

Les prêtres de Cuzco, seuls, appartenaient nécessairement au sang royal, tandis que les autres pouvaient descendre des « décorés gentilshommes » ou des curacas.

L'immolation des victimes humaines n'était pas en usage chez les Péruviens, ou n'avait lieu qu'en des occasions exceptionnelles. Le plus souvent on symbolisait les hommes par de petites effigies en or et en argent; on offrait également des plats et des vases en métal précieux; à dates fixes, on faisait des hécatombes de lamas, de cobayes et de gibier. On apportait journellement aux temples des fleurs, des fruits et de la bière de maïs.

Les prêtres rendaient des oracles qu'on interprétait d'après la formation des poumons et du cœur des animaux; ils présidaient, sans doute, à l'ensevelissement des momies; les corps, en vue de la résurrection future, étaient soigneusement conservés : on les transportait à de grandes altitudes où l'air desséchant des montagnes les rendait semblables à du parchemin; après quoi, on les enduisait d'une préparation antiseptique. Lopez assure que les autochtones enlevaient au préalable les trois « cavités sympathiques » du corps humain. Nous savons qu'on procédait ainsi pour les cadavres des souverains.

L'inhumation avait lieu de manières très diverses, dépendant du climat et de la configuration du sol : au sud (Bolivie actuelle et sud du Pérou), on renfermait les morts dans des tours (*chulpa*), avec des réserves de nourriture et, parfois même quelques personnes vivantes, femmes et serviteurs: ces tours étaient tantôt larges et grandes, tantôt petites, selon le rang du défunt. Ailleurs, on emmurait les corps dans les

parois des montagnes ; sur le littoral, on les ensevelissait dans des caveaux établis au centre de collines sablonneuses : ailleurs encore, on les enterrait dans des trous profonds. A Jauja (Xauxa), on conservait les morts chez soi, cousus dans des peaux fraîches, enveloppés de manière à ne laisser voir que la figure du défunt. Quant aux momies des Incas, elles étaient transportées au grand temple de Cuzco, pour siéger autour de l'effigie du Soleil, tandis que leurs intestins et toutes les parties intérieures étaient conservées au temple de Tambo.

Par privilège exclusif, les nobles prêtres de Cuzco étaient professeurs des écoles : on les nommait Amautas ; ils formaient la caste des philosophes et des savants de l'Empire. Philosophes plutôt positivistes et savants adonnés aux sciences appliquées, ils enseignaient à la jeunesse les mathématiques, l'astronomie, la géographie (ils faisaient de très belles cartes en relief), la théologie, l'histoire, le droit, le rituel de cour, la diplomatie et la tactique ; ils veillaient aussi à la pureté du langage et s'occupaient également de poésie et de musique. On se servait surtout de la flûte à quatre ou cinq trous, qui servait à accompagner les chants ; les airs, très différents, paraissent avoir toujours été mélodieux. Les poètes de l'Empire, les *harahuecus*, composaient les drames et les chants héroïques des Péruviens.

Les Amautas excellaient également dans l'arpentage et possédaient des notions de géométrie suffisantes pour pouvoir faire le partage des terres avec une exactitude extrême.

Comme écriture, Wiener parle « d'un procédé idéologique » par lequel les tissus auraient tenu lieu de papier. D'après lui, les étoffes des manteaux royaux et celles qui entouraient les momies, — ces étoffes où nous voyons mille arabesques compliquées, dessins conventionnels et étranges — auraient raconté la biographie de celui qui les portait mort ou vivant (1).

(1) CHARLES WIENER, *Pérou et Bolivie*. Hachette et Cie 1880.

La seule écriture connue de façon authentique est le quipu, représenté par une frange de laine dont les fils étaient de couleurs diverses; chaque nuance avait sa signification et chaque fil se lisait différemment d'après la quantité et le volume des nœuds qui s'y trouvaient. C'était là un admirable système de comptabilité, mais un moyen assez imparfait pour transmettre la pensée littéraire (1). Cependant le Père Acosta prétend que le quipu pouvait exprimer les idées tout aussi bien que notre alphabet. La science de sa composition était la spécialité des *quipucamayus*, qui tenaient un registre de toute la vie économique de l'Empire; la plus petite des villes possédait au moins quatre de ces statisticiens; malheureusement les Espagnols brûlèrent tous les quipus sur lesquels ils ont pu mettre la main.

L'année péruvienne (huata), se composait de douze mois (2) lunaires; cette division nécessairement inexacte était rectifiée

(1) Garcillasso décrit les fils du *quipu* comme étant des cordons faits de trois ou quatre fils tordus (gros comme de la ficelle), longs de trois quarts d'aune et pendus par ordre le long d'un autre cordon. La signification de chaque fil était déterminée par sa couleur; par exemple: le jaune voulait dire l'or; le blanc l'argent; le rouge les guerriers. Le mélange des couleurs permettait d'obtenir un vocabulaire assez complet. Pour désigner les choses, on les notait sur le quipu d'après leur valeur, commençant par celles qu'on tenait pour les plus importantes; par exemple, s'il s'agissait de céréales, on aurait mis d'abord le froment, puis le seigle, ensuite les pois, les fèves et le millet; de même quand on avait a se rendre compte des armes, on assignait le premier rang aux lances, estimée être la plus noble des armes; les autres suivaient selon leur utilité. Pour les hommes, on commençait toujours à compter par les plus âgés. Les nombres indiqués par les quipus allaient jusqu'à 100.000. (GARCILLASSO, *op. cit.*, livre IV, chap. VIII.)

(2) Voici, d'après Balboa, le nom des douze mois.

L'année commençait selon lui en décembre et d'apres Garcillasso en juin.

Raymi ou Capac-Raymi (décembre). On y célébrait les fêtes et les sacrifices les plus considérables de l'année.

Pura-Opiaquiz ou Camay (janvier). Les cendres des victimes offertes étaient jetées dans les ruisseaux et les Indiens pensaient que les eaux emportaient avec elles tous les péchés de la nation.

Hatun-Pucuy (février). On sacrifiait cent lamas.

Ingalamo-Pachapucuy (mars). On sacrifiait cent lamas noirs.

Ariguaquiz (avril). On sacrifiait cent lamas tachetés.

Autun-Cuzqui Aymoraï (mai). On y célébrait des fêtes à l'occasion de la récolte du maïs.

Aucay-Cuzqui (juin). Epoque de la fête du Soleil, nommé Inti-Raymi.

Chaguagarquiz (juillet). On sacrifiait cent lamas tachetés.

Yapaquiz (août). On immolait cent lamas bruns et l'on brûlait 1.000 *cuyes* ou cobayes en l'honneur de la gelée, de la terre et de l'eau, pour en obtenir d'abondantes moissons.

à l'aide d'observations solaires; les périodes de solstices et les équinoxes se déterminaient au moyen des ombres de colonnes spéciales érigées autour de Cuzco.

Il nous paraît superflu d'insister sur le système de déformation crânienne destiné à adapter les cerveaux des sujets de l'Inca aux différentes occupations qui leur incombaient. Cette question est obscure et les preuves à l'appui sont généralement fantaisistes. Il est plus que probable que cette coutume visait un but d'esthétique. Quant à la médecine des Péruviens elle paraît avoir été basée sur l'emploi des simples ; ils connaissaient entre autres, les vertus de la gomme extraite du poivrier sauvage et qui guérit les plaies ; on employait également le tabac (sayri) et d'autres végétaux qui auraient été, d'après Garcillasso, d'une efficacité surprenante. Lopez assure toutefois que la méthode des autochtones était bien supérieure à ce qu'en dit Garcillasso, il la compare à celle d'Hippocrate.

Dans un empire aussi riche en métaux, qui travaillait constamment à les extraire de la roche, et où tout l'or et l'argent étaient employés uniquement à l'usage du souverain, des nobles et des temples, les trésors accumulés dans les sanctuaires et les palais péruviens devaient être immenses; nous en avons la preuve dans ce fleuve de richesses que les conquistadores ramenèrent en Espagne avec la conquête du Pérou.

D'après Cieza de Leon, le tombeau d'un curaca ne contenait pas moins de 60.000 pesos d'or.

On exploitait également et avec beaucoup de succès, des mines d'émeraudes situées à Manta (Puerto-Viejo); les Incas portaient aussi des turquoises, mais il était expressément

Coya-Raymi (septembre). On y célébrait plusieurs grandes fêtes dont l'une, celle de Pitua, liée à la nouvelle lune, etait très impressionnante.

Oma-Raymi-Puchaiquiz (octobre). On faisait des sacrifices pour combattre la sécheresse.

Aya-Marca-Raymi ou Inti-Raymi (novembre) terminait l'année.

(Balboa, *op. cit.*, chap. ix.)

défendu de pêcher les perles, à cause du danger que présentait cette industrie.

Les chasses étaient, en même temps qu'une des grandes distractions de l'Empire, un moyen pratique d'approvisionner le peuple de cuir et de laine. Chasses où l'on ne tuait que les animaux nuisibles (renards, pumas, etc.) et les bêtes nécessaires à la consommation ; on les organisait à intervalles réguliers, ne revenant à la même place que tous les quatre ans. Ces chasses étaient souvent présidées par l'Inca en personne. Toute la population des alentours, 50.000 à 60.000 hommes, formait un grand cercle de rabatteurs, qui faisaient lever tout le gibier et, en se rapprochant toujours, le rassemblaient au centre. Les vigognes et les huanacos étaient tous tondus, les femelles et les petits relâchés, mais une partie des mâles abattus pour être distribués au peuple qui convertissait la peau en cuir et la viande en *charqui* (viande séchée au soleil)(1) ; les viscachas (2) étaient également prises pour leur fourrure. Ces chasses duraient plusieurs jours, on y tuait jusqu'à 30.000 pièces de gibier.

Le peuple se composait du noyau de Cuzco auquel s'ajoutèrent peu à peu les tribus conquises ou volontairement soumises aux Incas.

Tout homme valide devait contribuer par son labeur au bien-être de la communauté.

Dans chaque village, il y avait différentes catégories de travailleurs, catégories toutes égales entre elles et dépendant de la configuration du sol ; c'étaient des agriculteurs, des bergers, des pêcheurs, des chasseurs, des mineurs et différents artisans. Chacun accomplissait une somme déterminée de travail. La division hygiénique de l'ouvrage faisait que la santé publique n'en souffrait jamais, pas même dans l'ex-

(1) Le *charqui* est jusqu'à présent presque l'unique aliment animal des Indiens du Haut-Plateau.

(2) Rongeur de la famille du chinchilla (Lagostomus).

traction des minerais, où les ouvriers se renouvelaient constamment.

Le peuple ne devait pas être instruit.

Le père était tenu d'enseigner à ses fils la culture des terres, la fabrication des souliers, des armes, des instruments de travail et en général de les mettre à même de pourvoir aux besoins du ménage. Les mères et les filles s'occupaient à tisser les vêtements de la famille, à faire la cuisine et à aider leurs maris ou leurs pères aux travaux des champs. Chaque famille subvenait à son habillement ; les fonctionnaires publics distribuaient de deux ans en deux ans le cuir, l'agave, le coton et la laine nécessaires à cet usage.

Comme animaux domestiques, nommons d'abord les lamas, soigneusement parqués en grands troupeaux nomades ; l'existence de ces bêtes était sauvegardée par des lois sévères, afin de réserver leur laine à l'habillement des sujets de l'Empire : la quantité des lamas était « incroyable », mais les Espagnols eurent tôt fait d'anéantir cette source de bien-être ; les Péruviens connaissaient aussi une espèce de canard domestique et le chien de la Sierra, compagnon des bergers.

En dehors du charqui, la viande était fournie par les cobayes, très nombreux sur le Haut-Plateau ; cependant la nourriture du peuple se composait surtout d'aliments végétaux : le maïs et la pomme de terre en formaient la base.

Les mariages étaient réglementés par le gouvernement et devaient avoir lieu dans la même famille pour ne point confondre les lignées. Les couples, ayant obtenu le consentement des parents et du curaca, se réunissaient à date fixe, sur la place de leur village ou de leur ville, pour être mariés civilement par un fonctionnaire de l'Etat.

Les fêtes nuptiales duraient plusieurs jours ; après quoi, le jeune ménage recevait un lot de terrain réglementaire et la maison construite au préalable par les parents.

Les jeunes gens étaient autorisés au mariage à partir de vingt-quatre ans, les filles après dix-huit.

A la naissance de chaque enfant mâle, on augmentait d'une nouvelle parcelle le terrain cultivé par le ménage.

La polygamie était interdite, mais il existait des courtisanes (*pamparunas*), bannies des villes et des villages et reléguées dans la solitude des campagnes.

Bien que la loi ne défendît pas un second hymen, la coutume voulait que les veuves ne se remariassent pas.

Les habitants de chaque province se distinguaient par leur costume particulier et une coupe de cheveux spéciale; il était absolument défendu de quitter le vêtement national qui devenait ainsi un uniforme.

Personne n'avait le droit de voyager sans la permission du gouvernement ; le vagabondage était puni de mort.

Nul commerce ; certains chroniqueurs parlent, il est vrai, de foires mensuelles où l'on aurait échangé les denrées ; mais il n'existait pas de valeur monétaire autochtone, à moins que, comme le fait observer Lopez, la coca tenait lieu d'argent. Au reste, ces marchés pouvaient n'avoir comme but que d'entrer en rapport avec les peuplades étrangères. Malgré cela, il y avait un va-et-vient continuel d'une province à l'autre : des caravanes de lamas sillonnaient la Sierra, pendant qu'au littoral et dans les vallées de la Montaña, des hommes aguerris faisaient même emploi. Les régions tropicales exportaient la coca ; les plateaux élevés fournissaient la pomme de terre, qui, gelée, était largement consommée par les indigènes; ailleurs, on s'approvisionnait de maïs, de fruits, etc. ; tous ces produits servaient à remplir les greniers d'abondance.

Les terres cultivables étaient divisées en quatre parties : les terres du Soleil, destinées aux greniers d'abondance; les terres devant servir à l'entretien des infirmes, des veuves, des orphelins et des familles des guerriers absents; les terres cultivées par les ménages, et enfin, celles de l'Inca, qui étaient partagées entre la maison du souverain, les orejones, les prêtres, les curacas locaux et tous les fonctionnaires que leur

emploi empêchait de travailler. La superficie de ce dernier lot et de celui du Soleil dépendait du chiffre de la population.

Le cadastre des terres avait lieu annuellement.

Un fonctionnaire annonçait publiquement l'ordre du travail ; on commençait par cultiver le domaine des greniers d'abondance, puis les lots de tous les infirmes; en troisième lieu, les terrains du peuple et enfin ceux du souverain. On exécutait les travaux de l'Inca et du Soleil, en les accompagnant de chants d'allégresse et d'une pompe toute spéciale.

Le peuple avait l'obligation générale de s'entr'aider.

La récolte des ménages était mise en commun et partagée proportionnellement entre chacun d'eux.

Les plus favorisés étaient ceux qui possédaient une nombreuse famille, partant beaucoup d'aides; comme la somme de travail exigée de chaque individu n'était pas considérable, l'apport des enfants dépassait leur entretien.

Les greniers d'abondance fournissaient les grains et instruments de travail.

Pour la confection des outils, le cuivre durci remplaçait le fer inconnu ; en outre, on employait souvent, comme appareil tranchant, des pierres très dures; les charrues étaient faites avec du bois de fer, le soc avait la longueur du bras ; avec ces engins d'apparence si rudimentaires, les Indiens parvenaient à labourer admirablement leurs champs, mieux même que ne le firent les Espagnols munis de tous les outils européens.

Chaque province était chargée de construire et d'entretenir les ponts, les routes, les aqueducs, les greniers d'abondance, les hôtelleries, les temples et tous les édifices publics qui dépendaient de son territoire. Les hommes nécessaires à cet ouvrage supplémentaire s'enrôlaient de manière à ne pas entraver les occupations domestiques et néanmoins ces travaux étaient exécutés avec une rapidité surprenante.

Les greniers d'abondance, disséminés par tout l'Empire, se

divisaient en deux catégories : les greniers de l'Inca et ceux du peuple (1).

Les magasins, nommés greniers de l'Inca, étaient destinés aux époques de famine; les autres servaient, non seulement pour les années de disette, mais aussi comme entrepôt général où l'on tenait les denrées prêtes à être expédiées dans les différentes provinces et aussi les réserves dont le peuple avait besoin pour cultiver les terres et entretenir sa famille.

Ces magasins étaient remplis de grains, laines, cuirs, cotons, agaves, d'approvisionnements alimentaires, d'instruments de travail et d'armes.

Les différents produits nécessaires à la vie et au bien-être des populations s'y entassaient, venus des coins les plus reculés de l'Empire; en plus, tout ce qui restait inemployé dans les ménages devait retourner aux réserves publiques et l'excédent était distribué aux domaines nouvellement conquis et encore improductifs.

Une série de réserves spéciales servaient à l'entretien des armées.

Malheureusement, à côté de cette sollicitude remarquable, le gouvernement privait l'individu d'un des plus grands besoins de la vie civilisée, l'intimité du foyer ; les portes des maisons devaient toujours rester ouvertes pour permettre aux fonctionnaires d'y entrer à toute heure ; les ménages laborieux étaient publiquement loués et les hommes paresseux fouettés.

L'agriculture florissait; le sol du Pérou, tantôt marécageux, tantôt aride, nécessitait un grand système de travaux pour la régularisation des eaux. L'eau des torrents était conduite à des centaines de kilomètres ; le long des plateaux elle courait en rigoles ou en canaux, selon les aspérités du terrain; elle traversait les montagnes dans des tunnels et

(1) Les greniers d'abondance, *pirua*, étaient faits d'argile mêlée de paille (adobes); les greniers étaient étroits; à l'intérieur, il y avait une série de galeries, séparées à l'aide de cloisons, où l'on entassait le grain et qu'on pouvait remplir ou vider au moyen d'ouvertures pratiquées à l'extérieur. (Garcillasso, *op. cit.*, livre V, chap. v.)

passait les précipices à l'aide d'aqueducs de maçonnerie bétonnée; ces aqueducs, d'une exécution surprenante, n'auraient pas été désavoués par les ingénieurs actuels. Des puits étaient creusés un peu partout et souvent à grand'peine; si l'eau n'abondait pas, un fonctionnaire public la répartissait également entre tous les habitants.

Pour augmenter la superficie du terrain cultivable, les Indiens construisaient des terrasses accolées aux flancs des vallées; ces plates-formes s'élevaient en gradins progressifs, larges à leur base et si étroites au sommet qu'on y pouvait cultiver à peine quelques pieds de maïs; entourées de murs de soutènement où passaient des escaliers, elles rappelaient à s'y méprendre certains vignobles de la Suisse. Souvent ces esplanades étaient irriguées par un seul torrent amené du sommet de la montagne et qui les arrosait l'une après l'autre. Ces plates-formes se nommaient *andenes* et c'est de là que dérive probablement le nom d'Andes.

Les régions marécageuses étaient artificiellement drainées par des lacs creusés pour recueillir la surabondance d'eau de la saison pluvieuse, réservoirs qui remplaçaient les ruisseaux montagneux, lorsque ceux-ci venaient à tarir. Wiener parle d'une de ces citernes faite pour contenir cinquante millions de mètres cubes de liquide (1).

Les engrais jouissaient d'une grande faveur chez les agriculteurs Péruviens; on se servait du guano, des têtes de sardines, de fumier et « d'engrais chimiques » pulvérisés; on transportait également aux régions déshéritées des terres prises dans les vallées tropicales.

L'Empire des Incas se nommait le Tahuantin-Suyu, ce qui signifie : « les quatre régions » : conformément à cette désignation, l'Empire se divisait en quatre parties, vers lesquelles conduisaient quatre routes parties de Cuzco, dans la direction des points cardinaux.

(1) Wiener, *Pérou et Bolivie*, *op. cit.*, p. 548.

Dans chacune des régions ou provinces, siégeaient trois sortes de conseils, dépendant du vice-roi; ces conseils dirigeaient les affaires de la justice, de l'administration des domaines et de la milice.

La plus grande partie du pays était habitée par des tribus soumises à leurs curacas; les curacas avaient droit à une place au conseil. Toute tribu pouvait garder celles de ses coutumes nationales qui ne portaient pas atteinte aux lois de l'Empire.

Le peuple se divisait en décuries; chaque décurie était composée de neuf individus et d'un dixième, le décurion, tenu à solliciter pour ses compagnons des vivres, des grains, du matériel à bâtir, etc.; il devait aussi prévenir le gouvernement des fautes les plus légères commises par ses subordonnés. Si ces fonctionnaires négligeaient de signaler un délit, ils subissaient eux-mêmes la punition.

Ces décuries se groupaient par 50, 100, 500 et 1.000 hommes gouvernés par des fonctionnaires spéciaux.

Tout fonctionnaire devait parler le quechua, comme du reste toute la population; ils étaient nourris, non payés, mais exemptés du tribut, c'est-à-dire du travail pour les greniers.

Chaque hameau, village, bourgade ou ville (1) avait ses tribunaux qui devaient décider des affaires dans le plus court délai possible. Les jugements étaient mis en exécution cinq jours après avoir été prononcés. Le juge n'avait pas le droit d'être miséricordieux, ni sévère, il était l'interprète de la loi de l'Inca et rien de plus; changer quelque chose aux décrets divins eût été considéré comme sacrilège et le magistrat encourait dans ce cas la peine de mort.

Un comité de contrôleurs (police secrète) visitait régulièrement l'Empire pour rendre compte à l'Inca de l'exécution des lois. En dehors de cette vérification, les tribunaux présen-

(1) Les villes principales étaient d'après Cieza de Leon (*Second Part of the Chronicle of Peru*, p. 59), au nord : Vilcas, Xauxa (ou Jauja), Bombon, Caxamalca (ou Caxamarca), Guancabamba, Tomebamba, Latacunga, Quito, Coranqui; et au sud de Cuzco : Hatuncana, Hatuncolla, Ayavire, Chuquiabo (La Paz), Chuquito (au bord du Titicaca), Paria, etc.

taient des comptes rendus mensuels; les fonctionnaires annonçaient également aux conseils provinciaux le nombre de naissances et de décès qui avaient eu lieu pendant le mois et faisaient en même temps part à leurs supérieurs des besoins du peuple ; les conseils provinciaux transmettaient à leur tour ces données au conseil de l'Inca. On tenait un registre exact non seulement du recensement, mais aussi des ressources actuelles et possibles de l'Empire, qu'on devait revoir à dates fixes, pour déterminer les taxes (part du Soleil), tribut toujours très modique, car, disait un des Incas : « Rien n'affaiblit un État comme des charges trop pesantes ».

Le code était simple, les châtiments extrêmement sévères, la peine de mort fréquente, mais jamais accompagnée de tortures; on considérait la rebellion contre l'Inca comme le plus grand des crimes.

Voici, prises au hasard, quelques-unes de ces lois :

1) Il n'existe qu'une législation pour tous.

2) « Les hommes aiment naturellement la vie, ils apprendront à être sages, de peur de la perdre. »

3) La fille à sa naissance n'a droit qu'à la moitié du terrain que reçoit le garçon, et cette parcelle lui est enlevée à son mariage.

4) Les fêtes particulières sont défendues, mais tout le monde, même les infirmes, est tenu d'assister aux festins populaires présidés par les curacas ou les fonctionnaires.

5) Tout acte d'insubordination à l'armée est puni de mort. Punis de mort : l'assassin, le voleur, les sorcières, les adultères, les imposteurs, les prêtres qui manquent à leurs devoirs, les gens convaincus du péché contre nature.

6) Les fautes des juges sont plus sévèrement punies que celles des autres, « car on ne peut admettre qu'un homme choisi exprès pour rendre la justice à autrui, commette lui-même des actions injustes ».

« Les gouverneurs des provinces doivent surtout veiller à deux choses, disait un des Incas : la première, observer eux-

mêmes ponctuellement les lois de leur souverain et les faire observer aux autres; la seconde, avoir un bon conseil, afin de pouvoir veiller avec beaucoup de soin et de vigilance aux commodités publiques et particulières de leurs provinces (1). »

Le service militaire était obligatoire, la population entière pouvait être enrôlée d'un moment à l'autre; on répétait régulièrement dans tout l'Empire les exercices militaires, de sorte que les hommes valides formaient une vaste milice. Dans les campagnes fatigantes, ou lorsque les guerres avaient lieu dans des régions malsaines, on remplaçait continuellement les soldats pour ménager leur santé.

L'armée se divisait en groupes de dix hommes. Les capitaines commandaient à plusieurs centaines de soldats; les maîtres de camp avaient sous leurs ordres un certain nombre de capitaines, enfin les généraux (hatun apa) commandaient des détachements de 10.000 hommes. Les curacas menaient personnellement leurs sujets à la guerre; ils pouvaient occuper les grades les plus élevés dans l'armée, mais l'usage voulait qu'un orejone eût le commandement en chef; cepen dant l'antique drame national des Péruviens *Ollantaï* semble indiquer que cette coutume ne s'observait pas toujours.

Les Indiens étaient surtout munis d'armes en cuivre durci : épées à deux mains, pics, javelots et haches d'armes; on employait aussi les massues, des boucliers en cuir épais, des arcs et des flèches.

Les provinces riches en métaux payaient leurs tributs en fournissant les armes des greniers d'abondance, tandis que d'autres pourvoyaient à la chaussure et à l'habillement des soldats.

Le passage des armées n'occasionnait aucun tort à la population, les besoins des troupes étaient satisfaits grâce à l'excellence de l'administration ; les greniers d'abondance échelonnés sur la route étaient pourvus du nécessaire, aussi défense expresse de faire loger les soldats

(1) Paroles de l'Inca Pachacutic. (Garcillasso, *op. cit.*, livre VI, chap. xxxvi.)

dans les familles; le pillage et même tout vol, devait être puni de mort, aussi bien dans l'Empire qu'en pays ennemi.

Les conquêtes des Incas étaient avant tout pacifiques (1); les vaincus n'étaient pas traités en esclaves, mais incorporés dans l'Empire même et devenaient les égaux des vainqueurs. Jamais aveuglés par leur force, les Incas se montraient toujours prêts à accepter les propositions de paix.

Sitôt après la soumission, l'Inca confirmait les lois du pays qui n'étaient pas en contradiction avec celles de l'Empire; le culte incasique était introduit et certaines idoles des vaincus devaient être transportées à Cuzco en otage.

Le peuple nouvellement incorporé devait être immédiatement divisé et administré comme le reste du pays; tous, grands et petits, étaient tenus d'apprendre le quechua, qu'on nommait fièrement *runa-simi*, « la langue des hommes »; les révolutionnaires, immédiatement transportés dans de lointaines provinces, devenaient, par nécessité, loyaux. Du reste, ils étaient l'objet de prévenances spéciales; on choisissait pour ces colons, des pays aussi semblables aux leurs que possible et des sujets dévoués venaient prendre leurs places. — On les nommait *mitimaës*. Pour attacher les curacas au régime, l'autocrate témoignait à ses ennemis de

(1) Les Incas avaient un moyen très lent, mais très sûr, de faire leurs guerres : l'armée s'étant transportée aux confins de l'Empire, près de la province à conquérir, on commençait par recueillir des informations détaillées sur les forces de l'ennemi et les secours qui pouvaient lui arriver de ses alliés. Après quoi, par la concussion ou par la force, on empêchait les renforts d'arriver. En même temps, sur les collines ou les montagnes avoisinant la province ennemie, on construisait des forts : c'étaient de hautes murailles circulaires, l'une renfermée dans l'enceinte de l'autre et de plus en plus élevées à mesure qu'elles se retiraient. Ces murailles n'avaient qu'une seule porte. Si les remparts extérieurs étaient perdus, les assiégés pouvaient se retirer derrière le second, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Pendant la construction des forts, on envoyait une série d'espions pour examiner le pays, ses routes, apprendre les moyens par lesquels elles étaient défendues et l'emplacement des points de ravitaillement. Le plan de campagne décidé, l'Inca envoyait des messages à l'ennemi pour le prévenir qu'il désirait l'avoir comme tributaire, en sorte qu'il devait le recevoir joyeusement; ces ambassadeurs étaient accompagnés de riches présents. Si l'offre était repoussée, les Incas commençaient le combat et, après la victoire, ils ne se laissaient pas aller aux représailles : au contraire, on relâchait les captifs, et le pays était traité avec la bonté intelligente témoignée aux autres nations de l'Empire. (D'après Cieza de Leon, *Second Part of the Chronicle of Peru*, p. 47 et suivantes.)

la veille, une faveur marquée et les comblait de présents, « l'Inca voulait que son joug parût léger à ses nouveaux sujets ».

Les Amautas et les quipucamayus étudiaient le nouveau domaine et déterminaient les améliorations qu'on pouvait y introduire, de sorte que « beaucoup de ceux qui habitaient des régions primitivement stériles, où eux et leurs ancêtres avaient vécu avec difficulté, trouvaient que par l'effet des mesures prises par l'Inca, leur pays devenait fertile et riche (1) ».

La diplomatie des Incas leur a valu autant d'avantages que l'excellence de leurs troupes. Les souverains avaient l'habitude de dire en parlant de la nécessité absolue de ménager les ennemis : « Ce peuple sera bientôt notre peuple, tout autant que les autres » (2) ; ce qu'on détruisait chez l'ennemi était par conséquent non seulement autant de perdu pour l'Empire, mais causait en plus un préjudice moral à tout l'État, préjudice que les Incas s'efforçaient de ne jamais faire naître. Il suffisait d'une période assez courte pour changer l'aspect d'une province nouvellement conquise. « Avec de bienveillantes paroles on décidait les habitants des cavernes et des bois à se construire des maisons » ; on enseignait l'agriculture, on donnait les instruments de travail et les graines nécessaires ; si la région manquait de troupeaux, ils étaient immédiatement amenés des pays plus favorisés ; aussi le peuple se souvenait-il avec reconnaissance de l'incorporation à l'Empire. Lorsque la province conquise n'avait encore aucune ressource, l'Inca, pour habituer les habitants à l'activité, réclamait d'eux, tous les quatre mois, une certaine quantité de limaces.

Cieza de Leon rapporte qu'après la conquête, les Espagnols disaient souvent entre eux en parlant des régions stériles du Pérou : « Il est certain que si les Incas avaient été ici, l'état de choses serait bien différent. »

(1) Cieza de Leon, *Second Part of the Chronicle of Peru.*

(2) *Ibid,* p. 49.

Les Incas n'avaient pas de flotte, ils employaient des radeaux et des bacs d'une construction rudimentaire pour passer les rivières ; ils n'ont jamais entrepris de guerres maritimes, d'ailleurs ils n'auraient eu personne à combattre et la rencontre hypothétique avec le Mexique devait nécessairement se faire par voie de terre ; la seule conquête maritime des Incas, celle de l'île de Puna (baie de Guayaquil), ne peut être considérée comme une campagne d'outre-mer.

Il ne nous reste plus qu'à dire deux mots des admirables routes du Pérou d'avant la conquête (1) ; c'est grâce à elles que les coins les plus reculés de l'Empire se trouvaient en communication directe avec la capitale, ce qui contribuait beaucoup à faciliter aux Incas leurs victoires ; tous les chroniqueurs font une description enthousiaste de ces chaussées.

La largeur des voies principales s'évalue à quinze pieds (2), le sol en était fait d'une sorte de macadam (*pilca*) (3), toujours soigneusement entretenu ; les chemins secondaires pouvaient être plus étroits, mais demeuraient tout aussi admirables. Ces routes traversaient pendant des lieues et des lieues les plateaux neigeux et les cols de la Cordillère ; parfois elles étaient taillées dans le roc vif et, si elles devaient suivre le versant abrupt des montagnes, des murs de soutènement en assuraient la solidité. Les ravins étaient comblés, les précipices et les rivières passés à l'aide de ponts suspendus ; lorsque le chemin s'enfonçait dans un désert où sa trace aurait pu se perdre, des piliers d'adobes (4) servaient à guider le voyageur.

Quatre routes principales conduisaient aux confins des

(1) A. de Humboldt compare les routes incasiques « aux plus beaux chemins des Romains. » *Lettres Américaines*, *op. cit.*, p. 137.

(2) Cieza de Leon, *Second Part of the Chronicle of Peru*, p. 43.

(3) Wiener, *Pérou et Bolivie*, *op. cit.*, p. 556.

(4) Adobes, briques formées de terre glaise et de paille hachée et séchées au soleil.

quatre vice-royautés du Tahuantin-Suyu : la voie la plus fréquentée traversait toute l'étendue de la Sierra, pour aller du Chili à Quito, et la voie parallèle, celle du littoral, ne lui cédait en rien. Les routes de l'Empire étaient extrêmement nombreuses, comme on peut s'en assurer en étudiant la reconstitution qu'en a fait Wiener (1).

« Il me semble, dit Cieza de Leon, que si l'Empereur (Philippe II) aurait désiré qu'on construisît maintenant une route royale, comme celle qui va de Quito à Cuzco et de Cuzco au Chili, avec tout son pouvoir, il n'y eût pu parvenir. »

Le long des chaussées, se trouvaient des hôtelleries royales (tambos), construites à la distance de 10 à 12 milles. C'est là que s'arrêtait l'Inca et sa suite, ainsi que les envoyés du gouvernement ; il y avait aussi des tambos, qui servaient de casernes pour les troupes et qui étaient éloignées les unes des autres d'une journée de marche.

Les coureurs (*chaquis*) chargés du service postal, sillonnaient continuellement ces routes : c'étaient des hommes vigoureux, entraînés spécialement pour cet emploi ; à leur usage, on avait construit de petites maisons bâties à une distance d'un quart de lieue dans les plaines, et de 80 pas seulement le long des pentes des montagnes, que la route, transformée en escalier, escaladait jusqu'aux altitudes les plus élevées. Au départ d'un chaqui, un coup de sifflet retentissait pour prévenir le relai suivant d'apprêter un messager. Sitôt arrivé, le chaqui remettait aux mains de son remplaçant le quipu, où était indiquée la nouvelle à transmettre et en outre la lui communiquait verbalement. Du temps de la dynastie Pyr-hua-Amauta, avant l'abolition de l'écriture, Montesinos nous apprend que les chaquis transportaient les lettres écrites sur le quillca. Ces relais contenaient cinq ou six coureurs renouvelés mensuellement et qui veillaient à tour de rôle, nuit et jour. On expédiait ainsi, non seulement les nou-

(1) Wiener, *Pérou et Bolivie*, *op. cit.*, p. 556.

velles, mais aussi des fruits et des poissons frais pour la table de l'Inca. D'après Wiener, les chaquis faisaient une moyenne d'un kilomètre en quatre minutes. En dehors de leur passage, des caravanes de lamas animaient les routes en transportant de province en province les denrées spéciales à chacune.

Les Péruviens, outre leurs remarquables connaissances pratiques, possédaient aussi un art très curieux. La céramique destinée aux usages domestiques était merveilleuse de diversité et de technique; la métallurgie imitait tout dans l'univers, depuis les herbes et les insectes, jusqu'aux hommes; on copiait la nature avec une exactitude surprenante et peut-être même trop servile; le tissage s'exécutait de façon supérieure : les étoffes de laine (lamas, vigognes et alpacas) et de coton étaient toutes brillamment teintées de couleurs végétales; on les ornait toujours de dessins tissés dans l'étoffe. Malheureusement la peinture demeurait à l'état rudimentaire et la sculpture, vu le manque d'instruments en fer, laissait à désirer, sauf peut-être dans certains bas-reliefs.

Ce qui nous frappe surtout dans le régime adopté par les Incas, n'est pas tant la concentration des efforts d'une masse énorme d'hommes dans un but unique, — bien des peuples de l'antiquité en ont fait autant, — mais la tendance constamment observée d'employer ses efforts dans un but d'utilité publique, c'est le sentiment d'humanité et de douceur que l'on retrouve constamment dans les lois des Incas et même dans leur manière de faire la guerre.

Pourtant ce gouvernement péchait par la base ; il ne pouvait y avoir aucun progrès, puisque le développement de la volonté personnelle n'y était pas possible; aucun effort, aucune intelligence et aucune industrie n'amélioraient la position sociale des individus. Traités avec bienveillance et justice, ce n'étaient que des esclaves et si une révolution n'avait pas mis fin à ce

régime, l'Empire des Incas serait tombé de lui-même en décadence.

La société quechua commençait à ressembler à celle que Proudhon, dans ses *Contradictions Économiques,* caractérise d'une phrase frappante de vérité : « ces huîtres attachées au rocher de la fraternité ».

C'est dans cette absence de volonté personnelle que nous croyons voir la cause principale de la chute vertigineuse de ce grand Empire.

Nulle part ailleurs, « une poignée d'hommes, la lie de la société européenne, infectés de tous les vices, abjects sous tous les rapports » (1) n'aurait pu s'emparer, pour l'anéantir en quelques années, d'une civilisation aussi générale, protégée par des lois sévères, par une administration intègre et par des armées toujours victorieuses.

La cause de ce désastre, — la destruction d'un État puissant, cultivé, riche, aux mœurs douces, à l'esprit large, par une bande de brigands espagnols, illettrés, cupides, barbares et fanatiques, — la cause, disons-nous, est probablement due à un manque complet d'énergie et d'initiative individuelle, résultat du système de centralisation communiste qui régnait dans l'Empire des Incas.

Wiener dit : « L'égalité péruvienne était une réalité aussi absolue qu'une réalité humaine peut l'être », et nous en voyons les résultats. « Je ne crois pas être désavoué par les faits, ajoute-t-il plus loin, en qualifiant de chimères, de rêves irréalisables, l'application absolue de l'égalité et en ajoutant qu'elle est presque incompatible avec les notions modernes de justice (2). »

C'est du reste un fait de sociologie absolument établi que les systèmes communistes dans tous les cas où ils ont été appliqués avec un semblant de succès, ont amené les mêmes résultats que celui qui s'est produit d'une manière

(1) Wiener, *Essais, op. cit.*, p. 64.
(2) Wiener, *Essais, op. cit.*, p. 91-95.

si éclatante lors de la disparition de l'Empire des Incas.

Il est à jamais regrettable que la race des Quechuas, naturellement bien douée, ait eu son second développement sous le régime d'un communisme absolu, bien qu'idyllique. Dans d'autres conditions, il est bien certain que jamais les aventuriers de Pizarro, ni toute autre expédition isolée, ne seraient parvenus à leurs fins : les Araucaniens n'ont-ils pas été libres et forts jusqu'au moment où l'alcool européen est venu saper leur admirable organisme et abrutir leur esprit révolté ? Et qui pourrait comparer ces demi-sauvages aux nobles Quechuas du Pérou ?



INTRODUCTION

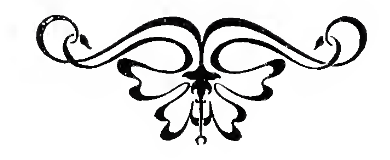
En quittant l'Europe pour l'Amérique du Sud, nous ne songions pas à composer le récit de nos pérégrinations, mais, tout en notant le bilan des impressions journalières, le désir nous vint de coordonner les souvenirs d'un voyage attachant et de faire partager à d'autres l'émotion charmante de voir gens et sites imprévus. Peut-être, en parcourant ces pages, se trouvera-t-il quelqu'un pour aimer ces contrées et vouloir les visiter à son tour. N'est-ce pas en lisant deux livres séducteurs, *l'Aconcagua* de sir Martin Conway et *Cuzco* de sir Clements Markham, que nous avons souhaité connaître nous aussi, l'enivrement des sommets andins et l'attirance subtile des ruines du Pérou autochtone, vestiges évocateurs d'une civilisation et d'une morale si différentes de celles du vieux monde, et parfois supérieures à elles? Notre but était donc Cuzco et les Andes argentines.

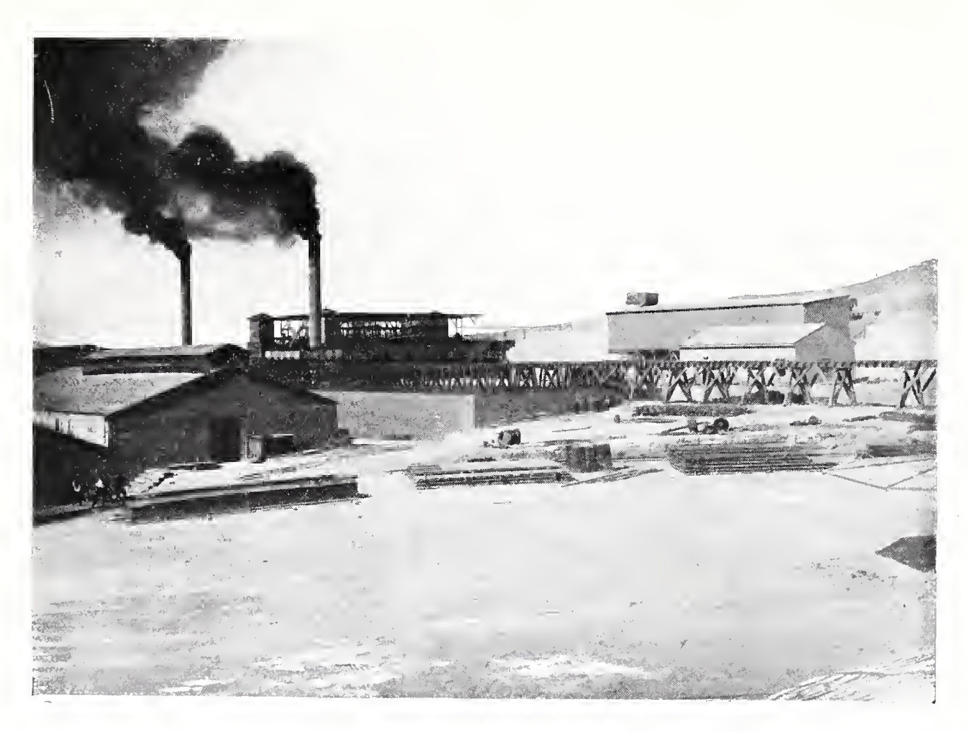
Entraînés par plusieurs années d'ascensions au Tyrol et en Suisse, nous comptions gravir certaines cimes vierges du massif de l'Aconcagua. Tout l'appareil de l'alpinisme des grandes altitudes fut expédié d'avance sous la responsabilité de notre secrétaire H. Peiffer et des guides Joseph et Aloïs Pollinger, de Zermatt; d'autre part, nous n'emportions, pour tout bagage scientifique, que deux ou trois bouquins d'histoire.

d'archéologie et d'exploration : littérature instructive, que notre incompétence aimait à relire.

Les circonstances furent propices : déjà le voyage semblait terminé à Lima, lorsqu'une apparition de peste bubonique nous ouvrit soudainement l'ennuyeuse perspective de quarantaines infinies. Il fallut décider alors de tenter le retour en traversant le continent sud-américain, projet attrayant et qui, plusieurs fois déjà, s'était présenté à notre esprit. En huit jours, les préparatifs furent terminés ; nous étions prêts à nous aventurer vers l'Amazonie mystérieuse.

Aujourd'hui, poussés par de trop bienveillants amis, nous détachons de nos cahiers de route la relation du voyage à Cuzco, en demandant au public toute son indulgence pour ce livre, livre d'essai, écrit par deux étrangers.





SALPÊTRIÈRE DE PEPITA

Chapitre I

ANTOFAGASTA



Embarqués à La Rochelle, le 21 mars 1903, sur l'*Orcana*, de la Pacific Line, nous entrons, le 9 avril au matin, dans la baie splendide de Rio de Janeiro. Le Brésil nous parut alors un pays de rêve avec la beauté de cette nature montagneuse et tropicale. Malheureusement il fallut payer cette halte délicieuse par plusieurs jours de quarantaine à l'île de Flores, île déshéritée et maudite, où, en fait de distractions, nous n'avions à choisir qu'entre une promenade au cimetière de la fièvre jaune ou à celui de la peste bubonique.

Enfin, de Montevideo, la ville coquette aux maisons revêtues de porcelaine, aux longs boulevards ombreux, le bateau argentin nous conduit en une nuit, à Buenos-Aires, la grande cité cosmopolite.

En vingt-quatre heures de chemin de fer, nous traversons les plaines unies de la Pampa. Au pied de l'enceinte andine, à Mendoza, on change de train pour escalader les assises formidables des mon-

tagnes argentines; le soir même, vingt-sept jours après avoir quitté l'Europe, nous atteignons le premier but de notre voyage, Puenta del Inca, à 2.800 mètres d'altitude.

Enfouie dans la vallée tortueuse du rio Mendoza, Inca est entourée par la foule étincelante des sommets andins; l'Aconcagua, la Torlosa, la chaîne du Cerro-Blanco, plus loin, le Tupungato, le large Mercedario, et combien d'autres encore, se groupent autour du petit établissement thermal. De nombreux Argentins viennent y soigner diverses maladies et les voyageurs se dirigeant vers le Chili y passent la nuit, avant d'escalader le col de la Cumbre, chemin le plus direct de Buenos-Aires à Santiago.

Notre départ d'Europe avait été retardé par des circonstances imprévues. Toutefois la chance nous sourit et nous eûmes la satisfaction d'ascensionner la Torlosa, montagne hérissée de crêtes, striée de glaciers, et que, malgré ses 5.800 mètres (1), on confond souvent avec l'Aconcagua. Nous gravîmes aussi le double sommet du Cerro-Blanco, prototype des Jumeaux de Zermatt, et encore le Cerro-Novarro, cette pyramide rocheuse qui rappelle à s'y méprendre l'Obergabelhorn (2).

En quittant le camp érigé au pied de notre troisième cime vierge, les nuages de l'hiver, subitement amoncelés, se déchargeaient en une violente tempête de neige: la communication régulière était interrompue jusqu'au printemps. Cependant, au bout d'une semaine d'attente, nous parvenions à franchir la Cumbre (3.700 m.).

Dans ces conditions, la descente vers le Pacifique est splendide; quelques heures à cheval, en carriole et par voie ferrée, suffisent pour passer des neiges et des glaces andines, dans une vallée tiède, odorante et fleurie; on se croirait en Lombardie, par une belle journée automnale.

A Santiago, nous retrouvons d'aimables amis chiliens, grâce aux

(1) Il nous est impossible d'indiquer la hauteur exacte des trois cimes vierges gravies; notre anéroïde fut volé en route et celui qui nous fut prêté par les ingénieurs de la ligne du chemin de fer Transandin, n'était gradué que jusqu'à 4.000 mètres. La Torlosa doit avoir de 5.800 à 6.000 mètres; le camp où nous avons passé la nuit avant l'ascension était au-dessus de 4.000 mètres.

(2) Ici également notre campement se trouvait à environ 4.000 mètres d'altitude; le Cerro-Blanco nous parut avoir une altitude de 5.400 à 5.500 mètres; le Cerro-Novarro de 5.200 à 5.300 metres.

bons offices desquels le séjour dans cette jolie ville nous fut des plus agréables.

Le 8 mai, nous nous embarquions à Valparaiso, en route pour Cuzco; notre personnel devait nous quitter à Antofagasta pour rentrer en Europe, *vià* Panama et New-York.

Notre steamer, le *Loa*, est un des meilleurs navires de la Compagnie chilienne qui partage avec le *Kosmos* allemand le service de la côte. Vastes et confortables, ces bâtiments sont tout spécialement aménagés pour les tropiques; les cabines se trouvent installées sur le pont. Voguant en vue de la terre, on a continuellement sous les yeux le paysage du littoral, désert infini, coupé par de rares oasis.

Ensoleillé, le premier jour nous montre un océan de cobalt, une côte montagneuse allumée de teintes fauves et parfois, entre les chaînes dénudées, l'apparition rapide des Andes.

Voici Coquimbo avec sa baie toute ronde encadrée de sables; des sommets volcaniques, aux formes régulières, se fondent, enguirlandés de nuées, dans un lointain bleuâtre; la petite ville s'éparpille en toits rouges au milieu des dunes pâles. On fabrique à Coquimbo, d'admirables vases et quantité d'objets taillés dans les ossements antédiluviens des vallées de l'intérieur; mais la horde des vendeurs ne nous apporta que des paniers de belles grappes de raisins musqués, des gâteaux de figues, des pâtisseries et du lait frais.

Le lendemain, mer, ciel et terre ont revêtu les couleurs grises des jours brumeux. Nous passons Huasca, patrie du meilleur raisin sec; Caldera, au milieu de ses collines très basses, très arides et très rousses; le village s'aligne, pittoresque, au bord d'un plateau abrupt que baigne l'océan : il laisse une impression d'abandon accablant, de monotonie et de tristesse.

A six heures du matin, on nous réveille : c'est l'arrivée à Antofagasta; le bateau longe une rive montagneuse et la baie apparaît, dominée par une chaîne aride de rochers rouges : la ville tranche à peine sur le désert qui l'entoure.

Vite, il faut s'habiller, déjeuner; le pont est envahi par une foule de bateliers et de marchands; les prix de débarquement se débattent avec bruit. Nombre de passagers descendent à Antofagasta pour se rendre en Bolivie et dans les mines de l'Atacama.

La mer est calme, d'un bleu intense; des quantités de pélicans

sont posés, immobiles, sur les récifs. Au bout de vingt minutes, on aborde sans aucune des difficultés prédites; la rade est cependant réputée dangereuse, les rochers sous-marins occasionnent parfois des accidents et surtout des retards dans le transbordement des marchandises.

Antofagasta s'élève au bord du golfe de Chimbo. Du bateau même, on est frappé par l'aridité morne que dégage toute chose; les rues aboutissent à la plaine de sable qui enveloppe de toute part cette ville artificielle que l'industrie de l'homme improvisa en plein désert. Ni source, ni ruisseau : Antofagasta est alimentée par un aqueduc de trois cent quarante kilomètres, et l'eau revient à un peso soixante (1) le mètre cube; aussi chaque fleur est-elle une rareté précieusement soignée.

L'existence d'Antofagasta, de même que celle de tout l'Atacama, dépend entièrement du commerce maritime; si, par quelque accident imprévu, la navigation venait à s'interrompre, — comme en cas de quarantaine, — la ville pourrait être en danger de famine. Compter sur la Bolivie est illusoire : le chemin de fer d'Oruro n'amène à Antofagasta que du borax, du cuivre et de l'argent.

Toute la vie publique se trouve centralisée sur la *plaza*. Plantée d'arbres et de massifs poussiéreux, elle s'orne d'une estrade pour la musique militaire, qui y joue plusieurs fois par semaine. Autour, s'alignent de grandes bâtisses blanches à deux étages : les banques, les principales maisons de commerce, quelques magasins où le mineur s'approvisionne de tout ce dont il a besoin, conserves, vêtements, instruments de travail, et profusion de littérature malsaine à bon marché. Extravagante et laide, l'église, peinte en rouge, dresse, parmi les murs de pierre, sa charpente ouvragée.

Les rues habitées par les ouvriers sont larges, uniformément bordées de baraques en planches, aux toits plats et badigeonnées de couleurs claires. Des détritus, des cadavres de bêtes gisent dans les coins.

Sortir, de jour, est pénible : les yeux se fatiguent à la réverbération du soleil et les pieds s'enfoncent dans un sable brûlant; mais les soirs sont frais, la terre imprégnée de salpêtre perd vite la chaleur communiquée par le soleil tropical. Une particularité de

(1) Un peso d'argent (unité chilienne) vaut : 2 fr. 35. Le même, en papier monnaie : 1 fr. 42.

ce climat toujours égal est une sorte de brouillard qui tombe à intervalles de plusieurs années; alors, la montagne morne et aride se couvre d'une végétation éphémère, d'un tapis de verdure et de fleurs écloses en quelques jours, pour la joie de tous. Mais les aurores se suivent sans apporter de rosée et l'herbe jaunit, se dessèche, disparaît.

Antofagasta fourmille de bars; quelques-uns ont un aspect propre, même engageant; un grand assortiment de spiritueux s'aligne là dans d'attrayantes bouteilles de formes et de couleurs variées. Invite superflue pour les mineurs, dont le soleil dessèche le gosier et dont le travail du désert épuise les forces. Coûte que coûte, il leur faut des stimulants!

L'air est chargé d'électricité : les figures des passants, dures physionomies de toutes nations, aux lignes significatives de brutalité, semblent nerveuses. Les types varient du *roto* drapé dans son *poncho* déchiré, au bandit de comptoir habillé à l'européenne. La majorité est chilienne; les Boliviens sont trop paresseux pour soutenir le rude travail et les Européens incapables de supporter le climat meurtrier du désert. Parmi les *gringos* (1) l'Allemand domine, mais, avec sa facilité d'adaptation, son type s'accuse moins que celui de l'Anglais, que l'on retrouve partout établi en maître. Il existe aussi une petite colonie de Dalmates, — peu de Français. D'ailleurs le but identique, l'argent, toujours l'argent, atténue pour ainsi dire, les traits distinctifs des races au point de ne laisser sur les physionomies qu'une expression unique.

La population se compose d'ouvriers occupés aux fabriques, de bateliers, de débardeurs, de représentants de certaines salpêtrières de l'intérieur, de banquiers, d'hommes d'affaires et de toute la série des aventuriers, qui trompent leur faim d'entreprises grandioses par les occupations les plus variées.

Par suite du climat desséchant, tout ce monde se distrait de préférence aux bains de mer, devenus lieux de plaisance : on y collationne tout en potinant. On se retrouve aussi à la musique militaire, et les hommes fréquentent le club; de temps à autre, une troupe de passage égaye la vie monotone des chercheurs de fortune. Les acteurs partis, le hangar qui sert de scène reprend son air de

(1) Les indigenes de l'Amérique du Sud donnent à tous les étrangers le nom générique de *gringos*.

grange abandonnée, et l'ennui règne si grand dans cette atmosphère, que les paresseux eux-mêmes, dit-on, se mettent au travail en désespoir de cause. Malgré tout, de si minces plaisirs attirent irrésistiblement le mineur qui dépense à pleines mains l'argent péniblement acquis.

Comme curiosité locale, on nous parle d'une ancre érigée par des marins désœuvrés sur un sommet dominant la ville. Cette ancre passe maintenant à l'état d'attraction première. Par contre, on semble ignorer l'existence d'un ancien cimetière indien, découvert sur la haute colline en dos d'âne, qui ferme la baie de Chimbo : les fouilles ont mis à jour des armes, des bijoux d'argent, des cuillères pour prendre la boisson, semblables à celles qui sont employées de nos jours pour aspirer le *mate;* les squelettes retrouvés sont très antérieurs à la conquête espagnole.

Notre hôtel, — tout à fait sud-américain, — se compose d'une cour centrale en plein air, le *patio;* les chambres réservées aux voyageurs se trouvent au second étage ; toutes, elles donnent sur un balcon qui fait intérieurement le tour de la bâtisse. Le rez-de-chaussée est réservé aux salles, cuisines et bars. La pension est de six pesos par jour.

Sitôt débarqués, notre premier soin fut de nous informer de la possibilité qu'il y aurait à se procurer des peaux de vigogne, pressés que nous étions d'en charger les Pollingers. Nous fûmes donc très satisfaits d'apprendre qu'il s'en vendait vis-à-vis de notre hôtel chez un changeur autrichien.

La vigogne est de plus en plus appréciée, cependant elle se fait rare ; la chasse en est difficile, aussi était-ce un peu par chance que nous avions mis la main sur un stock de ces fourrures précieuses. La peau du cou est surtout recherchée ; égale et touffue, elle est d'une extrême douceur, tandis que la toison du dos, ainsi que celle du ventre, est beaucoup plus rude et de poil plus long : d'une moindre valeur, on l'emploie surtout à tisser de beaux ponchos soyeux, vêtements de prix qui se transmettent par héritages. Les tapis que nous marchandions, de belle teinte dorée et de première qualité, atteignaient environ deux mètres carrés. On nous montra encore de fort beau chinchilla non tanné, occasion unique, que malheureusement nous n'avons pas retrouvée depuis ; plus tard, en Europe, notre achat fit l'admiration des fourreurs qui l'évaluèrent bien au-

dessus du prix donné. Une espèce aussi pure est d'ailleurs toujours difficile à se procurer, même dans le pays; le plus souvent, ces fourrures proviennent d'un croisement de chinchilla avec la viscacha, sorte de rat d'une race voisine et plus ordinaire. La grande consommation faite par l'Europe amènera tôt ou tard la disparition complète du chinchilla. Pourtant le gouvernement bolivien prend d'énergiques mesures pour y mettre obstacle et les droits d'exportation sont fort élevés (1).

Le grand marché de fourrures se trouve à Chayapata, sur la ligne d'Oruro; une fois l'an, toutes les peaux de Bolivie y sont centralisées, et les affaires conclues en chinchilla montent à plusieurs millions. On nous céda chaque tapis de vigogne pour soixante-dix pesos, prix de faveur, que nous valurent nos nombreux achats.

« Voulez-vous visiter une salpètrière? » nous demanda un jeune Chilien, notre compagnon de route depuis Valparaiso.

M. Manuel Bulnes appartient à l'une des meilleures familles de Santiago: il y passe une partie de l'année, menant la vie oisive des jeunes gens élégants, et consacre l'autre à l'exploitation du salpêtre. Son père, ministre du Chili dans une des principales villes d'Europe, ruiné, se refit à force d'énergie, une fortune considérable dans le désert d'Atacama où le fils continue l'œuvre commencée. Ce jeune homme se préparait alors à une expédition en vue de gisements nouveaux. Drapé d'un poncho, coiffé d'un large chapeau de feutre, type du pionnier infatigable dont toutes les forces sont tendues vers le but projeté, indifférent au danger, stoïque dans les privations, Manuel Bulnes, — d'Antofagasta, — est loin d'être le citadin raffiné qu'on admire à Santiago. Il réserve son élégance, qui le fait s'habiller à Londres et se ganter à Paris, pour la capitale; ces existences en partie double sont coutumières au Chili.

Les expéditions à l'Atacama, dures, parfois infructueuses, déçoivent souvent le chercheur qui, à bout de forces et de provisions, s'en revient harassé au point de départ; à moins qu'entraîné par un mirage, il ne s'acharne dans ces plaines, dans ce dédale de collines monotones et ne périsse au milieu de l'uniformité incandes-

(1) Un bolivar par peau. Le bolivar ou boliviano d'argent vaut 2 fr. 35. La dimension d'un bolivar équivaut à une pièce de 5 francs.

cente du désert. La route perdue, l'eau épuisée, comment reviendrait-il sur ses pas?

L'âne est précieux dans ces rudes contrées: il peut vivre trois jours sans eau, tandis que le cheval et la mule s'épuisent rapidement. Le lama fait défaut sur la côte, ne pouvant supporter une altitude basse, un climat trop chaud, aussi n'en rencontre-t-on que sur le Haut-Plateau.

Tout gisement découvert doit être déclaré au gouvernement, qui le concède en propriété : acquisition souvent illusoire, dépendant des capitaux à réunir, des difficultés d'accès et de la facilité d'établir des puits pour alimenter la fabrique.

Vers cinq heures, accompagnés de M. Bulnes, nous partons pour visiter la salpêtrière d'Antofagasta. L'usine que nous allons voir est destinée au raffinement du salpêtre, c'est-à-dire à l'extraction du sel de la roche qui le contient; généralement, ces usines sont édifiées dans le voisinage immédiat des gisements que l'on exploite. Ici, il a été trouvé plus avantageux d'établir la raffinerie aux portes mêmes de la ville, près du port.

Dans la grande cour s'alignent les maisons du personnel, dominées par la silhouette immense de la construction en fer, centre de la fabrique. Là se trouvent les appareils destinés à broyer le *caliche* (salpêtre brut), que les wagonnets amènent en morceaux de trente à quarante centimètres cubes; on les vide dans des entonnoirs, qui les rejettent aux appareils concasseurs situés sous terre, d'où un élévateur à godets, travaillant comme une chaîne sans fin, remonte la matière écrasée jusqu'à d'immenses chaudières disposées dans la partie centrale, tout en haut de l'édifice. Des chaudières spéciales, placées plus bas, servent à produire la vapeur destinée au chauffage des chaudières supérieures, à l'aide de serpentins qui les traversent. Dans cette eau bouillante, les sels que contient le caliche se dissolvent, la terre se dépose dans les récipients dont le fond mobile, dès l'évacuation du liquide, la chasse avec fracas par un canal qui la déverse à l'océan. L'eau saturée, — de teinte glauque, — préalablement conduite à l'extérieur, séjourne dans les cases de refroidissement, jusqu'au moment où les cristaux se déposent au fond et sur les bords; alors on vide l'eau, et les sels sont transportés dans un bâtiment spécial, pour être soumis à une série de purifications; il faut séparer les iodures, le carbonate de soude et le sel comestible



PÉPITA

qui sert à la consommation du Chili. Enfin le nitrate obtenu est enfermé dans des sacs de cent kilos destinés à l'exportation. L'Allemagne consomme à peu près un quart du salpêtre exporté par le Chili; la production annuelle est évaluée à 126.407.000 pesos (1).

L'installation de la fabrique d'Antofagasta a coûté un million



DÉSERT DE PEPITA

de pesos, elle rapporte actuellement cinq cent mille pesos par an. Le travail ne s'interrompt jamais; la pompe qui amène l'eau de la mer fonctionne depuis trente ans; les mécanismes sont mus par l'électricité.

La visite terminée, M. Bulnes nous conduisit dans l'unique café d'Antofagasta, où l'on trouve un semblant de jardin. Établi sur un espace de cinquante à soixante mètres carrés, les fleurs sont mises en valeur par des pergolas et des tonnelles savamment organisées : la dépense d'eau monte à cinq cents pesos par an. Là, parmi de grands liserons blancs, on nous servit des cock-tails si forts que nos gosiers européens eurent peine à les supporter.

(1) Le prix du salpêtre est très variable; en 1903, on payait jusqu'à dix francs le quintal (40 kilos); mais le tarif est généralement de sept francs cinquante.

La soirée fut prise par la visite au directeur de la salpêtrière de Pepita, salpêtrière du désert, que nous désirions visiter ; c'est une exploitation double qui extrait le nitrate et l'épure sur place. Pepita appartient à un Chilien dont les débuts furent modestes, mais qui dispose actuellement d'un capital de cinquante millions de pesos.

Chez le directeur, nous passons une heure d'intéressante causerie en fumant des cigarettes, confortablement installés dans son grand cabinet de travail, avec la variété d'apéritifs indispensables à l'hospitalité sud-américaine.

La conversation nous amena à demander si le gouvernement chilien protégeait l'exploitation du salpêtre, dont l'essor s'était tellement étendu depuis la guerre du Pacifique.

« Que vous dire ? répondit le directeur. En tout cas, il ne l'entrave pas ; ce n'est plus un monopole d'État, comme l'avaient organisé la Bolivie et aussi le Pérou pour les gisements d'Iquique : c'est la libre concurrence.

— « Selon vous, reste-t-il quelque avenir à la Bolivie, depuis que la dernière guerre lui a enlevé tous ses ports ?

— « J'en doute : les Boliviens manquent à ce point de capitaux qu'ils ne parviennent pas à continuer jusqu'à La Paz la voie ferrée construite d'ici à Oruro, si grands qu'en soient pour eux les avantages. Ils ont une telle haine du vainqueur, que le gouvernement refuse obstinément la proposition du Chili s'offrant pour entreprendre le travail. On ne peut se figurer le manque de confort et la malpropreté qu'il faut affronter en voyageant dans ce pays. Si vous y allez, armez-vous de courage. La révolution vient d'éclater. Ne craignez-vous pas d'en subir les conséquences imprévues ?

« Si ce n'est qu'une révolution gouvernementale, un mécontentement des classes lettrées, rien à craindre : les Boliviens vident leurs querelles entre eux ; mais la révolte s'étendant aux Indiens, l'anarchie triomphe ; ils pillent, saccagent et tuent, sans aucun discernement. Vous aurez pour atteindre La Paz à voyager plus de deux jours en voiture, et la poste est guettée. Avant de vous y décider, informez-vous de l'état d'esprit indigène ; ou plutôt, suivez mon conseil, rentrez tranquillement à Antofagasta, après avoir visité Oruro, vous en aurez assez d'ici là. »

Le 12 mai, à sept heures du matin, nous quittons Antofagasta

accompagnés de M. de Rahlen, notre nouveau secrétaire, ancien officier allemand. Nous allons suivre pendant une heure la ligne d'Oruro et nous enfoncer dans les déserts du sud.

Les wagons sont d'une malpropreté repoussante, les premières classes bondées de monde. Public d'individus en grands chapeaux panama ou en feutre gris; visages aux traits tirés, à l'expression de brutalité rapace; quelques-uns ont la face encore boursouflée et toute congestionnée par le repos funeste d'Antofagasta; certains dorment enveloppés de leurs ponchos pour se garantir du froid matinal, d'autres s'interpellent bruyamment.

A peine sorti d'Antofagasta, le train passe devant Playa Blanca, la fameuse raffinerie d'argent, établie jadis pour exploiter les minerais de Pulacayo et engloutie dans un krach subit.

Nous suivons le bord de la mer pendant une quinzaine de minutes; puis brusquement, la voie tourne pour pénétrer dans une vallée déserte que forment des monts, si riches en minéraux qu'on y reconnaît partout les plaques vertes du cuivre et les traînées rouges du fer.

Une dernière vue de l'océan s'encadre dans la vallée : triangle d'un bleu intense, dernier adieu à la mer. A présent, nous sommes en plein désert, entourés de montagnes stériles aux flancs crevassés de profonds ravins. Mortes et désolées, elles s'avivent d'un coloris ardent, leur seule beauté, leur charme et leur attrait. Se superposant à l'infini, elles s'effacent dans le bleu des lointains. Rien à l'horizon, rien autour de nous, pas un animal, pas une herbe : du sable, des rochers.

Le train stoppe : nous avons atteint la station commune aux deux lignes. D'ici, nous prenons la voie privée qui joint Pepita à son port. Le train est prêt à partir, le convoi se compose de plates-formes, du réservoir d'eau nécessaire à la locomotive, et d'un seul wagon comportant à la fois seconde et troisième classes. Nous nous installons. Le train file par une large vallée sablonneuse; de loin en loin, surgissent des points noirs qui grandissent rapidement; ce sont les stations, petites baraques isolées, que notre passage anime un instant, et que l'éloignement efface à nouveau dans la solitude et l'oubli du désert.

Deux heures, trois heures s'écoulent rapidement. Le paysage change : le sol se couvre de rochers, les montagnes s'affaissent, le

sable engloutit tout : c'est vraiment la mort. Nous passons une première croix, puis d'autres, tristes réminiscences de ceux que l'Atacama a gardés. Voici le salpêtre : sous le sable, on voit luire sa croûte blanche; la vallée s'élargit, devient plaine; au loin monte la fumée des fabriques.

A la gare, le docteur et le directeur de l'officine nous reçoivent, prévenus par un message d'Antofagasta apporté par quelque train matinal. Il est midi trois quarts, le trajet a duré cinq heures; la chaleur est accablante, le soleil implacable; éblouis, poussiéreux, fatigués, la gorge sèche, nous rassemblons ce qui nous reste d'énergie pour marcher vers la maison de l'intendance.

Sur notre gauche, c'est un monde de machines, de locomotives en mouvement, de cheminées qui fument; au delà, le quartier ouvrier, lignes de petites baraques blanches, jaunies par le sable. En montant l'escalier qui mène à la galerie, nous passons devant deux larges fenêtres : les magasins de Pepita. En entrant à la fabrique, les ouvriers s'engagent à ne pas s'approvisionner ailleurs et payent avec des jetons décomptés de leurs gages; cette facilité les entraîne souvent à dépenser plus que le salaire de la semaine, et ainsi leur liberté se trouve aliénée. C'est tout profit pour l'administration, les prix étant suffisamment majorés et l'ouvrier retenu; cependant, si le travailleur devait acheter en ville, il dépenserait plus encore; mais au point de vue moral, ce système ne devrait pas être préconisé.

A l'intérieur, la vue se repose sur la peinture verte des murs, maigre symbole de la végétation absente. Il fait frais et calme dans les chambres qui entourent le cortil. Nous déjeunons gaiement de mets chiliens, cuisine simple et bonne, unie à des conserves variées.

A quatre heures, malgré la chaleur intense, nous faisons un effort et commençons la visite de l'officine. Tout d'abord on nous conduit aux gisements de caliche : après une marche de vingt-cinq minutes dans le désert sablonneux couvert de rails et sillonné de fosses épuisées, nous arrivons aux endroits en exploitation. On procède par série d'explosions : après chaque décharge, les ouvriers déblayent et brisent à coups de marteau des gros blocs; ensuite, ils s'attaquent aux parois de la cavité produite pour en détacher les aspérités. Les hommes travaillent péniblement sous les rayons de soleil que réverbère le désert, entourés de poussière qui gêne la respiration et

pénètre les poumons. Ils reçoivent de trois à quatre pesos par jour, salaire vite absorbé, vu les besoins que crée ce labeur écrasant et le prix exorbitant des choses.

Nous retournons sur nos pas, pour suivre la seconde phase des opérations. La production à Pepita est plus importante, mais le procédé plus simple que celui employé à la fabrique d'Antofagasta, d'où l'on exporte un nitrate sans mélange, séparé du sel et de l'iodiure qu'il contient; à Pepita, le salpêtre est vendu mêlé à ces substances.

La fabrique consiste en deux ailes, disposées à angle droit; les wagonnets chargés de caliche arrivent du désert vers la première construite en contre-bas, et déchargent leur contenu dans une série de broyeurs établis dans la partie inférieure de la construction. La matière écrasée est chargée sur d'autres wagonnets, qui la montent à la partie supérieure de la seconde aile, où sont disposées les dix-huit chaudières destinées à la purification.



OFFICINE DE PEPITA

Demi-nus, suants et hâves, les ouvriers circulent autour des cuves fumantes; leur travail, plus nuisible encore à l'organisme que celui des piocheurs du désert, se paie mieux : journellement six pesos. Pepita est alimenté par trois puits artésiens, situés dans le désert à trois, cinq et sept kilomètres de la fabrique; il fallut creuser de six à quatorze mètres pour arriver au niveau des sources. L'eau la plus douce, celle du puits de sept kilomètres, est amenée à l'établissement par des conduits souterrains; parvenue aux vaisseaux métalliques, elle est chauffée à l'aide de procédés analogues à ceux déjà décrits et, après trente heures d'ébullition, dissout le salpêtre.

Enfin, chargée de quarante pour cent de sel, proportion considérable, elle s'écoule dans les cuves de refroidissement, d'une superficie de cinq mètres sur six. Ayant déposé ses sels, l'eau, trop précieuse pour être gaspillée, retourne aux chaudières et sert à une seconde opération.

Des wagonnets courent entre les cuves, afin de charger le nitrate cristallisé, et le déposent en d'immenses tas, semblables à des collines, d'où a lieu la mise en sacs, pour l'exportation (1).

Intéressés par l'admirable simplicité de ce travail, nous ne remarquions pas la fuite du temps. Pourtant le soir tombait; perchés dans la citadelle de fer, nous vîmes soudain le désert se couvrir de lueurs éclatantes. Au bord de l'horizon, les montagnes se coloraient d'un rose ardent, dont les reflets métalliques se dégradaient en mauve, ombré de violet; entre nous et cette ligne puissamment colorée, s'étendait la nappe unie du désert, luisante d'un or fluide, pâle, comme argenté. L'air si transparent laissait nettement paraître chaque chaîne, chaque cime aux formes volcaniques; les ombres translucides grandissaient les collines, transformaient les monts en montagnes; avec le soir, elles se révélaient innombrables, insoupçonnées, nettes jusqu'aux plus lointaines...

Quelques minutes, la ceinture rutilante du désert flamba dans toute sa splendeur; puis les couleurs se refroidirent, la ligne des sommets seule se teignait encore de rose cru, tranchant et intense; les mauves se changeaient en bleus troubles. Subitement, tout mourut : les montagnes s'éteignirent, devinrent ternes, devant une bande de ciel encore rosée.

Mais, sous la dernière aurore du soleil couchant, le désert s'anima une fois encore et de nouveau il vécut; vie empruntée, illusoire, combien différente de l'aspect de tout à l'heure, apparition rapide qui révélait son âme, spectre d'attirance fait pour tenter les hommes,

(1) L'exploitation de Pepita (superficie totale de 14 kilomètres carrés) produit mensuellement 100.000 quintaux de salpêtre (4.000.000 de kilos). La matière exportée contient 96 0/0 de nitrate pur. Le caliche a un rapport de 25,30 0/0; on considère qu'un rapport de 10 0/0 est déja suffisant pour donner de bons résultats.

L'installation de l'établissement a coûté 3.000.000 de pesos.

Actuellement la population de Pepita se monte à 1.350 hommes, dont 600 ouvriers et 14 employés d'administration.

On brûle journellement 600 quintaux de charbon.

La fabrique possède des forges, des ateliers de menuiserie, des étables et 200 mules pour le travail et pour parcourir le désert.

puis les tuer de soif et de faim ! Tout devint fauve, l'horizon, le désert, les bâtiments, nous-mêmes, baignés, transpercés de cette lumière vivante.

Derrière nous, à sept ou huit kilomètres, se détachent, sur le ciel empourpré, de noires silhouettes d'hommes, marchant vers l'officine le travail fini : il est six heures...

Le soir, à l'heure du dîner, on nous présente le personnel supérieur de la fabrique, tous Chiliens qui, gravement, un peu gênés par la présence d'étrangers, se mettent à table.

La soirée fut splendide, le clair de lune intense; comme un fantôme de feu, la fabrique apparaissait rouge sur le ciel gris.

Le lendemain, à une heure cinquante, nous quittions Pepita, très satisfaits de l'accueil reçu et de l'intérêt réel que nous y avons trouvé.

En pleine poussière, sous l'ardente chaleur des après-midi au désert, nous étions ballottés par un train filant à toute vapeur pour ne pas manquer la correspondance d'Oruro, rattrapée quand même, grâce au peso corrupteur...

Pendant le retour, il ne fut question que de la peste bubonique, qui, disait-on, venait d'éclater au Pérou, bloquant Callao et Pisco : cette nouvelle nous rendit perplexes. Qu'allait apporter l'avenir?





CHEMIN DE FER D'ANTOFAGASTA A ORURO

Chapitre II

D'ANTOFAGASTA A CALAME



E nouveau, le désert nous entoure; par les fenêtres du wagon, nous le voyons filer, en sa monotonie de dunes et de plaines infinies; on dirait de grands champs en labour, tellement le sol est remué, labourage stérile dont la Mort semble avoir guidé la charrue...

Dans trois fois vingt-quatre heures, le train nous déposera à Oruro, à neuf cent vingt-quatre kilomètres d'Antofagasta, où la ligne se termine à présent (1). Trois jours de désert et deux nuits dans les auberges de Calame et d'Uyuni.

Il fait froid; le café noir pris à la hâte nous laisse inassouvis. Déjà nous sentons l'insuffisance de nos vêtements; malheureusement la veille, dimanche, les magasins étaient fermés; ce matin seulement en allant à la gare, nous eûmes tout juste le temps de nous procurer deux ponchos en laine.

(1) Les trains d'Antofagasta a Oruro ne partent que trois fois par semaine et *vice versa*.

M. de Rahlen gèle, lui aussi, et grelotte dans son grand manteau. Les vitres, tatouées d'inscriptions, se couvrent de buée ; l'atmosphère se réchauffe de toutes ces respirations humaines, de tous ces corps tassés dans le wagon sale. A la vapeur se mélange à présent la fumée âcre du tabac ; nous sommes nombreux dans cette triste première classe, assis sur des banquettes de bois à deux places se faisant vis-à vis.

A l'angle du compartiment, un gamin métis se tient coi, roulant des yeux sombres un peu hébétés, dans une figure bouffie aux chairs noirâtres ; sur ses genoux, un coq, que le matin probablement excite, chante imperturbablement. C'est un petit *minerito*, de ces enfants que la mine engloutit et tue généralement avant qu'ils aient atteint l'âge d'homme. Fils de mineur, que ferait-il, si ce n'est s'associer au travail du père, à moins d'aller dans le désert, où, seules les fabriques, s'élevant de place en place, entourent de vie intense la mine d'argent ou de cuivre ?

Près du gamin, une femme, tout en noir, se tenait immobile emmitouflée de la *manta* traditionnelle, figure jaunie aux joues creuses, aux lèvres pâles ; on eût dit quelque douloureuse figure de martyre modelée dans de la cire. Femme d'employé d'officine, elle retournait au logis familial, dont elle rêvait sans doute, car un sourire animait parfois ses traits meurtris. Elle se releva un peu en tendant la main vers un individu barbu et dit, presque joyeuse : « Gracia, *señor*. » C'était du cognac que celui-ci lui offrait. L'alcool, ici, n'est plus un vice mais une nécessité, nous-mêmes nous nous sentîmes réconfortés et plus alertes après en avoir pris ; d'ailleurs, refuser eût été une offense inadmissible.

Le cognac, offert à la ronde, délie les langues ; des jeux de cartes s'organisent entre les reîtres d'industrie dont nous sommes entourés ; on fume, on crache.

Les mauvaises nouvelles de la veille se confirment ; comment achever le voyage ? La peste est à Callao ; à Valparaiso, la grève prend des proportions alarmantes : les troupes, repoussées par les insurgés, ont perdu trente-cinq hommes, le service des vapeurs est interrompu. A Oruro, la révolution s'étendra-t-elle ? Et si la côte est bloquée, comment revenir en Europe ? Autant d'inquiétantes questions que nous ne savons comment résoudre. Anxieusement, nous étudions notre carte d'Amérique : il semblerait qu'un chemin dût exister, allant de

Bolivie en Argentine, par Sucre, de façon à rejoindre la voie ferrée de Buenos-Aires à Salta. D'Oruro, sur notre carte, un tout petit espace nous en sépare : mais comment le parcourir ? Y a-t-il une route dans la Sierra, dont la tache brune entoure Oruro ? Plus haut, s'étend le Matto Grosso, la forêt vierge inexplorée, ailleurs, l'Atacama.

Nous sommes perplexes... Rahlen, appelé en consultation, ne sait rien de précis ; mais, ayant déjà séjourné en Bolivie, il a entendu parler d'une voie qui s'ouvrirait de ce côté vers l'Argentine. A ce moment, l'accent caractéristique d'un Suisse allemand nous fait lever la tête. Un gros homme à barbe grise, tête sanguine d'expression têtue et volontaire, se tourne de notre côté pour nous renseigner : il existe en vérité, ce chemin ! Il y en a même deux : l'un part d'Uyuni et va, en quinze jours de poste, rattraper la ligne de Buenos-Aires-Salta. L'autre, plus long, est par contre beaucoup plus intéressant : en carriole jusqu'à Potosi, de là, à dos de mulets, pendant trois semaines, on traverse la Cordillère pour atteindre le train à Jujuy. Le trajet n'est pas dangereux, mais le froid intense et le manque de gîte sont à redouter : il faut emporter sa tente. La conversation, ainsi entamée, continue amicalement ; notre compagnon de route est un propriétaire de mines, auquel l'Atacama révèle ses secrets. En écoutant les paroles de cet homme, les plaines mornes s'animèrent de toute la fantasmagorie des légendes, et aussi, non moins attrayantes, des vérités positives découvertes par la science.

A droite et à gauche, des étendues calcinées par le soleil s'en vont vers l'infini, à peine coupées de quelque sierra lointaine et rosée s'interposant entre l'horizon et nous. Tout est uniformément laid, mort ; le sable lui-même a perdu sa beauté spéciale, on dirait le désert formé de mottes de terre sèche.

« N'est-ce pas que ce pays est affreusement triste ? » disait le Suisse. « Qui croirait qu'il y eut un temps où forêts et rivières s'en disputaient la surface ?

« D'après la tradition, l'Atacama fut atteint par la colère céleste : le dieu Pachacamac, la grande divinité antérieure au culte du Soleil, outré des débordements de l'Homme, décida de le punir : de toutes les parties boisées, il fit de vastes champs de pierres ; les races périrent. On a découvert tout un reste de forêt entre Iquique et Huantajaya : dans la province de Tarapaca, les fouilles ont parfaitement permis de reconnaître un grand nombre de troncs immenses. Par-

courant le désert, on est frappé de mille indices d'une époque plus humide et plus fertile : tels de vieux arbres, comme les caroubiers déterrés à Calame ; on raconte même que certains mineurs trouvèrent des vallées entières plantées de leurs troncs desséchés. L'eau seule manque à ces espaces pour que le désert fleurisse. Voyez la montagne située derrière Antofagasta : on vous a probablement conté sa résurrection. Mais il ne pleut pour ainsi dire jamais. Du temps des Espagnols, le désert était sans doute plus vivant : comment expliquer autrement la construction de villes aujourd'hui abandonnées, tant leurs environs sont devenus stériles ? Copiapo se nommait primitivement San Fernando de la Selva, appellation indiquant la présence d'un bois. — D'anciens documents attestent aussi l'existence de la rivière Copiapo, tarie de nos jours. Qu'était ce désert primitivement ? Personne ne le sait ; d'aucuns assurent que ce fut une mer : ils prouvent leur dire par l'existence de fossiles océaniques trouvés près de Caracolles (ce nom signifie coquillage en espagnol). D'ailleurs, pour moi, j'aime autant que le dieu Pachacamac ait calciné l'Atacama, termina-t-il en riant, puisque cela m'a enrichi ! » Après une pause, il reprit : « Si seulement ces sacrés Indiens consentaient à nous dire où se trouvent les anciens filons, l'Amérique du Nord pâlirait devant nos richesses. Du reste, on tire parfois un parti extraordinaire d'anciens documents relatant récits, confessions ou légendes : ce fut ainsi que M. Arnous de Rivière a retrouvé une mine des Incas. » Notre interlocuteur regarda par une des fenêtres et ses yeux se fixèrent subitement. « Là-bas, c'est du cuivre et du plomb, reprit-il ; ici, le salpêtre, plus loin ce seront les veines d'argent. Pour travailler tous ces minerais, la Bolivie entière n'aurait pas assez de bras ! Pourquoi ne pas chercher à utiliser le désert pour lui dérober ses trésors ? Ne pourrait-on inventer un procédé qui permettrait de capter l'électricité répandue dans l'air ? A cette altitude encore, il y en a peu ; mais les hauts plateaux émergent dans son fluide et cette force immense est perdue. Il y a des mines où le cuivre est si compact qu'on a dû abandonner son exploitation, faute d'instruments suffisamment résistants pour le travailler... Du reste, à quoi bon s'entraîner dans de pareilles hypothèses ? Ce ne sera pas de mon temps, car j'espère bientôt quitter l'Amérique, pour retourner vivre en paix dans ma patrie. »

En écoutant le Suisse parler avec confiance et joie de

son retour en Europe, nous nous demandions si d'amères déceptions ne l'y attendaient pas : pendant plus de treize ans, il s'était voué à acquérir une fortune, risquant les entreprises, libre en face de ses ouvriers, libre en face du gouvernement, qui intervient rarement dans les affaires privées. Habitué à cette immensité du désert, où la question du mien et du tien s'oblitère un peu, ne trouverait-il pas à présent son pays étroit, ne serait-il pas gêné par les entraves, inaperçues auparavant, d'une civilisation devenue trop distante? Les absents ont quelquefois tort — quand ils reviennent...

Il est onze heures et demie; un arrêt : c'est le déjeuner. Tout le monde se presse. La station, maisonnette légère où l'on se restaure, est divisée en salle à manger et buvette. On apporte à la hâte des mets d'aspect douteux; les mains noires du métis, qui nous sert en trempant ses doigts dans la soupe, ne sont guère appétissantes ! Un bouillon au riz, un salmis que nous ne pouvons nous décider à toucher, des plaquettes de viande rôtie, dures à courbaturer les mâchoires, des haricots, une tasse de café grisâtre et un morceau de pain. Heureusement, il nous reste encore quelques boîtes de confiture anglaise; mais, rentrés dans le wagon, l'épaisse poussière, les vibrations du train, nous décident à ne plus rien manger; de nouveau nous contemplons le désert, toujours cette immensité incolore, terreuse, s'en allant à perte de vue. Salar del Carmin, la salpètrière d'où la fabrique d'Antofagasta reçoit son caliche, est déjà passée, d'autres la suivent; chacune possède la petite gare où les voyageurs plus riches avalent vivement des cock-tails, tandis que les ouvriers boivent de l'eau. La chaleur devient torride. Ce soir, nous serons à plus de six cents mètres au-dessus de l'altitude de Zermatt : la journée avance et pourtant aucun signe n'indique la montée entre l'océan Pacifique et la Cordillère bolivienne. Cette pente gigantesque est trop peu accidentée pour que les yeux se doutent de son mouvement. Voici Sierra Gorda, notre avant-dernière station; d'ici, part le chemin pour Caracolles. La femme en manta noire descend modestement; toute la journée, elle est restée immobile et taciturne, causant à peine, d'une certaine dignité qu'on rencontre souvent en ces pays, faite surtout de réserve et d'une sobriété de gestes et de paroles.

Au soir seulement, les couleurs viennent animer la plaine grise : le soleil se couche et les plans du désert s'accentuent. Une grande

bande rouge-orange s'étend largement à l'horizon, les premiers plans s'assombrissent, les collines se détachent en silhouettes nettes, le sable a la couleur d'une belle terre productive. De temps à autre, on voit se profiler les longues sierras qui sillonnent le désert : elles aussi sont couleur de feu, mais moins vives, diaphanes et transparentes, comme consumées déjà dans l'incendie du soleil couchant. Le ciel est encore bleu, glauque et clair. La nuit tombe; nous arrivons à Calame, après avoir parcouru deux cent trente-neuf kilomètres et atteint une altitude de 2.265 mètres; le froid nous chasse, nous entrons dans la salle commune de « l'hôtel », derrière la gare.

Calame, misérable bourg bâti dans une des rares oasis de l'Atacama, est alimenté par un ruisseau, le rio Loa. On aperçoit de tristes enfilades de rues, alignements de baraques, au-dessus desquelles l'église s'élève en grande tour carrée faite de planches clouées gauchement ensemble, comme celles d'une caisse.

Calame est le centre de réunion pour tous les mineurs d'alentour et ils sont nombreux : il y a, paraît-il, une banque et un club très fréquenté !

Le dîner fut une seconde édition du déjeuner; seulement on le mange gaiement, heureux d'être dans la chaleur de la salle commune, de remuer à l'aise, après douze heures d'immobilité. Au Chili, on nous avait raconté de fabuleuses histoires sur les prix exigés par tous les aubergistes du désert : nous fûmes donc agréablement étonnés de n'avoir à payer qu'une note raisonnable. Avec quel plaisir nous avons gagné notre chambre, pièce spacieuse, après le wagon ! Une porte donnait sur la salle à manger, l'autre sur une place déserte, baignée à présent de bleu et de mystère par la lune, que depuis les Andes, nous n'avions vue aussi lumineuse. Quelle délicieuse nuit aurait-on pu passer, si les puces ne s'étaient mises de la partie ! Il nous fut impossible de fermer l'œil. Dès cinq heures du matin, le *mozo*, garçon d'hôtel chargé de tous les ouvrages, vint nous réveiller; jamais les femmes n'aident au service des voyageurs. Le mozo répondit un *como no* inspirant la confiance, à notre demande grammaticale et réitérée d'avoir de l'eau chaude ; néanmoins il ne réapparut plus.

Les membres engourdis, nous nous lavons à la hâte, trempant seulement la serviette dans le pot à eau, qui offre plus de garanties que la cuvette suspecte. Tout grelottants, nous allons prendre une tasse

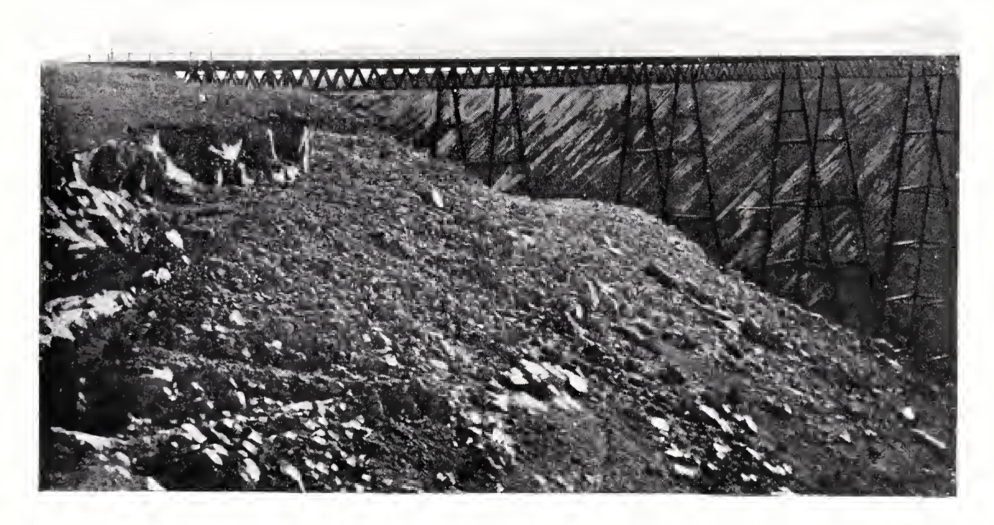


SALAR DEL ASCOTAN

de café : il n'est guère bon ce café, mais nous nous sommes lassés de toujours réclamer en vain de l'eau bouillante, pour diluer le thé noir et amer qu'on nous servait avec du lait condensé. Le café, si mauvais qu'il soit, est encore préférable, au moins l'apporte-t-on vite.

Tout le monde puise à même une tasse que remplit une masse grisâtre : c'est du sucre naturel, tel qu'on le sert dans toute l'Amérique du Sud. Des parcelles agglutinées en boules brunes, gouttes de café tombées des cuillères, en parsèment la surface, et il faut surmonter un peu de dégoût pour en user.





PONT DU RIO LOA

CHAPITRE III

DE CALAME A UYUNI

L'AIR vif nous réveille tout à fait; accoutumé au wagon, on s'y case pour la journée, la longue journée de trois cent soixante-douze kilomètres.

A six heures, le train s'ébranle. Nous reprenons notre vigie à la fenêtre. Aujourd'hui on passe les lacs de borax et la région des volcans, en s'élevant à près de 4.000 mètres. Nous sommes curieux de voir si le *soroche* (1) nous touchera : tous l'assurent, mais nous commençons à nous méfier des prédictions les plus affirmatives. Ce n'est pas l'altitude seule dont on sent l'effet, dit-on, mais la rapidité de l'ascension combinée avec la chaleur accablante des après-midi !...

De nouveau nous sommes pénétrés par la sensation d'espace

(1) *Soroche* ou *veta*, mal de montagne ; *sorochi* en quechua.

infini que dégage le désert, sensation analogue à celle que l'on éprouve sur quelque haut sommet solitaire ou sur l'océan.

A neuf heures, le train stoppe devant un *canyon*, dont la pente gigantesque s'étend en méandre rouge par la plaine cendrée ; c'est le lit du rio Loa, de dimension étrangement démesurée pour le peu d'eau du torrent : la surface du désert s'ouvre ici en un précipice vertical, profond de cent vingt-cinq mètres au moins, large de trois cents, et qu'un pont traverse. Ce pont est un entrecroisement de ferrailles dont le travail léger contraste avec la rudesse sauvage du site.

Au loin, les courtes chaînes des sierras se dessinent plus nettement qu'hier : elles ne sont pas encore effacées dans le rayonnement de la journée lumineuse. C'est joli, un peu extraordinaire de saveur inaccoutumée. Cinq minutes d'arrêt : nous en profitons pour photographier ; mais à peine descendus, la locomotive se met en mouvement : pris de panique à l'idée de cet abandon au désert, nous courons, et, le wagon atteint, Rahlen se trouve indisposé par l'altitude. Tous nos compagnons en subissent l'effet tour à tour ; vers onze heures, le compartiment entier s'en plaint. Les figures se décomposent, le sang monte à la tête des uns, les autres deviennent livides ; l'essoufflement pénible oblige à marteler les phrases : enfin le silence s'établit, coupé parfois d'une exclamation impatiente ou par les fuites subites de ceux que la nausée domine. Ce n'est qu'à ce malaise général et croissant, que nous remarquons la montée, car non plus qu'hier, le chemin parcouru ne nous offre de point de comparaison. Les pilules d'éther administrées à Rahlen ne le soulagent guère : il gémit de temps à autre, n'arrivant pas à trouver un coin commode pour appuyer sa tête endolorie, dont les veines battent. Un ingénieur français se fait transporter sur une des plates-formes vides, là au moins le manque de densité atmosphérique est compensé par la quantité d'air que le mouvement rapide du train amène aux poumons. Un prêtre râpé, nouveau voyageur monté à Calame, est piteux à voir. Quant à nous, sauf une légère excitation qui rend communicatif, et une vague sensation de légèreté, nous ne sentons rien d'anormal ; peut-être, nouveaux à cette vie de l'Atacama, qui sape les organismes les plus résistants, sommes-nous mieux en état de supporter le mal...

Le terrain s'accentue ; une silhouette grise de volcan s'élève à

l'horizon, grand amas régulier et neigeux d'où s'échappe une spirale de fumée; nous avons hâte d'approcher, de mieux voir... Mais voici Ascotan, la station du déjeuner; animés par l'altitude, en bonne humeur, nous faisons bon accueil à des tranches de lamas rôties. Au bout d'une demi-heure, l'ascension reprend. Le sol se modifie, nous atteignons le champ de lave où le cerro San Pedro, le volcan de tout à l'heure, baigne sa gigantesque base. Il grandit de minute en minute, puis disparaît, comme englouti dans sa lave; épaisse et large, elle s'en va en nappes sombres, en bouillonnements pétrifiés, gercée et crevassée, pareille à un glacier. La voie s'y coupe un passage, le train s'engouffre entre deux murs noirs, on ne voit qu'eux...

Enfin la vue s'ouvre : subitement, ils ont surgi de l'horizon, ces monts lunaires tout blancs, se cachant l'un l'autre, foule de dômes étincelants que le soleil ardent de midi avive encore. Pendant une heure, nous contournons le cerro San Pedro, puis il s'écarte, démasquant un autre volcan, cône immense, tout ruisselant de couleurs sur le sol d'un gris monotone, sur le ciel uniformément bleu. Le cerro Ascotan présente un double sommet troué par l'effondrement du cratère, dont les lèvres se barbouillent de l'or du soufre débordant parmi les parois ensanglantées d'oxyde de fer. Tout un versant en est intensément vermeil, et cet éclat s'accentue encore de l'opposition que fait une haute calotte de glace, corniche gelée, surplombant le gouffre éteint. Autour de l'Ascotan, derrière et au loin, encore et toujours, des volcans neigeux remplissent l'horizon de leurs formes massives et régulières, apparaissant et disparaissant les uns devant les autres; certains fument, lançant par saccades des jets de vapeurs blanches.

Et voici, nous débouchons au-dessus d'un lac de borax qu'abrite une formidable rangée de volcans aux vastes glaciers. Tout autour c'est l'agitation souterraine, la vie aux effusions violentes; mais ici ce lac inerte donne une impression de mort; lac immobile parmi des montagnes vivantes : jamais ne s'effacera en nous le souvenir de ce puissant contraste. C'est le Salar del Ascotan, d'une superficie de cent quarante kilomètres carrés. Le premier coup d'œil ne révèle que le commencement de cette étincelante nappe cristalline resplendissant au soleil, plus blanche que la neige. Cette surface de sel et de borax est unie comme de l'eau, mais une eau immobile et surnaturelle. Devant elle, on songe avec Flammarion, qu'il n'est point besoin d'explorer

les planètes pour trouver des paysages plus étranges encore que ceux des contrées lunaires.

Deux volcans se dressent à l'entrée du lac. déversant vers sa rive des fleuves de lave figée. Le premier est le cerro Colorado, immense masse affaissée, épuisée sans doute par de géantes coulées ; toute une paroi croulante découvre le cratère où alternent de larges taches, rouge cerise, mauves et orange. Celui-là ne se réveillera plus, si ce n'est dans les nuits d'orages où, d'après les dires des Indiens, cette montagne satanique rejette et fait bondir loin d'elle les sables blancs dont la tourmente recouvre les volcans. L'autre, plus gris, plus haut, plus neigeux. laisse échapper des fusées de vapeurs. Il semble, menaçant encore, garder dans ses entrailles des réserves terribles de feu et de lave. Fermant la vue, derrière nous, s'élève l'Ascotan, qui descend jusqu'à la berge stérile. Nous longeons le rivage, la voie tourne et le lac se déroule toujours au loin, surface brillante coupée par des presqu'îles de lave. De toute part les volcans l'entourent de leurs flancs multicolores, les uns coniques, saupoudrés de neige, les autres surmontés de couches de glace azurée qui leur font des sommets plats. Entre leurs cimes, des silhouettes blanches et lointaines se perdent dans l'infini.

L'extrémité du Salar del Ascotan semble fermée par un massif de neige irisée, l'Ollagua, et de son triple sommet descend un glacier bleu. Le silence, l'immobilité pesante et supra-terrestre de ce lac fantastique, nous fit souvenir du sonnet de Baudelaire chantant

> L'enivrante monotonie
> Du métal, du marbre et de l'eau.

Ce fut la plus splendide expression du règne minéral. Des flaques d'eau bleuissaient à présent sur cette surface uniformément blanche, miroirs précis des sommets d'alentour. Une, entre autres, était assez grande ; là, flottaient des croûtes de sel, pareilles à des icebergs, et des nuées de flamants roses y étaient posés immobiles, si tranquilles, qu'on les eût dit plutôt une gracieuse manifestation de cette nature d'une aridité écrasante et pénible, que de véritables oiseaux de chair et de sang. Plus loin, nous trouvâmes des touffes d'herbe et de mousse sèche ; on nous assura que certaines de ces lagunes sont peuplées de nombreux poissons noirs.

Non loin du lac d'Ascotan, se trouve une station construite

pour l'exploitation du borax. Le procédé est simple : on enlève d'abord la couche de sel, haute de quelques centimètres et dont les gisements de borax sont généralement recouverts, ensuite, on transporte le borax tel quel, mélangé de sable et d'eau, pour le sécher au soleil, et on l'envoie à Antofagasta où il est purifié et raffiné dans une usine spéciale qui l'expédie en Europe. Une Société anglaise s'est fait accorder à très bon compte, du gouvernement chilien, le droit d'exploiter le lac; les résultats obtenus sont excellents.

Ce fut à cette petite gare que nous vîmes pour la première fois les *cholos* de l'intérieur : de physionomie généralement figée, aux traits qu'une indifférence taciturne rend immobiles, les hommes, presque tous imberbes, sont de taille moyenne, grossièrement bâtis et sans la moindre aisance de mouvement. Leurs faces lourdes, osseuses, sont grandes et larges, avec des pommettes accentuées, des yeux noirs, étroits et perçants, ombrés d'une mince cernure pareille à du *kohl;* les sourcils sont fins, nets, très fortement dessinés et suivent la ligne oblique des yeux; les nez, aplatis et recourbés, ont les narines très ouvertes; de grandes bouches, aux lèvres fortes mais bien ourlées, abritent d'admirables dents égales et blanches. Le teint des cholos est d'un brun violâtre. Ils ont de rudes cheveux noirs, que les femmes tressent et cachent rarement sous leurs chapeaux. Le costume masculin consiste en loques européennes fort diversement rapiéciées, et recouvertes d'un poncho de couleur très vive, souvent orné de pompons et de franges. Les cholos voisins des villes ont des chaussures



FEMMES CHOLAS PRES DU SALAR DEL ASCOTAN

de cuir qu'ils fabriquent eux-mêmes; ils confectionnent également leurs petits chapeaux ronds, indifféremment portés par les deux sexes. Ces chapeaux, caricature de la forme bergère du XVIIIe siècle, sont faits de feutre blanchâtre; les mornes figures des métis en ressortent encore plus brutales et antipathiques. La silhouette des femmes est curieuse : leurs nombreuses jupes à gros plis tout autour de la taille, le grand châle tombant bas et enveloppant étroitement les épaules, le minuscule chapeau dont elles se coiffent, tout cela leur donne l'aspect de pyramides mouvantes sous lesquelles s'agitent, en support grotesquement insuffisant, des pieds chaussés comme ceux des hommes. Petites, épaisses, comme tassées, ce sont de tristes figures, enlaidies encore par une expression de fausseté craintive ; à de rares moments, et par exception, elles semblent naïves, enfantines et deviennent alors presque agréables. A la gare, accroupies devant des cruches de soupe et de *chicha,* elles se sauvèrent toutes, lorsque nous voulûmes de loin les photographier, et disparurent avec une célérité que leurs formes massives ne semblaient pas devoir permettre.

Cette chicha, si subitement abandonnée, ne rappelle en rien l'agréable *mou*, la chicha nationale du Chili. C'est un breuvage fait de maïs fermenté. La préparation en est répugnante : le maïs est trempé dans de l'eau de chaux qui ronge l'enveloppe du grain, puis ce grain est écrasé dans de grands vases que l'on remplit d'eau bouillante. La fermentation se produit alors. Peu de jours après, grâce aux grands écarts de température, on obtient un liquide contenant trente pour cent d'alcool. Pour rendre le ferment meilleur, on y ajoute des grains mâchés par de vieilles femmes édentées ! Chaque village possède plusieurs de ces créatures dont le temps se passe à fabriquer la chicha. Elles ont leur clientèle particulière, car toutes usent d'un secret un peu différent et elles se jalousent et se détestent en conséquence. La chicha est extrêmement enivrante ; bien avant la conquête espagnole, les Indiens s'en grisaient avec excès (1).

A la station suivante, tout un village cholo s'est transporté pour travailler pendant quelques mois aux mines de cuivre. Leurs charrettes à deux roues, recouvertes de bâches en toile, sont dételées,

(1) La chicha que l'on fait fermenter à l'aide de graines mastiquées se nomme *chicha mascada*, — chicha mâchée. — Heureusement pour l'hygiène, ce mode de préparation n'est pas général, il est surtout adopté en Bolivie et dans le sud du Pérou.

les mules et les ânes se roulent autour, dans le sable; des enfants à peine vêtus se vautrent avec eux, mais sans pousser de cris, mornes même en leurs jeux. Nous fûmes frappés du silence des cholos; étrange, cette foule affairée près de son campement, allant, venant, presque sans mot dire.

Immédiatement après cette halte, apparaît un second lac minéral que précède une sorte de lagune bleu foncé: nous suivons le bord escarpé qui la domine, et sur l'autre rive, s'élève, abritant les eaux sombres de son énorme forme régulière, un volcan fumant. Plus loin, l'eau cesse, le sel s'étend en une grande plaine et le triple sommet de l'Ollagua ressort au premier plan. Ses pentes majestueuses traînent jusqu'au lac, son glacier bleuit parmi les neiges du sommet. En 1888, on put observer lors d'une ascension à l'Ollagua (5.885 m.) que la montagne n'avait point de cratère, seulement des fissures par où s'échappaient des vapeurs sulfureuses; on reconnut également les moraines d'un grand glacier disparu, témoin et indice d'une époque plus humide.


VOLCAN DE L'ATACAMA

Toute la journée, nous étions restés assis sur le marche-pied du wagon pour mieux regarder, ne rien perdre de ce pays fantastique des volcans; le soleil couché, il fallut rentrer dans le compartiment : le froid augmentait rapidement.

A six heures du soir, on passait la station Ollagua, frontière provisoire de Bolivie. La douane fut insignifiante pour nous qui n'avions que deux valises et un sac, mais on la dit d'une façon générale, très sévère.

Ici commence la Pampa Pelada, plaine d'herbe rabougrie, rongée par le sel. Deux heures après Ollagua, c'est Uyuni (3.659 m.). La nuit noire est glaciale ; le soroche nous rend singulièrement causeurs, excitables, il semble que les gestes désordonnés ne rencontrent plus la résistance habituelle de l'air. On se croirait transporté sur la planète Mars et capable de bonds prodigieux.

Jamais pourtant, sur des sommets autrement élevés, nous n'avons éprouvé de sensations analogues et cela nous persuade que l'altitude seule n'est pas en jeu. Il est juste d'observer aussi que, dans les ascensions pédestres, l'effort accompli prive les membres de leur agilité coutumière; alourdis par la fatigue, les mouvements sont moins libres; mais sur ces plateaux où l'on est transporté en pleine vigueur, la griserie est exquise, on est dominé par une insouciance fébrile, une gaieté énervée : le cœur semble éclater d'émotion ! C'est une vraie jouissance. A table, les physionomies des convives sont curieuses à observer : bouleversées, tirées ou enflées, selon la différence des natures, les yeux brillants cernés de grandes ombres, les joues empourprées ou livides... Certains trébuchent comme des gens ivres, mais tous, quand même, se sentent mieux que pendant la chaleur du jour. A présent, le thermomètre indique douze degrés au-dessous de zéro, d'ailleurs, nous nous attendions à 25°; l'air sec, les étendues salées refroidissent étrangement l'atmosphère. Il faut aussi prendre en considération que nous nous trouvions, dans cette pampa, à une hauteur équivalant au niveau des sommets moyens de nos Alpes. Cette nuit-là se passa sans puces ; on nous avait dit vrai, l'altitude élevée ne leur convient pas.

Dans l'auberge d'Uyuni, les chambres donnent toutes de plain pied sur un cortil orné de plates-bandes où la décoration florale est remplacée par des dispositions variées de fonds de bouteilles, habitude chère aux jardiniers boliviens. Les pièces sont étroites, à deux ou trois lits chacune; un seul lavabo minuscule et quelques chaises en font tout l'ameublement. Fatigués comme nous sommes, c'est un délice que de s'étendre dans les draps, pourtant froissés; sous nos mains, des étincelles s'échappent des couvertures en vigogne à l'électrique fourrure.

Le matin, se réveiller est une peine, se lever une torture, il semblerait qu'une maladie nous a épuisés. Heureusement, le départ n'est qu'à sept heures vingt.

L'hôte, un Suisse, se réjouit outre mesure d'héberger des Européens, ce qui n'empêche pas ce compatriote continental de mettre tous ses efforts à nous écorcher, demandant neuf bolivars pour la pension de chacun de nous au lieu des sept habituels.

Uyuni, ce village sordide construit principalement, affirme-t-on, avec des traverses de chemin de fer, est bientôt derrière nous, marquant encore une étape. Uyuni n'est rien par lui-même : Pulacayo, la grande mine d'argent, lui donne son reflet de gloire.





L'OLLAGUA

Chapitre IV

D'UYUNI A ORURO

Il gèle ferme pendant cette dernière matinée en chemin de fer; le froid monte du plancher où se glacent les pieds, les mains s'engourdissent.

Le cognac circule abondamment, offert par l'abbé de Calame et un citadin d'Oruro : physionomie au menton fuyant, aux grands yeux de lièvre épouvanté, figure de décadence que plus tard nous rencontrerons fréquemment. Notre curé est Chilien, et ce n'est pas un de ces fortunés *taïta* (1), repus et gras, dont s'enorgueillit la Bolivie. Douce est la vie de ces prêtres; le clergé bolivien jouit d'un pouvoir illimité : mariages, naissances, tout passe par ses mains, et par ses mains seulement; il s'introduit partout et se mêle de toutes choses. A son contact, l'indigène prend du catholicisme ce qui

(1) *Taïta* signifie père en dialecte aymara, c'est le nom de sympathie donné par l'Indien à son prêtre.

s'adapte à sa conception religieuse, il en fait un paganisme à terminologie chrétienne. Comment en serait-il autrement? Les prêtres ne sont tenus à aucune culture intellectuelle et leurs mœurs libres laissent le public indifférent, on ne prête aucune attention à la nombreuse progéniture dont ils peuplent le presbytère. Aussi est-ce leur inertie, leur ignorance et leur crainte de tout progrès qui paralyse surtout le développement de la Bolivie.

Des Boliviens emplissent maintenant le wagon. Un jeune militaire, bousculé par eux tous, échoue sur la banquette près de nous : figure huileuse aux traits crochus et faibles, il semble absorbé dans la contemplation morne de ses ongles noirs, ou gratte les quelques poils de sa barbe. Coiffé d'un képi défoncé, en uniforme souillé, pantalon rouge absolument crasseux, jaquette beige flottant sur ses épaules étriquées et veuve de plusieurs boutons, c'est vraiment un triste personnage. Plus tard, nous apprenons qu'il est premier lieutenant. D'ailleurs, il ne semble pas tirer gloire de son grade et descend à chaque station pour faire les cent pas et trinquer avec les soldats de deuxième classe. Ces derniers ont aussi un sans façon plein de désinvolture, ils circulent en pantoufles, s'appuyant sur leurs fusils comme sur des cannes et causent familièrement avec leur officier en lui offrant des cigarettes.

Entre Uyuni et la première station, Sevaruijo, nous atteignons le maximum de l'altitude, 4.152 mètres; pourtant tous nos compagnons de route se portent mieux que la veille; l'habitude probablement. Pour nous, le wagon commence à devenir fatiguant, l'immobilité pèse, le paysage est monotone : toujours les mêmes chaînes bleues, les mêmes étendues d'alluvions; encore quelques volcans; l'aridité à perte de vue.

Tout d'un coup, se dessinent comme en une vision, des sommets légers s'élevant d'un lac vaporeux; midi approche, l'heure propice aux mirages, et ils se succèdent rapides, éclos au bord des plaines lointaines, mobiles, aériens, se déformant, à peine esquissés, pour revêtir d'autres contours. Généralement, ce sont de grands lacs d'où s'élèvent des montagnes, des îles et des villages où paissent des troupeaux de lamas. Parfois, c'est entre de réelles cimes et nous que s'étendent ces grands fleuves d'illusions, soulevant les sierras, les faisant flotter, immenses, puis s'évaporant, tout à coup, pour ne plus laisser voir que leur réalité insignifiante. Dans un de ces mirages,

nous avons cru distinguer le lac Poopo (1); la ligne passe non loin de sa rive.

Le désert change d'aspect : une herbe rare et jaunie le recouvre; nous traversons le rio Grande qui, malgré son nom pompeux, n'est qu'un ruisseau. A notre droite, la Cordillère se rapproche en longue chaîne, dont nous suivons la base ; à notre gauche, vers le lac Poopo, la plaine s'en va jusqu'à l'horizon, interrompue seulement par des monts dont les proéminences, semblables à des îlots, se confondent avec les mirages. D'étranges collines rousses attirent notre attention, leurs pans tombent en murs droits, on dirait d'immenses forteresses dévastées; les rochers forment, sur leurs sommets en terrasses, comme des tours en ruines. C'est intéressant et beau. De nombreux troupeaux de lamas animent la plaine, richesse pastorale de la Bolivie. Par reconnaissance, la monnaie est frappée à leur image : on y discerne une montagne pointue, le Potosi, symbole de l'exploitation des minerais, et un de ces ruminants des hauts plateaux, porteur de sa chaude toison. Bruns, noirs, jaunes et blancs, les lamas bondissent par la plaine, puis se retournent curieusement : on voit leur silhouette fière et attentive se profiler sur l'horizon.

De temps à autre, on aperçoit des villages indigènes : masures faites d'*adobes* (2), avec des toits de chaume plaqués de boue : deux trous comme fenêtres, une porte sans battant, des murs bas faits également de ces briques naturelles, entourent les huttes. On aperçoit peu d'Indiens, ils sont à l'intérieur ou gardent les troupeaux.

A midi, le déjeuner, immangeable comme toujours, est d'un prix exorbitant : on exige dix-sept bolivars !

Deux heures, voici Challapata, ville très ancienne, blottie près de la paroi de montagne que nous suivons à présent. L'antique cathédrale s'en dégage toute blanche, parmi l'amas des huttes aux tons bruns. Outre son renom comme grand marché de fourrures, Challapata possède une sinistre célébrité acquise pendant le dernier

(1) D'après une légende très répandue, le lac Poopo ou Pampa Aullagua, auquel on ne connaît aucune issue, communiquerait avec l'océan. A l'appui de cette croyance, on raconte dans le pays qu'une espèce de poisson, particulière aux lacs Titicaca et Poopo, se retrouve en un seul endroit de la côte où aboutirait l'hypothétique rivière souterraine. Les pêcheurs d'Arica retrouveraient aussi fréquemment des débris de végétation et bois spéciaux à la Bolivie et qui ne poussent pas sur la côte.

(2) *Adobes*, briques d'argile mêlées de paille hachée et séchées au soleil, après avoir été moulées dans des formes de bois.

soulèvement d'Indiens, quand, avant la construction du chemin de fer, une famille de race blanche y fut torturée dans des circonstances tragiques. Voici l'histoire :

Ils étaient cinq : les grands parents, leur fils avec sa fille nouvellement mariée et son enfant. Pour quelle raison majeure, par quelle imprudence, le voyage fut-il entrepris ? Le fait est que la caravane décida de passer la nuit à Challapata. D'ailleurs tout semblait calme; les Indiens invisibles.

Au matin, comme chacun se mettait en selle, les Indiens surgirent de toutes parts; avec des cris, des rires et des outrages, les malheureux furent déshabillés, leurs corps nus emmaillotés de lanières de cuir mouillées, tels des momies; seuls, la bouche et les yeux, par un raffinement de cruauté, furent laissés libres afin de dégager la respiration, de retarder la mort et d'atteindre un maximum de souffrance par la vue du martyre des êtres aimés. Puis tous les cinq furent alignés côte à côte, adossés à une hutte en plein soleil. Le cuir sécha et en se rétrécissant toujours entra dans les chairs : ce furent d'indescriptibles, d'atroces douleurs ! Le vieillard, à bout de souffrances, étouffé par les liens, se mit à râler. Sa femme ne put que tourner vers lui ses yeux d'agonie, qui devinrent fous à le voir mourir : elle divagua. Le soir, quatre survivaient encore, dont une démente. Subitement, le père vit quelque chose à l'horizon : c'étaient deux cavaliers européens !

Sous l'étau lancinant du cuir, on se rend compte des sentiments qui durent agiter alors les misérables devant ce secours inespéré. Comment appeler sans attirer l'attention des Indiens disparus, mais blottis probablement parmi les rochers, au-dessus du village désert ? Déjà les cavaliers étaient tout près; ils entendirent un faible cri et levèrent la tête. Interdits, épouvantés par ce spectacle effrayant, croyant à quelque apparition horrible des esprits du désert, ils voulurent passer outre; mais les momies parlaient; suppliaient, pleuraient avec des voix humaines. — les hommes mirent pied à terre. Lestement, les courroies furent coupées. La jeune femme se traîna vers le bébé qui depuis un moment avait cessé de gémir : il était mort, les lanières incrustées dans son corps. Il fallait partir, fuir au plus vite ces lieux dangereux et maudits. Les mules furent retrouvées, mais la mère, tout à sa douleur, voulut enterrer son enfant. A regret les voyageurs cédèrent; comme ils creusaient la fosse, un



RICHE VENDEUSE CHOLA AU MARCHÉ D'ORURO

rire retentit, puis d'autres, et les Indiens, grimaçants, hurlants, ivres de chicha, se précipitèrent sur eux. A dos de mules, les deux voyageurs purent s'enfuir dans la nuit, mais la famille resta prisonnière. Et quelques jours après, des troupes accourues ne trouvèrent plus que, desséchées et horribles, les trois momies adossées à la hutte !...

Après Challapata, la plaine devient vallée à peu près fertile, les troupeaux de lamas abondent, on voit des moutons, des vaches.... Pareilles à de petits tas immobiles, les bergères cholas sont accroupies par terre ; elles tricotent avec agilité, ou bien, courent à pas menus et rapides derrière le bétail, balançant, comme de vraies crinolines, leurs jupes enflées.

A six heures du soir, en plein désert, on aperçoit un amas de huttes indigènes : le train en approche rapidement : c'est Oruro. Vacarme, confusion, manifestations joyeuses, bousculades. Ce n'est qu'à l'empressement avec lequel le voyageur quitte son wagon que l'on peut juger combien les heures passées lui furent pénibles. Ici c'est une fuite éperdue hors de la prison mouvante ! Notre curé est reçu dans les bras d'un gros confrère qui lui administre une volée de tapes amicales dans le dos, tout en le tenant étroitement embrassé. A les voir ainsi, on les aurait pris pour deux frères longtemps séparés et dont l'émotion oublie le ridicule ; mais c'est l'usage sud-américain : les ennemis même se tapotent amicalement l'échine, s'enlaçant de biais, le menton sur l'épaule, comme pour le baiser de parade des acteurs mondains.

Rahlen déniche un char à bancs attelé de quatre mules : nous roulons par des rues tortueuses ou larges, bordées de maisons d'adobes, qui toutes paraissent inhospitalières et presque abandonnées ; mêmes huttes que celles des villages, plus spacieuses seulement. Quelques femmes cholas, debout au pas des portes, nous regardent passer d'un air indifférent et boudeur. Au centre de la ville on trouve des habitations semi-européennes. La plaza est vaste et déserte : à grand'peine on y entretient une certaine végétation ; une fontaine s'élève là : grande cuve de bronze vert, où, du matin au soir, les cholos et les Indiens se succèdent pour puiser l'eau du ménage. D'un côté se trouve l'hôtel ; en face, la préfecture, aux vitres brisées, au plâtrage émietté par les balles, symbole de tristesse et de délabrement. La balustrade porte la trace des récents coups de feu : un

soldat métis, pieds nus et le képi sur l'oreille, monte la garde ; hier encore, les insurgés avaient le dessus, aujourd'hui, tout est rentré dans l'ordre.

Le rez-de-chaussée de notre hôtel est occupé par un bar immense et clair : des lithographies licencieuses ornent les murs. Quelques Européens aux figures bouffies, assis sur de hauts tabourets, près du zinc, sirotent des cocktails.

A Oruro, encore plus qu'à Antofagasta, l'alcool est tout-puissant, et les mineurs dépensent sans jamais compter lorsqu'il s'agit de boire.

Dans nos chambres, les murs mal bâtis branlent à chacun de nos pas ; les plafonds sont tendus de toile ; contraste étrange, nous occupons un salon de velours rouge, un salon orné d'une glace encadrée de dorures et, avec ce semblant de luxe, la plus élémentaire hygiène fait défaut. La chambre à coucher est à peine nettoyée. Nous trouvons sous le lit une boîte de papier à lettres, un vieux rasoir et un nombre considérable de minéraux.

Pendant le dîner, la causerie est animée ; le sujet qui nous préoccupe en fait les frais ; aurons-nous des voitures pour La Paz ? Peut-on s'y aventurer ? La sécurité est à peu près certaine, mais la difficulté de trouver un véhicule paraît insurmontable : les insurgés ont détruit les équipages. Rahlen discute avec le propriétaire pour le persuader de nous louer son unique char à bancs — peine perdue !





FONTAINE D'ORURO

Chapitre V

ORURO


une altitude de 3.694 mètres, aux confins de l'Atacama, Oruro est essentiellement une ville du désert, cité indienne par excellence où l'élément espagnol est minime. Des collines dénudées l'entourent de toutes parts, délimitant jadis le bassin de cette grande mer intérieure, réduite aujourd'hui au lac Titicaca. Il fut un temps où Oruro se nommait San Filipo de Austria : la ville comptait alors 76.000 habitants, c'était au XVIIIe siècle : à présent le chiffre ne dépasse pas 86.000 pour tout le département (1). Avant la conquête, l'argent s'y exploitait déjà : filons abandonnés, puis repris de nos jours. En 1891, Oruro s'érigeait en capitale, gloire passagère partagée à son tour par les autres grandes villes boliviennes. On se dispute

(1) The Statesman's Year Book, 1904.

ardemment cet honneur et la lutte est continuelle; de nos jours La Paz détient la préséance.

A l'hôtel, aucune serrure, et pour se sentir un peu à l'abri, nous dûmes accumuler des meubles devant nos portes. Du reste, notre cholo « bonne à tout faire ». ne semblait nullement disposé à nous servir : ignorant les appels, il ne cessait de ricaner, se rendant aussi désagréable que possible. Nous fûmes donc bien étonnés le lendemain de le voir arriver ponctuellement avec notre premier déjeuner. Tout souriant, il disposa sur la table le café, le lait condensé, la boîte de beurre italien en conserve et les *tostadas*, tranches de pain grillé, seule chose qu'on eût plaisir à manger. Cinq minutes plus tard, il entrait délibérément dans notre chambre à coucher, nous prévenant que le café refroidissait; un instant après, nouvelle apparition, pour dire que le temps était beau et enfin, sans plus de prétexte, l'indiscret se croisa les bras et nous regarda sans mot dire. Agacés de ne pouvoir faire notre toilette en tranquillité, il fallut le prier de ne venir qu'à un appel, mais malgré notre ton conciliant, il s'offensa, redevint arrogant et boudeur. Voilà bien le cholo dont le caractère fantasque est proverbial.

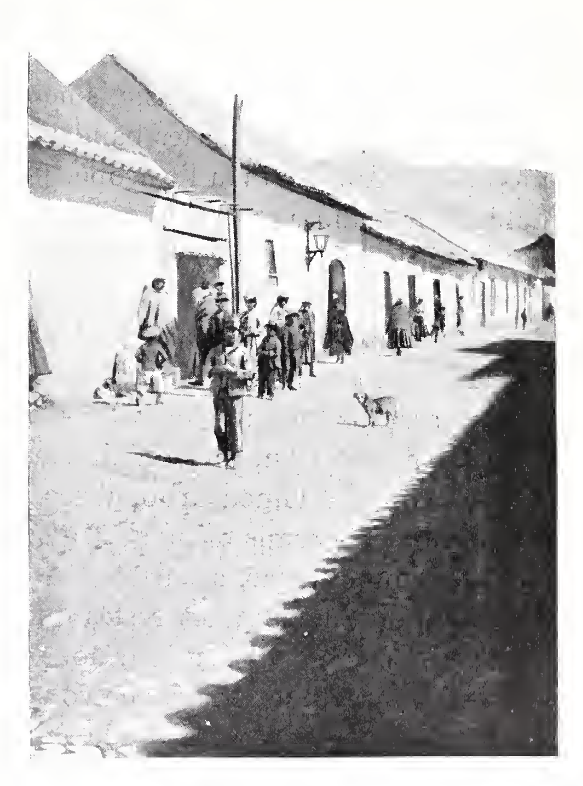


VENDEUSE DE CHIRIMOYA

Ayant calmé avec ce qui nous restait d'eau de Cologne, les piqûres des nombreuses punaises, envahisseuses de nos lits, nous sortîmes sur la plaza. Tout y était soleil et chaleur : les maisons blanchies à la chaux renvoyaient la lumière; les collines roussissaient au-dessus des toits de tuile. Les Indiens allaient et venaient près du bassin.

Une vendeuse de chirimoya nous appela au passage. Au loin, des airs discordants de musique militaire se faisaient entendre; bientôt apparut un détachement de soldats, à peine en uniformes, marchant irrégulièrement, orchestre en tête. Que jouaient-ils? Mélodie déroutante. Chacun semblait souffler à sa guise! C'était une manifestation du pouvoir gouvernemental à l'adresse des insurgés, manifestation faite pour leur inspirer une salutaire terreur. La journée entière, les troupes parcoururent la ville : la révolution rentrait dans le passé.

Tout voyageur sachant vivre, à la mode sud-américaine, doit rendre visite au préfet : nous n'eûmes garde de manquer à cet usage. La sentinelle aperçue la veille devant la préfecture n'était plus à son poste : sans doute elle avait mieux à faire; la cour était déserte et longtemps il nous fallut errer par des escaliers et des couloirs mal tenus, avant de trouver une porte close. Après de vains appels, accourut enfin une fillette habillée d'étoffe écossaise; elle semblait renseignée sur notre compte et nous offrit sa main à serrer. Un peu interloqués par cette réception, nous la suivîmes dans le salon, sombre pièce aux meubles recouverts de perse fanée; sur la cheminée, sous son globe de verre, une pendule allégorique était arrêtée. Deux vases de fleurs artificielles se miraient dans la glace poussiéreuse. A notre entrée, une vieille dame se leva. Refusant nos lettres de recommandation, elle dit nous connaître déjà et l'on s'assit en cercle. Rahlen expliqua qu'il était seul à parler couramment l'espagnol. « Qu'à cela ne tienne », fait la vieille dame, et la voilà qui se met à converser dans



RUE D'ORURO

un mélange de français, d'anglais et d'allemand, passant d'une langue à une autre, souriante, affable, gazouillante. Quelques minutes après, entre une jeune personne également vêtue de noir, seule couleur « comme il faut » pour l'Amérique espagnole ; « ma daughter », présente la *dueña ;* bientôt apparaît une seconde dame, puis une troisième. Ce sont toutes ses filles — l'une d'elles est préfète. Mais laquelle ? Est-ce la silencieuse, ou celle que Rahlen entretient dans une riante conversation espagnole, ou encore l'autre, dont les questions brèves et ininterrompues touchent à une variété infinie de sujets ? Toutes trois sont laides : cheveux en nid de corneille et teints bourgeonnés, contraste singulier avec les yeux de gazelle souriants et vivants sous les bandeaux blancs et les traits purs de la mère. « Je connais bien l'Europe, nous conte-t-elle, j'ai longtemps habité Berlin alors que mon mari y faisait partie de notre légation ! C'est gai, là-bas. vous vous ennuierez ici : ni théâtre, ni concert, et les magasins sont si mauvais ! Pourtant, nous avons musique trois fois par semaine sur la plaza, l'on y joue de jolis airs ; il ne faut pas la manquer. » Au sujet de la dernière révolution, ces dames semblaient assez calmes :

« Ce n'était rien, on voulait seulement assassiner mon gendre, explique tranquillement la douairière, mais nous avons été prévenus, ce qui nous a permis de nous sauver, la nuit, au consulat chilien : on y est toujours en sécurité. Du reste, les insurgés se sont vite calmés ; nous ne sommes restés que trois jours chez Madame B., qui est charmante, et ce séjour nous fut même agréable.

« — Les révolutionnaires ne vous ont pas inquiétées au consulat ?

« — Jamais ils n'oseraient le faire, on craint beaucoup trop le Chili pour l'offenser en quoi que ce soit. Les Chiliens nous ont entièrement en leur pouvoir et maintenant que nos ports sont à eux, la Bolivie se meurt ! » Sur ce, la silencieuse leva vers sa mère des yeux si courroucés que nous nous empressâmes de changer la conversation, demandant s'il était possible de visiter les mines d'Oruro ; mais à notre étonnement les dames semblèrent trouver la question étrange, disant la saleté et l'ennui d'une telle expédition et nous décourageant de l'entreprendre. Entre temps, un vieillard au bras amputé avait fait son apparition : vétéran de la guerre chilienne, c'était le beau-père du préfet absent. Lui non plus ne put comprendre l'intérêt que l'on peut trouver à aller « sous terre s'asphyxier » ; il

proposa néanmoins de nous faciliter la chose, mais agacés par ce bavardage fatiguant, nous décidons de nous adresser ailleurs. La conversation continue, traînante. A de nouvelles questions sur les us et coutumes des Indiens, la vieille dame affirme qu'ils ne sont que des sauvages, vrais brutes très méchantes, n'ayant rien d'intéressant. Nous nous résignons, impossible de faire parler sur les sujets qui nous occupent, ces recluses dont la banalité est pareille à leurs bric-à-brac européens ! Pourtant, il est probable qu'une connaissance plus approfondie de ces dames eût changé notre impression. Mais tels sont les Boliviens : tous posent à posséder le ton de l'Europe et ce n'est pas pour rien que leurs échoppes portent si souvent comme enseigne ces mots « Petit Paris ».



MARCHÉ D'ORURO

On nous offre, à notre départ, de minuscules poupées faites au crochet et costumées à la mode du pays, travail unique des mains inoccupées des nonnes de Cochabamba. En dernière recommandation, la douairière insiste pour que nous ne quittions pas la Bolivie sans nous être procuré la chose la plus curieuse à voir ou à posséder, l'œil pétrifié d'un Indien, « merveilleux bijou » qu'on porte monté en broche et cerclé d'or (1) ! A peine

(1) Les *yeux de momie* sont de petits corps ronds faits de peaux *concaves*. Translucides, ils ont une belle couleur d'ambre foncé qui, lorsque l'*œil* est poli, devient excessivement brillante. Mais ce sont des bijoux inutilisables à cause de leur sensibilité aux variations atmosphériques et étant composés de matières animales, ils ne peuvent supporter un climat humide. Les indigènes les prennent pour des yeux de morts, mais en réalité les savants déclarent que ce sont des yeux de seiches, dont les eaux de la côte abondent. (CURTIS, *Between the Andes and the Ocean*, p. 356.)

dans le corridor, nous entendons une conversation animée : les étrangers sont déjà sur la sellette, et les appréciations vont leur train. A la porte d'entrée, le soldat stationne maintenant et sifflote en balançant négligemment son fusil.

Fixés sur ce que nous avons à attendre du préfet, nous poussons un soupir de soulagement et partons gaiement visiter le marché indigène.

Installé dans des cours qui communiquent, il déborde sur une rue située non loin de la plaza. Là, du matin au soir, il y a foule. L'œil se perd dans cette cohue d'Indiens aux ponchos bigarrés, de vendeuses installées par terre, avec leur marchandise disposée sur des mouchoirs : étalages variés, près desquels on cause, on rit dans le soleil. Evidemment les indigènes se sentent à l'aise et en pleine sécurité de n'être qu'entre eux ; ce sont pour la plupart les Indiens des campagnes, vendant leurs produits aux Indiens travailleurs des mines : rarement un Européen ou une femme en manta viennent les déranger. Vendeurs et acheteurs sont de race aymara pure ou métisse, physique qui ne plaide guère en leur faveur. Pourtant l'Indien pur sang a la face plus allongée que le cholo et ses mouvements ont plus de souplesse ; par contre, les yeux ont une expression souvent idiote et les cheveux désordonnés, tombant jusqu'aux épaules en mèches raides et crasseuses, lui donnent un aspect plus bestial même que celui des sauvages de la forêt vierge.

Le costume de l'Indien est plus rudimentaire que celui du cholo : une courte culotte de toile, coupée au-dessous du genou, une ou deux jaquettes, les pieds nus ou chaussés de sandales et, en guise de chapeau, un bonnet rouge tricoté, aux côtés se rabattant sur les oreilles, d'une forme semblable à celui que les montagnards nomment « passe-montagne ». Une poche en cuir, la *chuspa*, contenant la portion journalière de coca, est suspendue à sa ceinture. Souvent d'énormes cargaisons courbent les hommes à demi. Les femmes, elles aussi, ont leurs charges : ce sont les petits qu'elles portent sur leur dos dans de grands châles arrangés en sacs. Fortement bandés par les langes, ces poupons, dont les minuscules figures brunâtres apparaissent gonflées et tristes, sont généralement sages : il est rare d'entendre l'un d'eux pleurer et les mères ne semblent se soucier que médiocrement de leur existence.

La seconde cour domine de quelques marches l'ensemble du

marché, ce qui permet une vue nette où les détails se précisent. On y distingue les différents étalages; les plus riches s'alignent le long de la cour intérieure, abrités du soleil par des bâches en toile. Tout s'y trouve : amas de chapeaux blancs, liasses de grosse toile bise, monceaux de chaussures et de pantoufles, divers articles de sellerie et rangs sur rangs de caisses en peau de bœuf, le poil à l'extérieur; les mouchoirs voyants, les châles, les jupons pendent en oriflammes et bougent au vent; plus loin c'est la mercerie, les dentelles, et enfin des séries de petits sacs contenant herbes et grains divers, les épices indigènes et surtout les « simples » fameux des Indiens, remèdes réputés très efficaces à guérir les fièvres et maladies d'estomac; certains marchands en ont parfois jusqu'à soixante espèces. Les Européens n'ont pas même de noms pour ces plantes pharmaceutiques dont les vertus ne sont d'ailleurs jamais révélées à l'homme blanc.

Les plus belles boutiques sont situées dans des niches ou sous de courtes arcades; de leur ombre, les figures des vieilles ressortent en épouvantail. Ces échoppes sont la propriété de riches cholas; les jeunes, d'une certaine élégance, très fortes et contentes d'elles-mêmes, ont de grosses figures où les yeux satisfaits roulent comme des billes noires. Leurs doigts épais sont chargés de bagues d'or d'un travail fort intéressant, de superbes grappes de perles pendent à leurs oreilles, et colliers sur colliers s'amoncellent à leurs cous bruns. Pour rien au monde elles ne vendraient leurs bijoux et préfèrent laisser mourir dans leurs cachettes les perles qu'elles ne portent pas: du reste, l'orient terni n'en altère pas le prix à leurs yeux. Ces femmes comprennent leur valeur sociale: aussi leur maintien dénote la bonne opinion qu'elles ont d'elles-mêmes. Nous les photographions, mais elles n'acceptent point d'argent et sourient dédaigneusement, quand, pour les récompenser, nous promettons d'acheter quelque chose : leurs longues bourses en forme de bas tricoté, ornées de nombreuses monnaies, sont assez bien garnies sans l'aide du gringo détesté! On rencontre de très riches cholos qui accumulent chez eux de grandes sommes d'argent en papier et piécettes de nickel, sans s'occuper du changement de poinçonnage.

La différence est grande entre ces privilégiées et les vendeuses pauvres, en loques et aux figures éreintées, même costume pourtant à qualité et fraîcheur près! Accroupies ou à moitié couchées devant

leurs maigres provisions de légumes défraîchis, de fruits poudreux, de pains ronds et de coca, elles attendent tranquillement l'acheteur sans l'appeler ou lui vanter les denrées. Généralement, elles rassemblent les marchandises en portions d'égale valeur chacune pour cinq, dix et vingt centavos (1) — à l'acheteur de choisir. Les plus fortunées parmi cette seconde catégorie de vendeuses ont des abris semblables à des cerfs-volants montés au bout d'un bâton planté en terre.

Toute la population indigène d'Oruro passe son temps libre au marché : pour quelques centimes, ils ont des glaces fabriquées sur le trottoir, de grands verres de chicha, ce liquide trouble, d'une couleur de boue diluée, des gâteaux de diverses espèces et toutes sortes de bonbons rouges et blancs; le courage nous manqua pour y goûter. Ce peuple s'agite silencieusement dans la lumière crue du désert; un court éclat de rire, une phrase rapide, voilà tout ce qu'on entend. Au-dessus d'eux, s'élève, dans le ciel aveuglant, la grande tour de l'église.

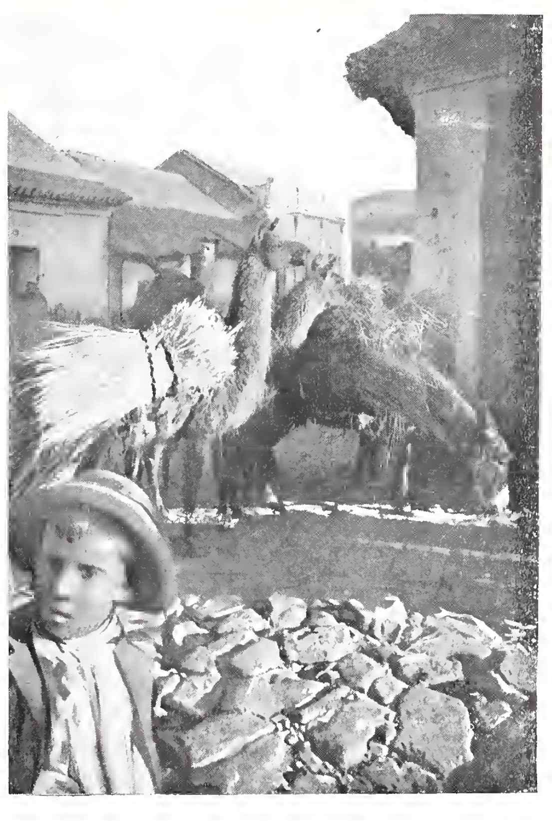
Notre appareil photographique excite plutôt de la sympathie; une vieille tient à se faire prendre, puis pleine de bonne humeur subite, nous déniche deux Indiens montagnards, types singulièrement abrutis, effrayés et pitoyables. Ils tremblent pendant que nous les faisons poser et n'attendent pas l'argent promis pour disparaître entre les assistants, sitôt la photographie prise. Il fut curieux d'observer cette docilité peureuse devant l'Européen et la fuite soudaine dès que nous n'eûmes plus besoin d'eux.

Autour de nous, la foule grossit toujours, nous accompagnant d'étape en étape jusqu'à ce que, débordés, nous nous réfugions à l'hôtel.

Pendant les quelques jours passés à Oruro, nous sentîmes le soroche une fois seulement. Une tempête de sable avait éclaté au désert, rendant l'atmosphère, déjà d'une chaleur sèche et énervante, absolument pénible. Le sang circule d'une manière désordonnée, marbrant les mains et le visage de taches rouges qui s'effacent bientôt pour reparaître ailleurs. Le soroche nous coûta quelques plaques photographiques perdues à l'ouverture des châssis que nous crûmes vides, tant la notion du poids s'était altérée en nous. Ce jour-là, fut décidée notre visite à la mine de San-José.

(1) Un centavo, centième partie du boliviano; les pièces de 5 centavos sont nommées un demi-real.

Rahlen vint nous communiquer l'autorisation du concessionnaire, un Anglais, M. Penny, avec une figure si bouleversée qu'on aurait pu s'attendre à l'annonce d'un désastre; heureusement ce n'était que l'effet du malaise. Sa respiration haletante rendait ses paroles incompréhensibles; il dut se coucher, remède unique et efficace contre le mal.



LAMAS

Déjà en Europe, on nous avait parlé des belles pièces d'argenterie ancienne que l'on trouve en Bolivie et au Pérou. Par malheur, une série d'antiquaires américains avait razzié de leurs derniers trésors les familles ruinées, en achetant tout en bloc. Pourtant, un Bolivien d'une bonne famille d'Oruro vint, certain matin, nous proposer d'acquérir un service à thé, possédé par les siens depuis la conquête. Tentés par l'offre, nous allons le voir dès l'après-midi.

Sur notre chemin un troupeau d'ânons blancs débouche d'un coin de rue, puis ce sont des lamas porteurs de bottes de paille retenues par des chaînes leur serrant le ventre; ils s'arrêtent effarouchés, tendant vers nous leurs physionomies intelligentes, d'expression presque humaine: grands yeux lumineux, museau plein de dédain.

Est-ce le fait d'un ordre naturel ou la conséquence du peu de besoins des cholos? Nous trouvons les rues propres: du moins rien n'y traîne; par contre, dans chaque cour intérieure, s'élèvent des tas de détritus dont l'odeur suffocante nous coupe l'haleine. Par groupes de deux ou trois, des femmes, assises au pas des portes, se chauffent au soleil, inoccupées, ou, accroupies sur le seuil,

cousent à la machine. Dans la rue principale, sous des arcades, se groupent les magasins des Européens, souvenir misérable des étalages d'Antofagasta. En dehors du marché, les indigènes n'ont aucun commerce spécial dans la ville.

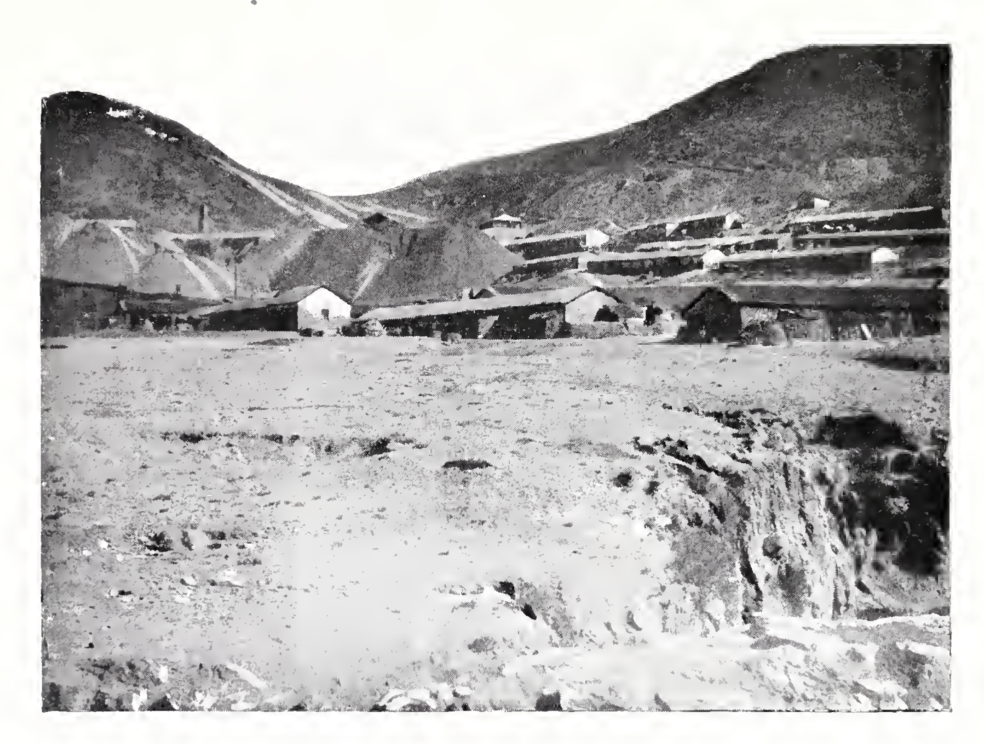
Chaque maison possède un numéro accroché au-dessus de l'antre noir donnant accès à l'intérieur; au reste, toute masure, même de village, est ainsi étiquetée, preuve d'une législation active, mais combien mal appliquée!

Nous arrivons : une façade aux fenêtres grillées, des balcons de fer forgé, un marteau à tête de lion accroché à la grande porte ornée de rosaces métalliques, ceci est le type des rares maisons espagnoles d'Oruro. Dans la cour, un étroit escalier branlant grimpe au second étage, menant à l'appartement de señor J. de P., propriétaire de l'argenterie. Une servante chola nous mène au salon, assemblage de tout ce qu'il y aurait de banal et d'inutile dans un bazar de province. La porte s'ouvre : une jolie jeune fille, brunette aux grands yeux veloutés, paraît, tenant un plateau chargé de verres et une bouteille de cognac. Elle sourit, nous regarde en dessous, dépose le plateau et se retire dans un coin. C'est la *señorita* de la maison. Nous voudrions bien engager conversation, mais la coutume s'y oppose. Du reste, le père arrive, petit, maigre, frétillant et affable. Il nous fait asseoir, offre le cognac, roule des yeux effarés et se met à parler espagnol; il est question de tout, sauf de l'argenterie, nous lui rappelons discrètement son offre, il ne semble pas comprendre; croyant à un changement d'idée, nous nous levons pour prendre congé. Alors, señor de P. retire vivement une serviette cachant le service d'argent, et l'homme d'affaire bolivien paraît en lui.

C'étaient sans contredit de jolies pièces, le plateau et les ustensiles recouverts de dessins tracés à la pointe, presque en relief; les formes élégantes et le métal lourd, marqué du sceau de Potosi. La difficulté fut d'établir leur prix. Señor de P. louait son service, nous en faisant valoir l'originalité, mais ne voulait rien préciser. Enfin, après beaucoup d'insistance de notre part, il nomma une somme double de celle demandée le matin. Devant notre étonnement, il répliqua qu'il avait réfléchi, que sa femme tenait au service, et malgré son désir évident de le vendre, il ne voulut pas se dédire du prix exorbitant que personne ne consentirait jamais à payer.

Voilà bien le Bolivien : sa courtoisie excessive rend agréable l'entrée en matière de chaque transaction, mais sa nature têtue paralyse toute affaire, et par myopie intellectuelle, il veut toujours parvenir au delà du possible, ce qui fait qu'il ne réussit en rien ! Aussi est-il mauvais administrateur; la plupart des grandes entreprises prospères de sa patrie sont ménées par des étrangers ; l'Anglais fournit des directeurs, des ingénieurs, des mécaniciens... l'Allemand s'est emparé du petit commerce et y gagne prodigieusement.





SAN-JOSÉ

CHAPITRE VI

LA MINE DE SAN-JOSÉ

Un matin, curieuse apparition dans les rues indigènes d'Oruro, un élégant landau attelé à l'européenne, l'équipage de M. Penny, nous conduit à la mine de San-José.

Une demi-heure de course nous transporte à la base de hauteurs désertes où se trouve l'établissement ; les longues maisons blanches des ouvriers, dominées par toutes les bâtisses de l'administration et de l'exploitation, sont adossées à la montagne même. De cette forteresse industrielle, descendent, vers les habitations inférieures, deux tas géants, l'un rouge, l'autre gris, provenant des déchets du plomb et de l'argent.

Une ruelle escarpée à monter, et le landau nous dépose sur une vaste terrasse, place entourée de maisons européennes, et toute encombrée de travailleuses accroupies par terre, auprès desquelles un troupeau de lamas rumine paisiblement, attendant leur charge, tandis que les machines en mouvement font entendre leur

sifflement monotone. Par-dessus le village, à nos pieds, la vue s'étend uniforme et grise, sans un obstacle jusqu'à l'horizon lointain. Là, quelque part dans la plaine, doit se trouver la pompe géante du puits qui alimente d'eau Oruro.

Il fallut trois heures pour visiter l'intérieur de San-José, où, pilotés par le directeur, nous n'eûmes pas conscience du temps écoulé. Ce fut presque une surprise, remontés sur la terrasse, de voir le soleil se coucher déjà, pendant que nous nous débarrassions des vêtements supplémentaires dont on nous avait munis contre l'humidité des corridors.

La montagne est perforée en trois étages : à 100, 200 et 300 mètres de profondeur. Chaque niveau d'exploitation a de nombreuses galeries dont les ramifications s'étendent bien avant dans le désert. Pour communiquer avec l'extérieur, il y a deux voies d'accès : l'une, celle des escaliers employés par les ouvriers, trous noirs débouchant sur la terrasse, gueules béantes de la terre d'où s'échappe une odeur chaude et fétide ; l'autre, celle de l'ascenseur à minerai que nous prîmes. Sur cette étroite plate-forme, pressés les uns contre les autres, on a une horrible sensation de dégringolade éperdue, glissant dans l'obscurité de ce puits étroit. Un coup de froid nous enveloppe subitement : au courant d'air, la lampe vacille et menace de s'éteindre ; quelques lumières apparaissent : c'est la première galerie, à 100 mètres de profondeur, exploitée déjà par les Espagnols aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. On entrevoit un instant des silhouettes humaines ; des yeux inconnus nous regardent fixement et la descente continue, semble interminable, on traverse le second étage et enfin, avec un choc, le sol est atteint. Nous sommes au milieu d'une foule de figures en transpiration, aux chairs décolorées, qui, toutes, nous observent curieusement, sans une parole. A droite et à gauche, s'ouvrent les galeries, dont quelques lampes éclairent de taches jaunes les parois suintantes. L'air est lourd. Au loin, résonnent des coups monotones et c'est dans leur direction que nous conduit notre guide, le long d'un couloir étroit, où parfois l'on doit se baisser pour éviter de toucher les fils électriques accrochés à la voûte. De nouveaux corridors s'ouvrent sur notre chemin ; de temps à autre, une niche creusée dans le roc montre une traînée luisante ; les coups se multiplient, nous voilà à l'extrémité du souterrain. Un Indien est occupé à préparer une mine à dynamite, pour

faire sauter la roche qui contient le filon d'argent. Lentement, régulièrement, il assène coup après coup, sans nous regarder, sans s'interrompre jamais. Ses joues grisâtres, marquées de la petite vérole, si fréquente ici, sont alternativement gonflées par la boule de coca qu'il mastique, et le directeur nous dit que, seul, ce stimulant permet à l'ouvrier d'accomplir son travail.

Plus loin, nous voyons un puits autour duquel les *mineros* sont en train de hisser une outre gigantesque. C'est avec les peaux de bœufs qu'on fabrique ces énormes sacs, systèmes primitifs aidant à débarrasser la mine de l'eau malfaisante, le grand ennemi du mineur : cette eau, à San-José, contient des principes chimiques aux propriétés dissolvantes qui ne respectent que les peaux tannées. Une chaine sans fin remonte continuellement à l'extérieur ces ballons ventrus, cauchemaresques, qui crèvent en s'affaissant sur le sol et deviennent en un instant une loque rosâtre et gluante qu'entraine de nouveau le mouvement ininterrompu du système.

De six cent cinquante à sept cents ouvriers travaillent à San-José : recrutés en partie parmi les mineros réguliers habitant les maisons construites par l'administration, vivant en famille et élevant leurs enfants à l'école établie pour eux ; ils appartiennent également au contingent de cultivateurs indiens, désireux d'employer leur temps de morte saison.

Pour ses dix heures de travail, le minero reçoit d'un bolivar vingt à trois bolivars par jour, pendant que l'ouvrier qui pioche est payé en raison de son ouvrage de deux et demi à trois centavos, pour chaque pouce creusé dans le filon, prix dépendant, du reste, de la dureté de la roche. Les femmes s'emploient en grand nombre à trier et concasser les morceaux de pierre contenant le minerai ; leur flair est si juste que, au dire du directeur, jamais elles ne se trompent sur la richesse relative des minéraux. En plein air, toute la journée, on les voit assises sur la terrasse en des groupes amicaux, examinant les pierres d'un coup d'œil rapide pour les lancer ensuite dans un des tas correspondant à leur valeur et reprendre vivement un nouveau spécimen. Sur cette même terrasse, près des fours, nous fûmes intrigués par la vue d'amoncellements assez considérables de cailloux bruns ayant nettement la forme d'olives. C'est là le combustible ordinaire des hauts plateaux, l'engrais inodore du lama, qui contient une grande quantité de phosphate. Seules, les racines du

yareta et quelques buissons peuvent être employés, pendant le gel, dans ces provinces déboisées ; on prétend que le charbon commence à remplacer le produit national, mais, quant à nous, nous n'avons observé que ce genre de combustible dans les exploitations boliviennes.

La production journalière de San-José est de 250 à 300 tonnes de minerai, qui fournissent, concentré, de 25 à 30 tonnes d'argent brut. Quant au minerai de plomb, il est amené dans différents fours jusqu'à fournir un produit contenant 98 o/o de métal pur.

Le rapport entre la roche et le métal qu'elle renferme est de 10 o/o pour l'argent et 60 o/o pour le plomb.

Depuis 1870 jusqu'à nos jours, la mine est dans un état prospère. Elle possède d'excellentes machines électriques à 222 volts, et c'est à San-José que, pour la première fois en Bolivie, on adopta la ventilation et les perforateurs de Siemens et Galsky ainsi que leurs appareils d'extraction. Le téléphone réunit les différentes galeries à l'administration centrale ; des aqueducs sont établis un peu partout, et, avec l'embranchement que le chemin de fer d'Antofagasta vient de construire, la facilité d'exploitation a encore augmenté.

Le soir, au club, M. Penny nous conta mille détails curieux sur les grandes mines, ses concurrentes, et les petites qui se maintiennent péniblement, suffisant à peine à leur entretien. M. Penny nous parla en termes enthousiastes de celle de Huanchaca près d'Uyuni, une des plus riches que l'Atacama contienne ; exploitées depuis plus d'un quart de siècle, ses veines semblent inépuisables. Cette mine ne peut être considérée comme une rivale puisqu'à elle seule elle produit autant d'argent que l'ensemble des autres.

La découverte de ces gisements est due à la reconnaissance d'une vieille Indienne qui, pour avoir été soignée et guérie par l'aventurier Ramirez, lui révéla l'existence des richesses insoupçonnées, cachées dans les monts de Pulacayo.

Cette révélation fut un miracle parmi une population aussi généralement hostile aux Européens que le sont les Indiens de la Bolivie, — aversion très naturelle du reste et qui s'explique par le long martyre de cette malheureuse race et l'horreur de sa position actuelle où toujours encore, sa patrie est pour elle terre d'exil ! — Latente ou manifeste, une rancune séculaire emplit ces cœurs

durcis par la souffrance ; on hait à présent le pionnier cosmopolite comme jadis on haïssait le conquistador espagnol. Dure est la tâche du mineur malchanceux : il sait que, pour son peuple d'ouvriers indigènes, bien des gisements insoupçonnés du désert bolivien sont autant de cachettes éventées ; cependant ni la douceur, ni la force ne parviendront à faire desserrer les lèvres de l'Indien ; s'il consent à parler, c'est pour dire un mensonge et guider vers les étendues stériles ce maître abhorré, qui, bon ou mauvais, doit payer pour les autres. Ceci est l'héritage laissé par les conquérants ; à eux la lourde faute de cette inimitié irréconciliable. Les soulèvements sont pourtant rares parmi les Indiens, mais, d'autant plus féroces ; rien ne les arrête, quoique connaissant le châtiment inévitable ; leur nature déchaînée ne peut plus se maîtriser d'avoir été si longtemps contenue en une rancune muette ; l'exaspération est trop intense et l'Indien affolé commet les cruautés les plus atroces.





CARAVANE DE LA PUNA

CHAPITRE VII

D'ORURO A LA PAZ

La poste n'était pas encore réorganisée, quand Rahlen se procura fort heureusement un char à bancs pour La Paz. Le cocher promit d'accomplir le trajet, deux cent soixante-huit kilomètres, en deux jours ; comme la diligence en met trois, nous sommes enchantés de l'arrangement, contents surtout de voyager seuls. Nos deux valises s'étaient accrues d'une caisse en peau de bœuf, achetée au marché indigène et que nous avions bourrée de spécimens de minéraux offerts à San-José. Nous pensions qu'un si mince bagage tiendrait aisément dans la voiture, mais au moment du départ, le cocher s'insurgea, refusant d'emmener quoi que ce fût en dehors de nos trois personnes. Obstiné et indifférent, il préférait dételer plutôt que de faire des concessions. Il fallut laisser nos colis au propriétaire de l'hôtel, qui promit de les expédier dans un fourgon devant partir le lendemain pour La Paz. Nous étions déjà installés, quand, à une dernière requête de Rahlen, notre cholo s'adoucit inopinément, consentant à prendre non seulement les sacs photographiques, mais en fin de compte, encore une valise.

Ce départ d'Oruro, sous un soleil chaud déjà, vers les cimes historiques des Incas et le mystérieux lac Titicaca nous rendait

joyeux. Bientôt, disparurent les dernières maisons d'Oruro ; le char à bancs sautait sur la route défoncée, et la Puna uniforme s'étendait jusqu'à l'horizon, recéleur de merveilles. Aucun regret à quitter Oruro : une sensation de délivrance plutôt, car nulle part ailleurs nous ne nous étions sentis aussi étrangers que parmi ces Européens manifestement hostiles et les cholos aux faces renfrognées.

Autour de nous, c'était maintenant une nappe d'herbe rare où perçait le sel blanc ; une route se détachait de la nôtre, filant en ruban mince et gris vers la populeuse ville de Cochabamba (1), cité des grandes foires indigènes, aux fabriques nationales, la ville douce autour de laquelle on cultive la coca. Entourée d'une plaine fertile elle produit en abondance les céréales et nourrit de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons (2). Malheureusement d'accès difficile, Cochabamba manque de voies de communications; pourtant elle n'est qu'à cent quatre-vingt-seize kilomètres d'Oruro. Nous avions primitivement le projet de pousser jusque-là, puis de revenir sur nos pas, pour visiter Potosi, l'une des plus hautes villes (3) du globe, et voir sa montagne que la légende dit être un cône d'argent pur (4). D'après Elisée Reclus, la douzième partie de tout l'argent du monde en circulation depuis la conquête, viendrait de là. Potosi, fondé treize ans après que les Espagnols s'emparèrent du Pérou (5), devint rapidement la ville la plus peuplée du Nouveau-Monde (6).

(1) Cochabamba est situé à une altitude de 2.560 mètres.

(2) Balboa rapporte que l'Inca Huayna-Capac se rendit en un lieu appelé Cocha-Bamba. Frappé de la fertilité du sol et du petit nombre des habitants, il y envoya une colonie de *mitimaës* (colons) et y laissa un chef en qualité de gouverneur. (*Histoire du Pérou* par MIGUEL CAVALLO BALBOA, *op. cit.*, p. 143).

(3) Potosi est situé à une altitude de 4.061 mètres.

(4) CIEZA DE LEON attribue à un Espagnol, Villoel, la découverte des filons du Cerro-Potosi. Le nom de la ville proviendrait du mot indigène potosi (éminence), nom que l'on retrouve du reste attaché à d'autres montagnes boliviennes. (*Travels of* CIEZA DE LEON, *op. cit.*)

(5) Potosi fut fondé en 1545.

(6) Potosi eut jusqu'à 160.000 habitants. CIEZA DE LEON, parlant des grandes foires de Potosi, dit : « Aucune foire au monde ne peut lui être comparée. J'ai vu cette foire, plusieurs fois : elle est tenue dans une plaine près de la ville. En un endroit, il y avait des sacs de coca, la production qui a le plus de valeur dans ces contrées, dans un autre endroit, on voyait des ballots de drap et de belles toiles à chemises. Ici, étaient des monceaux de maïs, de pommes de terre sèches et d'autres provisions, là, de grandes quantités de la meilleure viande du pays. Cette foire continuait du matin au soir, et, comme ces Indiens recevaient de l'argent tous les jours (en travaillant les mines, dit CIEZA) et aiment à manger et à se régaler, surtout ceux qui ont eu des rapports avec les Espagnols, ils dépensent tout ce qu'ils ont... » (*Travels of* CIEZA DE LEON, *op cit.*, p. 391.)

De superbes édifices y furent construits par les conquérants. Un des premiers à exploiter la mine fut ce légendaire Francisco de Carbajal, le plus intrépide des aventuriers espagnols, que ses cruautés, sa ruse et son cynisme firent passer parmi les indigènes pour un démon incarné, et parmi les Espagnols pour un protégé de l'enfer.

De nos jours, Potosi ne tient que le quatrième rang parmi les villes boliviennes. Ses beaux palais tombent en ruine, les rues sont désertes et beaucoup de maisons demeurent inhabitées. Cette déchéance s'explique facilement par le climat meurtrier et la stérilité complète du sol. Les mines, pour lesquelles plus de cinq mille galeries furent creusées, sont en parties remplies d'eau ; l'argent s'épuise et ce n'est plus que pour une valeur de quatre millions qu'on en retire actuellement.

Près de Potosi, à quatre-vingt-dix kilomètres, se trouve la ville aristocratique de Sucre (1) plongée dans la verdure, entourée d'un panorama d'admirables montagnes, paysage enchanteur si l'on en croit les images ornant les boîtes de compotes dont Sucre alimente la Bolivie. Du reste, l'endroit a la réputation d'être charmant ; c'était autrefois, pour les riches Potosiens, l'Eden où l'on venait se remettre des effets pernicieux de l'air raréfié, aussi les dames y accouchaient-elles — les nouveau-nés supportant difficilement la température de Potosi. Autrefois Sucre se nommait Chuquisaca, « Pont d'or » en aymara et c'est ainsi que l'on désigne toujours encore la province dont cette ville est la capitale. Le bourg indien, Chuquisaca fut rebaptisé (2) en « la noble et loyale ville de Plata », pour s'intituler ensuite Sucre en l'honneur de l'illustre maréchal, héros de la décisive bataille livrée à Ayacucho contre les Espagnols (3). On retrouve dans toute l'Amérique du Sud le même sentiment de profonde reconnaissance pour les chefs libérateurs : beaucoup de villes s'édifient en leur souvenir et une grande partie des anciens noms changent pour conserver leur mémoire. On ne peut qu'admirer ce

(1) Sucre est situé à 2.964 mètres d'altitude.

(2) *Travels of* Cieza de Leon, *op cit.*, p. 382.

(3) On sait que c'est sur le champ de bataille d'Ayacucho que les troupes espagnoles furent définitivement battues par l'armée patriotique commandée par le maréchal Sucre (1824).

sentiment patriotique. Sucre se glorifie de son Université, de sa miraculeuse Vierge d'argent massif et de ses bonnes écoles. Jusqu'en 1892, elle fut la capitale officielle (1).

A présent, le long de la route, se dressaient une série d'énormes piliers, monstrueux et croulants ; ils se déroulaient à l'infini, dilapidés et parfois intacts, — tous pareils : brique rougeâtre aux reflets sanglants. A quelle fin, pour quelle raison furent édifiés jadis ces étranges, ces inexplicables mausolées ?

Rahlen s'ingénie à faire parler le cocher, mais celui-ci fume, maussade. Enfin, il dit en haussant les épaules devant notre ignorance : « Le télégraphe des Espagnols ! » — déroutante réponse (2).

Il est impossible de traduire l'âpre sentiment d'abandon qui se dégageait alors de la Puna, ce plateau désolé d'où toute vie humaine semblait avoir fui. Solitaire et énigmatique, la ligne des monuments s'en allait par la plaine dénudée et monotone, guidant l'œil vers l'horizon bloqué par une chaîne déchiquetée de sombres montagnes bleues, zébrées de neige. Et par cette route solitaire deux cholos marchaient, silhouettes nettement découpées dans l'air transparent : c'était un couple : elle, en large jupe de cotonnade orange, épaules frêles encore, que serrait étroitement le châle clair ; sa figure de seize ans, très brune sous le petit feutre blanc, se tournait attentive vers son compagnon ; elle était sympathique ainsi, cette fillette aux traits purs. Lui, en poncho voyant, laid et lourd, avait pourtant secoué la torpeur habituelle des métis et parlait rapidement en se penchant vers elle. Des amoureux ? Des mariés d'hier ? Peut-être un de ces couples vivant de cette union préliminaire au mariage, épreuve conjugale d'un an, après laquelle, si on ne se convient pas, chacun est libre de se quitter, de reprendre, tout aussi respecté, sa vie d'autrefois.

(1) Une loi récente autorise le Président et les ministres à vivre où bon leur semble et à convoquer les Congrès où ils le jugent à propos. Actuellement le Président vit à La Paz et presque toutes les affaires s'y traitent. Cependant l'ancienne Sucre garde son titre de « capitale officielle ».

(2) Plus tard, on nous affirma que c'étaient là les vestiges d'une ligne de démarcation, conduisant de Lima aux mines de Potosi, pour guider les caravanes chargées d'argent qui auraient pu s'égarer dans la Puna.



COUPLE DE CHOLOS BOLIVIENS

Cette vision caractéristique de paysage bolivien, la route suivant ces piliers mystérieux vers les montagnes du lointain, les cholos, créatures d'une humanité si différente de la nôtre dans sa demi-civilisation méprisante de nos efforts et de nos joies, — tout s'est gravé profondément dans notre mémoire. Involontairement quand on parle de la Bolivie nous évoquons cette vue de la Puna.

Quelques fermes isolées, puis de nouveau l'immensité des collines incolores et, pour nous distraire. les mirages. Déception ou demi-réalité, comment savoir? Nous vîmes un moment, entre les promontoirs de sable, trois cimes hardies nager, rosâtres, dans le brouillard d'un lac; ce fut si inattendu dans sa familiarité et en même temps de souvenir si précis, qu'ensemble nous nous sommes écriés : « Die Gestade der Vergessenheit! » (1) Pour qui connaît la gravure de ces montages symboliques, la vision aurait semblé réalité.

L'après-midi marque une halte. La Puna s'était couverte d'une végétation buissonneuse; une élévation du terrain cachait la vue: on se sentait infiniment perdu. Nous étions arrêtés devant une de ces rares petites auberges de la route, buvette plutôt qu'hôtellerie, où le passant n'est que trop heureux de pouvoir se restaurer. La salle, dont le fond était occupé par un échafaudage de nombreuses bouteilles, ne contenait qu'un banc et une longue table enfoncée dans le sol battu, mais comme pour compenser cette pénurie les murs s'ornaient de portraits au fusain. Bizarre collection en vérité, on y voyait des têtes de modèles classiques voisinant avec des cholos graisseux ou des Européens à longue barbe. Les yeux de cette étrange assemblée paraissaient nous observer avec une fixité railleuse; évidemment ces dessins étaient l'œuvre d'une même main. Des têtes grecques sur papier d'atelier jauni, s'esquissaient hardiment; quant aux figures modernes, pénibles gribouillages, elles ressemblaient à des caricatures en déguisés. L'aubergiste, préoccupé de nous servir, était sorti : sa femme, une lourde chola aux savates traînantes, nous examinait en silence; assise derrière le comptoir, elle grattait, d'une main distraite, la tête d'un de ses enfants.

« — D'où viennent ces portraits? demanda Rahlen.

« — C'est mon mari qui est artiste, il est Français », répondit-elle en espagnol.

(1) *Die Gestade der Vergessenheit* (Peinture de E. Bracht).

L'homme entrait; non certes, ce n'était pas un Bolivien celui-là : sa figure affinée et spirituelle, son nez busqué et ses yeux clairs le trahissaient. Nous lui dîmes quelques mots dans sa langue; son expression devint radieuse et il se mit à bavarder si joyeux qu'il en oublia notre soupe. Il nous questionna avidement, d'abord sur Paris, sur la politique et la vie de là-bas; puis montrant les dessins suspendus aux murs il dit : « Voilà tout ce qui me reste de ma patrie; santé, argent et talent, tout a fondu ici. Je ne peux même plus dessiner, parfois je m'y efforce, vous voyez les résultats! » Et il indiquait du doigt un des plus pitoyables croquis.

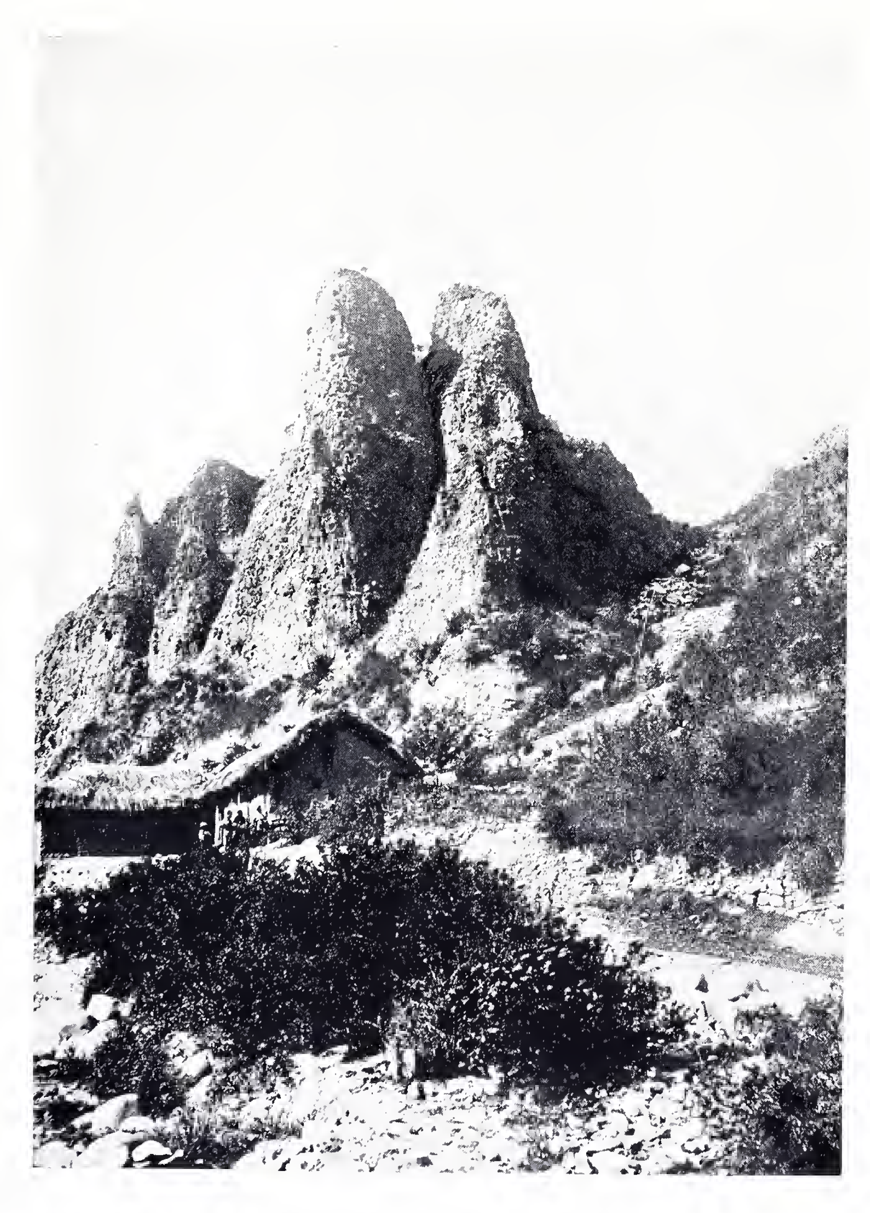
« — Pourquoi ne rentrez-vous pas en France?

« — A quoi bon?... D'ailleurs je ne le pourrais plus; un des riches d'Oruro m'a filouté mes économies et quelle justice voulez-vous obtenir avec ce gouvernement? Il se moque bien des étrangers qu'il attire avec ses tromperies!... Et puis que faire là-bas avec ma famille? J'ai beaucoup d'enfants... » Comme s'ils avaient compris qu'il s'agissait d'eux, les mioches noirauds s'accrochaient aux jambes de leur père. L'aubergiste termina tristement en regardant sa femme : « Et puis elle, elle ne voudrait jamais. »

La chola, souffrant de ne pas nous comprendre, fronçait les sourcils, sa figure se rembrunissait; elle s'approcha avec des yeux de rancune. Le Français lui caressa l'épaule. « Excusez-la, dit-il en souriant, elle n'aime pas que je parle ma langue... Les femmes sont les femmes! »

Cet aubergiste était évidemment un raté, un de ceux qui partent en chantant vers l'Amérique de leurs rêves, croyant y soumettre aisément la fortune, oublieux du fait que seules les volontés tenaces forcent la victoire. Exemple de plus à ajouter à beaucoup d'autres! Jamais nous n'aurions cru trouver autant d'insuccès chez les émigrés du vieux monde; presque partout ici l'indigène l'emporte sur l'Européen, lorsque ce dernier manque de capitaux ou de connaissances spéciales.

Tout à coup, de l'arrière cour ensoleillée, une nichée de cochons d'Inde fit irruption dans la salle : poursuivis par un roquet gris ils piaulaient lamentablement. Intrigués de leur nombre nous demandâmes à l'hôte le but de cet élevage. « Nous les mangeons, répondit-il, c'est excellent. Quant au chien, il est chasseur de chinchilla, et appartient à une race spéciale que l'on dresse à cet usage ». Il calma la



PYRAMIDES DE TERRE DES ENVIRONS DE LA PAZ

bête irritée et nous la montra à bras tendus : c'était une affreuse créature frétillante et malingre, de la taille d'un basset, aux poils légers et rares, entre lesquels on voyait rosir la peau. Ces chiens attrapent leur fragile proie à la course, posant les pattes sur son dos ils la retiennent jusqu'à l'arrivée du chasseur qui l'étouffe. On ne peut chasser le chinchilla au fusil, le plomb le plus fin abîmerait sa fourrure délicate.

L'ombre du soir s'étendait déjà, quand nous sortîmes nous asseoir sur le banc extérieur, en attendant que les mules fussent prêtes. L'océan des *tolas,* pauvres buissons qui couvraient la Puna, frissonnait sous le vent froid. Un oiseau s'envola devant nous.

Une petite caravane de lamas et d'ânons apparut, se dirigeant vers Oruro; en voyant l'appareil braqué sur eux, le couple cholo qui les conduisait se mit à trottiner lestement en pressant les bêtes, mais nous eûmes tout juste le temps de photographier leurs silhouettes en fuite. Ces rencontres sont fréquentes surtout près de La Paz où la route devient plus animée. Grandes ou petites, ces caravanes sont toujours accompagnées d'une femme; il n'est pas permis aux hommes de voyager plus de trois jours avec les lamas sans être suivis de leurs compagnes; la loi bolivienne exige, paraît-il, leur présence.

Pour animer nos mules fourbues, le cocher employait tous les moyens : sifflets, coups de fouet, injures et, comme dernier argument. il faisait pleuvoir sur elles une grêle de cailloux, les visant avec tant d'adresse que, souvent, ils ricochaient d'une bête à l'autre. Éveillées en sursaut, les mules s'ébrouaient, trottaient pendant quelques minutes. puis ralentissant leur allure. retombaient au pas énervant. Alors, le cocher sautait à terre, ramassait tout en marchant une autre collection de projectiles et de nouveau les lançait un à un à leurs têtes, entre les oreilles.

Le soleil couché, on commence à grelotter. La nuit approche; notre guide nous affirme qu'une *legua* (1) ou deux, à peine, nous séparent de Sicasica, but de cette journée. Le froid devient intense, le ciel s'assombrit rapidement..... au bout d'une heure il nous reste toujours la même legua à parcourir! Alors découragés. nous ne questionnons plus le cholo. Les heures passent lentement; nous sommes fatigués et gelés jusqu'aux os. De temps à autre, on frotte

(1) Une *legua,* 3, 6 kilomètres.

une allumette pour interroger sa montre, puis nous nous assoupissons malgré les cahots.

Arrêt, bruit de voix : enfin c'est Sicasica! A la lueur des lanternes, on distingue une rangée de maisons indigènes ; Rahlen, descendu, frappe à la porte close d'une bâtisse d'adobes, le gîte tant souhaité. On ouvre : subitement un flot de clarté nous aveugle et, muets de fatigue, nous pénétrons dans la buvette traditionnelle.

Nous venions de nous débarrasser de nos ponchos et manteaux, quand l'aubergiste entra à son tour :

« Une femme chez moi ? » cria-t-il : l'homme semblait hors de lui et vociférait en jurant. Était-il fou ? il ne semblait pas ivre. Ce fut une bruyante scène. « Oui, il possédait l'unique hôtellerie de Sicasica, quant à notre télégramme il ne l'avait pas reçu et s'il eût deviné qu'il s'agissait de loger une dame, jamais il n'aurait ouvert sa porte. » Croyant à une méprise, Rahlen explique : « Ils sont mariés par le prêtre, ce sont des étrangers ! » Cependant au lieu de le calmer, cette nouvelle ne fit qu'augmenter la rage de l'aubergiste : « Alors votre gringo est un renégat de l'avoir épousée, hors d'ici !... » Une violente bourrade fut seule capable de faire taire ce misogyne ; il s'adoucit : « C'est bon, restez ; mais, ajouta-t-il haineusement, vous n'aurez rien à manger ! » Notre sommeil avait disparu. Dans l'excitation du moment nous voulions partir, continuer jusqu'au village assez proche dont le nom peu engageant signifie « cent cadavres » ; Rahlen appela le cocher : indifférent, il nous avait regardé tout en fumant son éternelle pipe, néanmoins lorsqu'il s'agit de ratteler, il refusa net. Un coup d'œil sur nos mules lui donna raison : les quatre bêtes étaient pitoyables, les côtes en éventail, appuyées les unes contre les autres, elles paraissaient fourbues. Que faire ? rester et passer la nuit avec la perspective d'être attaqué ?

Tout en crachant du côté de son « ennemie » l'aubergiste nous mena dans l'arrière-cour où donnaient les chambres, vraies étables de terre battue, avec des matelas posés sur des cadres en bois ou des banquettes d'argile. Quelques vieilles caisses jonchaient le sol ; pas de fenêtres, bien entendu, mais du moins un solide verrou à la porte. Rahlen, qui semblait plus sympathique au propriétaire, partit derrière lui avec l'espoir d'obtenir quelque chose pour souper. Au bout d'une demi-heure, il rapportait triomphalement quelques tranches



RUINES PRÉINCASIQUES PRÈS DE PATAC-AMAYA

de viande que l'aubergiste lui avait personnellement offertes, et nous raconta que l'hôte n'était ni gris, ni fou, mais « a woman-hater », un ennemi des femmes, qu'il accusait de tous les maux de sa vie.

Il nous fut difficile de dormir; le froid et l'inquiétude durèrent jusqu'au lever, à trois heures et demie. Ce fut un soulagement de voir les mules déjà attelées. Plus calme, le propriétaire nous donna un grog. Sous son regard malveillant nous nous installons pour la dernière journée de voyage. On part ! les sabots résonnent sur la terre gelée, dans la nuit profonde, les étoiles brillent, précises et innombrables. Le vent cinglant nous transperce, pénètre partout, nous engourdissant pieds et mains. Mais peu importe : nous nous éloignions de Sicasica !

L'aube froide paraît, livide, quand nous arrivons au village de Patac-Amaya (les cent cadavres). Les maisons semées dans la Puna sont closes, toutes silencieuses, comme abandonnées. Il faut s'arrêter pour chercher du pain. Le cocher part d'un côté, Rahlen de l'autre. Sur le sol glacé, un petit feu de racines et de paille, que nous venions de découvrir dans le caisson, fut bientôt allumé; malheureusement, nous n'avons rien à cuire! Attirés par la fumée quelques chiens maigres apparaissent, venus on ne sait d'où; ils s'asseyent gravement en cercle autour du feu.

Enfin, Rahlen revient avec un peu de pain gris, ayant vainement frappé à une dizaine de portes, avant de parvenir à acheter ces croûtons secs qu'il fallut manger trempés dans le vin de notre gourde. Les chiens reçurent les restes qu'ils dévorèrent jusqu'à la dernière miette, léchant la terre pour ne rien perdre. C'était pitoyable de les voir ainsi affamés (1).

En observant partout cette pauvreté, il était difficile de se croire sur la limite même du Haut-Plateau et des Yungas, cette province tropicale grande comme un des petits États de l'Europe. Ici, dans ces malheureuses demeures, pas même une planche pour l'âtre; comme nourriture, le maïs et la pomme de terre; là-bas, les bois impénétrables, les légumes et les fruits en profusion, — des ressources pouvant alimenter la Bolivie entière. Mais les communications suf-

(1) TSCHUDI décrit ainsi les chiens des Indiens (Canis Ingæ) : leurs traits caractéristiques sont une petite tête, un museau pointu, de petites oreilles dressées, une queue relevée et un poil rude. Ils sont dans un état demi-sauvage, très hargneux et d'humeur bourrue. (*Travels in Peru by* Dr J.-J VON TSCHUDI, *translated by* TOMASINA ROSS p. 317.)

fisantes font défaut. L'incurie bolivienne semble ériger ces provinces en autant d'États différents.

Près de Patac-Amaya, nous vîmes un assemblage de curieuses petites demeures cubiques, ruines d'un village des Collas pré-incasiques, désigné plus tard sous le nom d'Aymara. Ces constructions, semblables de loin à des rochers symétriques, étaient de couleur claire, éparpillées dans un champ de buissons nains. Leurs portes en ogive, se faisant face, trouaient les blocs entièrement faits de boue séchée; elles étaient toutes tournées vers le soleil levant. A l'intérieur, le sol remué indiquait de récentes fouilles; des quantités d'ossements et quelques crânes gisaient à l'entour. C'étaient, ainsi que nous l'avons appris depuis, les vestiges des travaux de M. Bandellier, l'éminent archéologue américain.

A l'horizon, on voyait nettement surgir la corne neigeuse de l'Illimani, et sur notre gauche, vers le Pacifique, se profilait le fantôme lointain d'une large montagne blanche, le légendaire Sahama. La croyance bolivienne veut qu'un escalier merveilleux ait été construit par les Incas, montant au sommet même; là reposeraient d'illustres morts. Bien des personnes nous ont affirmé l'avoir gravi, ou, à défaut de leur propre expérience, ont invoqué devant nous le témoignage du « cousin de leur femme », de « l'oncle de leur père » ou de tout autre personnage absent dont la parenté garantissait la véracité. Il est probable que cette étrange route atteignant une élévation de 6.415 mètres n'existe que dans l'imagination indigène, car pendant des milliers de mètres, elle aurait dû traverser neiges et glaces uniquement. Mais il se peut qu'il existe, parmi les contreforts, quelque chemin datant des Incas.

M. Sintitch, le jeune photographe autrichien de La Paz, nous montra de belles vues du Sahama, prises lors de l'ascension qu'il fit de cette montagne, sans avoir toutefois remarqué le fameux escalier, non plus que les tombeaux.

Le soleil dissipe nos mauvaises impressions. Repris par l'attente joyeuse nous contemplons l'Illimani, ce géant qu'on voit de La Paz, « se dresser au bout de chaque rue comme un mur de glace ». Tantôt visible, tantôt caché, il se découvre pour disparaître un instant après derrière un mouvement du terrain; notre curiosité excitée par ses tons de porcelaine s'irrite contre l'aridité désolante qui nous cache l'éblouissante montagne, contre la laideur de la Puna,

LA PUNA

dont l'immensité galeuse se couvre par places de touffes d'herbe grossière, semblables à des boules de chardons.

Nous arrivons pour déjeuner au bourg de Corocoro.

Partout le même abandon attristant, la même absence de vie. On ne voyait de l'hôtellerie qu'une boutique pareille à tant d'autres, une petite chambre basse, dont le mur du fond est garni par des rangées superposées de caisses d'emballage formant rayons, où s'alignent des bouteilles et des boîtes de conserves. C'est ainsi que les magasins boliviens sont aménagés, et cette ingéniosité est naturelle, vu le manque complet de bois et l'excessive paresse du cholo. Où logeait-on les voyageurs ? Probablement dans quelque arrière-cour. Nous ne comptions pas rester longtemps à Corocoro, et il nous suffit de satisfaire notre appétit avec du pain et des conserves, tant notre hâte était grande d'aller en avant. La famille du propriétaire, une vieille métisse avec une collection de belles filles, — des « richardes » assura notre cocher, — se montra fort avenante. L'une d'elles entreprit de nous charmer. C'était une grande créature volontaire, aux belles dents blanches, aux yeux rieurs, sûre de son charme et certaine de sa supériorité en tant que citadine de Cochabamba. Elle demanda : « Vous ne connaissez pas Cochabamba ? Quel dommage ! C'est *mui bonito* là-bas ! Il y a de belles rues, de beaux magasins ! » — « Est-ce mieux que La Paz ? » — « C'est très beau », répondit-elle, sans préciser. Puis elle nous pria, nous ordonna plutôt, de la photographier. « N'oubliez pas de m'envoyer l'épreuve, ils oublient tous, ajouta-t-elle, j'attends, j'attends, mais jamais rien ne vient, vous ne serez pas comme les autres, n'est-ce pas ? »

C'est l'heure des repas : près de leur porte, sous de petits abris en terre glaise collés aux murs des huttes, les Indiennes cuisinent, remuent les soupes, broient du maïs. Dans certains intérieurs on dîne déjà, hommes et femmes formant cercle à part. Plus tard nous apprîmes que cette séparation n'est pas le résultat d'un mépris vis-à-vis du sexe faible, mais bien un vieil usage semblable à celui anciennement répandu chez le paysan français et que l'Indien, fidèlement attaché à la coutume, n'abandonnerait pour rien au monde. Après le repas, tous les hommes s'approchent de la mère de famille pour lui dire : « Merci, Mama ». Jamais ils ne se départiront de cette marque de déférence. Pourtant, si l'on en croit ceux qui ont

longtemps séjourné à La Paz, la famille n'a pas de bases particulièrement morales. Il n'est point rare de voir de vieilles grand'mères décrépites, épousées par de tout jeunes garçons en vue de l'héritage: personne n'est dupe dans ces contrats et les deux conjoints y trouvent leur compte.

Par les rues, des chiens décharnés erraient en quête d une nourriture introuvable; dans quelques coins abrités, on voyait des métiers à tisser et les Indiennes accroupies travaillaient prestement; c'est avec le poil du lama, comme au temps des Incas, qu'on fabrique les étoffes chaudes.

Nous nous acheminons vers la plaza, grand espace libre que domine une église vaste et triste. Il semblerait qu'une couleur uniforme se soit infiltrée partout, ternissant de gris le clair édifice, la haute colline abrupte à laquelle il s'adosse et l'alignement des maisons blanchies à la chaux qui se rangent à l'entour; collées les unes aux autres, toutes identiques, on croirait de longs hangars.

C'est à cet emplacement qu'eurent lieu, il y a quelques années, les scènes horribles que nos amis de La Paz nous ont si tragiquement décrites : le supplice d'un Bolivien ayant vu avant d'être égorgé, son enfant déchiré en deux. Celui d'un autre qui en traversant le bourg, pour se rendre à la capitale, fut saisi et forcé d'avaler quelques lambeaux du corps de son fils qu'on dépeça et fit cuire devant ses yeux! Sinistres récits où le trait dominant est cette cruauté des Indiens qui, déchaînée, ne connaît plus de bornes. En une nuit, tout ce qu'il y avait d'Hispano-Américains dans le village fut exterminé; le prêtre seul échappa.

Corocoro non plus que Sicasica ne nous laisse de regrets.

Cependant le paysage devient vite attachant; des vigognes traversent la Puna, un moment visibles, puis perdues déjà parmi les ondulations des collines. Un petit troupeau s'enfuit tout près de la route : elles passent, corps de lumière et yeux éplorés; fines, rutilantes, insaisissables, — gazelles chimériques et toujours en éveil! La chasse en est difficile, on peut fatiguer un cheval avant de les atteindre, même mortellement blessées : vivante, jamais la vigogne ne se laisse approcher. Elles circulent par troupeaux, sous la garde d'un mâle toujours aux aguets qui, au moindre indice, donne le signal de la fuite.

Après le dernier relais, les mules, ragaillardies, vont d'un bon

pas ; devant nous, une baie s'encadre entre de longues collines et à notre droite, les Cordillères de Cochabamba, formant de ce côté la frontière de la Puna, s'en vont en longue chaîne vers La Paz, pour se perdre dans les puissants massifs de Sorata et de l'Illimani. On aurait cru remonter le lit desséché de quelque fleuve gigantesque. Et, dans ce décor prestigieux, des mirages s'élevaient à l'horizon ; un entre beaucoup nous frappa. C'était une série d'îles si vraisemblables, si simples, que nous voulûmes en faire l'esquisse pour



LA PLAZA DE COROCORO

fixer ce type de vision caractéristique et dont plus tard nous devions retrouver le contour si précis dans les îles du Titicaca.

Bientôt, du reste, tout se disloquait, se fondait en buées et, soudain, de derrière les brouillards émergeait un sommet aigu, puis d'autres luisants de neiges ; l'Illimani réapparut tout entier, plus transparent que jamais. Quelle était la part du mirage dans cette chaîne d'âpres montagnes noyées parmi les nuages, emmitouflées de nuées ?...

Nous approchons d'une nouvelle montée... la chaîne disparaît dans la Puna et de nouveau le chemin se déroule, attristant et laid.

Pourtant l'herbe recouvre le sol naguère pierreux, des prés s'étendent en verdure poussiéreuse, où paissent les lamas, par grands troupeaux bigarrés. La chaleur émousse l'attention ; on somnole, les mules vont péniblement.

Mais voilà que la montée s'aplanit, l'horizon apparaît. Comme une fantasmagorie, surgit une chaîne d'Alpes étincelantes : sommets tranchants, montagnes aveuglantes de blancheur, dômes puissants, elles rayonnent innombrables et crues sur le ciel si bleu, si profond ! Colossales et toutes proches, elles se dressent au bout des pâturages verts et des champs d'or qui se déroulent à présent devant nous. Les unes sont fourchues, d'une façon extravagante, les autres s'érigent en triangle de pyramides égyptiennes ou en coupoles comme d'immenses cathédrales ; les Andes boliviennes sont toutes devant nous, de l'Illimani aux tons d'albâtre, jusqu'au massif plus lointain de la blafarde Sorata. C'est une muraille géante et féerique.

On les dirait, ces montagnes, venant vers nous, en leur farouche beauté, comme d'émouvantes déesses du Nord éveillant un printemps fabuleux !

Jamais pareil panorama ne nous était apparu ; oubliés les maux de tête, la fatigue, la faim ! Les yeux rivés aux Andes ne peuvent s'en détacher. En vérité, nous ne connaissons rien qu'on puisse comparer à cette sublime et soudaine apparition. Toutes les légendes, toute la superstition religieuse évoquées dans l'âme de l'Indien et chez le poète bolivien s'expliquent par de tels spectacles : l'Illimani, dieu à travers les siècles ; son voisin au long plateau de glace bleue que peuplent les morts bienheureux ; l'Huayna-Potosi, séjour des héros ; l'Ilampu, qu'on nomme aussi Sorata, au sommet duquel brille la grande croix d'or que nul n'ose atteindre !...

Autour de nous, tout a changé aussi : la Puna s'est couverte de moissons jaunes ; dans les champs, des Indiens travaillent. Partout grouille la vie : de petits villages apparaissent égayés par l'activité générale, idéalisés par les Andes qui les entourent.

Nous relayons. Mais si le paysage s'est transformé, il n'en est malheureusement pas de même des hommes ? Nous demandons au tenancier de nous donner à dîner, il ne répond d'abord pas, absorbé qu'il est par sa pipe, puis prétend qu'il n'a rien ; il finit

enfin par jeter avec négligence un ordre à une vieille Indienne assoupie au soleil. Elle se lève en grommelant, se dirige au fond de la cour, vers la cuisine, qui sert de salle à manger; nous la suivons.

Le cholo a le mépris de l'argent : son indifférence est réelle, et provient non d'un indomptable orgueil, mais du manque absolu de besoins. Riches ou pauvres, les Indiens vivent toujours de même, ils ne connaissent pas, faute de marchés et d'industries de luxe, la tentation de l'achat; leur torpeur les immobilise dans un demi bien-être dont ils ne désirent point sortir.

La vieille servante a ranimé le feu nourri d'engrais de lama, où chauffe la marmite à soupe : c'est entre deux briques, recouvertes d'une tige de fer, que cette primitive cuisine est établie. Malgré notre faim, nous ne mangeons le repas qu'avec un maigre appétit : il se compose, ce festin, d'un débris malpropre de fromage et de *chupe* trouble, bouillie faite de viande de lama, de pommes de terre, de riz et de haricots secs. Si, d'une façon générale, les mets sont rares, il n'en est pas de même des assaisonnements : chaque auberge en possède des variétés infinies; sauces piquantes et piments à emporter la bouche se mangent avec tout. Quant au vin, on en trouve en abondance; souvent il vient de France et ne coûte guère plus cher que celui du Chili et du Pérou. En général il est à remarquer que dans nombre d'États de l'Amérique espagnole on ne trouve pas les produits indigènes ou ceux des Républiques voisines, tandis que les marchandises étrangères abondent. Pour qui le profit et à qui la faute ?...

Vers la fin de l'après-midi, les montagnes deviennent indistinctes; après les tons rutilants du couchant, elles s'éteignent et se refroidissent de minute en minute. La terre perd ses couleurs vives. Le soir tombe et presque en même temps, la nuit; le froid nous enveloppe, pendant qu'à nouveau et toujours le char à bancs cahote par la Puna redevenue obscure. Les mules n'en peuvent plus; sifflements modulés, habiles coups de fouet, rien n'y fait. L'obscurité règne complète, le ciel est ennuagé et si noir que nous voyons à peine les pierres de la route qu'éclaire notre lanterne. Où sommes-nous? Sous quelles montagnes inconnues, près de quels villages? Le cocher se tait ou ne nous renseigne pas mieux que la veille; le temps s'écoule douloureusement long.

Tout d'un coup, un recul, les mules s'arrêtent. l'homme saute à terre et se met à examiner le sol. « Que fait-il ? — Il a perdu sa route » répond Rahlen à notre interrogation ; « en cet endroit la Puna s'élargit beaucoup, il prétend qu'il est impossible, si ce n'est en plein jour, de s'y retrouver! Nous sommes dans une mauvaise direction. »

Vingt minutes plus tard, seconde halte : une mule vient de s'affaisser de fatigue ; il faut attendre un peu avant que les bêtes puissent continuer, on va au pas.

Vers dix heures, à bout de forces, nous sommes presque décidés à camper, malgré le froid mordant de ces nuits glaciales ; mais le vent s'élève, il faut repartir. Nouvel arrêt : le cocher cette fois arrange quelque chose aux roues ; est-ce un accident ? — « Non, dit l'homme, nous allons arriver à La Paz, il faut mettre le frein. — Où est la ville ? On ne voit rien, demande Rahlen au cholo. — Là, dans le fond du trou ! » réplique laconiquement ce dernier.

Nous nous trouvons sur le bord d'un précipice ; la route y descend suivant une paroi d'entonnoir, perdue bientôt dans la nuit. Alors commence une course affolante : galopant malgré elles, les mules dégringolent comme endiablées, poussées par tout le poids du char à bancs qu'entraîne la pente... Il semble à chaque instant que le véhicule va éclater sous les chocs ; nous nous agrippons aux sièges pour ne pas être projetés, une poussière suffocante nous couvre la figure et, dans ce vacarme de ferrailles et de cris, nous devons avoir l'air d'un char satanique descendant aux enfers ! La course nous semble durer un siècle ! Enfin elle se ralentit, on voit des lumières briller en petites taches jaunes largement étendues devant nous ; des maisons apparaissent isolées, puis plus proches, et bientôt coordonnées en rues ; des arbres aux formes échevelées dépassent de hauts murs. On voit les intérieurs animés des cabarets briller un moment et des têtes se retourner curieusement au bruit de notre passage.

Nous traversons une place ; on monte, on descend des voies invraisemblablement raides, où les mules glissent et trébuchent. Enfin on atteint un chemin pavé et un essaim de gamins bondit derrière la voiture avec l'espoir d'aider au déchargement.

Comme La Paz nous sembla grande ville, quand nous vîmes des silhouettes de cathédrales, des balcons sculptés accrochés à de grandes maisons closes et, ô civilisation ! l'intérieur lumineux

d'une confiserie! Le char à bancs s'arrête devant une maison de bonne apparence : c'est l'hôtel. Le propriétaire, notre dépêche d'Oruro en mains, sort du bar luisant dont on aperçoit les zincs frottés et les tables astiquées. Ahuris et enchantés, nous nous laissons guider vers notre logement. Quel confort délicieux, après deux jours de privations. Une chambre éclairée par une lampe cossue, des meubles de salon bourgeois, lorsque nous nous attendions à une auberge malpropre ou à la promiscuité d'Oruro ! Tout est chaud, réconfortant, intime!

Bientôt un souper est servi, il nous semble que ce soit le meilleur que nous ayons jamais mangé : puis, exténués, courbaturés mais ravis, nous nous endormons, jusqu'à ce que le lendemain le soleil de dix heures vienne nous éveiller.





LA PAZ



SAINTE-THÉRÈSE

Chapitre VIII

LA PAZ

La première impression que l'on éprouve devant La Paz est riante, pittoresque. Le temps est beau : dans l'air limpide, les badigeonnages des maisons brillent de couleurs éclatantes ; des façades mauves, oranges, bleues et vertes alternent leurs taches vives. Beaucoup d'Indiens, et fort peu de gens en costumes européens. De temps à autre, un cavalier passe avec un grand cliquetis d'éperons, un troupeau de lamas arrive. grave : aucun véhicule ! La Paz ne possède que deux voitures : celle du Président de la République et celle de l'archevêque. Les dames circulent peu, seulement pour aller à l'église, et, de temps à autre, à la promenade du Prado. Les rues montent et descendent, au gré des crêtes sur lesquelles elles sont bâties ; l'irrégularité du terrain est telle qu'il n'a pas été possible de trouver un emplacement où installer un jeu de tennis. Quand on doit prendre

la poste, il faut aller la chercher à pied tout au bout de la ville. Aussi notre arrivée, la veille au soir, fut-elle un événement !

Nous sortons... Quel mélange intime d'éléments indigène et européen ! on dirait une ville d'Espagne que les Indiens auraient envahie. Notre hôtel est dans la voie centrale, au coin de la plaza verdoyante, coquette, où, enfouie sous de jolis massifs, clapote une grande fontaine de style rococo. Les échafaudages grandioses du futur palais présidentiel et de la future cathédrale s'élèvent autour. Près de l'hôtel se groupent les principaux magasins, abrités par d'élégantes marquises en coutil rayé. Là, de grands tambours pour processions voisinent avec les parfumeries où se vendent de fausses marques européennes ; on trouve un peu de tout dans ces boutiques, et, à part une carte de la Bolivie que nous avons cherchée en vain, nous y fîmes tous les achats nécessaires.

La Paz est bâti sur quarante monticules : aussi n'est-ce que montées et descentes continuelles. Rares sont les rues où l'on puisse marcher à plat ; il faut en général choisir entre une dégringolade vertigineuse et une montée à pic. Certaines maisons, pour suivre l'inclinaison du terrain, ont trois étages d'une part et un rez-de-chaussée de l'autre. En descendant vers les faubourgs, on voit devant soi le trottoir que l'on suit se couper au-dessus du rouge parterre des toits de la ville basse. Il semblerait que l'on approche d'un précipice, qu'une échelle seule peut vous y conduire, et c'est en effet avec une raideur d'escalier que le chemin continue.

Il est impossible de circuler rapidement ; presse-t-on le pas, un essoufflement vous arrête, le cœur se met à battre et chacun s'en va forcément d'une démarche grave, sauf pourtant les Indiens qui, eux, ne souffrent pas du sorroche !

On dirait la ville construite au fond d'un vaste cratère : une enceinte de 1.600 pieds environ l'entoure en demi-cercle et la protège des vents du nord-ouest ; c'est là que serpente notre route de la veille. Ailleurs, la vue s'ouvre sur le majestueux Illimani (21.015 p.) (1), trônant à vingt-cinq kilomètres d'ici au fond de sa vallée aux ombres violettes. De chaque rue s'ouvrant à l'orient, on le voit qui s'encadre entre les maisons, silhouette blanche de forme arrondie, semblable à quelque monstre accroupi. De longs glaciers obliques

(1) Altitude indiquée par Sir Martin Conway, qui fut le premier à gravir l'Illimani.

strient ses flancs, tous chassés dans la même direction, comme par un gigantesque ouragan. L'Indien aime cette montagne, la vénère et la craint comme un dieu. Nous fûmes un peu déçus de voir l'Illimani si lointain : d'après les récits, nous l'aurions cru aux portes mêmes de la ville. Pourtant, si La Paz ne vit pas à l'ombre



L'ILLIMANI VU DE LA PAZ

de l'Illimani, comme Zermatt au pied du Matterhorn, il fait encore assez belle figure dans le paysage !

Aujourd'hui, dimanche, est jour de marché. Les fleurs sont aimées à La Paz, et c'est un plaisir inattendu que de flâner parmi des étalages improvisés surchargés de pots de géraniums, de rosiers et de liserons. Moins cette note jolie, l'aspect est le même qu'à Oruro, si ce n'est plus de liberté et de cosmopolitisme. Ici, comme là-bas, on voit de riches métisses parader en costumes bouffants : elles sont couvertes de bijoux d'argent martelé et de filigranes d'or.

L'abondance exceptionnelle et la grosseur de leurs perles nous parurent fabuleuses jusqu'au moment où nous apprîmes qu'infestées déjà de goûts européens, les cholas ne dédaignaient pas le toc. L'orgueil principal de ces femmes réside dans leurs bottines qu'elles veulent excessivement ornées et munies de talons Louis XV. Ce sont de vrais objets d'art que ces chaussures enrubannées et ouvragées, en cuir fin et de couleurs voyantes. Nous achetons quelques épingles d'argent à tête en forme de cuillère, semblables aux *topos* portées par les nobles femmes Inca; elles servent ici à rattacher les *robosas*, sortes de châles dont l'Indienne ne se sépare jamais.

Aux seuils des maisons, les vieilles sont assises, vendant coca, douceurs, bonnets tricotés, un tas de petits riens appréciés des indigènes; d'autres causent ou sommeillent.

Voici, sous le porche d'une grande demeure espagnole, l'établissement d'un tailleur; nous nous arrêtons devant le mannequin recouvert d'un beau vêtement voyant. « Est-ce un costume aymara? » Le tailleur répond affirmativement et nous explique que c'est un habit de danse. Pourtant, d'où lui vient cet air familier? Le boléro soutaché, le pantalon curieusement évasé sont éloquents! C'est un pur costume espagnol, et nous nous rappelons alors qu'après la grande insurrection de Tupac-Amaru, l'habillement du maître devint la livrée de l'Indien.

Bientôt, nous sommes aux confins de la ville : les maisons cessent brusquement; nous passons un grand hangar fermé, le cirque de taureaux. Après quelques minutes sur une route encaissée par de hautes murailles de terre durcie, nous débouchons en plein champ; la campagne s'étend, cultivée et riante; on domine toute la tortueuse vallée du rio La Paz, chemin naturel qui conduit à l'Illimani. A notre gauche, un sentier monte vers un lointain col vert, c'est la route des Yungas, la province tropicale; les lamas et les ânes la suivent en caravanes lentes. Derrière nous, les toits rouges de la ville grimpent le long de la pente, descendent en cascades vers de profonds ravins, s'amoncellent au creux des vallons et remontent encore les uns sur les autres jusqu'au faîte des collines. De nombreuses églises émergent, massives et blanches. Au milieu de ce tumulte rouge, des bouquets d'eucalyptus, des saules verdissent en jardins éparpillés. Au-dessous de nous les confins de La Paz se groupent autour de l'Allameda, tout en bas située au

seuil même de la vallée de l'Illimani. C'est une imposante avenue, bordée d'arbres séculaires, la seule promenade de La Paz. Nous revenons sur nos pas, puis, trébuchant par les rues en pentes raides, nous l'atteignons enfin, la bienheureuse avenue où l'on peut marcher d'aplomb ! La musique joue ; il y a foule ; beaucoup de chapeaux à haute forme et peu de mantas, les dames se font rares en public. A l'entrée de l'avenue s'élève un buste du maréchal Sucre, de fine et sympathique physionomie ; à l'autre extrémité, formant contraste, est un pavillon-portique, style XVIII[e] siècle, aux murs intérieurs peints de paysages fantastiques, rongés par l'humidité.

Fondée quelques années après la conquête (1549), par le capitaine Alonzo de Mendoza, La Paz n'était primitivement qu'un village indien, Chuquiabu (1) ; ce nom, après les guerres civiles qui ensanglantèrent le début de l'invasion, devint celui de Nuestra Senora de La Paz pour commémorer la paix définitivement rétablie entre les différents partis espagnols. Grâce à son isolement, — de trente-cinq à quarante jours à cheval de la côte, — la ville ne joua qu'un médiocre rôle sous le régime colonial. Jusqu'en 1780 on n'en parla guère, mais à cette époque la cité se couvrit de gloire en soutenant un siège resté célèbre : Tupac-Amaru, chef de l'insurrection indigène, était un adversaire redoutable et la terreur de tomber aux mains des assiégeants, exaspérés par plus de deux siècles de tyrannie, donnait du courage à chacun. Le commandant Sebastiano Segurola parvint à résister jusqu'à l'arrivée des renforts envoyés par le vice-roi de Buenos-Aires. En 1809, La Paz se signala par un soulèvement métis contre la domination espagnole, le premier du continent ; toutefois le vice-roi de Lima parvint à rétablir l'ordre. Enfin vint la guerre de l'Indépendance (1825), après laquelle la ville prit le nom de La Paz de Ayacucho.

On se plaint à juste titre du mauvais choix qu'ont fait les Espagnols en édifiant La Paz sur un terrain aussi particulièrement accidenté et de climat malsain. En descendant la vallée de l'Illimani, ils auraient pu sans peine trouver un emplacement plus propice, entièrement abrité, très fertile et jouissant d'une température douce, presque tropicale ; partout ailleurs l'altitude ne se serait pas fait

(1) Chuquiabu provient de la corruption des mots *choque-yapu* ce qui signifie *champ d'or* en aymara. Avant la conquête, les torrents des alentours étaient riches en paillettes d'or, maintenant on n'en trouve que fort peu.

sentir de manière aussi pénible ; la pneumonie aurait été rare, tandis qu'à La Paz, par suite des grands écarts de température, elle est très répandue. L'excessive chaleur des journées est suivie de nuits glaciales pendant lesquelles le voisinage immédiat des neiges andines paralyse absolument l'effet de la situation équatoriale de la ville (16° sud). En outre, les vents froids et les pluies abondantes amenées par l'évaporation des régions humides des Yungas éprouvent beaucoup les habitants.

Contrairement à ce que l'on attendrait de sa situation, La Paz prospère ; elle est même actuellement la plus populeuse cité bolivienne (60.000 hab.) (1). Cela tient à sa position géographique, près de la frontière, non loin du lac Titicaca, dont la navigation, monopolisée par une Compagnie anglaise *(The Peruvian Corporation)*, est régulière et correspond à la côte par le chemin de fer de Puno. La Paz jouit ainsi d'avantages qui en font une ville à peu près civilisée. Son commerce consiste principalement dans l'échange des denrées étrangères, articles d'usage et de luxe, contre les produits des Yungas et l'exportation des minerais. Les sables du Maipiri et du Tupuani recèlent des paillettes d'or ; on en trouve aussi dans le Potopoto, torrent de l'Illimani et affluent du rio La Paz, mais l'exploitation minière ne peut être considérée comme brillante.

Quant aux Yungas, c'est une région fertile par excellence : le café y croît de façon remarquable et bien que le grain en soit petit, il possède une saveur qui le fait universellement rechercher des connaisseurs (2) ; on y cultive spécialement (3) la coca et la quinine. La coca est consommée en grande partie dans la Bolivie même, il s'en exporte pourtant beaucoup pour les besoins pharmaceutiques : chacun connaît les puissantes propriétés stimulantes de cette feuille. La coca est un buisson rappelant l'oranger ; les fleurs sont blanches, les feuilles d'un vert brillant. La cueillette, effectuée par les femmes et les enfants des *fincas* (fermes), a lieu trois fois l'an et seulement sur les plantes ayant au moins deux ans. La

(1) 445.616 habitants dans tout le département (1900), tandis que le département de Cochabamba n'en a que 328.163 (*The statesman's year book 1906*).

(2) Le café donne encore d'excellents résultats à 1.500, 1.800 mètres, altitude où la canne à sucre, l'Arracacha, la Yuca (Manioc), la Patate et bien d'autres plantes alimentaires prospèrent également. (A. GRISEBACH citant M. ANDRE, *op. cit.*, p. 653, tome II).

(3) Toute la Bolivie produisait en 1903, 211.595 kilogrammes de coca et les 3/4 provenaient des Yungas *(The statesman's year book 1906)*.



RUE DE LA PAZ

qualité de la récolte dépend de la rapidité avec laquelle les feuilles ont été séchées; si l'humidité les atteint, elles prennent une teinte brunâtre et perdent de leur valeur. Ce que l'on appelle le premier choix doit être d'un beau vert. Pour l'expédition, on les enferme dans des sacs de peau humide, que l'on coud et qui, se rétrécissant au soleil, font de la coca une masse compacte. Ces ballots pèsent deux arrobbas (50 livres), charge d'un lama vigoureux. On estime la coca bolivienne comme la meilleure; elle fournit jusqu'à un pour cent de cocaïne, tandis que celle de la Jamaïque n'en donne que 0,26 0/0 (1). Les conditions climatériques nécessaires au développement de la plante, entre autres la chaleur humide sans trop de soleil, se trouvent réunies dans les vallées des Yungas. Très appréciée avant la conquête, la coca était d'un usage général (2) et l'on attribue à ses effets la vitesse inouïe des courriers royaux. De nos jours l'habitant de la Puna la mâche en y mêlant une petite quantité de chaux ou de cendre de *quinoa* pour provoquer la salivation. Prise sans excès, c'est un médicament bienfaisant : elle dissipe la faim, soutient et remonte les forces, aiguise les sens; développe les capacités physiques et intellectuelles, permet en un mot de supporter sans fatigue d'incroyables labeurs. En abuser est cependant dangereux, et l'on prétend qu'un *coquero* (cocaïste) devient à la longue une créature plus abjecte encore que le fumeur d'opium (3). Dans les Yungas on évalue la production annuelle de la coca à 2.250.000 bolivianos (4).

La quinine était un des principaux articles de l'exportation bolivienne, avant la concurrence faite par les nouvelles plantations anglaises des Indes et de Java qui firent baisser les prix de vingt à trois francs le kilo.

(1) A. Gauthier, *Les Régimes*.

(2) « Les Indiens l'appelaient *cuca*; les Espagnols *coca*. » (Garcillasso de la Vega, *op. cit.*, livre VIII, chap. xv.) « Les Indiens l'aiment si fort qu'ils la préfèrent à l'or, à l'argent et aux pierreries. » (R. P. Blas de Valera, cité par Garcillasso). L'Inca portait toujours une provision de coca sur lui, renfermée dans une bourse carrée tricotée par les vierges choisies de Cuzco. (Garcillasso de la Vega, liv. IV, chap. ii.)

(3) Von Tschudi dit qu'on reconnait un *coquero* au premier coup d'œil : « Démarche incertaine, le teint jaune, yeux ternes entourés de bistre, lèvres tremblantes et pâles, les gencives verdâtres et l'haleine forte ». (J.-J. von Tschudi, *op. cit.*, p. 450). Plus loin il ajoute pourtant que les effets de la coca, prise en quantité modérée, loin d'être nuisibles sont au contraire très favorables à la santé. Tschudi considère une once de coca par jour, comme étant la dose permise.

(4) *The statesman's year book*, 1904.

L'arbre à quinine pousse sur le versant des Andes, à une altitude de 1.200 à 1.800 mètres (1). Les espèces en sont diverses et varient entre cinq et trente mètres de hauteur. Ces arbres prospèrent dans une grande partie du continent, du Venezuela à la Bolivie centrale, mais ainsi que pour la coca, c'est le produit bolivien qui est préféré aux autres.

La légende prétend que les Incas connaissaient déjà les vertus de la quinine, mais au début de la conquête ses effets bienfaisants auraient été soigneusement cachés aux Européens. Ce ne fut que vers 1630 qu'on la cultiva à Lima (2). Grâce à son emploi la femme du vice-roi, la comtesse Chinchon fut radicalement guérie d'une dangereuse fièvre intermittente. Elle envoya l'utile écorce en Espagne (1639) où elle fut connue sous les noms de « Poudre de la Comtesse » (3) ou de « Poudre des Jésuites ». Malheureusement, la quinine n'obtint qu'un médiocre succès; on ne savait ni s'en servir ni distinguer ses différentes propriétés. Vers 1682, seulement, l'usage en devint général. Louis XIV souffrant d'une fièvre intermittente fut guéri par la drogue mystérieuse de l'Anglais Talbot. Le roi acheta pour quarante-huit mille livres le secret de cette médecine, qui n'était qu'une teinture de quinine très concentrée. Le remède, reconnu efficace, devint alors d'emploi courant (4).

A ces produits, il convient d'ajouter le caoutchouc, dont l'extraction prend d'années en années plus d'importance. C'est le long du Béni et de ses affluents, particulièrement dans le bassin du Madre de Dios, que son exploitation est la plus florissante. On peut prédire un avenir brillant à cette industrie qui ne date que de 1883,

(1) La quinine ou *cinchona* se trouve dans la région nommée *Ceja de la montaña*. Cette ceinture forestière (1.527 à 2.436^{m}) renferme les végétaux les plus spéciaux, parmi lesquels les Cinchonées figurent comme la forme arborescente la plus remarquable (Grisebach, *op. cit.*, tome II. p. 624). Les limites altitudinales dans l'enceinte desquelles la cinchonée se présente particulièrement (versant est de la Cordillère Orientale) sont de 1.526 à 2.436^{m} d'altitude. Elles ne descendent pas aussi bas que les fougères arborescentes, *ibid.*, p. 636).

(2) On prétend que les Jésuites, ayant retrouvé un secret des Incas, découvrirent la quinine. On nomme aussi un certain Don Juan Lopez Canizares, auquel un Indien, corregidor de Loja, aurait révélé les vertus de l'écorce. D'après une troisième version, on aurait connu la quinine par un Indien de Quito.

(3) En souvenir de la gracieuse patronne de l'arbre à quinine le savant botaniste Linné le nomma *Cinchona*.

(4) E. W. Middendorf, *Peru, op. cit.*

les forêts boliviennes étant plus riches encore que celles de l'Amazonie, en arbres à caoutchouc (1).

Les Yungas (2) semblent un pays paradisiaque : leur beauté parle à l'imagination, et la lecture d'un simple manuel géographique y attire déjà. A deux journées de La Paz, on se trouve en plein pays tropical. La route suit, par des lacets vertigineux, les contreforts abrupts des Andes ; la descente est rapide, mais plus rapide encore, le changement de paysage. La forêt devient de plus en plus dense, les arbres précieux, splendides et étranges y abondent ; colibris, perroquets, immenses papillons aux couleurs infiniment variées en égayent l'ombre chaude... Des caravanes de robustes ânons, de race indigène, circulent continuellement entre les fincas et la capitale.

Le grand contraste entre la Puna et les Yungas est encore accentué par l'aspect des habitants ; d'apparence remarquablement sympathique, ils sont bien faits, élancés, et de caractère agréable. C'est une race absolument distincte de celle des lourds Aymaras (3).

Quel est l'avenir probable de la Bolivie ? Doit-elle l'attendre d'une guerre dispendieuse qui lui rendrait ses ports ? Le pourrait-elle seulement ? Tandis que les révolutions intérieures l'absorbent, ses voisins s'affermissent. Aussi les Boliviens clairvoyants ont-ils depuis longtemps tourné leur attention vers le système amazonien. Les régions tropicales de la Bolivie sont vastes ; de grands fleuves la rattachent au bassin de l'Amazone : le ruisseau de La Paz devient le fameux Béni ; autant de routes vers l'Atlantique, c'est-à-dire vers le commerce direct avec l'Europe et l'Amérique du Nord. Serait-il réservé à la Bolivie de devenir un grand pays commercial ? Qui sait ? La difficulté réside surtout en obstacles naturels tels que l'accès difficile des rivières et l'impossibilité de naviguer sur certains fleuves, si considérables qu'ils soient ; le Madere, par exemple,

(1) La Bolivie produit actuellement pour 2.977.819 bolivianos de caoutchouc (*The Statesman's year book, 1906*).

(2) Le mot *Yungas* voulait, à proprement parler, dire : « tropiques », mais à présent on désigne spécialement sous ce nom une des provinces de la Bolivie.

(3) Le caractere aymara a été de tout temps assez inférieur ; l'Inca Huayna-Capac, juste envers tous ses sujets, fut forcé de faire travailler les Indiens de Chuqui-Apu (La Paz), sans leur octroyer de jours fériés, « parce que, dans les régions où ces Indiens avaient des fêtes, les hommes ne songeaient qu'à faire du scandale et à séduire les femmes. » (Cieza de Leon *Second Part of the Chronicle of Peru., op. cit.*, p. 201.)

a de nombreux rapides qu'il faudrait contourner en chemin de fer. On rêve d'une voie ferrée, traversant toute la largeur du continent, allant de la Bolivie aux bords de l'Océan Atlantique, mais ceci n'est qu'utopie, étant donné la pauvreté du pays.

Faute de mieux le président Pando s'est activement occupé d'explorer les régions tropicales. Pendant notre séjour à La Paz (1), on attendait son retour du Béni, d'où il ramenait mille hommes sur les quatre mille qui, quelques mois auparavant, composaient son escorte. Avant d'être chef de la République, Pando suivit comme officier ingénieur, une expédition topographique organisée par l'Anglais Georges Earl Church, pour déterminer les affluents de l'Amazone. Il était donc à même de juger des difficultés qui l'attendaient dans son expédition et s'il n'avait pas craint de sacrifier tant de vies, c'est qu'il trouvait le but à atteindre suffisamment important. Le président José Manuel Pando était un homme supérieur, très intelligent, ferme et éclairé, il appartenait au parti libéral (2). En 1899, il s'empara du pouvoir que détenait alors le président Dr Don Alonzo, représentant des conservateurs-cléricaux et appartenant à ce clan de familles aristocratiques, grands propriétaires fonciers, qui sont, pour ainsi dire, les maîtres de la Bolivie. Avec la présidence de Pando. une ère nouvelle commença, mais sa victoire eut un côté fâcheux : il la dut au concours d'un nombre considérables d'Indiens. qui prirent pour la première fois conscience de leur vraie force. Jusqu'alors ils s'étaient vus écartés de toute participation politique, les révolutions ayant toujours été militaires. Aujourd'hui, le gouvernement doit compter plus que jamais avec la masse indigène et il a fort à faire pour la maintenir dans l'ordre.

Les Indiens peuvent se diviser en deux catégories. Le fermier des grandes fincas, administrées entièrement par un intendant, un majordome (représentant du propriétaire) — et l'Indien de la *puebla*. Ce dernier a plus de liberté. Il est membre d'une communauté villageoise ; la terre appartient à toutes les familles qui la travaillent en commun. Ils choisissent eux-mêmes un *alcalde*, qui a pour tâche le partage des terres et le droit de

(1) Mai 1903.

(2) Le président Pando est remplacé actuellement par le colonel Don Ismael Montes dont l'élection a été prolongée jusqu'en août 1909.

juger les questions intérieures. Un *corregidor*, dépendant du sous-préfet, est chargé de la haute surveillance, et perçoit les impôts.

Les besoins matériels de l'Indien sont fort simples. Sa nourriture, presque entièrement végétarienne, consiste en haricots, pois secs, quinoa, blé, maïs et pommes de terre conservées de mille manières ingénieuses : tantôt desséchées au soleil pour être coupées en morceaux, tantôt gelées, elles forment la base de l'alimentation ; le gel permet de mieux les conserver, mais les rend compactes et de saveur insipide. Du reste, elles sont ainsi très appréciées des indigènes, qui préfèrent de beaucoup les *chuños*, pommes de terre gelées, aux légumes frais, — on en fait donc une grande consommation (1). Ajoutez à cela, quelques tranches de *charqui*, viande séchée en plein air, et les piments indigènes, rouges et verts, l'*aji* et le *locoto* qui sont mêlés à tous les plats. Rarement de la volaille, du lama ou du mouton frais font diversion dans ce maigre ordinaire. Comme luxe : la chicha de maïs, qui enivre, et la coca, qui soutient : continuellement les indigènes en mâchent, au travail comme au repos ; et c'est à l'abus de cet excitant qu'on attribue leur dégénérescence intellectuelle, une incontestable cruauté et l'immoralité la plus scandaleuse (2).

Pour les Indiens, il n'est pas question de vote, puisqu'il faut, pour être électeur, jouir d'un revenu annuel de deux cents bolivars, se trouver propriétaire foncier ou possesseur d'immeubles suffisants. En outre, le votant est tenu de savoir lire et écrire, et, bien que l'instruction soit obligatoire, peu d'Indiens peuvent satisfaire à cette condition. Les banqueroutiers, les employés de commerce et

(1) Nous lisons chez CIEZA DE LEON (*Second Part of the Chronicle of Peru, op. cit.*, chap. XVIII) et chez GARCILLASSO DE LA VEGA (liv. VII, chap. X) que l'habitude de geler les pommes de terre était déjà en usage avant la conquête. Certaines provinces payaient leur tribut annuel à l'Inca avec le *chuno*. Dans son pays d'origine la pomme de terre se nommait *papa*, nous apprend GARCILLASSO.

(2) CIEZA DE LEON dit que les femmes Collas (Aymara) pouvaient être licencieuses avant leur mariage, mais qu'elles étaient punies de mort si, après avoir été livrées à leurs maris, elles se rendaient coupables d'infidelité (*Travels of* CIEZA DE LEON, *op. cit.*, p. 363). GARCILLASSO DE LA VEGA parle en ces termes des Collas : « A ces sottises (adoration des lamas, particulièrement des blancs) ils joignaient une si grande brutalite que dans plusieurs provinces des Collas, on permettait aux filles de s'y prostituer à tout venant, avant que d'être mariées, de faire avec leurs corps tous les tours de souplesse et toutes les débauches imaginables. On y portait l'infamie a tel point que les plus dissolues trouvaient à se marier plus tôt que les autres, et que l'excès du vice y passait pour une très haute vertu. » (*Op. cit.*, Liv. II, chap. XIX.)

d'une façon générale tous les salariés sont également exclus du droit de vote : les premiers parce que, n'ayant pu mener leurs propres affaires, on suppose qu'ils ne sauraient mieux décider de celles de la patrie, les autres pour ne pas être tentés de subordonner leur voix aux opinions du maître. Telle qu'elle est actuellement, la constitution bolivienne favorise les classes riches : tout dépend des revenus ; par exemple, pour être membre de la Chambre Représentative il faut posséder quatre cents bolivars de rente, et pour être sénateur, huit cents.

Que dire de la caste dirigeante en Bolivie? Cléricale, militariste, elle est hostile à tout progrès, abhorre les étrangers et pressure les Indiens qu'elle traite en esclaves. On y est orgueilleux, exclusif, on ne s'y marie qu'entre soi et l'on vit dans les villes de l'intérieur, principalement à Cochabamba. De temps à autre on s'embarque pour l'Europe où l'on goûte fort les plaisirs de Paris et les élégances de Biarritz...

Bibles et Evangiles sont traduits en aymara; toutefois les Indiens du Haut-Plateau ont encore plus de confiance en leurs sorciers : le taïta est vénéré comme dispensateur des grâces célestes, mais il est loin d'avoir l'autorité du *collaghuaya,* l'oracle indigène (1). Celui-ci est nouvelliste, colporteur, docteur et devin. Il joue aussi un rôle politique : ses constantes prédictions, annonçant la venue d'un Inca libérateur de la race opprimée, entretiennent l'exaltation nationaliste. L'Indien, d'esprit conservateur, a toujours gardé le culte idéal du règne des fils du Soleil, alors qu'il était fermier d'un dieu dont la sollicitude le protégeait. Par tradition fidèle il rêve de l'heureux temps où personne ne mourait de faim, où chacun était chaudement vêtu et où la vie souriait à tous! Dans cette idée, toute l'existence des temps incasiques est absolument présente et familière à l'Indien moderne.

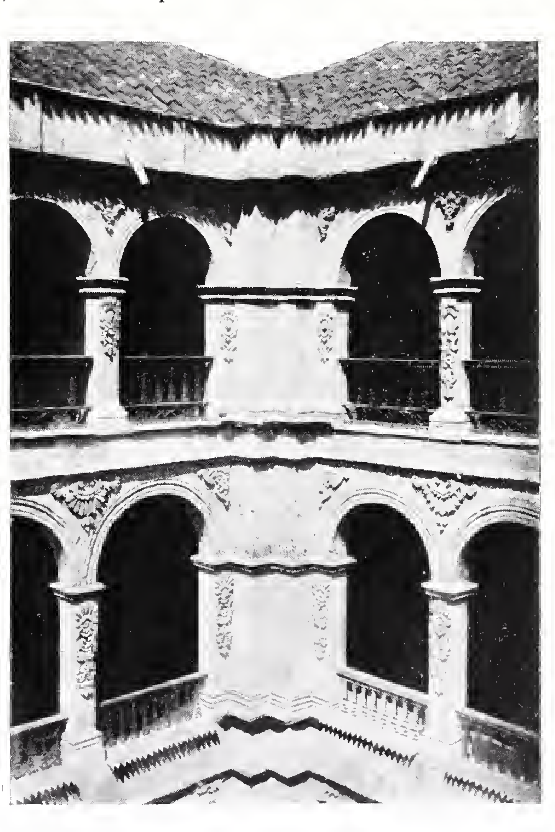
Le collaghuaya, dans un village indigène, est arbitre des querelles ou des affaires litigieuses; diseur de bonne aventure, pourvoyeur de philtres d'amour, ménestrel, conteur, marchand,

(1) Zegarra, auteur d'une traduction du drame quechua *Ollantaï,* dit qu'il existe aussi dans les montagnes de Cuzco « certains guérisseurs, sortes de médecins indigènes qui, ayant conservé le secret traditionnel d'une foule de remèdes, opèrent des cures qui sont l'étonnement des docteurs des Facultés ». (Zegarra, *Ollantaï, op. cit.*, p. XIX.)



FEMME AYMARA DE LA PAZ

vétérinaire, homme à recevoir toutes confidences..... Cependant il se distingue surtout comme médecin : il soigne à l'aide d'herbes, de plantes séchées dont il porte toujours une cargaison ; ses connaissances botaniques sont très étendues, mais, en ceci il garde un secret absolu. Son savoir est parfois stupéfiant : ses guérisons seraient, dit-on, miraculeuses ; on conte que certains docteurs venus d'Europe pour soigner un malade, l'auraient trouvé rétabli par l'emploi d'une seule de leurs drogues. D'où tiennent-ils cet art? Personne ne le sait au juste, probablement de traditions autochtones transmises de père en fils. Tous sont originaires de la province andine de Munaecas voisine de La Paz (1). Les collaghuayas constituent sans doute, un des nombreux vestiges de l'organisation inca où les diverses professions étaient immuablement attachées aux mêmes familles, ce qui peut expliquer et justifier l'excessive habileté de ces fils de Santiago, comme les surnomment maintenant les indigènes. Saint Jacques est le saint par excellence de la Bolivie : il est donc naturel qu'il y soit le patron des hommes les plus respectés, preuve encore, — en passant, — de l'habileté avec laquelle le catholicisme a su s'insinuer dans l'âme de l'Indien. On se rend compte ainsi du pouvoir de certains prêtres catholiques sur ce peuple illettré, opprimé et déjà superstitieux de nature.



PATIO DE L'HÔTEL

Quelques visites indispensables et nous rentrons à l'hôtel comme à un séjour familier, presque cher. En vérité, cet hôtel est le plus

(1) Près de la ville de Curva.

sympathique, si ce n'est le meilleur, de tous ceux que nous avons habités en Amérique. Établi dans l'ancien palais gouvernemental fondé en 1775, il possède un cortil remarquable, au second étage duquel, construite sur une terrasse, se trouve une petite salle à manger, window clair aux légères draperies chinoises. Partout, des fleurs, des plantes grimpantes, des roses et des géraniums éclatants qui envahissent les balustrades et les murs. C'est original, gai, parfumé.

Sitôt rentrés, plusieurs reporters nous assaillent, heureusement Rahlen est là! Le seul journal un peu important de La Paz est l'*El Comercio*, titre très en faveur par tout le continent. Malheureusement, les fonds manquant partout en Bolivie, les nouvelles étrangères de première source y font défaut ; seuls, sont insérés des télégrammes de Lima et de Valparaiso.

Voici que des bandes de marchands à l'affût nous entourent : on nous offre des tapis de chinchilla, des peaux de jaguar, des bijoux douteux et des antiquités. Mais il faut dire à l'honneur des Boliviens qu'ils n'insistent pas. Nous n'achetons que peu de choses, les peaux sont trouées, les antiquités ne tentent pas notre curiosité : on nous montre des théières récemment fêlées et cabossées, des bouts de lances, puis des débris d'anciennes poteries.

Le soir, nous eûmes la bonne fortune de faire la connaissance de M. Adolphe Bandellier, l'éminent archéologue qui, depuis des années, étudie la Bolivie préhistorique. Ses remarquables travaux, au Mexique et à Lima, l'ont fait apprécier du monde savant. M. Bandellier est délégué par le musée de New-York pour faire des recherches et des fouilles ayant trait aux ancêtres des Aymaras. D'après les récents ouvrages sur la Bolivie, nous avions appris à connaître M. Bandellier ; il nous semblait à présent étrange de le voir devant nous en chair et en os, tant on s'habitue à considérer comme appartenant un peu à la fiction ceux dont parlent les livres.

M. Bandellier est un homme âgé, mais d'esprit jeune et actif. Causeur brillant, son ironie déroute et son indulgence charme. Personne n'est plus érudit et ne l'est d'une manière aussi agréable. Partageant sa vie entre ses fouilles et ses écrits, il a acquis cette sérénité que donne le travail; de suite, on se sent à l'aise avec lui, et, au bout d'une demi-heure, nous étions amis.

Nous passons la soirée chez M. Bandellier, à l'hôtel, où depuis

quelques années il habite avec sa jeune femme. On ne pouvait croire que M[me] Bandellier, si jolie, si fragile, fût la compagne aussi courageuse que savante à la collaboration de laquelle l'infatigable chercheur doit tant de brillantes découvertes. Les heures passaient, rapides. Quittant une légende pour un fait, énonçant les hypothèses des autres, puis ses propres conjectures, M. Bandellier évoquait devant nous la vie de ce mystérieux passé bolivien, éclairant nos notions assez élémentaires de données curieuses, précises, étonnamment plausibles.

A nos questions, M. Bandellier répondit, ironique :

« — Vous avez lu Prescott, Squier et les autres, et vous en savez plus long que moi, parce que, moi, je ne sais rien, rien; du moins, rien de précis; je découvre des faits, je vérifie la source des légendes, j'inscris mes déductions, mais je ne veux pas lancer de théorie! » Après cette boutade, notre interlocuteur poussa un soupir et se mit à conter.

En vérité, qu'elle est fragmentaire l'histoire de cette civilisation bolivienne! Les Aymaras, race lourde, comparée aux élégants Quechuas du Pérou, n'aimaient pas les arts; leurs superstitions étaient sans nombre, leurs dieux vagues et lointains, les dieux de la nature : fleuves, sources et montagnes. L'Illimani, Sorata, Sahama, tenaient le premier rang. Le soleil ne devint déité qu'avec les Incas. Les Collas vénéraient aussi la lune décroissante, et le grand Lama Blanc, protecteur céleste des troupeaux. D'après M. Bandellier, la vie actuelle des Aymaras doit être presque identique à celle des siècles écoulés. Quant au fils du Soleil, à Manco-Capac, M. Bandellier pense que, semblable aux autres réformateurs, ce fut un homme supérieur, originaire du pays. Notre hôte s'amusa fort quand nous lui dîmes qu'après avoir lu les diverses provenances de Manco-Capac, successivement fils du premier empereur chinois de la dynastie de Yen, Phénicien ou Scandinave, nous trouvâmes chez Mrs. Mulhall qu'il était Anglais (1).

M. Bandellier défend les Espagnols : selon lui, leurs lois

(1) « Son vrai nom était *Ingasman-Cocapac* ou le « florissant étranger », qui fut changé en Ynca Manco-Capac, le mot Yngasman etant considéré comme une corruption d'Anglais » : (Englishman). (*Between the Amazon and the Andes by* Mrs. Mulhall, 1889, p. 143. Le consciencieux Clements Markham regarde cette hypothèse comme extravagante, pourtant il la mentionne sur l'autorité de Sir Walter Raleighr. *Cuzco and Lima, by* Clements Markham, p. 102).

étaient sages, beaucoup auraient été admirables, si on avait veillé à ce qu'elles fussent appliquées. Il croit en outre pouvoir laver les conquérants d'un de leurs plus grands crimes : celui de la dépopulation, qu'il attribue à des guerres successives advenues avant la conquête.

Au prix de quels dangers, de quels constants efforts, de quelle indomptable et patiente volonté M. et Mme Bandellier sont-ils arrivés à reconstituer tant de lacunes historiques? Leurs plus pénibles souvenirs se rapportent aux îles du lac Titicaca, berceau légendaire des Incas.

L'île principale est actuellement un endroit exclusivement prohibé ; les deux gouvernements bolivien et péruvien en revendiquent la possession et, conséquence inévitable, en interdisent l'abord jusqu'à jugement complet du différend. Les bateaux qui font le service du lac Titicaca passent au loin. Ce n'est que par la presqu'île de Copacabana qu'elle peut avoir quelques communications avec le reste de l'humanité. Encore n'est-ce qu'un village indien que Copacabana, lieu sacré sous maints rapports, et à plusieurs jours de La Paz. Dans l'*hacienda* (ferme) inhabité de Manuel Garces, loin du détroit conduisant à la presqu'île, les Bandellier vécurent plusieurs mois parmi les Indiens qui, d'indifférents, devinrent vite hostiles, refusèrent de travailler aux fouilles et, en fin de compte, outrés de voir les gringos continuer, tenaces, à profaner le sol sacré, les bloquèrent dans l'hacienda. Pendant quelques jours les Bandellier vécurent des provisions qu'ils avaient avec eux. Un miracle les sauva, un prêtre, le *cura* privilégié, arrivant visiter ses terribles ouailles, délivra les savants.

Aucun pays ne se prête aussi difficilement aux études historiques et archéologiques que la Bolivie. Les Indiens tiennent les fouilles pour une insulte aux dieux, et comme la recherche des trésors a de tout temps hypnotisé les Sud-Américains, depuis les conquérants jusqu'à nos jours, les propriétaires considèrent toute tentative de ce genre comme une espèce de vol. On ne peut compter sur la protection du gouvernement toujours très circonspect lorsqu'il s'agit de rapports avec les indigènes. Au Mexique, M. Bandellier fut membre d'une tribu, on l'avait surnommé « Tête gelée » en raison de ses cheveux déjà blancs. Vrais « frères », les Indiens répondaient à toutes les questions, le travail ainsi fut

comparativement facile. Mais en Bolivie ! Si même les Aymaras, toujours en crainte d'espions, l'admettaient dans une de leurs communautés, le gouvernement ne tolérait point telle situation. L'on courrait le risque d'être expulsé du pays.

La Bolivie ne se gêne guère avec les étrangers. Tout le monde là-bas connaît le départ mouvementé du dernier ministre d'un des grands pays européens. Sous la présidence d'un des trop nombreux dictateurs, l'envoyé fut convié avec sa femme et sa fille à une réception au palais, où le président les fit recevoir par sa maîtresse. Choqué à juste titre, l'étranger se retira et, le lendemain, exigea des excuses ; le Bolivien non seulement n'en fit point, mais furieux de voir son amie ainsi méprisée, ordonna au ministre de quitter la Bolivie. De plus le malheureux, en butte à toutes sortes de mauvais traitements, fut attaché à reculons sur un âne, promené par les rues de La Paz, hué, maltraité, conspué et en fin de compte abandonné aux portes de la ville. Que pouvait faire le pays outragé dans son représentant? La Bolivie est lointaine, isolée à l'intérieur des terres, sur un plateau dont l'altitude donne à réfléchir aux étrangers nouveaux venus. Les soldats chiliens eux-mêmes eurent beaucoup de peine à y combattre. Le pays en question fit une riposte aussi étonnante que décisive et pratique ; il effaça la Bolivie de ses cartes officielles et la Bolivie étant désormais terre sauvage et inconnue, ses actes perdirent toute importance ! Quelques années plus tard, la Bolivie envoya des délégués pour négocier un emprunt. La députation se vit immédiatement éconduite ; ne représentait-elle pas une peuplade barbare? Aujourd'hui les atlas ont probablement rectifié cette situation, car le ministre résidant à Lima est délégué pour traiter avec La Paz (1).

Le soin de questionner les indigènes sur les sujets intéressant leurs études incombe à Mme Bandellier. On ne doit se contenter que d'indications fortuites ; l'Aymara ne dira rien ou mentira vis-à-vis d'un homme, mais la femme étant un être sans conséquence, il peut parfois se laisser aller à lui répondre ; encore faut-il qu'elle inspire la sympathie. Aussi après avoir appris le quechua, Mme Bandellier se mit ensuite à l'aymara ; elle s'ingénia à remplacer le collaghuaya absent, donnant de sages conseils, des médicaments et des soins. Pendant des mois, elle guette certaines confidences qui

(1) Juillet 1903.

pourraient expliquer un rite incompréhensible, une superstition bizarre. Et combien nombreuses sont ces superstitions ! Chaque village a la sienne ; tantôt on y vénère les chats, tantôt un autre animal, à moins que ce ne soit quelque objet. Toutes ces croyances sont secrètes, difficilement avouées, pourtant il ne faut pas les ignorer !...

« — Allez voir les ruines de Tiahuanaco, sur la route du lac Titicaca », nous conseillait M. Bandellier; si vous n'arrivez pas jusqu'à l'île, au moins aurez-vous vu quelque chose de curieux et d'impressionnant !

« — Croyez-vous qu'il soit impossible de parvenir à l'île elle-même ?

« — Cela dépend... peut-être, mais que d'autorisations nécessaires ! Celle du gouvernement bolivien, puis celle du gouvernement péruvien, sans compter celle de Manuel Garces de Puno, propriétaire d'une grande partie des ruines ; chez lui seulement on peut loger. Enfin, après tant d'obstacles, le tout est encore de l'atteindre, cette île sans pareille !

« — On se procure bien quelque embarcation en dehors du service postal ?

« — Vous trouverez en effet des *balsas* en jonc ; elles iront lentement, lentement, et jamais les rameurs ne consentiront à pousser si loin, ils sont poltrons ! Pour être pratique, il faut gagner Copacabana à cheval et, de là, faire la courte traversée en canot ; comptez cinq jours pour y aller, vous vous allongerez, mais Copacabana est un des sanctuaires les plus connus du continent, vous ne regretterez pas ce voyage. »

Malheureusement, le temps pressait. Nous ne pouvions que tenter d'obtenir de la Compagnie des bateaux-poste un détour pour nous déposer sur l'île ; et cette combinaison nécessitait la désorganisation de l'horaire du nouveau chemin de fer du port de Guaqui à l'Alto, au-dessus de La Paz. Les difficultés s'accumulaient, notre désir grandissait en proportion, l'île inaccessible s'enveloppait d'autant plus de mystère et exerçait sur nous d'autant plus d'attirance !

Et Copacabana, « la Ciudad Benedita » (1), valait elle aussi une visite ! Jadis, bien avant les Incas, on y faisait déjà des pèlerinages annuels. En août, saison du printemps bolivien, tous, grands et petits,

(1) Ciudad benedita — ville sainte.

princes et paysans, accouraient entendre les prédictions d'une idole fameuse dont la face humaine était faite d'une belle pierre bleue. Son nom, Copacabana, étendu à la péninsule, y demeura attaché ; il signifie « pierre précieuse donnant la vue ou la vision » (1).

Vinrent les Incas et le culte subsista, puis lors de la conquête, devant le fanatisme des prêtres catholiques, les Indiens enfouirent leur idole, mais en vain ; elle fut découverte et brisée. A la place du temple, s'érigea une cathédrale, à la place de la magique effigie bleue, on établit une Vierge également miraculeuse. Conservant autant que possible les anciens rites, le culte nouveau fut greffé sur l'ancien. Chaque année pendant six jours, il y a foire religieuse ; les pèlerins venus des coins les plus reculés du monde y affluent en foule : tout est bondé jusqu'à la dernière étable. D'années en années la Vierge s'enrichit d'*ex-voto* précieux, et actuellement elle représente des millions. A en croire la légende, elle serait l'œuvre d'un noble Indien qui, en 1582, ignorant tout art, mais dirigé par une force céleste, l'aurait sculptée d'après une vision ; cet homme, don Francisco Tito Yupanqui, descendait des princes dépossédés, ce qui sanctifia encore la madone aux yeux des indigènes. La tradition veut qu'ayant reconnu l'origine mystique de la statue, les moines s'efforcèrent de la transporter à La Paz, mais des bourrasques et des ouragans s'élevèrent aussitôt, preuve évidente que la Vierge était destinée à rester à Copacabana !

Peu nombreuses, les ruines de la presqu'île sont très anciennes ; on signale des séries de larges marches ou de sièges taillés dans le rocher d'une colline qu'on croit avoir servi au culte primitif.

Par une belle matinée, Mme Bandellier vint nous prendre pour visiter les églises de La Paz ; églises espagnoles d'aspect bigarré et frivole. Partout, des madones dans des caisses de verre, grandes poupées cérémonieuses au sourire insipide, raides sous leurs brocarts pailletés, alourdis de verroteries. Les niches s'enguirlandent d'accessoires de cotillon et de fleurs en papier. De temps à autre, un moine passe furtivement ou un sacristain vous regarde en dessous. Malpropreté, délabrement, toc. Et soudain, parmi cet amas poussiéreux, on aperçoit quelque merveille, admirée peut-être à cause du voisinage déplorable. L'autel de sainte Thérèse avec son

(1) Squier, *op. cit.*

haut tabernacle tout en argent repoussé attire et retient l'attention; plus loin, au milieu de mauvaises fresques noircies, luit une petite porte de fine moulure dont la dorure frottée prend la patine du vermeil; dans un coin, disparaissant sous un amas de vieux cierges, blanchit une délicieuse table XVIII[e] siècle, laque pâle et fleurs peintes. Pour quel boudoir élégant fut-elle sculptée, avant d'échouer sur ces dalles boueuses?

« J'en ai sauvé une semblable, remarqua M[me] Bandellier : notre vieille servante vint un jour me prévenir qu'une de mes amies chola faisait flamber son mobilier; elle avait froid! Pourtant c'était une personne aisée; j'eus toutes les peines du monde à la décider de me vendre ce qui lui en restait... La caractéristique de ces gens-là est avant tout la paresse et par conséquent l'incurie, d'ailleurs tout ce qui n'est ni or ni argent reste sans valeur à leurs yeux! »

Depuis quelques minutes, une fillette indienne nous suivait avec insistance; c'était un *cicerone* d'occasion, agissant pour son propre plaisir avec la seule exigence de nous faire agenouiller devant chaque madone. Il nous arriva de le négliger, l'enfant se fâcha tout rouge, nous injuria vertement et s'éloigna avec dédain.

La cathédrale actuelle s'élève dans une des rues les plus escarpées de La Paz; blanche, haute, élégante, elle possède d'assez belles sculptures extérieures, mais l'intérieur, vaste et nu, est lamentablement détérioré; un méchant piano remplace l'orgue indéfiniment en réparation; devant l'autel, quatre flambeaux monumentaux, des candélabres et quelques beaux ciboires d'argent attestent la splendeur passée, qui chaque jour disparaît un peu. Dernièrement encore, le président Pando faisait couler pour les besoins de la politique un lustre d'argent massif de trois cent soixante-cinq bougies!

Quant à l'immense cathédrale de la plaza, elle est loin d'être terminée et l'on y travaille depuis cinquante ans! Mais l'ensemble s'annonce imposant : les rangées de colonnes intérieures sont majestueuses, colossales, et dès à présent, produisent une certaine impression.

En fait d'édifice curieux, l'échafaudage du palais présidentiel vaut une visite. Dans la partie soi-disant complète, on voit les plafonds mal stuqués s'effritant sur de grands sièges de velours rouge qui se décolorent au soleil; les fenêtres manquent de vitres, et

les parquets sont tachés de ciment. Une porte sans battant donne dans une vaste salle où rumine un troupeau de lamas ; en Bolivie ce sont eux qui remplacent les trop indolents porteurs et toute construction fourmille de leurs fines silhouettes. Rien n'est aussi amusant que d'observer de la rue leurs jolies têtes d'expression mobile, qui se tendent curieusement vers vous, regardant par les fenêtres du second étage !...

La Paz possède un musée ; mais il est clos et depuis longtemps en « réparation ». On prétend qu'ayant transporté tous les portraits des présidents boliviens dans la pièce primitivement occupée par les aigles et les condors, une étiquette glissa et, impertinente, vint s'arrêter sous l'effigie d'un des plus tyranniques de ces messieurs. On y voyait écrit en grandes lettres « oiseau de proie ». Les citoyens rirent, disant que l'étiquette ne mentait pas. D'ailleurs toute la chambre est intitulée : « salle des carnassiers », et personne ne songe à enlever le sévère écriteau...

« — Où pourrait-on acheter des bijoux indigènes ? » avons-nous demandé à Mme Bandellier, tout en rentrant de notre promenade.

« — Mais voilà une vitrine en marche, » répondit-elle, en nous désignant une vieille pauvresse, si courbée, si misérable que rien que sur sa mine loqueteuse on était tenté de lui donner l'aumône.

« Ces femmes sont de vrais coffres-forts, continua Mme Bandellier ; je connais celle-ci et nous allons lui faire déballer son paquet. » La vieille répondit à l'appel, sourit, et s'agenouillant sous un porche, défit sa robosa ; il y avait là, enveloppés de chiffons crasseux, des bagues ciselées, des boucles d'oreilles aux longues grappes de perles, des broches, des agrafes, et même quelques beaux diamants brésiliens.

Voyant notre étonnement, Mme Bandellier voulut bien y répondre.

« — Les Indiens ont entre eux une grande solidarité : les femmes dans l'embarras confient ainsi leurs bijoux pour être vendus discrètement. Cette vieille en porte toujours sur elle pour une valeur considérable et jamais personne ne l'inquiètera, de même qu'il ne peut lui venir à l'idée de léser ses clientes. »

Les cloches sonnaient à toute volée : accoudés au balcon de notre chambre, nous vîmes une longue procession se diriger vers

Sainte-Thérèse. Habitués aux jolies figures du Chili, nous fûmes frappés du manque de grâce des Boliviennes : si les yeux sont beaux, les teints paraissent déplorables et les traits épais. La manta qui, là-bas, relève si bien la beauté des femmes, semble ici vêtement de tristesse ; les vieilles dames, surtout, se font remarquer par une laideur morose et un aspect des plus rébarbatifs. Évidemment, celle dont on nous a conté dernièrement les terribles « inégalités de caractère » devait être l'une des premières à marcher aujourd'hui derrière les prêtres.

C'était une grande dame bolivienne dévote et puissante. Mariée d'après son cœur, croyait-on, elle s'éprit bientôt d'un homme, d'un père de famille, et, pour l'attacher définitivement, elle résolut d'empoisonner les gêneurs. Ce fut simple. En quelques semaines, la noce eut lieu. Mais il restait une petite belle-fille tendrement aimée par le père, et dont, en vraie marâtre, elle devint vite jalouse — l'enfant mourut. D'ailleurs tous ces crimes furent vains : l'empoisonneuse se lassa vite du bien-aimé si chèrement conquis; obstacle à son tour, il subit le sort de son prédécesseur, et fut remplacé par son frère, un prêtre.

Cette sinistre héroïne fut très belle, dit-on ; de figure sombre et impérieuse, elle eut le plus séduisant sourire et les yeux les plus admirables de la Bolivie. Maintenant, terrorisée par son beau-frère, elle lui demeure fidèle et l'adore. La justice ne s'enquit de rien : du reste, tout le monde connaît les faits, et personne n'a jamais songé à accuser une dame aussi haut placée ! Le clergé est tout sourires, son immense fortune étant royalement dépensée en œuvres religieuses. Sa dévotion est édifiante : aussi, dernièrement encore, fut-elle sollicitée pour baptiser une nouvelle cloche. Le proverbe dit :

« Avant d'aller à la guerre, dites une prière ; avant de partir en mer, dites-en deux, mais dites-en trois avant de vous marier. »





TIAGUANACO



RUINES DU « TEMPLE » A TIAHUANACO

Chapitre IX

TIAHUANACO

« Allez à Tiahuanaco », avait conseillé M. Bandellier; nous n'eûmes garde d'y manquer.

Les jours de fête, le petit chemin de fer circulant entre La Paz et Guaqui, devient train de plaisir et toute la ville part jouir des rives désertes du Titicaca, y festoyer et revenir le soir même. Quant à nous, nous comptions descendre à mi-chemin, à vingt lieues de la ville.

Réveillés à cinq heures, il nous faut déployer une grande force de volonté pour ne pas nous remettre au lit, ne pas oublier notre rôle de consciencieux « glob-trotters ». Bientôt, dans la clarté glabre du petit jour, nous cheminons mélancoliquement vers la station de poste. Avec nous, d'autres voyageurs arrivent, nombreux, et l'on se rue à l'assaut des pauvres voitures et des diligences qui nous conduiront à la gare, là-haut, plus loin que l'Alto. Il nous échoit en

partage une espèce de calèche au plancher troué. La montée commence ; nous sommes de mauvaise humeur. Comment font donc les Sud-Américains, tellement indolents, dont le mot d'ordre est *mañana* (demain), pour se résoudre, dans ce fatigant climat, à un lever aussi matinal ?

On grimpe lentement et avec maints arrêts la route que naguère nous descendîmes au galop de nos mules affolées. A présent, il faut une heure et demie pour atteindre au niveau de l'Alto, ce plateau qui domine La Paz, de 1.600 pieds.

Des pyramides de terre durcie, pareilles à celles de Méran, retiennent le sol croulant des pentes abruptes ; tout au fond, la ville aux toits rouges, apparaît comme un gracieux décor de théâtre. Entourées de verts potagers, des carrés d'or des champs de blé, les petites maisons se pressent intimement, sans convention ni étiquette. La courbe puissante de l'enceinte neigeuse des Andes borde le plateau ; toutes ces montagnes que l'autre soir nous admirions pour la première fois, se dressent aujourd'hui plus tangibles, plus farouches, rayonnant en blancheur argentée sur le ciel doucement bleu. Tout au fond, Sorata, imprécise dans les brumes matinales, s'affaisse parmi les glaces de son vaste massif. Au-dessus de la ville, le suave Illimani, diaphane et isolé, se révèle toujours plus immense. Et, voisines modestes, se profile au loin, la chaîne violette des Tres-Cruces, que l'on dirait éclaboussées de gouache. Il paraît qu'une Société se monte à Oruro pour exploiter à l'aide d'un service d'automobiles ces montagnes si riches en minerai de plomb. Il n'est point difficile de tracer une bonne route pour atteindre la ligne d'Antofagasta ; où trouver un terrain plus égal que celui de la Puna ?

Les mules commencent à trotter ; un pilier s'élève au bord de la chaussée : « Qu'est-ce ? » — « Le poteau indiquant l'altitude de Lima », répond le cocher d'un ton assuré, et sans se douter probablement de la situation géographique de la capitale péruvienne. Fiez-vous, après cela, aux explications indigènes !

Voici la gare, la principale gare bolivienne : naturellement ce train qui, deux fois par semaine, va au lac Titicaca, est une source de joie et d'orgueil intense pour les citadins. Il y a foule : des Indiens, des cholos, des Européens, et une bande d'écoliers, surveillés par des prêtres à l'aspect florissant. Dans notre wagon de première classe, où s'empressent des ménages européens et des

ménages mixtes, tous, femmes et enfants, prennent du cognac à grands verres (1).

La machine siffle avec impétuosité et chaque sifflement réjouit les cœurs patriotiques des voyageurs — cette ligne n'est-elle pas la première construite en terrain bolivien ?

Par les vitres nous voyons s'enfuir des champs moissonnés, d'autres encore dorés, des prairies avec leurs nombreux troupeaux de moutons et de lamas. D'un côté de l'horizon montent des collines arides et de l'autre s'élève la splendide chaîne des Andes, murailles étincelantes dont nous suivons la base.

Courant au petit trot — leur allure de voyage, nous dépassons une vingtaine d'Indiens; quatre d'entre eux soutiennent une civière sur laquelle ballotte un mort, serré dans des bandes de toile. C'est un enterrement. Selon la coutume bolivienne, les Indiens n'aiment pas à garder les défunts, et s'en débarrassent au plus vite : on creuse un trou, on y met le cadavre, l'office se dit rapidement, on pousse un peu de terre dessus, une grosse pierre sur laquelle les assistants s'asseyent pour boire, et c'est tout.

Une première station est derrière nous : les Andes sont cachées, le paysage est dénudé, monotone.

A midi et demi, le train s'arrête devant une baraque construite en plein champ. Comme le conducteur, très apprécié du public, flirte dans les secondes classes, nous ne savons point si c'est là Tiahuanaco; personne ne peut nous renseigner, à la station même, pas une âme. Jugeant du lieu d'après l'heure, nous sautons à terre, le train disparaît — nous restons perplexes et désorientés. Au moment où nous allons nous mettre en quête d'informations, un Indien apparaît : oui, nous sommes bien à Tiahuanaco, et même tout près des ruines où l'homme consent à nous guider.

Les vestiges de Tiahuanaco comptent parmi les plus curieux et les plus anciens de l'Amérique du Sud (2). Certains prétendent qu'ils sont contemporains de la civilisation égyptienne. Au premier abord, ils paraissent complètement étrangers aux autres antiquités

(1) Dans toute l'Amérique espagnole on boit un cognac péruvien fait de raisins pourris et qui est très alcoolique.

(2) C'est un des vestiges les plus intéressants que le passé des civilisations américaines ait laissés après lui, car ces ruines étranges marquent évidemment une des grandes étapes de l'humanité. (L. ANGRAND, *op. cit.*)

du continent. C'est le spécimen unique, croirait-on, d'une civilisation inconnue, qui semblerait avoir été assez développée, et dont la trace, si elle existe, n'est qu'hypothétique (1) : en tout cas, elle aurait complètement disparu bien avant la venue des Incas (2) (3). Historiquement on ne sait rien du peuple qui édifia les constructions de Tiahuanaco : elles indiquent seulement une puissance

(1) On trouve chez M. Léonce Angrand, dans sa lettre sur *Tiahuanaco*, les passages suivants sur l'origine de ces ruines.

« En parcourant les plateaux glacés de la Bolivie et la région désolée qui a été le berceau historique des Quichuas, il m'a toujours semblé impossible que les civilisations dont je voyais les traces eussent pris naissance dans de pareilles solitudes, élevées de plus de 4.000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elles se présentent séparées du reste du monde par des barrières infranchissables à tout autre qu'à l'homme déjà fortement armé d'une expérience collective par des luttes séculaires avec la nature, et je ne pouvais me persuader que des régions aussi ingrates, où tous les éléments sont inertes et insuffisants pour les besoins de la vie fussent devenues le centre de sociétés policées, si elles n'y étaient arrivées pour ainsi dire toutes formées.

« Aussi personne ne s'y est-il trompé, et tous ceux qui ont cherché l'origine de ce peuple étrange (fondateur de Tiahuanaco), l'ont placée ailleurs que dans ces régions où il s'était montré si grand; tous ont porté leurs regards en dehors de la race même, au lieu de remonter simplement le cours de sa propre existence.

« Les constructeurs de Tiahuanaco, sortis selon toute apparence du même berceau que les Quichuas, ont laissé des traces évidentes de leur passage sur toute l'étendue de la Cordillère depuis l'isthme de Panama jusqu'au bassin du lac Titicaca au Sud (p. 18) : monuments de Curamba, de Vilcashuaman et de Paltabamba (p. 19)... En suivant ces jalons... nous arrivons à l'Amérique Centrale, puis au plateau de l'Anahuac, où nous rencontrons les monuments de l'ère des Toltèques Nahuas. C'est là que se trouve inscrit, dans les symboles de leur culte, le nom des fondateurs de Tiahuanaco. Certes eux aussi étaient Nahuas, adorateurs du Soleil Générateur, source de la fécondité terrestre...

« Il me paraît hors de doute que l'explication du bas-relief (portique monolithe de Tiahuanaco) se trouve aussi bien dans les symboles de la théogonie déja suffisamment connus des Toltèques-Nahuas, que dans l'étude exclusive des formes plastiques de leur art religieux... »

La religion professée par les fondateurs de Tiahuanaco était la même que celle des Nahuas primitifs, mais ces deux religions semblaient être séparées en dernier lieu, sans peut-être l'avoir été aussi complètement à l'origine, par un schisme; le schisme ne peut naître qu'entre des fractions rivales d'un même tout, désunies par une dissidence irréconciliable dans l'interprétation d'un même principe (p. 43-44).

« Le peuple qui a élevé les monuments de Tiahuanaco était une branche de la famille Toltèque occidentale, d'origine Nahuatl ou Californienne à tête droite... Les Quichuas seraient les représentants d'une autre branche de la même race mère et d'une autre forme de la même croyance.

« Si le principe fondamental paraît identique (entre les fondateurs de Tiahuanaco et les Quechuas), les formes accusent des procédés et surtout un sentiment essentiellement différents. Il y aurait donc tout lieu de supposer que ces deux peuples, ou ces deux races, sorties d'une même souche, auraient eu une existence et un développement séparés dans le temps et dans l'espace. »

(2) Léonce Angrand, *op. cit.*

(3) Nulle des races qui précédèrent les Incas n'avaient connu le peuple qui les avait construits. (Lopez, *op. cit.*, p. 199.)

et une culture très personnelles. L'extraordinaire précision de la taille des pierres, des restes de canaux et une grande ingéniosité architecturale l'attestent suffisamment. Squier (1) dit en parlant de Tiahuanaco : « Une fois pour toutes, je puis affirmer, en pesant avec soin mes paroles, qu'en aucune partie du monde je n'ai vu de pierres taillées avec une exactitude aussi mathématique qu'au Pérou, et en aucun endroit du Pérou il n'y en a qui puissent



MONOLITHES DU TEMPLE

surpasser celles qui sont éparpillées par la plaine de Tiahuanuco(2). »

Essayer de trouver quelque éclaircissement à l'aide des légendes locales est peine perdue : il n'est que trop évident qu'elles sont de provenance catholique. Par exemple, l'une d'elles raconte qu'à une époque très reculée, au temps où le soleil n'avait pas encore apparu dans les cieux, la lune et les étoiles éclairaient seules le monde (3). Un peuple de géants vivait alors à Tiahuanaco,

(1) SQUIER, *op. cit.*, chap. XVI.

(2) L. ANGRAND dit, lui aussi : « L'art que représentent les monuments de Tiahuanaco est différent de celui des Quichuas et lui est très supérieur à tous les égards. »

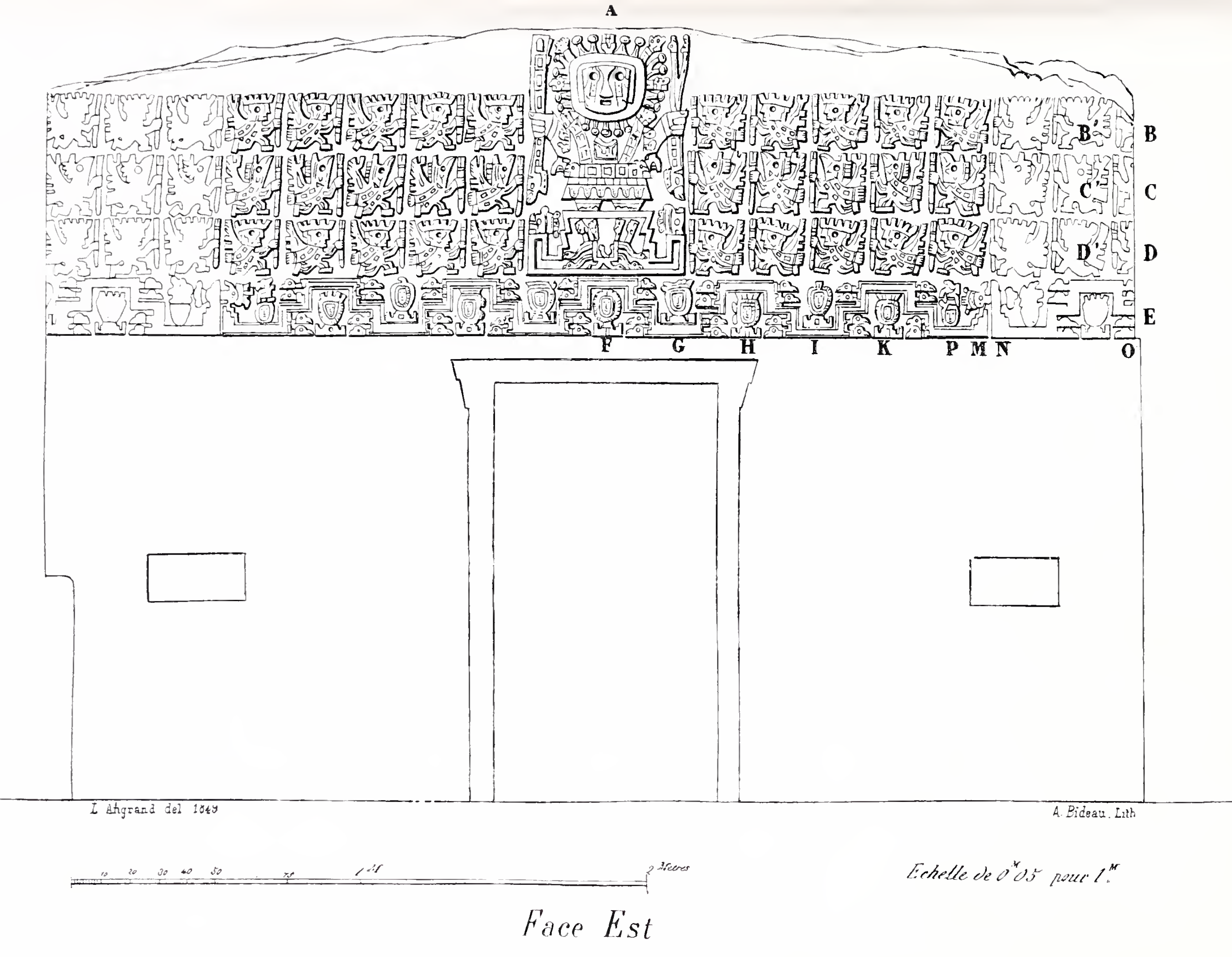
(3) Cette assertion que la lune était seule à éclairer le monde ne serait-elle pas une réminiscence du culte lunaire d'Ati?

habitant de superbes palais. Dans ce pays de l'ombre, arriva un prophète, mystérieux et vague personnage, venu pour annoncer aux grands hommes de Tiahuanaco l'apparition du soleil et les enjoindre à devenir vertueux avant que la lumière n'éclairât leurs vices. Le prophète fut lapidé. Bientôt après le soleil se levait, foudroyant les géants de ses rayons vengeurs. Les peureux se cachèrent dans la terre, les courageux restèrent debout, mais tous périrent et les palais déserts tombèrent en ruine. Les Indiens prétendent que les statues que l'on retrouve à Tiahuanaco ne sont que les cadavres pétrifiés de ces géants impies. On peut présumer que dans l'imagination espagnole le prophète fut saint Jean-Baptiste, et le soleil Jésus-Christ (1).

Parmi toutes les traditions du même ordre, M. Bandellier relève une courte mention dont la simplicité détonne au milieu de la complication des récits postérieurs. Le manuscrit en question remonte à dix ans après la conquête, alors qu'il n'y avait que fort peu de blancs en Bolivie et que tout se groupait autour de Cuzco et de Lima. Il est probable qu'à cette époque, les rares prêtres de la Bolivie ne purent suggérer aux Indiens les légendes tendancieuses que ceux-ci, plus tard, confondirent avec leurs souvenirs nationaux. L'origine indigène de la croyance retrouvée par M. Bandellier serait donc plausible. Elle indique simplement que Tiahuanaco fut bâtie par un peuple venu du sud, — le Chili actuel. — La distance semble énorme, néanmoins les Indiens font souvent de ces transmigrations ; dernièrement encore une tribu de six cents sauvages, partie du bas Brésil est venue s'établir dans l'Équateur. Si l'on se souvient de tous les faits tendant à démontrer que primitivement le désert d'Atacama fut loin d'être la contrée stérile d'aujourd'hui, ce voyage supposé semble moins difficile. M. Bandellier nous dit avoir découvert dans les tombeaux préhistoriques des côtes chiliennes du Pacifique, des flèches de forme et d'alliage spécial, retrouvées en un seul endroit du continent… à Tiahuanaco ; mais ceci ne prouve peut-être, comme on l'a souvent affirmé, que l'existence d'une contre-émigration, ou bien se rapporte à quelque successeur des habitants primitifs.

Quelle que soit l'origine de ces ruines cyclopéennes, de tels

(1) D'après une autre légende, les édifices de Tiahuanaco furent bâtis en une seule nuit par un peuple de géants.



Face Est

GRANDE PORTE MONOLITHE (A) DU TEMPLE DE TIAGUANACO

Planche extraite du 24me volume de la Revue Générale de l'Architecture de César Daly. (Charles Schmid, éditeur, 51, rue des Ecoles, Paris).

vestiges en imposent à chacun. En songeant qu'il y a une vingtaine d'années leurs proportions étaient presque doubles, on ne saurait assez déplorer que la science fût si lente à tenter de percer leur énigme : les Boliviens d'hier et d'aujourd'hui sont des destructeurs plus acharnés que ne le fut jamais la marche implacable des siècles ; les fragments polis servent à construire des églises, des ponts et à daller les palais de La Paz. En considérant toute la masse de pierres ainsi utilisée, on arrive à se rendre compte de la dimension saisissante qu'atteignaient les édifices primitifs. Tiahuanaco et les villages avoisinants sont littéralement bâtis avec les beaux débris de l'ancienne cité : ce sont des blocs d'une variété de trachite particulièrement dure, de sombre basalte, d'ardoise, de granit, de porphyre et de grès rouge. Tous ces matériaux proviennent des environs et l'on trouve à l'isthme de la presqu'île de Copacabana, des rochers de basalte près desquels sont éparpillées certaines pierres taillées, en tous points identiques à celles des ruines (1). De plus amples recherches ont permis d'établir les traces incontestables de leur transport par les eaux du lac. Que furent les embarcations capables de supporter de tels poids ? L'histoire est muette et la tradition se tait. Tout est mystérieux dans Tiahuanaco : l'étymologie même reste impuissante, car le nom, comparativement récent, ne fournit aucun indice et ceux qui le précédèrent ne sont, d'après M. Bandellier, pas plus significatifs. Quant à l'appellation primitive, elle se serait complètement perdue.

Les édifices furent bâtis aux sommets d'élévations artificielles ; mais actuellement, ces dernières, défigurées par les fouilles, ont l'aspect de collines naturelles (2). D'un côté du chemin de fer,

(1) SQUIER, *op. cit.*

(2) LOPEZ prétend que le mot de *Tia-huanaco* ne peut signifier en quechua que *le sanctuaire de Guanacos* (de la famille du lama); ce nom fut substitué à l'ancien devenu incompréhensible. La vraie forme serait *Tiya Huañuk (La lumière mourante) (op. cit.*, p. 211). Les mystères qu'on célébrait en ce lieu, justifiaient parfaitement ce nom terrible. Au dire de Zarata, les caciques de Guanuco (Tiguanaco) tuaient tous leurs prisonniers et offraient le butin à une idole qu'ils nommaient Ka-Ata-Killa, c'est-à-dire *La lune décroissante*. LOPEZ dit ailleurs (p. 200) : « Il est clair qu'on ne peut attribuer ces ruines à d'autres qu'aux adorateurs d'Ati, *la Lune décroissante*. Dieu de grandeur et d'abaissement, de bonté et de perfidie, Ati avait été le symbole humain et vivant de la lune (p. 198)... Aux époques primitives la civilisation dépendait de l'agriculture. Les saisons étaient la base de la vie sociale, une confusion suffisait pour ruiner un peuple. Le seul moyen de prévenir un pareil malheur fut d'abord de compter les périodes de la lune afin de savoir à quel moment correspondait chacun des travaux de l'agriculture et de là naquit le culte de notre satellite,

s'élèvent les ruines dénommées « Cour de Justice »; de l'autre, le long de la grande route conduisant à La Paz, se trouvent la « Forteresse », le « Temple » avec la fameuse « Porte du Soleil », le « Palais », et un portique enchâssé dans le mur du cimetière actuel. Bien entendu toutes ces désignations n'ont qu'une signification conventionnelle (1).

A quelques minutes de la gare, nous apercevons enfin le premier vestige de ce passé qui nous préoccupe; une statue de cinq à six mètres de haut gît à moitié recouverte de terre, dans un pré jauni. Non loin se trouve le Temple, vaste terrasse labourée, élevée d'une huitaine de pieds au-dessus du niveau de la plaine (superficie de 388 sur 445 pieds).

Cette plate-forme est bordée d'une rangée de monolithes de huit à dix pieds de haut, quelques-uns debout, d'autres renversés ou seulement penchés : à certaines places les pierres manquent, scellées sans doute dans quelque église des alentours. Cependant, les ruines du Temple semblent avoir été plus respectées qu'ailleurs, et cela à cause du polissage trop fruste de ses blocs. Squier prétend que ce sont là les débris les plus anciens de Tiahuanaco, et suppose qu'il existait en ce lieu un grand temple découvert, rappelant ceux du Danemark et de l'Ecosse préhistorique (2).

Un des monolithes, dressé dans l'encoignure la plus proche de la gare, attire tout d'abord l'attention : c'est une grossière statue

cet astre bienfaisant qui nous révèle l'ordre des cieux, mais elle ne le révèle qu'avec une sorte d'envie et de perfidie calculée (p. 208 et 209). Lorsque les nations qui avaient élevé dans leurs jours de grandeur ces monuments impérissables, eurent lentement disparu de la face de la terre et se furent fondues dans la grande unité de l'empire inca, leur divinité, jadis toute-puissante, vit décroître peu à peu son prestige et de chute en chute, elle vint à n'être plus qu'un génie secondaire, sauvage et malveillant, à la fois redouté et méprisé du peuple qui avait détruit son ancien culte (215). (Lopez, *op. cit.*, chap. sur Ati.)

(1) Ces noms sont ceux qu'emploie Squier dans l'ouvrage déjà cité. M. Wiener ne divise Tiahuanaco qu'en deux parties : il nomme le palais de Justice Pumachaca, et tout le reste des ruines Acapana; d'ailleurs, l'auteur dit que ce dernier nom est absolument récent. (Wiener, *Pérou et Bolivie, op. cit.*) Nous avons adopté la première manière qui nous a paru conforme à ce que nous disait notre guide indien.

(2) « Le plus admirable chef-d'œuvre de tout ce pays est un coteau ou, si vous voulez, un tertre fait de main d'homme, qui est si haut qu'il n'est pas possible de le croire. Les Indiens qui semblent avoir voulu imiter la nature dans la structure de ce mont, y avaient mis pour fondement de grandes masses de pierres fort bien cimentées pour empêcher que ces prodigieuses terrasses entassées les unes sur les autres ne s'éboulassent; mais on ignore dans quel dessein ils avaient fait ce merveilleux bâtiment. » (Garcillasso, *op cit.*, livre III, chap. 1.)

humaine d'environ trois mètres de haut, forme épaisse, de granit rouge, dont la face conserve cette expression caractéristique d'idiotisme dépravé, particulière à toutes les statues de l'Amérique du Sud et surtout à celles du Centre ; l'ensemble est maladroitement sculpté, les mains à peine indiquées se croisent sur le ventre, les jambes pareilles à des pattes d'éléphants forment socle (1). Notre guide nous dit, à mi-voix : « C'est un de ceux qui se cachèrent dans la terre pour échapper à la colère céleste ».

Quelques lourdes dalles striées de tracés précis jonchent le sol labouré du Temple ; un pilier carré s'élève vers le centre et à l'angle opposé, le monument le plus curieux de tout Tiahuanaco, le « portique monolithique », se dresse contre un ciel où courent de gros nuages d'orage. Taillé dans un rude trachyte, il mesure treize pieds de large sur, actuellement encore, sept de hauteur. Le bloc, fendu par la foudre, dit-on, s'entr'ouvre légèrement à la base. Les sculptures qui recouvrent l'une des faces sont « faites avec une précision qu'aucun art ne peut surpasser ». C'est un ensemble de lignes géométriques, évidemment symboliques et conventionnelles, où se répètent continuellement des becs de condors et des serpents. Juste au-dessus de l'ouverture se trouve l'ornement principal : une figure humaine auréolée de serpents dressés qui alternent avec des têtes de crapauds au long cou décharné ; chaque main tient un double sceptre (2) terminé aux deux extrémités par des becs d'oiseaux de proie ; le corps est très écourté dans sa partie inférieure, simplement indiqué en quelques lignes verticales à arêts rectangulaires (3). Une frise

(1) « Il y a là... quantité de pierres qui représentent diverses figures d'hommes et de femmes, faites si au naturel, qu'on les croirait en vie. Les unes tiennent des vases en main comme si elles voulaient boire, les autres sont assises, les autres debout, et les autres semblent vouloir passer un ruisseau qui coule à travers ce bâtiment. Outre cela on y voit des statues qui représentent des femmes et des enfants qu'elles ont à leur sein ou à leur côté... Les Indiens d'aujourd'hui tiennent que ceux de ces temps-là furent transformés en ces statues pour les péchés énormes qu'ils avaient commis, particulièrement pour avoir lapidé un homme qui passait par cette province. » (DIEGO D'ALCOBAÇA, cité par GARCILLASSO, *op. cit.*, livre III, chap. I.)

(2) « Le représentant visible de la toute-puissance tient dans ses mains le double sceptre du monde portant les signes caractéristiques des formes diverses de l'essence génératrice, emblème de son autorité souveraine sur les puissances solaires, actives et fécondantes. » (L. ANGRAND, *op. cit.*)

(3) La figure centrale semble symboliser la puissance universelle, l'âme et l'essence du monde... exprimée sous la forme visible du dieu Soleil Générateur et producteur (*ibid.*).

compliquée encadre ce personnage central, vers lequel se dirige tout le mouvement du bas-relief. Disposée en trois rangées de sculptures, elle occupe tout le fronton du portique; on y voit alterner deux êtres ailés, couronnés comme des rois et tenant en main le sceptre double : l'un est à tête semi-humaine, l'autre, à bec de condor, tous deux également agenouillés de profil, comme en adoration de l'effigie principale. L'autre face du portique est simplement décorée d'un double étage de niches rappelant, pour la forme, des portes et des fenêtres. D'Orbigny croit à l'existence d'un battant en bronze qui aurait fermé l'ouverture.



LE PORTIQUE MONOLITHIQUE
Porte du Soleil

Tout cet ensemble est émouvant dans sa lourde symétrie, et nous nous taisions, impressionnés par le ciel de sinistre grisaille. De subites et froides rafales balayaient la plaine solitaire. Dans l'ambiance même qui avait entouré, siècle après siècle, cette cité morte, aux symboles disparus, nous étions pénétrés de l'ironie narquoise de ces dessins bizarres et déroutants. La massivité écrasante des monolithes semblait, tout à coup, revêtir un sens palpitant de vie profonde; l'imagination reconstruisait les palais disparus, repeuplait les temples d'une puissante race, savante et damnée pour avoir voulu trop connaître. Pourquoi, après tout, n'auraient-ils pas existé ces dédaigneux géants de la légende catholique ? Les mythes n'ont-ils pas souvent un sens caché que nous ne pouvons comprendre, mais dont la poésie demeure éternelle parmi les pierres séculaires des ruines ?

L'heure s'avançait, nous n'étions qu'au début de notre visite; il

fallut laisser les visions d'un si lointain passé et revenir à ses tristes vestiges.

Dominant le Temple d'une quarantaine de pieds, s'élève la Forteresse ; son plan, dit-on, servit de modèle à la construction du Sacsaïhuaman, la grande place fortifiée de Cuzco. Primitivement, la colline formait esplanade, mais les diligents chercheurs de trésors l'ont si bien bouleversée qu'on ne s'en aperçoit plus.

Attenants à la base du Temple, s'alignent les fondements du Palais ; moins imposantes, les pierres y sont taillées avec un soin particulier, aussi a-t-on emporté tout ce qu'on a pu en déterrer.

Il fut convenu que notre promenade archéologique serait coupée par la visite au village situé à un demi-mille des ruines : pour l'atteindre, on longe le cimetière, monticule dont le sommet est entouré d'un mur bas où trône une porte monolithique ; moins grande que celle du Temple, elle s'orne d'une frise légère qui suit l'une des faces.



PORTE MONOLITHIQUE DU CIMETIÈRE INDIGÈNE

Dans les rues désertes du hameau rôdent, comme des âmes en peine, les chiens affamés qui pullulent ici. Se tournant vers notre guide, Ralhen lui demande si le grand fouet qu'il porte passé à sa ceinture leur est destiné, mais l'autre réplique, non sans orgueil, qu'il est maître de police de Tiahuanaco et chargé de punir les *Indios* indisciplinés.

Par la porte des maisons, on aperçoit de pauvres boutiques de chicha et de vin, d'allumettes et de tabac. Nous passons sous un arc d'adobes et débouchons sur la plaza. C'est jour de fête, il y a beaucoup de monde et rien que des indigènes. Certains dansent

entourés de nombreux spectateurs, d'autres causent ; les femmes, assises par terre, vendent des oranges, de la coca et diverses friandises tout en bavardant avec insouciance.

Un côté de la place est occupé par l'église construite en un style saugrenu. En s'approchant on remarque deux têtes géantes qui gardent l'approche du saint lieu ; ce sont des bustes de pierre grise



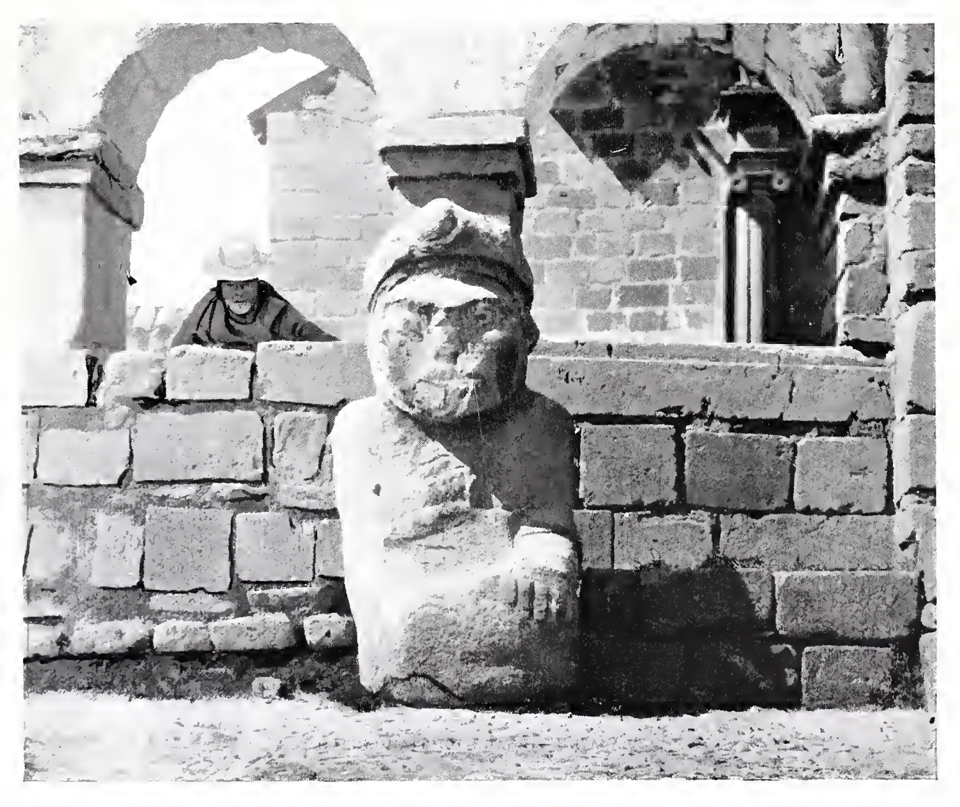
STATUE ANTIQUE (*masculine*)

provenant des ruines, un homme et une femme, les traits assez effacés, avivés par de la peinture rouge ; l'expression ainsi soulignée est sardonique et déplaisante. M. Bandellier considère ces têtes comme très significatives ; il est curieux de remarquer que, malgré leur grande antiquité, elles sont coiffées des mêmes bonnets que ceux portés par les Aymaras actuels. Les cheveux de la femme ont cette particularité d'une double natte non tressée, mais simplement divisée en deux et enroulée autour de la tête.

Dans l'église nue et froide, pas une chaise, l'aspect est pauvre,

l'air sent le moisi. Le long des murs, des chapelles de bois doré s'égaient d'expositions de bric-à-brac voyant. Un saint Jean, hirsute et noir, se vêt d'un pagne de satin rose brodé de paillettes. Une autre figurine chamarrée de breloques, est coiffée d'un joli tricorne bleu ciel posé sur des boucles blondes ; un poisson d'avril en carton pend à sa main de porcelaine. — serait-ce Jonas?

Les statues qui manquent ont été remplacées par des séries de



STATUE ANTIQUE (*féminine*)

miroirs garnis de fleurs en papier. Triste impression de dégradation et de paganisme! L'autel seul, plaqué d'argent repoussé, possède une certaine valeur artistique; malheureusement, deux grandes poupées, en costume 1830, aux petits pantalons de mousseline tuyautés, en détruisaient l'effet. Ce sont des anges! En vérité on comprend mieux le culte craintif voué aux lourdes idoles, gardiennes du porche, que le respect de tels jouets fragiles, évocateurs d'âmes puériles et frivoles.

Sur la place, le bal a pris fin, plus personne : les Indiens n'aiment

pas à s'exhiber. Nous le regrettons, car Tiahuanaco a la spécialité des grandes danses du terroir qui toutes ont un sens mystique vaguement compris de chacun, mais entièrement révélé à ceux seulement qui les dirigent. Le rôle de ces danseurs professionnels n'est pas toujours facile. Ainsi, pendant l'une des figures, il est prescrit au meneur de boire six litres d'alcool et de manger, dans le courant de la journée, un mouton entier rôti sur place. Souvent la mort survient au milieu de ces excès; alors, pour ne pas gâter la



PLAZA DU VILLAGE DE TIAHUANACO

fête, on enterre l'homme tel quel, à la hâte, et l'on redanse après. La plupart de ces usages ont été intégralement transmis de génération en génération et l'on se divertit aujourd'hui tout comme avant la conquête! Les festivités les plus importantes ont lieu au moment de la rentrée des pommes de terre. C'est alors une folie complète; chacun se travestit, mettant un masque grotesque ou horrible, et les réjouissances durent plusieurs jours.

A présent il ne nous restait à visiter que le Palais de Justice. Nous quittons le village pour escalader la colline. De place en place, du sol retourné, sortent les ossements et les crânes dédaignés des chercheurs. Une statue à moitié enfouie nous barre le



TOPOS EN BRONZE TROUVÉS A TIAHUANACO

chemin. Au sommet tout est chaos; grandes pierres juchées les unes sur les autres, amas de fragments et décombres éparses. C'est ici que les architectes de La Paz firent sauter, à la dynamite, un antique dallage, pour l'utiliser dans la construction de leur cathédrale. Certains blocs sont creusés d'une entaille régulière faite pour recevoir la partie proéminente d'une autre pierre taillée qui s'y emboîte exactement; c'est un mode de construction d'une solidité remarquable, de beaucoup plus résistant que le ciment. Ailleurs, des trous percés dans la masse permettent d'unir plusieurs blocs à l'aide de longues tiges en métal. Maintes dalles portent la trace de profondes rigoles, probablement des tronçons de canaux.

Un monolithe surtout est remarqué des voyageurs venus à Tiahuanaco: superficie unie de treize pieds carrés, l'intérieur en est creusé de façon si curieuse qu'il est fort difficile d'en donner une idée précise; on pourrait dire qu'il rappelle une piscine naine où cinq escaliers descendraient symétriquement; à l'un des larges bords, on voit l'emplacement d'une double rangée de six colonnes disparues maintenant (1) (2).

De retour à la gare, des gamins nous apportent le résultat de leurs fouilles dont nous reproduisons ici quelques photographies.

Dans le train, nous nous décidons à prendre les secondes classes (3), la vue n'est guère variée et il sera plus intéressant d'observer les indigènes que cette éternelle Puna aux tonalités de poussière.

Devant nous, une belle *cholita*, aux yeux marrons, doux et amoureux, coquette, avec un drôle d'individu en feutre beige et foulard bleu ciel. Lui, gesticule de ses mains sales ornées de bagues fausses; ses traits heurtés n'inspirent qu'une médiocre confiance, il

(1) SQUIER croit à un modèle de temple, il a retrouvé dans le voisinage le socle qui soutenait cette plaque.

(2) « Il y a aussi à Tiahuanaco, des constructions incas et la maison où naquit Manco Inca, le fils de Huayna Ccapac. » (*Travels of* CIEZA DE LEON, *op. cit.*, p. 379.)

Ce Manco Inca, successeur de son demi-frère, Atahualpa et frère de Huascar, profitant des guerres civiles entre les conquérants espagnols, parvint presque a reconquérir son trône. Mais, son armee ayant été complètement défaite, il se retira dans la région tropicale de Huilca-Pampa où, en 1553, il fut assassiné par des déserteurs espagnols.

(3) En Bolivie, il n'y a que deux classes, les secondes ont donc le public de nos troisièmes.

rit et se penche vers sa voisine. elle répond peu, mais sourit beaucoup. C'est une élégante en large jupe rose, faite avec cette cotonnade laineuse très en faveur ici et dont le côté soyeux est tourné à l'extérieur; au bord de l'ourlet paraissent en bandes superposées les autres jupes qui, toutes enfilées les unes par-dessus les autres, attestent la richesse de notre cholita. Deux châles clairs enveloppent étroitement la demoiselle et son petit feutre blanc, de forme traditionnelle, sied merveilleusement à sa figure mince et régulière. Elle est presque l'unique femme aux couleurs fraîches que nous ayons rencontrée en Bolivie; beaucoup de jeunes filles cholas possèdent des traits agréables, mais toutes ont le teint brouillé. Près de cette beauté sommeille sa grosse mère, rustique douairière à la figure ridée toute détendue en pochettes flasques : elle a, quand même, quelque air de ressemblance avec sa jolie fille, dont assurément elle ne veut pas troubler les innocentes distractions, car, dès que l'homme devient plus pressant, elle ronfle. Mais l'amoureux s'en va, la mère se réveille aussitôt et tire de derrière elle une bouteille de *cañaso* (1), qu'à tour de rôle les deux femmes boivent avec un plaisir évident, tandis que d'autres voyageurs viennent débiter des galanteries; un monsieur des « premières » pince, en passant, la jeune fille qui, trouvant le procédé sans importance, se met à en rire. Le conducteur s'empresse : ce fonctionnaire en melon est conscient de sa dignité, il emploie son pouvoir au bien : il protège paternellement les ivrognes.

A six heures, nous rentrons à l'hôtel très las, poussiéreux et sans possibilité de changer de vêtements : le fourgon à bagages s'est échoué en route. il nous faudra l'attendre jusqu'au surlendemain.

Malgré notre fatigue, nous allons dîner chez M. Mathieu, ministre chilien, à La Paz, où nous avons le plaisir de rencontrer M. Lisboa, l'aimable envoyé du Brésil, et M. Pardo y Barreda, jeune Péruvien descendant d'une des plus anciennes familles de Lima; d'esprit et de manières distingués, c'est un interlocuteur qu'on ne peut écouter sans plaisir; il nous parle des mille intéressantes coutumes de son pays, qu'il adore avec un chauvinisme ardent, puis la conversation passe aux souvenirs d'Europe. Trouver une personne au courant de tout, gens, choses et idées, quelle

(1) Le *cañaso* est une eau-de-vie de canne à sucre.



PAYSAGE CARACTÉRISTIQUE PRÈS D'OBRAJES

impression curieuse, si loin du vieux continent, au cœur de cette Bolivie qu'on nomme avec raison « le Thibet du Nouveau-Monde ! » La ravissante maîtresse de maison, aidée de ses belles-filles, nous rendit la soirée tout à fait charmante. Vers onze heures, nous rentrons à l'hôtel par les rues désertes d'une ville endormie que troublent seuls les sifflets des agents, retentissant à intervalles réguliers, dans la sérénité étoilée de la nuit.

La journée du lendemain est prise par un pique-nique dans les environs de la ville. Notre hôte, le baron de Z. a passé contrat avec le gouvernement bolivien pour organiser un bataillon modèle, dans le goût prussien, et, demeurant depuis quelques années à La Paz, il en connaît tous les alentours.

Nous partons de bonne humeur, à cheval, formant une cavalcade : M. de Z., son aide de camp, Rahlen et nous. Quelques soldats et un caporal sont chargés des provisions et de l'appareil photographique.

Nous sortons par l'Allameda, passons devant la triste bâtisse du corps des cadets, l'observatoire des jésuites, fort loué par Sir Martin Conway; encore quelques villas, puis toute civilisation cesse brusquement, la vallée se rétrécit et l'Illimani apparaît dans sa gloire de cristal ennuagée de vapeurs blanches.

Le chemin devient alors étrangement fascinateur; on a l'impression de sortir de la vie réelle pour entrer dans un prestigieux conte de fées. Sur notre droite, d'énormes pyramides de terre durcie se groupent en tourelles et créneaux fantastiques; ou bien, pressées et hautes, se dressent en minceur comme les flèches aiguës d'une cathédrale gothique. A leur base, la végétation se glisse envahissante, et parfois seules les cimes de cette forêt de pierre émergent de la tumultueuse verdure. La route descend, rapide; nous pouvons voir, en nous retournant, le commencement de la vallée, où, par saccades et bonds écumeux, dévale le bruissant rio La Paz. Sur l'une des rives, brillante comme un parterre d'émeraude, s'élève un immense obélisque double, écarlate, obstruant la vue de la ville. Des lianes, des parasites, des cactus s'agrippent à ses flancs : on eût dit quelque portique dévasté de la Belle au bois dormant.

Puis la vallée s'élargit, les pyramides s'affaissent et là-bas, devant nous, monte, fermant la vue, une paroi aux teintes multiples

passant par d'invraisemblables tonalités du rouge framboise au bleu pâle; derrière elle, se trouve la finca, le but de notre excursion. Bientôt on traverse un petit village indien, Obrajes, lieu de promenade très apprécié des habitants de La Paz. Beaucoup de citadins viennent même y passer quelques semaines, parmi les vergers et les fleurs, pour jouir de la douceur d'un climat d'une tiédeur toujours égale. C'est un endroit pittoresque, charmant, tentateur, malgré l'aspect primitif de ses maisons délabrées. La route est bordée de cactus et de buissons touffus formant une haie absolument impénétrable, égayée de quelques fleurs éphémères. Des mules chargées, des lamas, des Indiens cheminent tranquillement dans la chaleur du jour. Quelque temps encore on suit le versant de la montagne, puis le chemin se perd dans une plaine de cailloux gris où le rio La Paz serpente vers le large rocher, qui, à présent, nous écrase de sa masse. A plusieurs reprises il faut traverser le torrent; enfin nous voici directement sous le mur pourpre. on le contourne : une végétation profuse, abondante et parfumée, nous enveloppe aussitôt. Parmi les grands arbres ce sont des pieds de roses vigoureuses, des massifs de géraniums, les buissons odorants du cytise, qu'on nomme ici « pluie d'or », tous les parfums se mêlent, nous montent au cerveau, nous alourdissent la tête! Nous retenons nos chevaux pour traverser au pas cette forêt enchantée : des perruches volent entre le feuillage, puis plongent dans la verdure et disparaissent.



HUTTE INDIGÈNE

La finca est assez délabrée, mais absolument submergée

dans un océan de verdure. Située sur une esplanade qui domine la plaine grise, on l'aperçoit à travers l'entrecroisement des grands rosiers. Maison d'un étage, terrasse entourée de colonnettes derrière lesquelles flamboient, attristant contraste, des paysages dans le



LA PISCINE

goût des vieilles enseignes moscovites — c'est la retraite préférée d'une belle dame de La Paz. Deux ou trois huttes indigènes, coiffées de jonc fin, se groupent dans la cour. A un tournant du sentier, nous découvrons, parmi les vieux aunes, un bain, vaste cuve ronde à moitié enterrée, et si bien cachée sous les branches fleuries des buissons, que seul le bruit de son eau courante en révèle l'empla-

cement. Furtifs, des Indiens passent, en nous jetant un regard malveillant.

Le jardin déborde de fleurs : il y a des parterres rouges, jaunes et blancs, de longs berceaux sombres et frais, des pergolas mystérieuses comme des grottes, au fond desquelles les héliotropes, les géraniums et les liserons se pressent en bouquets monstrueux; les fleurs règnent, elles sont partout, c'est ici leur triomphe... Et au-dessus de nos têtes, la lisse paroi du mur pourpre émerge d'entre le feuillage aérien des grands saules.

Le moment du départ s'attriste de l'adieu : souvent, nous arrêtons les chevaux pour ne pas perdre de vue si vite cette finca de rêve, ne pas encore abandonner au souvenir ce délicieux jardin de l'oubli.

De retour à La Paz, le baron de Z. nous emmène visiter son bataillon, composé de 400 soldats. Le jeune organisateur a été chargé de choisir un nouvel uniforme qu'il a, bien entendu, copié sur un modèle très prussien. En général, l'uniforme bolivien se compose d'un pantalon rouge et d'une jaquette bleue; les officiers le surchargent en plus de broderies d'or. Parfois aussi, la fantaisie intervient : on nous avait montré la veille un jeune militaire dont les épaulettes se décoraient de trois étoiles, au lieu de l'unique, obligatoire à son grade. Un autre, auquel ne plaisait pas le rouge réglementaire, adopta des culottes bleu ciel...

M. de Z., lui, n'admet pas de tels écarts dans l'uniforme de ses subordonnés et punit sévèrement les infractions au modèle établi. Il a un pouvoir très étendu : le droit de faire fustiger les soldats et d'infliger aux officiers des arrêts allant jusqu'à trois mois; il fait passer les examens d'admission et, en général, a les mains libres sauf toutefois pour les questions pécuniaires. Le gouvernement, sous ce rapport, se montre assez ladre; M. de Z. se voit forcé, n'ayant pas de quoi acheter des lits, de faire coucher toute une compagnie sur des échafaudages de planches soutenues par quatre pieux. Malgré un zèle évident, le manque d'argent fait que les hommes ne sont pas soignés. Elles ne nous plaisent guère ces figures sombres et bestiales où passent trop souvent des éclairs de ruses; pourtant, le baron de Z. se loue de leur docilité et de leur bon vouloir. Si l'on songe que nous voyons là une troupe d'élite, on a une triste idée du reste de l'armée



VUE PRISE DE LA FINCA DE LA VALLÉE DU RIO LA PAZ

bolivienne; les bataillons d'Oruro peuvent sans doute servir d'échantillons. Cependant, les grandes qualités naturelles d'endurance et de frugalité qui caractérisent la race aymara réserveraient à la Bolivie des soldats de premier ordre, n'étaient leur ivrognerie et leur manque de direction : mais, l'ignorance des chefs est



REVUE MILITAIRE A LA PAZ

notoire. Les officiers sont également mal payés ; pourtant, tout jeune homme de bonne famille ambitionne la carrière militaire et le nombre fabuleux des généraux et des colonels de l'armée bolivienne semble accréditer la croyance populaire. Quoiqu'il en soit, telle qu'elle est, cette troupe hétéroclite est une force défensive bien suffisante, vu l'altitude déprimante pour tous les nouveaux venus, et les déserts qui isolent et protègent la République.

La colonie étrangère de la Paz compte surtout des Allemands, une centaine d'individus environ, qui mènent à bien des entreprises très lucratives. Ils ont leur club, copié fidèlement à l'image de ceux de la mère patrie. Chambres claires et propres, portraits d'empereurs et de généraux, journaux de là-bas : *Fliegende Blätter*, *Kunst, Jugend*, etc. : bière écumante servie dans de grands bocks par

une blonde petite « Kellnerin », souriante fille de ménage, qui prend un soin méticuleux du club!... Des bains chauds et un jeu de quilles complètent triomphalement l'aménagement : pour égaliser le terrain nécessaire, les membres dudit club ont dépensé, d'ailleurs trois mille bolivars! Ici, notre ami Herr X. règne en maître. Il pontifie à cœur joie, joue au brave homme, boit à notre santé et se plaint souvent de la dureté des temps et de la difficulté, étant probe, de réussir parmi les « bandits boliviens ».





RUE DE PUNO



MAISON DE MANUEL GARCES, A PUNO
Mosaïque de la cour composée de cailloux blancs et noirs provenant des iles de Soto

CHAPITRE X

PUNO

Le jour du départ arrive trop tôt pour nous. Quel dommage de quitter cette jolie ville hospitalière, où nous laissons de bons amis et des souvenirs charmants ! Il est triste de partir avec le regret de n'avoir vu davantage et gardant au cœur le désir, sans doute irréalisable, de revenir.

Un dernier adieu, puis, vite à la poste, où nous attend déjà Rahlen avec les bagages. Voici la même route que pour Tiahuanaco, le même panorama grandiose. Dans le wagon, un public plus sobre que celui de dimanche dernier : des marchands, un jeune homme qui gagne Arequipa, où il compte faire ses études, et une famille aristocratique. Tout ce monde est préoccupé par la peste bubonique ; un moment en décroissance, elle reprend maintenant de plus belle. On discute à haute voix — l'inquiétude est générale. Un commis voyageur émet l'hypothèse qu'il pourrait s'agir d'une spéculation de

quelques riches commerçants, mais le « père noble » rallie l'opinion en contant l'histoire concluante de nombreux décès dont il se porte garant. Pour nous, les quarantaines sont en ce moment indifférentes et avant trois semaines nous ne songerons pas au vapeur de Calao.

Demain, nous entrons dans la République du Pérou ; nous saurons alors à quoi nous en tenir. D'ailleurs, nos pensées sont bientôt distraites de ce sombre sujet par l'éventualité de complications douanières relatives à notre chinchilla qui est à présent un bagage inquiétant. On nous conseille la contrebande, mais les sentiments honnêtes seront les plus forts, et nous le laisserons dans la valise.

Voici Tiahuanaco dépassé, la vue à l'avant du train s'élargit toujours, l'après-midi touche à sa fin ; on s'arrête.

Guaqui, le port de La Paz, à quatre-vingt-cinq kilomètres de la ville, est une berge indécise, rappelant plutôt les confins d'une inondation qu'une plage. Du reste, la vue n'est pas étendue. Nous nous trouvons dans la profonde baie d'Unimarca ; ce n'est qu'au delà de presqu'îles avancées que commence le véritable Titicaca. Peu d'habitations, rien qu'une grande douane maussade et quelques ballots de marchandises gisant dans le sable. Nous traversons la jetée de bois au bout de laquelle stationne le vapeur. On a une première impression de malpropreté désolante, les passagers de seconde stationnent en troupeau sur le pont encombré de caisses et de bagages de toute sorte, mais bientôt tout est en ordre et nous nous casons quand même assez confortablement dans une grande cabine. Le *Javari* est un bateau du type des bonnes embarcations de rivière ; il fut construit pour parcourir le Maragnon (1), mais des difficultés imprévues dans la navigation du fleuve forcèrent la Compagnie anglaise (2) à l'expédier, malgré de grands frais, à Puno ; il fait maintenant la poste du Titicaca.

Il nous restait encore une ou deux heures à passer à Guaqui ; le soir voilait les laideurs immédiates sans toucher à l'éblouissement des Andes et nous descendîmes à terre pour un dernier adieu à la Bolivie. Là-bas, vers La Paz, dans le crépuscule, bleuissait le contour lunaire de l'Illimani ; Sorata était toute proche, ennuagée et toujours mystérieuse ; en traînée blanche les chaînes secondaires la suivaient

(1) Affluent de l'Amazone.
(2) *The Peruvian Corporation Company.*

déjà à moitié perdues dans l'obscurité croissante. Grandiose et sobre, ce dernier paysage bolivien dégageait une infinie tristesse, mais une tristesse douce, attachante, qu'on aime à évoquer... plus tard. On partit.

Cette traversée, de nuit, était une innovation ; récemment encore il fallait voyager pendant le jour, mais pour économiser les repas, la Compagnie a changé son horaire. Pas d'itinéraire fixe : la route dépend des chargements prévus et aujourd'hui nous ne devions toucher ni au village Desaguadero, ni ailleurs.

Le Desaguadero (1), fleuve frontière entre le Pérou et la Bolivie, emporte les eaux du Titicaca à trois cent vingt-cinq kilomètres de là, au lac Poopo, ce lac que, près d'Oruro, nous crûmes voir dans un mirage du désert. Les bateaux du Titicaca le descendent quelquefois, mais les voyageurs constants du Desaguadero sont les Uros, Indiens nomades, presque toujours invisibles. Ils naissent, vivent et meurent sur le fleuve même. Habitant des radeaux, où ils construisent leurs pauvres huttes, les Uros parcourent continuellement les bras du Desaguadero ; tapis dans les joncs, ils subsistent de chasse et de pêche.

La nuit était calme ; le lac, uni comme un miroir d'acier poli, nous promettait une traversée idéale — perspective agréable, car les fameuses tempêtes du Titicaca donnent un très pénible mal de mer aggravé encore par l'altitude ; le capitaine anglais nous dit que lui-même en était parfois atteint malgré ses nombreuses années de navigation.

Quelques heures après avoir quitté Guaqui, alors que nous nous apprêtions à rejoindre nos cabines, on entendit un cri d'appel, puis le bruit d'un canot. Nous longions la presqu'île de Yunguyo attachée à Copacabana. Le vapeur stoppa ; c'était dans le détroit qui sépare l'île de Titicaca de la péninsule sacrée. Le clapotement des rames se rapprocha rapidement, on voyait briller sur la rive le feu près duquel les voyageurs avaient attendu le passage du *Javari*. Ils abordaient maintenant et l'on distinguait une masse informe accroupie au milieu des Indiens : à grand'peine elle fut hissée à bord. Nous vîmes alors une vieille dame fort élégante, dans le désordre froufroutant de sa robe de soie noire : des cheveux blancs échappés à sa coiffure voletaient autour d'une figure poudrée, pleine

(1) Desaguadero veut dire en aymara — affluent.

d'une inexprimable détresse ; elle geignait doucement et demanda à être soutenue jusqu'à sa cabine. C'était une riche Mexicaine, revenant d'un pèlerinage à Copacabana ; conformément à son vœu elle voyageait seule et l'on ressentait une sorte de pitié sympathique envers ce débris attifé, ayant encore l'énergie nécessaire pour tenir une telle promesse. Le capitaine nous dit qu'il faisait souvent de ces haltes pour ramener les pèlerins de la Vierge miraculeuse. Ce brave homme d'Anglais, très sud-américanisé, se lia d'amitié avec Rahlen, amitié désirée ; Rahlen fit l'assaut de son cœur en lui offrant bon nombre de coktails comme intermèdes à une conversation animée ; notre secrétaire parle l'anglais mieux que personne et ne manque jamais l'occasion de s'entendre dire par ces Anglais qu'il imite, loue et vénère : « Se peut-il que vous ne soyez pas de chez nous ? »

Ce jour-là, Rahlen n'était pas désintéressé ; nous comptions sur les sentiments amicaux du capitaine pour faciliter notre visite à l'île. En Amérique, tout ne dépend-il pas du chef immédiat ? Du reste, le capitaine était bon compagnon ; il nous était agréable de veiller dans la salle à manger déserte, par cette soirée quasi hivernale, sous la lampe à peine vacillante, cassant des noix, en écoutant les anecdotes, drôles ou tragiques, racontées sur les passagers nos compagnons, ou en discutant les particularités du lac.

On sait que le Titicaca, quatorze fois plus grand que le Léman et représentant plus du quart du Baïkal (1), était anciennement une mer intérieure, dont on peut suivre la trace, des sierras péruviennes de Carabaya, sur la route de Cuzco, jusqu'au volcan Ollagua, que nous avions admiré dans l'Atacama, entre Calame et Uyuni. Cette mer se serait écoulée vers l'Amazone par le canyon où se trouve actuellement La Paz. Le Titicaca mesure environ cent soixante-trois kilomètres de long sur soixante kilomètres de large, mais le lac se retire toujours, découvrant lentement des îles ou les reliant à la terre. Les avis diffèrent sur sa profondeur ; nous voyons qu'Elisée Reclus indique un maximum de deux cent dix-huit mètres, tandis que Wiener a effectué des sondages de cinq cent trente mètres. Plusieurs voyageurs (2) affirment l'existence de trous insondables ; ceci confirmerait l'opinion du capitaine qui prétend que les eaux remplissent

(1) Titicaca : 8.300 k. c. — Baïkal : 34.975 k. c. — Léman : 576 k. c.
(2) AGASSIZ, MIDDENDORF.

le fond d'un cratère gigantesque. Il nous dit aussi la fréquente inutilité de sa boussole, affolée par l'énorme quantité d'électricité.

Pendant longtemps le lac Titicaca porta le nom de Chuquito, d'après une ville de ses rives que Tupac-Amaru détruisit en 1871. Quelquefois aussi on en parle comme du lac de Puno, mais l'appellation incasique, Titicaca, lui est définitivement dévolue de nos jours. Garcillasso (1) explique, ainsi qu'il suit, l'étymologie de ce nom : *Titi* veut dire en langage autochtone. « plomb » ; *caca* « chaîne de montagnes » ou de « rochers », ce qu'on pourrait donc traduire par « lac des montagnes de plomb ». Son eau est d'un goût désagréable (2).

Le lendemain, nous fûmes levés de bonne heure ; le ciel était limpide, l'air frais, excitant ; on sentait en soi une grande force pour observer et jouir des choses. Dans les demi-teintes du matin, nous glissions silencieusement sur une eau bleuâtre, seules les berges de grès roux, monotones et nues, accusaient le paysage. Où donc les Andes dominatrices mirant leur immensité enneigée dans ce lac sacré ? Où donc ce paysage, le plus beau du monde, la septième merveille de la terre ? Hélas ! peut-être n'est-ce que légende ! Tout au loin pourtant, pareilles à une traînée de nuages, se dessinaient les belles montagnes de la Bolivie. Mais le charme vanté existait quand même autour de nous, puissant et évocateur. Était-ce le silence, la conception de l'altitude ? La gamme des teintes crues superposées sans perspective dans cet air raréfié ? L'attirance ne résidait-elle pas plutôt dans le souvenir de cette civilisation passée dont le lac avait été le berceau et le sanctuaire ? Inconsciemment, on songeait aux longues processions des balsas incasiques, menant les fils du Soleil à l'une des îles sacrées à leur race. Couvertes d'étoffes écarlates et de draperies d'or, — couleurs royales, — elles devaient s'avancer avec une rare majesté, ces embarcations de jonc insubmersibles, où ramaient les bruns garçons de l'escorte d'élite. Derrière l'Inca au visage de statue se pressait sa cour : aristocrates, scintillants de bijoux, aux nobles figures affinées par les travaux intellectuels et

(1) GARCILLASSO DE LA VEGA, *op. cit.*, liv. III, chap. XXV. La même explication est donnée par les frères ULLOA. (*A voyage to south America by don* GEORGE JUAN *and don* ANTONIO DE ULLOA, vol. II, p. 166.)

(2) Les frères ULLOA la décrivent ainsi : « L'eau de ce lac, quoiqu'elle ne soit ni amère ni saumâtre, est trouble et a un goût si nauséabond qu'elle ne peut être bue. » (*Ibid.*) Cependant on y trouve des poissons appartenant aux genres *oresties* et *allorchestes*.

la dégénérescence; ovales purs des visages encadrés des lobes démesurément allongés d'oreilles déformées par l'art et l'abâtardissement sans doute... Mus par un seul idéal, allant vers leur but, tenaces et inconscients, tous, du potentat à l'humble berger de lama, contribuaient au bien commun, comme dans sa ruche, l'abeille, reine, butineuse modeste ou bourdon, accomplit son devoir utilitaire et immuable.

BALSA SOUS VOILE

On approchait de Puno : voici, sur notre droite, l'île rocheuse de Soto, lieu de pénitence où d'assez belles ruines attestent que les Incas venaient s'y humilier pour le bien des peuples. Soto et une autre île, sa proche voisine, sont remarquables par des cailloux qui, blancs sur l'une, sont noirs sur l'autre. Leur formation géologique est la même, pourtant aucune pierre claire ne se rencontrera dans l'île aux cailloux sombres et *vice versa ;* tous les cortils des jolies maisons de Puno en sont dallés.

Notre traversée touche à sa fin; l'île de Tacilla est depuis longtemps derrière nous : ce fut autrefois, une prison politique, où les captifs erraient dans le plus grand dénûment, enviant probablement le sort de leurs frères du Brésil, qui vivaient, eux, parmi les beautés salubres de la tropicale île Fernando do Noronha !

A un mille de Puno, encore un îlot, Estevos (ou Estaban), où repose le voyageur américain Orton, près de deux autres protestants : un prêtre catholique refusa de recevoir ces dépouilles hérétiques en terre sainte, on les ensevelit là, loin des fidèles.

Le *Javari* pénètre dans l'étroit goulet (70 m.) qui donne accès à la baie de Puno ; il est prudent de ne le franchir qu'au jour, à

cause des bas-fonds. Depuis un moment déjà, nous voyons venir à notre rencontre, comme d'étranges nids flottants, des balsas de jonc doré, toutes semblables, dit-on, à celles des Incas. La baie intérieure en est littéralement remplie; menées tantôt par des rameurs, tantôt au moyen d'une seule grande voile faite d'une natte tressée, elles voguent un peu partout, ramènent les pêcheurs indiens à la ville, ou bien, immobiles, stationnent pendant qu'ils jettent leurs lignes. Des *caballitos*, balsas légères, faciles à diriger à cause de leur petite taille, sillonnent l'eau en tout sens. Nous avançons et la vue du lac s'obstrue d'îlots, d'où des nuées de gibier s'élèvent avec tapage; bientôt la baie prend l'aspect d'un charmant lac intérieur. Des champs de roseaux pénètrent bien avant dans l'eau. taillis frissonnant, égayés par les cris gutturaux des canards plongeurs dont pullulent les environs de Puno. C'est là, nous dit le capitaine, que vient paître le bétail; plongé jusqu'à mi-corps. parfois jusqu'au cou, il broute l'extrémité tendre des joncs et des mousses aquatiques dont l'eau est couverte.

Le vapeur stoppe près d'une longue jetée en bois, — c'est l'arrivée. Comme ce débarquement diffère du dernier, celui d'Antofagasta: là-bas vacarme et bousculade. ici. dans ce petit port de lac. tout est paisible; ce sont des Indiens un peu maussades il est vrai, mais ni obséquieux, ni turbulents, qui attendent patiemment le règlement des droits du fisc pour nous emmener à terre. Enfin paraît le chef des douanes, jeune Anglais à lunettes, dont l'origine mi-espagnole a gardé ce cachet britannique que rien n'efface. Rahlen parle. — le charme opère; nos effets passent et nous apprenons plus tard qu'en transportant au Pérou une grande somme en *sols* (1) d'argent, nous nous sommes rendus coupables d'une contrebande de beaucoup plus importante que n'eût été celle de nos chinchillas prohibés. Nous n'en savions rien et nos bons amis, les financiers de La Paz, nous avaient si aimablement offert de changer notre monnaie bolivienne que nous n'avions pu qu'accepter avec joie!

Dans la foule des curieux qui à présent nous entoure, on retrouve encore les Aymaras de la Bolivie; mais il se mêle à ce lourd élément

(1) Le *sol* d'argent est l'unité péruvienne; de la dimension d'une pièce de 5 francs, il représente une valeur de 2 fr. 50. La *libra* (10 sols) est une monnaie d'or de la grandeur exacte du *pound* anglais.

un type plus fin, plus élégant; les corps sont élancés, les coloris ambrés, les costumes différents. Puno, à la frontière des Quechuas et des Aymaras, est la première ville où nous rencontrons des hommes de cette race. Siècle après siècle, sans se croiser, sans rien adopter de leurs coutumes réciproques, les deux peuples ont ainsi vécu amicalement côte à côte.

Voici une épaisse marchande indienne, qui porte la coiffure caractéristique des femmes de la Bolivie; cette espèce de toque élevée, pyramidale, que recouvre un morceau de lainage noir retombant des deux côtés des joues. Près d'elle, un groupe de femmes quechua se distingue nettement par de larges chapeaux en galette, semblables à de très vastes capelines niçoises; elles sont faites de feutre ou recouvertes d'étoffe noire qu'avivent des plaques métalliques, brillant au soleil; combien ces nouvelles figures sont plus sympathiques, plus nobles, presque engageantes!

On sait que les Quechuas partagent avec les Aymaras la région du Haut-Plateau, les uns vivant au sud, les autres au nord. Les deux races sont généralement considérées comme parentes et leurs langues ont un certain rapport. Mais les Quechuas, mieux doués, et plus doux, sont très supérieurs aux Aymaras (1).

Le nom d'Aymara, disons-le en passant, n'est pas un terme autochtone : les Jésuites désignèrent ainsi les tribus habitant les territoires sud de la Puna, jadis peuplades de dialecte et de gouvernement indépendants. On se souvient que les Incas les nommaient tous Collas et leur pays — Colla-suyu ou Collao.

Ce que l'on aperçoit tout d'abord de Puno est banal; la ville, comparativement moderne, a été bâtie au milieu du XVIIe siècle (1660) pour exploiter l'argent et le plomb des collines avoisinantes. Puno (3.815 mètres d'altitude), chef-lieu de département, compte environ huit mille habitants et possède un archevêque. Il est relié au câble d'Europe : les nouvelles y arrivent aussi nombreuses que contradictoires!

En petits troupeaux, les lamas, badauds silencieux, glissent par les rues désertes, les Indiens passent sans bruit, pareils à des ombres. Quand les nuages s'amoncellent, tout est triste, infiniment déprimant, les couleurs s'éteignent, le froid s'aiguise. Un rayon de

(1) Léonce Angrand, *op. cit.*



BAIE DE PUNO

soleil et l'aspect change complètement, change au point de rendre la ville méconnaissable! Au bout des rues orientées vers le Titicaca, on voit la masse éblouissante et bleue de ses eaux transparentes; à cette ambiance, toutes les tonalités deviennent délicieusement harmonieuses, les laides maisons en grès, plaquées de chaux brûlent les yeux par leur blancheur, les collines rutilent, l'atmosphère paraît être en cristal fluidifié! On s'étonne alors de trouver Puno, pittoresque, joli, quand, une minute auparavant, cette ville nous paraissait être la plus laide du continent!

Sur l'une des quatre plazas, s'élève une guérite pour les prochains votes. L'heure est pleine d'effervescence politique; des gamins insupportables courent autour de nos jambes, nous proposant des billets de loterie gouvernementale. L'européanisation semble complète; mais au long des murs, assises comme d'antiques pleureuses revendiquant le passé, les Indiennes, accroupies devant leurs maigres stocks, se taisent, dédaigneuses de cette civilisation affairée, haletante, qui se presse, croirait-on, pour disparaître plus vite! C'est à elles que Baudelaire eût pu dédier les vers poignants où :

L'homme, ivre d'une ombre qui passe,
Porte toujours le châtiment
D'avoir voulu changer de place.

N'ont-elles pas, vivantes cariatides, conservé saintement les traditions des aïeules? N'ayant rien cherché, rien voulu, n'ont-elles pas tout gardé, cependant que passaient les conquistadores, les vice-rois, les héros et les présidents?

Dans l'hôtel, une conversation animée rassemble au patio tous les voyageurs du *Javari* : on vient de publier d'alarmantes nouvelles sur la peste, nouvelles prouvées fausses dès le lendemain. Cela ne manque pas de nous inquiéter pour le retour en Europe; il nous semble monotone à présent de reparcourir le Haut-Plateau pour arriver, en fin de compte, en Argentine. Par le Madere, la route est au moins mouvementée : des semaines à cheval, puis en canot jusqu'à San-Antonio, petite colonie à la bouche du fleuve, d'où des *lanchas* (bateaux-mouches), descendent le caoutchouc bolivien à Para sur l'Amazone. — si tentante cette perspective, qu'on désirerait presque être forcé à l'aventureux voyage.

Sur ces entrefaites, arriva M. W. qui s'était offert pour nous accompagner chez le changeur, en vue de faciliter les transactions. Il n'y a pas de banque à Puno, seulement une petite succursale avec laquelle il nous fallut marchander pendant toute une heure avant d'obtenir un change acceptable. Le bonhomme refusait de donner ses *pounds* d'or, la monnaie courante, à moins d'un intérêt de 40 o/o; nous n'aurions eu qu'à emporter un sac de sols d'argent péruvien! Pourtant, après plusieurs fausses sorties de notre part, il descendit à 15 o/o et l'affaire fut conclue.

Sur l'ancienne route d'Arequipa, presque abandonnée depuis la construction du chemin de fer, s'élève à l'extrémité orientale de la ville un arc de triomphe en grès rougeâtre, monument commémoratif des grands héros de l'Indépendance. L'esplanade où il est bâti, domine la ville et la profonde baie qu'entoure une ceinture éclatante de verte *totora* (1). Les îles rocheuses brunissent, éparpillées sur cette surface bleue et, au bord de l'eau, Puno ainsi vu de loin, devenait charmant! Ce fut là que M. W. nous mena en sortant de chez le changeur. Cet Anglais tant soit peu érudit, rassemble des matériaux pour composer une histoire des Incas : il paraissait enchanté de pouvoir « aérer » ses connaissances.

— « Vous voyez d'ici la plaza de Puno, disait-il. En 1669, José de Salsedo, un heureux aventurier, y entendit son arrêt de mort. On le condamnait injustement : il proposa à ses juges de daller à leur profit, en lingots d'argent pur, la route qui mène d'ici à Puno. Il ne demandait en échange qu'un sursis et le temps de faire reviser le procès en Espagne; l'exaspération contre lui était telle qu'on refusa et le malheureux fut exécuté à Lima. »

Pourtant c'était un homme généreux autant que riche, ce Salsedo; sa douceur envers les Indiens fut proverbiale et jamais il n'oublia qu'il devait sa fortune colossale à une jeune Indienne qui, amoureuse, lui révéla l'emplacement d'une ancienne mine incasique, la plus féconde, dit-on, de toute l'Amérique. Dès lors la rancune, la jalousie, la haine féroce des anciens compagnons de Salsedo se déchaîna contre lui; ils l'enveloppèrent d'accusations, le compromirent habilement dans l'assassinat du gouverneur Angel Peredo avec lequel il était fort mal et firent si bien que le vice-roi de Lima, le comte Lemos, arriva en personne pour mener rapide-

(1) *Totora*, joncs des bords du lac Titicaca.

ment le procès. Sous le poids écrasant de l'opinion publique, José de Salsedo mourut. Mais il fut promptement vengé, les Indiens amenèrent l'eau à sa mine de Laicacota (étang des sorcières) et l'inondèrent si bien que jamais plus on ne parvint à la vider, tandis qu'en Espagne, Philippe V réhabilitait la mémoire de l'infortuné et donnait à son fils naturel le titre de marquis de Villarica.

De nos jours, l'importance métallurgique de Puno a beaucoup diminué : la laine, le bétail exporté à Arequipa et un peu de mercure remplacent l'argent d'autrefois. Mais, si les montagnes de Puno ne produisent plus de lingots précieux, elles contiennent d'autres trésors : des ruines uniques, — la joie des archéologues. Tel, au lac d'Umayo, situé à cinq leguas de Puno, dans un site remarquablement pittoresque, autour d'une étendue d'eau d'une surface de douze milles environ, sur des rochers abrupts, se dressent à une hauteur atteignant jusqu'à trente-neuf pieds les *chulpas*, tours tombales des anciens Aymaras qu'on retrouve seulement dans le territoire des Collas. Une île, couverte de curieux décombres, s'élève au centre du lac. A l'une des extrémités de celui-ci, se niche la petite ville de Vilque, pendant qu'à l'autre, la péninsule de Silustani ferme une des baies de l'Umayo, baie où, dit-on, se trouvent submergés la ville et le palais des curacas de Hatun-Colla (Grand Colla), qu'un tremblement de terre aurait fait engloutir par le lac. Squier, explorant cette partie de l'Umayo, a pu observer des murs, restes d'édifices, baignés par les eaux, ce



CHULPA

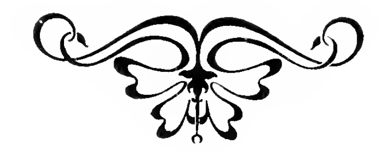
qui pourrait confirmer cette légende, à moins, ajoute-t-il, que ces ruines ne soient d'anciennes digues contre l'inondation.

Silustani même est remarquable par ses nombreuses chulpas (1), les mieux conservées de toute la Bolivie, la tradition les désigne comme tombes où reposaient les puissants chefs de Hatun-Colla. On trouve aussi à Silustani, — et c'est pour cela peut-être que la presqu'île est si fameuse, — des cercles solaires, grands ronds de pierres monolithiques, dont la raison d'être échappe, mais qui rappellent étrangement les cercles druidiques.

(1) « J'étais vraiment étonné, écrit Cieza de Leon, de voir combien peu ils (les Collas) tenaient à avoir de grandes et belles maisons pour les vivants, tandis qu'ils donnaient tant de soins aux tombes où les morts étaient enterrés. Ainsi, dans les plaines et les prairies, près de leurs villages, les tombes étaient bâties en forme de petites tours, les unes de pierre seulement et les autres de pierre mêlée avec de la terre; les unes larges, les autres étroites, selon la position et la richesse de ceux qui les construisaient. Certaines avaient des toits de chaume et d'autres, faits de larges dalles. J'observai que les portes de ces tours étaient orientées vers l'est.

« Les parents du décédé brûlaient dix, vingt moutons ou même plus, selon la position du mort, et l'on tuait les femmes, garçons et serviteurs qui devaient l'accompagner.

« Toutes ces dépouilles étaient enterrées dans la même tombe que le cadavre : on y enfermait aussi des gens vivants. Après quoi, tous retournaient à la maison du mort, où ils mangeaient et buvaient la Chicha, ressortant de temps en temps, pour danser des danses funèbres dans des endroits donnés, près de la maison. Ceci continuait pendant plusieurs jours, après quoi, les pauvres étaient rassemblés pour recevoir les restes de la nourriture et de la Chicha. » (*Travels of* Cieza de Leon, *op. cit.*, p. 364 et 365.)





LE DÉBARCADÈRE DE CHALLA

Chapitre XI

ILE TITICACA

La visite aux îles du Titicaca fut enfin assurée : le préfet, l'agent de la Compagnie de Navigation, le sauvage mais sympathique Manuel Garces lui-même, ayant donné leur consentement.

Le vapeur en route pour Chililaya doit nous déposer sur l'île et ne nous ramener à Puno que trois jours plus tard ; Manuel Garces nous offre l'hospitalité dans sa propriété de là-bas, Challa, une petite finca gérée par l'un de ses neveux ; le capitaine met à notre disposition les services d'un des mozo du vapeur, tout est donc pour le mieux !

La veille du départ, comme nous nous apprêtions à gagner nos cabines, un voyageur allemand nous aborda, tenant à la main un télégramme des Bandellier, qui nous priaient de faire participer leur ami, le professeur X, à notre excursion. Depuis cinq mois

déjà, M. X attendait cette visite; il nous conta d'une voix coupée par l'émotion, ses déceptions continuelles et les efforts, vainement tentés, pour compléter à l'île sacrée une collection d'insectes péruano-boliviens qui doit révolutionner l'entomologie. Le professeur venait à peine de nous quitter que nous fûmes accostés par un couple de vieux Hispano-Américains de mise surannée. Ces bonnes gens, parents du jeune Garces de Challa, saisissant l'occasion inespérée de revoir leur neveu, voulaient faire connaissance avant le voyage en commun.

Le départ est fixé pour sept heures du matin.

Vers midi, le paysage d'éternelles collines rousses, rives cuivrées du lac bleu, se modifie. Les Andes apparaissent de nouveau, profilant leurs contours blancs à l'horizon lointain.

Une heure. Voici l'île : étendue, longue et rocheuse, soulevée en mamelons dénudés; quelques îlots s'en détachent. Nous côtoyons des blocs gris, poreux comme des éponges pétrifiées; d'autres, surchargés de plantes aquatiques, sont l'asile des canards et des mouettes.

Le vapeur contourne une extrémité de l'île, et vire subitement dans une grande baie ronde, qu'enserrent étroitement des presqu'îles, toutes quadrillées de champs. Devant nous, sur la plage sablonneuse, brille le toit rouge de Challa; un hameau s'éparpille à l'entour; une pente de rochers domine la plage, s'égaie de quelques buissons; tout un petit bois grimpe là-bas, derrière la finca...

Malgré les souvenirs de fastueuse magnificence et d'adoration toujours vivace, malgré toutes les croyances émouvantes qui se rattachent à cette île mystérieuse, peuplée et hantée de mythes antiques, l'aspect général est aride, froid, presque déprimant. N'est-ce pas ici que le Soleil réapparaissant après sa longue et terrible éclipse déposa ses enfants, régénérateurs du monde, Manco-Capac et Mama-Ocllo-Huaca, couple fraternel d'où naquirent les Incas? Avant eux, ici même, erra le Grand Puma (jaguar) légendaire, illuminant tout le rivage par l'irradiation sanglante d'un immense rubis enchâssé dans son front.

L'étymologie du mot Titicaca rappelle quelque peu cet ancien mythe puisque « Titi », dont la signification en dialecte quechua, veut dire plomb, — métal qui cependant n'a pas laissé

de trace sur l'île, — signifie en aymara, jaguar ; quant aux syllabes « caca » elles se traduisent — dans ces deux langues assez similaires — par « rocher ». Ce nom de Titicaca n'était primitivement attaché qu'à l'un des rocs de l'île, roc sacré par excellence dont l'adoration est très antérieure au culte incasique.

La topographie de l'île se caractérise par de longues péninsules qui, terminées en mamelons, s'en détachent de toutes parts, lui donnant l'aspect d'une pieuvre aux monstrueuses tentacules. Les baies sont par conséquent nombreuses, toutes étrangement pittoresques, escarpées et profondes.

Longue de six leguas (21 k. 3/4), l'île Titicaca n'en mesure que deux (7 k. 1/4) en sa plus grande largeur. D'un climat rude, elle est naturellement dénudée et rébarbative. La piété des Incas la rendit presque fertile : les mamelons (1) furent aplanis, des terrasses superposées s'étagèrent sur chaque colline, de la base au sommet ; une terre productive apportée de loin (2) permit d'y cultiver les céréales et le maïs. On traça des jardins : sur les plates-formes en espaliers, et coupées de rigoles d'eau s'étagèrent les aunes (3), les *sauco* (4), le *queñoa* rabougri (5), le poivrier *molle* (6)

(1) Les frères Ulloa, lors de leur voyage en 1735, disent même que primitivement l'île, ne formait qu'une seule montagne. (Don George Juan *and* Don Antonio de Ulloa, *op. cit.* chap. xiv, p. 166, vol. II.)

(2) Garcillasso de la Vega, *op. cit.*, livre III, chap. xxv.

(3) *Alnus acuminata*, aunes d'Amérique rappellent beaucoup les aunes d'Europe. Le tronc est employé à la construction des ponts. (Middendorf, *op. cit.*, tome III, p. 17.)

(4) Le sauco, sureau péruvien *(Sambucus peruviana)* rappelle en plus grand le sureau d'Europe, il pousse aussi bien en arbre qu'en buisson. (*Ibid.*, p. 18.)

(5) *Polylepis racemosa* (J.-J. Von Tschudi, *op. cit.*). Cet arbre forme de petits bois jusque tout près de la frontière des neiges. (Middendorf, *op. cit.*) Middendorf nomme le queñoa, *Kinoar*, arbre au tronc tordu, aux branches noueuses, entrelacées ; l'écorce en est brune, lisse et la cime couronnée de feuilles ovales, résistantes comme du cuir.

(6) « Le molli ou poivrier *(Schinus Molle)* se nomme ainsi à cause de l'odeur épicée répandue par ses feuilles quand on les écrase entre les doigts. Le tronc ridé, les branches minces et tombantes rappellent le saule-pleureur. » (*Ibid.*, p. 18.)

Cieza de Leon dit : « L'écorce du *Molle* possède de telles vertus que si un homme a des douleurs aux jambes et qu'elles gonflent, il suffit de les laver avec une infusion de cette écorce pour voir les douleurs passer et l'enflure diminuer. Les petites branches sont fort utiles pour nettoyer les dents. On fait une excellente boisson avec les baies du *Molle ;* on obtient aussi du vinaigre en remplissant de ces baies des vases d'eau qu'on met sur le feu. (*Travels of* Cieza de Leon, *op. cit.*, p. 307.)

« ... Ces fruits... que produit l'arbre *mulli* (le *Molle*) sont entassés les uns sur les autres comme une grappe de raisin.

« Ce fruit est très doux à la surface et fort amer au dedans ; c'est pourquoi les Indiens,

émergeant de parterres égayés par la rouge *flor del Inca* (1).

Les temples débordaient de richesses. Jamais lieu saint ne fut aussi vénéré. Du reste, le nombre des pèlerins se comprend aisément en songeant à la distraction que devaient apporter ces pieux voyages dans la vie monotone des humbles de l'Empire. Quant aux nobles, ne venaient-ils pas s'y rendre un culte un peu personnel, étant comme l'Empereur, enfants du Soleil? On visitait ainsi annuellement l'île de Titicaca, pour y déposer qui, l'or, l'argent et les pierres précieuses, qui des dons plus modestes (2, 3). Maintenant encore, les Indiens abordent parfois la nuit à l'île pour adorer secrètement leurs anciens sanctuaires.

On prétend cependant, qu'avec l'extension de leurs domaines, les Incas négligèrent l'île sainte; son culte périclita, ses édifices s'effondrèrent. Alors, c'était sous le règne de Tupac-Yupanqui (1425-70), un des grands prêtres se rendit à Cuzco, afin de supplier le monarque de rétablir la pompe du berceau incasique. Le souverain promit une visite solennelle. Impressionné par la grandeur du site, il embellit l'île, reconstruisit et orna les temples, transforma le service divin, lui donnant un éclat analogue à celui des premiers sanctuaires de la capitale (4).

En outre, Tupac-Yupanqui s'y fit élever un palais en face du saint

qui en font une espèce de boisson, ont coutume de le mettre dans de l'eau chaude et de le passer doucement entre les mains jusqu'à ce qu'il ait rendu toute sa douceur sans presser la partie amère. Ils gardent cette décoction trois ou quatre jours avant d'en boire. Elle est fort bonne et très propre à la guérison de la colique, des maux de vessie et de la gravelle. L'eau où l'on fait bouillir les feuilles de cet arbre est extrêmement bonne pour les lavages du corps, elle a cette propriété de guérir la gale et les vieux ulcères. On fait du *Molle*, de l'excellent charbon qui conserve sa chaleur et ne s'éteint point qu'il ne soit réduit en cendres. » (Garcillasso, *op. cit.*, livre VIII, chap. xii.)

En parlant des connaissances médicales des Péruviens, Garcillasso dit : « Ils connaissaient la vertu secrète de la gomme d'un certain arbre qu'ils appelaient *mulli* et les Espagnols *Molle*, dont l'effet est merveilleux et presque surnaturel pour la guérison des plaies. » (*Op. cit.*, livre II, chap. xxv.)

(1) La *flor del Inca (Cantuta Buxifolia)*, petit buisson au feuillage luxuriant se nomme aussi *Cantut* ou *Cantu*. Les nombreux exemplaires que nous avons vus avaient des fleurs d'un beau rouge luisant; mais, d'après d'Orbigny, il y en aurait d'autres aux fleurs blanches et jaunes.

(2) Ulloa, *op. cit.*, vol. II, chap. xiv.

(3) Garcillasso de la Vega, *op. cit.*, livre II, chap. xxv.

(4) Garcillasso, *op. cit.*, livre III, chap. xxv.



PLAN APPROXIMATIF DE L'ILE DE TITICACA

(21 kil. de long.)

N° 1 — Hacienda de Challa.
2 — Kasapata.
3 — Rocher sacré.
4 — Chingana.
5 — Terrasses.

N° 6 — Pucara.
7 — Pila del Inca, Sacsamani.
8 — Hacienda Yumani.
9 — Pilco-Kayma.

îlot de Coati où fut fondé un grand couvent de vierges. Se proclamant ensuite « souverain par excellence », l'Inca exiga l'exode de la population indigène à Copacabana, la remplaçant par les représentants de quarante provinces, tous *mitimaës* royaux, prétend Squier. Les devoirs de ces nobles cultivateurs étaient une prérogative, les graines récoltées devant être distribuées aux temples et aux couvents, ou bien envoyées comme fétiches dans les greniers d'abondance : elles préservaient, croyait-on, des disettes (1).

Personne, sauf les agriculteurs élus, les prêtres et les pèlerins, n'avait accès à l'île; encore, ces derniers étaient-ils astreints à un long cérémonial avant d'obtenir le droit d'approcher du saint des saints, le roc sacré de Titicaca.



L'ALCADE DE CHALLA ET SON CONFRÈRE DE YUMANI

Mais le culte dévia bientôt vers des pratiques sanguinaires inconnues jusque-là : les offrandes d'autrefois : animaux, céréales et chicha, auraient été souvent remplacées par des sacrifices humains. Garcillasso ne mentionne pas ce fait ; d'ailleurs, chrétien zélé, prenant à cœur la réputation des ancêtres maternels, il n'eût jamais avoué de semblables coutumes.

Actuellement, l'île est partagée entre deux propriétaires : la plus grande partie du terrain, Challa, comprenant les principales ruines, appartient à Manuel Garces de Puno ; l'autre, Yumani, où se trouve le palais de Tupac-Yupanqui et la fontaine du beau jardin de l'Inca, est la propriété de la famille de l'ex-président bolivien Pando.

(1) Garcillasso, *op. cit.*, livre III, chap. xxv.

La population, si mélangée au XVe siècle, est devenue homogène, donnant une assez belle race d'hommes vigoureux et de haute stature. De caractère complaisant et laborieux, ils sont agréables par contraste aux Aymaras. Nous avions peine à les croire capables d'avoir tenté le meurtre des Bandellier : sans doute avaient-ils agi sous l'impulsion violente provoquée par la profanation de leurs sentiments les plus sacrés : à la vue de leurs sanctuaires violés, des trésors de leur île emportés par ces étrangers, une colère aveugle avait dominé ces âmes éminemment superstitieuses. Petite colonie d'un millier d'individus environ, ils vivent dans la dépendance complète des propriétaires : la terre appartient exclusivement aux Pando et à Garces qui l'afferment aux Indiens contre trois jours de travail hebdomadaire. Ainsi, les habitants sont presque vassaux, mais les relations avec leurs maîtres restent patriarcales et ces derniers semblent aimés.

Le dialecte employé est l'aymara des alentours ; pourtant beaucoup de termes quechuas, rappellent le langage introduit par les Incas. Grâce à la terre fertile apportée naguère des vallées chaudes, on cultive avec succès les fèves, le froment, l'orge, la quinoa (1), l'oca (2, 3,), une excellente variété de maïs nain, et surtout d'admirables pommes de terre (4).

(1) La *quinoa* est cultivée dans les plus hautes régions des Andes de Quito et du Pérou : c'est probablement la céréale la plus résistante du monde. Garcillasso de la Vega mentionne la quinoa comme étant très cultivée par les anciens Péruviens, autant pour ses graines que pour ses feuilles qu'ils emploient dans la soupe. Dans le langage quechua, la plante cultivée est nommée *quinua*, les feuilles vertes *lliccha*; la plante sauvage, *azar*; un gâteau fait des graines du quinua, *pisque*; et les graines bouillies du quinua, séchées au soleil et réduites en une farine grossière, utile comme nourriture en voyage, *quispiña*. Pendant la moisson, les tiges sont coupées et attachées en gerbes qu'on frappe avec des bâtons, afin d'en séparer la graine. Cette graine a un goût insipide et n'est pas très nutritive. (*Travels of* CIEZA DE LEON, *op. cit.*, p. 143, note de MARKHAM.)

Scientifiquement la quinoa se nomme *Chenopodium quinoa*.

D'Orbigny dit qu'elle s'élève a environ un mètre de hauteur; les habitants du Chili et du Pérou en mangent les feuilles en guise d'épinards et les graines en bouillie. Les indigènes, dit-on, tirent encore de ces feuilles une excellente bière. C'est aussi avec une variété de Chenopodium qu'on prépare par infusion une boisson agréable et légèrement excitante, en usage dans toute l'Amérique méridionale sous le nom de *maté*. Cette plante a été cultivée avec succès en France. Les graines ont une amertume fort désagréable et les feuilles sont moins bonnes que l'épinard. (D'ORBIGNY. *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, tome III, p. 550.)

(2) Oca (*Oxalis tuberosa Lin.*) est une racine ovale, la peau d'un rouge pâle et l'intérieur blanc; la pulpe en est humide, le goût douceâtre. L'oca est très aimée des Péruviens. (*Travels of* CIEZA DE LEON, *op. cit.*, p. 361, note de MARKHAM.)



FINCA INDIGÈNE DE L'ILE DE TITICACA

Telle est aujourd'hui l'île Titicaca, vouée jadis à Inti, déité solaire des Incas, alors que sa voisine, la rouge Coati, était dédiée au culte de Quilla, la Lune.

On aborde; une grande agitation règne sur la plage : des indigènes balayent vivement le débarcadère, un homme vêtu à l'européenne fait des signaux de bienvenue. Nous accostons au milieu d'un rassemblement d'Indiens en beaux ponchos, aux bonnets gaîment bariolés. Tous semblent radieux à notre vue. L'alcade, au grand bâton plaqué d'argent, nous embrasse à plusieurs reprises; d'autres suivent son exemple et se prosternent en murmurant des compliments de bienvenue en aymara. Le jeune Garces nous serre vigoureusement la main. Accueil inattendu, charmant! Qui aurait prédit cette joie naïve, exubérante, tirée, dirait-on, des pages de *Paul et Virginie*, quand pendant si longtemps nous n'avons vu autour de nous que visages renfrognés et hostiles. Il est surtout touchant de voir la vénération avec laquelle chacun s'empresse autour de l' « oncle » et de la « tante »; un bonheur réel perce sur les figures bronzées quand d'une main distraite les vieillards répondent en tapotant le dos ou en caressant les figures de ces hommes dont certains pleurent de joie. En triomphe on porte le couple jusqu'à la finca.

L'île Titicaca est un coin fermé au monde; de temps à autre un

Garcillasso, *op. cit.*, livre VIII, chap. x, nomme l'oca *toca*; il dit que ce « légume qui s'engendre dans la terre... est fort exquis et de la grosseur du pouce... Après l'avoir séché au soleil, ils (les Indiens) le font cuire, mais ils le mangent aussi cru, parce qu'il est si doux qu'on dirait que c'est de la conserve... »

(3) Le nom de la ville de Yanaoca (ou Janaoca) montre à quel point l'oca est populaire parmi les Indiens. Yanaoca signifie : l'oca noir ou gelée. Yanaoca est situé à 3.873 mètres d'altitude sur la rive gauche du Vilcanota, entre Tinta et Sicuani; c'est le chef-lieu de la province de Canas. Markham prétend que c'est à Yanaoca que l'on rencontre le type le plus pur de ce qu'il appelle « les Indiens Incas ». (Markham, *Cuzco and Lima*, *op. cit.*, p. 232.)

(4) J.-J. Von Tschudi désigne encore comme légume du Haut-Plateau la *maca*; il nous apprend que la maca pousse à une altitude de 12 à 13.000 pieds; les Indiens ne la cultivent pas à une altitude plus basse, prétendant qu'elle n'y a aucune saveur. Dans beaucoup de districts de la Puna, la maca est l'aliment principal des habitants.

Tschudi la décrit comme étant une racine tubéreuse se développant comme la pomme de terre. Sa dimension est celle d'une grande châtaigne dont, bouillie dans le lait, elle a aussi le goût. La maca peut être conservée plus d'un an, si, après l'avoir sortie de terre, on la sèche au soleil pendant quelques jours, et l'expose ensuite au froid. Ainsi préparée, elle se réduit et devient très dure. Avec cette maca, les Indiens préparent une sorte de sirop douceâtre: pris avec du maïs, le goût n'en est pas désagréable. (*Op cit.*, p. 306.)

Indien en caballito guette au large le passage du vapeur qui, un instant, s'arrête, pour remettre la poste, n'ayant pas le droit de mouiller l'ancre. Parfois, le jeune Garces se rend en balsa à Copacabana, mais, sur l'île même, nul étranger n'ose poser le pied.

Il paraît dur, à vingt-huit ans, de vivre ainsi l'année ronde; pourtant, ce Robinson moderne nous confia plus tard, que, les premiers mois passés, l'isolement lui était devenu cher, si cher qu'il se sentait



BAIÉ DE CHALLA

maintenant dépaysé, inquiet même à Copacabana; il préférait sa Challa à tous les conforts de la vie mi-civilisée de Puno. Ce garçon ouvert, de manières naturellement aisées, nous plut de suite; sa barbe d'un brun roux, bouclée et soyeuse lui donnait un air de futur patriarche; le front large étonnait par sa singulière blancheur contrastant avec des joues brûlées de soleil; les yeux intelligents, vifs, légèrement ironiques, nous observaient curieusement tandis que sa voix un peu rauque, nous souhaitait la bienvenue.

Une plage douce, unie, mène vers la maison dont le nom, Challa, dérive du mot indigène qui signifie sable. L'installation est modeste : une cour fermée; à gauche s'alignent les hangars et

les cuisines, à droite s'élève une petite église aujourd'hui abandonnée. Le fond est occupé par la bâtisse couverte de chaume où donnent de plein pied les quelques chambres d'habitation.

Nous entrons : une pièce dénudée au sol de terre battue : un banc de pierre suit l'un des murs, une table, quelques tabourets, un petit buffet branlant forment tout l'ameublement. Cette simplicité a son charme, et semble de bon augure. Une marche conduit à notre chambre, qui fut sans doute l'ancien poulailler si l'on en juge par l'odeur *sui generis*. Pourtant les murs ont été fraîchement recouverts de journaux : le plancher, ainsi qu'une sorte de couchette de terre glaise qui sert de lit, sont tapissés de grosses nattes en paille. L'aspect est singulier, propre — combien la réalité déçoit!

La salle commune donne sur la troisième chambre, celle du jeune fermier : véritable habitation de planteur, assez nue, ordonnée et pratique ; des liasses de comptes et de lettres sont accrochées avec soin, un fouet, quelques fusils, des semences éparpillées sur la table, un petit lit couvert de peaux de lamas, un minuscule lavabo et pour égayer cet ameublement succinct et sévère — oh! faiblesse humaine ! — on voit, souriant de-ci de-là, des lithographies aimables de belles dames, amorces des boîtes de parfumerie.

Laissant à Rahlen pleins pouvoirs pour notre installation, nous sortons avec le désir avide de voir, de posséder enfin le sol de cette île tant désirée. N'avons-nous pas été maintes fois sur le point de renoncer à nos projets devant toutes les difficultés à vaincre! Mais, à présent, l'esprit plein d'auto-suggestions, efforts et déceptions s'effacent puis s'oublient. Le soleil rit sur les collines, miroite dans l'eau claire... Où sont les temples, les jardins, les palais ?

Sur la plage, sans souci de la masse neigeuse des Andes qui, là-bas, en face de nous, encadrées par l'étroit goulet, flottent sur le lac, étranges et belles comme quelque paysage du Vinci, le professeur X, un filet à la main, poursuit les mouches convoitées. Avec ce compagnon coiffé d'un petit chapeau tyrolien vert mousse, en complet gris souris et dont les bons yeux, si vagues derrière leurs lunettes rondes, ne s'animent qu'à la vue des insectes, préoccupation et joie de sa vie — débarquant ainsi sur l'île inexplorée parmi les sombres naturels, aux vêtements éclatants, n'avons-nous pas l'air de personnages d'une opérette réelle, et lui n'est-il pas le père imprévoyant ou l'oncle aveugle ?

Nous prenons un sentier sur la gauche, pour visiter la presqu'île de Coya-Nuaya (la plaine de l'Impératrice), ce cap nord-est contourné en abordant ici. Il faut gravir les collines herbeuses où percent des plaques de rochers et de grès jaunes ; nous suivons des plateaux couverts de maigres buissons. Partout les anciens murs incas encerclent encore la pente et l'empêchent de crouler ; les pierres en sont très grossièrement ajustées, mais elles intéressent comme preuve du travail cyclopéen qui fut exécuté jadis. Des pous-



PRÈS DE CHALLA

sées de ronces et de plantes buissonneuses en soulignent la base, de sorte qu'au loin les mamelons semblent tous, comme rayés de vert.

Quelques champs de fèves, de pommes de terre et de froment... En fait de ruines, nous ne trouvons qu'un ancien puits à moitié comblé, et, sur l'une des éminences, les restes admirables d'une tour carrée, poétisée par un amas de fleurs : belvédère ou chulpa ?

La vue s'élargit : elle devient splendide lorsque, du dernier promontoire, nous voyons la chaîne des Andes baigner ses contreforts scintillants dans l'eau même, et tout près, semble-t-il, faisant face à Sorata, Coati la sacrée, montrer l'extrémité pourpre de son

rocher abrupt. Ailleurs, l'île découpe ses récifs et ses péninsules devenus singulièrement précis, sous la lumière fuyante du soleil qui se couche. Le toit de Challa rougit, net et vif, au milieu de son hameau; on le voit maintenant sur une mince languette de grève, sorte d'isthme étroit, car au fur et à mesure que nous nous élevions, une autre baie, insoupçonnée, s'est dévoilée derrière la finca. A nos pieds, dans de petits golfes, des vols de canards sauvages et de martins-pêcheurs barbotent sans songer à fuir.

Le soir tombe : déjà il faut revenir; nous prenons un sentier qui longe la rive. Des ânes viennent au-devant de nous, s'effarouchent, enfin passent, rassurés par leur maître. Douces bêtes aux longs poils en désordre, têtes résignées de graves philosophes, qui les aurait cru ces ânons gris, pères des fringantes mules du Pérou ? D'autres Indiens, brunes figures aux larges méplats, nous croisent en saluant; les ponchos rouges disparaissent, le silence s'étend, lourd comme un air d'orage. Les rochers se colorent d'or fauve, le lac paraît d'un bleu intense, métallique. Soudain, Sorata s'illumine de vermillon ardent; puis, la lune — tel un disque immense de cuivre frotté — s'élève derrière la grande montagne, l'éteint, la couvre de reflets blafards. La nature est ici symbolique et grandiose : c'est elle qui domine de sa vie multiple, mystérieuse, écrasante.

Il fait nuit : voici Challa. La finca est solitaire et Rahlen a bien faim. En attendant le dîner, nous allons dans notre poulailler entamer le fromage blanc de Puno. Mais la porte s'ouvre, et un petit vieillard courbé, vrai gnôme à la face bouffie, entre, appuyé sur un bâton. Sans mot dire, cette masculine fée Carabosse s'arrête, immobile. Qui est-ce ? Qu'attend-il ? Est-ce un ancien du village, un aïeul ? Nous lui offrons du cognac, nous l'invitons à s'asseoir. Toujours muet, il boit avec plaisir et accepte le fromage. Rahlen lui pose quelques questions, mais sans obtenir d'autre réponse qu'un grognement inintelligible. Entre temps, le mozo nous prévient que le dîner est prêt. Le bizarre compagnon nous suit dans la salle commune, s'attable gauchement et se met à manger sans une seconde de répit. Le repas dure ainsi longtemps face à face avec cette vivante gargouille dont les gros yeux vitreux s'attachent tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre de nous trois. Plus tard seulement, nous avons su que l'étrange convive n'était ni muet, ni dément, mais idiot. C'est un grand-oncle relégué là, loin des yeux scandalisés de ses parents

de Puno. Mû par un vague ressouvenir de civilité, il était arrivé nous souhaiter la bienvenue, mais intimidé, émotionné surtout par les apprêts d'un dîner inusité, ses projets courtois s'étaient évanouis.

Le professeur, l'oncle, la tante et le jeune Garces revinrent à ce moment : on débouche du *pisco* (1), on boit de la bière. Bientôt les deux vieux sont complètement gris, ivresse pitoyable et sénile : la tante rit bruyamment, l'oncle, le cœur en émoi, veut embrasser Rahlen et nous serre tendrement les mains tout reconnaissant qu'il est, d'avoir pu, grâce à notre excursion, visiter encore une fois Challa : n'y vécut-il pas jadis ! Le professeur, absorbé par sa chasse, aligne méthodiquement les corps des victimes, piqués déjà sur les bouchons de ses boîtes. Notre hôte, sobre lui, soutient jusqu'au lit sa vieille parente qui s'endort au milieu d'une phrase; aidé de l'alcade toujours respectueux, il couche doucement la vieille dame, mais elle s'éveille et bavarde sans fin, cependant que pleins d'égards et de déférences les deux hommes attendent longtemps encore l'ordre de se retirer. Enfin, chacun s'arrange pour la nuit : l'oncle et le neveu s'installent dans la salle commune qu'ils partagent avec le professeur et notre mozo. Et le sommeil nous envahit déjà quand, lancinante, une première morsure d'insecte vient annoncer la nuit blanche ; toute une horde assiège nos personnes : rien n'y fait, poudre spéciale, non plus qu'eau d'ammoniaque. Puces ou punaises ? Les opinions sont différentes. Le professeur X se lamente de n'en pas être incommodé et prie qu'on lui en confie un exemplaire ! Oh, les longues heures d'énervement !...

Nos compagnons ronflent ; seul, le vieil oncle parle encore dans son sommeil. Chaque bruit résonne, il semble qu'au moindre mouvement, tous vont se réveiller, mais l'immobilité devient atroce, l'insomnie insoutenable ; à pas de loup, à tâtons, dans l'obscurité, nous trouvons la porte d'entrée tendue d'imperméable peau de bœuf. Le pesant loquet grince avec un grand bruit de ferraille et nous voilà dehors dans le silence et le clair de lune — quel clair de lune ! Lumineux, violent, intense ; on peut facilement lire, et, accroupis sur le seuil, enveloppés de ponchos, nous écrivons des lettres pour les lointains pays d'Europe ; parviendront-elles seulement ?

(1) Le *pisco* est une eau-de-vie de canne à sucre, sorte de tafia : il tire son nom d'une ville péruvienne de la côte où l'on en fabrique en grande quantité.

Bientôt, le froid nous engourdit et nous nous aventurons sur la grève en une longue et magique promenade où nos ombres, nettes comme des silhouettes d'encre sur un papier blanc, glissent sur le sable, fantastiques et pourtant familières. Au village, des chiens aboient, d'autres hurlent à la lune...

Le ciel était tout rose avec des traînées bleues, quand, le lendemain, de très bonne heure, nous sortîmes sur la plage. La vieille tante, absolument remise et redevenue surannée et cérémonieuse, s'écria en entendant parler de notre promenade nocturne : « Quelle folie, quelle imprudence de s'exposer au clair de lune ; c'est ce qu'il y a de plus dangereux ! Ne savez-vous pas qu'entre autres malheurs vous allez perdre irrémédiablement vos cheveux, si les rayons y touchent ? » Nous connaissions par les Bandellier, la crainte superstitieuse des effets lunaires chez l'Indien bolivien : les indigènes préfèrent remettre un voyage plutôt que de se risquer pendant la pleine lune. Pourtant comment supposer ces croyances répandues jusqu'aux classes espagnoles : cette superstition n'est-elle pas un souvenir de l'antique adoration d'Ati, la déesse Lune des Collas, maléfique plutôt que secourable ? (1)

(1) Les anciens Péruviens avaient de nombreuses superstitions relatives à la lune, femme-sœur du soleil des Incas. La lune, *Quilla*, les épouvantait pendant ses éclipses, ils la croyaient malade et sur le point de mourir ; si elle s'obscurcissait tout à fait, elle serait tombée du ciel et de grands désastres auraient eu lieu. Pour la ranimer le peuple faisait autant de bruit que possible, sonnant des trompettes, battant du tambour et excitant les chiens à aboyer. Montesinos prétend qu'ils battaient aussi les enfants pour attendrir le dieu suprême et le faire intervenir en leur faveur.

L'éclipse passée ils rendaient grâce au dieu suprême et remerciaient aussi la lune elle-même. (Garcillasso de la Vega, *op. cit.*, livre II, chap. xxiii.)

A propos des taches de la lune les Péruviens autochtones croyaient qu'un « renard, devenu amoureux de la lune, à cause de sa grande beauté, s'avisa un jour de monter au ciel pour s'accoupler avec elle ; il l'embrassa si étroitement qu'à force de la serrer et de la baiser il lui fit les taches que l'on y remarque ». (*Ibid.*, livre II, chap. xxiii.)

Ces croyances d'ailleurs datent de l'antiquité la plus reculée. Les peuples primitifs devaient naturellement adresser leurs adorations à cet astre qui éclaire l'obscurité des nuits. Dans les différentes mythologies, on l'adore tantôt comme dieu mâle, tantôt comme divinité femelle. Aux Indes, c'était *Tchandra* qui mêlait les deux sexes. En Asie-Mineure, la lune était aussi androgyne. Hébreux, Phéniciens, Egyptiens, l'adorèrent. Les Grecs l'appelaient *Séliné* ou *Phœbé* (sœur de Phœbus, Apollon, dieu du jour). Les poètes latins parlent des sorcières poussant des clameurs et frappant des instruments de métal sonore pour honorer la lune qui préside aux enchantements, ou la rappeler en cas d'éclipse, présage redouté.

La matinée se passe à explorer « le jardin des bains de l'Inca », ce petit bois aperçu la veille. Il faut traverser l'isthme sablonneux où s'élève la finca pour suivre l'autre golfe qui s'ouvre directement derrière elle. L'eau est d'une transparence si extrême, qu'à travers ses masses d'un bleu d'aigue-marine on aperçoit nettement les cailloux et les rochers lointains du fond.



LE CUISINIER DE CHALLA

Nous gravissons le flanc d'une paroi adjacente, le chemin, encaissé dans des couches de grès, date des temps incasiques. Voici la porte faite de trois monolithes, nous entrons : C'est ici que l'Inca Tupac-Yupanqui (1) fit replanter les quenoas, les longs aunes et les mollés que l'on voit encore. Chaque terrasse que soutient un petit mur est une véritable plate-bande ; sur des pelouses recouvertes de sombres pensées s'élèvent des pieds de rosiers grimpants, colonnes jaunes, blanches et vermeilles : plus loin, bleuissent les myosotis, voisinant avec les géraniums et les gueules de lion ; les œillets se glissent partout en touffes serrées et les dalhias dressent de place en place leurs fleurs épanouies, aux couleurs brillantes. Abrités d'arbres, des chemins sablonneux courent le long des terrasses ; quelques marches vous

(1) C'est à l'occasion de cette visite relatée par Cieza de Leon (*Second Part of the Chronicle of Peru*, chap. LII), que Tupac-Yupanqui fit preuve d'une louable diplomatie en endossant dans chaque nouvelle ville le costume national, ce qui causait une joie générale et contribua a soumettre le Collao. Un fait analogue est attribué par Montesinos (*op. cit.*, p. 160) a l'Inca Capac-Yupanqui XCVI, souverain de Cusco et IV[e] Inca. Il est probable que Montesinos fait erreur et confond ce Capac-Yupanqui avec Tupac-Yupanqui XI[e] Inca : Garcillasso de la Vega, Cieza de Leon et Herrera font de Maïta-Capac le IV[e] Inca.



ROUTE DU JARDIN DES "BAINS DE L'INCA" A CHALLA

conduisent à un autre sentier parallèle, et l'on descend ainsi jusqu'à la dernière plateforme, où le jardin, à une quarantaine de mètres au-dessus de l'eau, cesse brusquement ; la pente trop rapide tombe en paroi directe dans le lac. Une prise d'eau dégringole, en série de cascades ; elle alimentait primitivement plusieurs cuves de pierre destinées non à l'usage de l'Inca comme on le prétend à tort, mais à la purification des pèlerins.

A l'extrémité du jardin, sur une éminence, s'élève la cabane du jardinier : c'est une chambre exiguë, juste assez grande pour contenir le lit, couchette de terre battue couverte de fourrures et un petit fourneau d'argile où chauffent deux marmites ; aux murs pendent des instruments de travail et le chapeau blanc du propriétaire. Pauvre logis, on s'y tient à peine debout et le vent y souffle de toute part ; pourtant il serait facile de construire une demeure plus confortable, nécessaire semble-t-il, dans ce rude climat, mais l'indolence atavique et l'endurcissement matériel engourdissent tout désir d'amélioration chez l'indigène.

A présent, la vue très étendue court sur un paysage extraordinairement pittoresque, dominant le jardin et les golfes, jusqu'aux Andes. Aperçue à un kilomètre d'ici, Challa nous rappelle l'heure du déjeuner et, aussi vite que l'altitude le permet, nous revenons près de notre hôte.

On se met à table, quelques Indiens font le service ; le beau cuisinier, « Don Juan » de Challa, nous apporte lui-même la chupe pimentée. Garces découpe, choisit les morceaux, offre les meilleurs aux dames. En hôte cérémonieux, il ne mange pas avec nous mais s'installe près du buffet boiteux où les restes lui sont passés ; l'usage le veut ainsi, même en cette solitude, ces trois Sud-Américains n'auraient garde d'y manquer.

Le menu comprend du mouton, des pommes de terre, et du maïs bouilli appartenant à cette excellente espèce naine d'une hauteur n'atteignant pas trois pieds et dont les épis sont longs d'une dizaine de centimètres environ ; on sert aussi du fromage de chèvre, une omelette, et nous terminons par des pommes de terre — une spécialité, — remarquables à cause de leur couleur rouge, d'un goût savoureux et d'une taille minuscule. On nous en montra d'autres énormes, monstrueuses, comme des anomalies. Garces nous raconta que ses Indiens étaient fort occupés.

en ce moment à préparer leur provision annuelle de chuño.

Le repas terminé, nous voici en route pour visiter les ruines : le Temple du Soleil, le Rocher Sacré et le Labyrinthe (Chingana). La tante et Rahlen cheminent sur des ânes, l'altitude les affecte et nous-mêmes ne pouvons nous permettre ni mouvement accéléré, ni longs discours : l'élévation, — on se trouve à près de 4.000 mètres, — la masse excessive d'électricité qui sature l'atmosphère essoufflent plus rapidement encore qu'à La Paz.



PROMONTOIRE EN TERRASSE PRIS DU TEMPLE DU SOLEIL

Après avoir traversé le jardin de l'Inca, en s'élevant le long de la côte, on atteint au bout d'une heure, un col dominant toute une autre partie de l'île. Toujours les mêmes baies aux courbes extravagantes, les mêmes collines en terrasses, et, au delà, la côte rouge et stérile du Pérou. A notre droite, la péninsule se termine par un mamelon gazonné, qui s'élève à 800 mètres au-dessus du lac ; à gauche, vers l'intérieur de l'île, s'éparpillent les misérables ruines du Temple du Soleil.

Garcillasso en décrivant le Temple, dit : « Ce sanctuaire était si riche qu'il était couvert de toutes parts de lames d'or ». Il ajoute, sur l'autorité du R. P. Blas de Valera que les prodigieuses richesses entassées là par monceaux auraient suffi à elles seules pour la construction d'un autre temple, mais qu'en apprenant l'arrivée des Espagnols, les Indiens auraient jeté tous ces trésors dans le lac. Les deux Ulloa citent les mêmes faits dans un rapport adressé en 1735 au roi d'Espagne (1).

(1) ULLOA, *op. cit.*, p. 167.

Le col où nous nous trouvions, sorte de plate-forme aérienne, fut jadis l'emplacement de la cour du Temple, aucune trace n'en subsiste aujourd'hui. Seuls, les vestiges du sanctuaire se voient à gauche : c'est un espace de cent cinq pieds sur trente, entouré de petits murs délabrés faits en pierre brute et percés de quelques niches. La façade, orientée vers le col, montre trois ouvertures actuellement bloquées afin de préserver des moutons, un champ



VUE PRISE DE L'ESPLANADE DU TEMPLE DU SOLEIL

de belle luzerne, appât irrésistible à côté de l'herbe des alentours rase et jaunie par l'automne. Au fond de cet enclos historique, se trouve une porte, qui donnait anciennement accès à une série de marches taillées à même la pente ; cet escalier menait à deux petits édifices, ruines dominant le Temple, et où l'on croit reconnaître la trace de jardins.

Il était difficile de choisir un emplacement plus beau, une vue plus admirable : Squier la compare avec raison à celle des promontoires d'Amalfi et de Sorrente. Si, en pensée, on reconstitue la décoration saisissante décrite par les chroniqueurs, l'admiration des pèlerins d'autrefois se comprend, impression ineffaçable dont le souvenir dore toujours encore l'île Titicaca.

Au pied du mamelon gazonné, ce promontoire en terrasse où, dit-on, le Soleil fut attaché par un décret suprême, le jeune Garces nous montra, à moitié ensevelie par les Indiens, une curieuse pierre de sacrifice. C'est une dalle énorme à l'extrémité relevée en dossier et striée par place du sillon où passaient les cordes. Là, ainsi le veut la légende, on immolait les Vierges Sacrées et les enfants. Un prêtre leur renversait la tête sur l'appui de manière à dégager la gorge ; le sacrificateur y posait alors une pierre tranchante qu'un coup de massue faisait pénétrer dans les chairs. L'opinion de M. Bandellier n'est pas favorable à cette croyance populaire ; d'après lui, l'appareil trop primitif pour les victimes humaines était réservé aux animaux. Près de là, une cuve monolithique aurait servi, si l'on en croit Garces, à laver les victimes. On y remarque encore nettement les places où venaient aboutir les canaux.

D'ici, le chemin se dirige vers le nord-ouest suivant en biais les flancs de l'île : parois stériles de grès poreux, où, seuls, les cactus et les aloès tranchent sur l'aridité du sol, et atténuent la terrible réverbération. Au bord de l'eau, de place en place, une hutte indienne, invariablement surmontée d'une petite croix protectrice, entourée de buissons et parfois d'arbres, jette une note d'humanité au milieu de ce cimetière du passé, mais bientôt, ces traces de vie disparaissent : la contrée devient à chaque pas plus sauvage et plus morte. Alors, on aperçoit dans le lointain la longueur désolée du rocher de Titicaca, dos d'âne érigé au-dessus d'une crête nue.

Nous longeons un nouveau golfe, celui auquel s'attache encore l'ancien nom de Quenti-puncu ; autrefois port incasique, où les souverains n'abordaient qu'après un stage de méditation à l'île de Soto. Nous apercevons, près du rivage, les restes de demeures d'un autre âge appartenant, soit aux bateliers, soit aux prêtres. Non loin, une dalle remarquable porte l'empreinte d'énormes pieds humains. Certaines légendes veulent que ce soient là les traces laissées par le Soleil descendu au centre de la terre lors de l'éclipse qui précéda la création des Incas. D'autres y voient la forme des pieds de Tupac-Yupanqui, imprimés sur la pierre, tandis qu'il adressait au Soleil une prière fervente ; mais Tupac-Yupanqui eût été un géant, les contours ayant environ un mètre de long ! Malgré ces dimen-

sions excessives, l'analogie humaine reste frappante et toute idée de fraude doit être exclue, car le dessin imprimé sur la roche est formé par un réseau de veines ferrugineuses (1) ; cet étrange phénomène n'est d'ailleurs point unique, nous l'avons observé plus tard dans un des plafonds de la Chingana.

Une dernière montée et le but est atteint. C'est la partie la plus improductive de toute l'île, l'extrémité nord, où rien ne germe. De nouveau, nous nous trouvons sur un col, nivelé comme une esplanade et d'où le roc sacré surgit chaotique, longue chaîne inégale dressée entre deux baies.

Au temps où, seuls, sur la plate-forme consacrée, les prêtres osaient s'aventurer, pour vaquer aux rites du culte, le rocher qui la domine étincelant de plaques d'or et recouvert d'une riche étoffe pourpre, devait offrir un spectacle imposant. Mais aujourd'hui, cette paroi de grès aux tons rouges nous sembla bien insignifiante et peu propice à engendrer une ferveur aussi générale (2). On sait que personne n'osait y mettre le pied, les oiseaux même ne devaient jamais s'y poser ; quant aux pèlerins, ils ne s'en approchaient qu'à une distance de deux cents pas. C'était là le but de leur voyage et pour obtenir ce suprême bonheur il fallait que, pieds nus, ils subissent les purifications et les jeûnes. On se confessait à la première muraille nommée Puma-puncu, ou « Porte du Jaguar » ; puis venait Quenti-puncu le « Portail des Colibris », désigné ainsi à cause du plumage des quenti, oiseaux mouche, dont s'ornaient les murs. Enfin, la troisième et dernière enceinte, celle de « l'espérance », Pilco-puncu donnait accès au suprême sanctuaire. Ces trois portiques qui n'ont pas laissé de traces, mais que mentionnent les contemporains, se trouvaient entre le Temple du Soleil et le terre-plein du Rocher Sacré. Esplanade merveilleuse, plateau unique d'où la vue s'étend jusqu'à la côte péruvienne, dominant promontoires et îlots.

A l'une des extrémités de la plate-forme, se dresse, solitaire, une pesante dalle montée en table ; table sans convives sur ce morne plateau. Garces l'érigea, sans du reste avoir eu le courage de s'y asseoir, tant, disait-il, le lieu est imprégné de désolation, de silence

(1) Cette dalle est en grès fin.

(2) D'après les calculs de Squier, le rocher de Titicaca a une longueur de 225 pieds et une hauteur de 25 pieds.

et aussi du mystère solennel d'autrefois. Une petite baie encadrée de sable fin envoyait jusqu'à nous le clapotis voilé de son eau qu'agitait le vent naissant...

Sous nos pieds, le terrain remué et tout labouré portait la marque des excavations d'où proviennent la fameuse collection de Manuel Garces et les nombreuses antiquités des Bandellier.

A une profondeur ne dépassant jamais trois mètres, l'on a trouvé des étoffes, des poteries et surtout une quantité de figurines d'or et d'argent représentant des hommes et des animaux. Ces statuettes sont généralement prises pour des idoles, mais en réalité ce ne sont que des offrandes substituées aux victimes humaines.

Excité par la vue de la terre éventrée et par les récits de Garces, Rahlen, une pelle à la main, s'était mis à fouiller activement le sol. Le laissant à ses recherches, notre guide nous mena vers d'anciens champs où les prêtres du Soleil s'efforcèrent de cultiver la coca. Ces plantations délaissées s'étendent au bord de récifs abrupts à quelques minutes du Rocher Sacré, vers l'intérieur de l'île. Aujourd'hui, les cailloux et le sable ont remplacé les arbrisseaux d'autrefois et ce site abandonné, balayé par les vents, dégage une mélancolie infinie. En revenant au Rocher Sacré, Garces improvisa une étymologie fantastique du nom de Titicaca, le faisant provenir de la forme de certaines taches bizarres remarquées en trois endroits des parvis de grès, et qui simuleraient la silhouette du Puma : à vrai dire, nous n'avons guère trouvé d'analogie entre ces traces noirâtres et les lignes souples d'un jaguar.

La crête étranglée d'où s'élance le Rocher Sacré, se continue, élargie soudain, en une presqu'île au promontoire abrupt. Dans sa direction, à quelques centaines de mètres de l'ancien sanctuaire, se trouvent les ruines d'une grande construction, érigée sur la pente rapide, face au Pérou. Le nom indigène actuellement employé, Chingana, se traduit par « labyrinthe », textuellement « endroit où l'on peut se perdre ou s'égarer ». Là, dans un ravin, parmi d'antiques murailles, se pressaient les Indiens venus de Challa. Au milieu d'eux, la tante s'agitait, donnant des ordres; à notre approche, elle se détacha du groupe, et toute contente de la surprise à révéler, nous annonça que la *pachamanca* était prête. La pachamanca est une sorte de pique-nique sud-américain que depuis



L'ALCADE DE CHALLA

longtemps nous désirions connaître. Après avoir creusé un trou, on y allume du feu qui doit se consumer jusqu'à n'être que du charbon ardent. Cette braise est recouverte d'un large galet qui supporte les victuailles préalablement enveloppées de feuilles; une autre pierre se pose en guise de couvercle et le trou est comblé de terre et de blocs disposés de manière à laisser passage à l'air. La cuisson des mets nécessite une heure à une heure et demie,



LE ROCHER SACRÉ

mais la viande ainsi préparée devient très savoureuse. On s'installa par terre, faisant cercle autour du tas de pierres sous lequel cuisait le repas. Chacun reçut son assiette d'étain, l'un une fourchette, l'autre un couteau. Le professeur, mis en bonne humeur par la capture de plusieurs mouches insulaires, se montra compagnon agréable; l'oncle, fort las, se ranimait à la vue du cognac; Rahlen, enchanté d'avoir déterré une statuette d'argent, causait avec la tante qui le traitait en favori. Garces parlait avec animation de sa vie parmi les Indiens. Il nous montra l'alcade assis gravement à l'écart, les yeux fixés sur nous. « Pour lui, vous êtes maintenant des profanateurs et je crois qu'il en veut mortellement à señor Rahlen

d'avoir découvert encore une des reliques de leur passé. — « Ces créatures-là ne se débarrasseront jamais de leur hérésie », ajouta dédaigneusement la tante.

Bientôt on déblaya le tas de pierres et le beau cuisinier, plongeant ses bras dans le trou fumant, en retira successivement de la viande, des pommes de terre et des œufs cuits à l'étouffée.



UN COIN DE LA CHINGANA

Pendant cette halte, les nuages surgis de toutes parts s'étaient agglomérés rapidement; l'air avait beaucoup fraîchi, le vent sifflait avec rage. En hâte, nous visitâmes la Chingana, série de petites cellules obscures, pour la plupart sans communications entre elles, mais reliées à l'aide de passages compliqués et de corridors étroits. Les portes sont basses, les niches rudimentaires; les plafonds en voûte sont formés de dalles posées les unes sur les autres et se chevauchant; c'est le mode adopté couramment à cette époque de l'architecture incasique, époque primitive, sans nul doute; les pierres sont grossièrement taillées et très mal jointes. Évidemment, il y a des siècles de barbarie entre ces constructions sans beauté et les admirables monuments de Tiahuanaco.

La destination de la Chingana reste incertaine : les uns (1) y voient un couvent de vierges ; d'autres, la demeure des prêtres attachés au service du Rocher Sacré : les chroniqueurs en parlent comme de la *despensa* ou « grenier du Soleil », mais, d'après M. Bandellier, ce serait plutôt une des hôtelleries destinées aux pèlerins. De dimension considérable, la Chingana est construite au

(1) SQUIER, *op. cit.*, p. 330.

flanc de l'abrupt plateau qui encadre la baie charmante de Chucaripi. Étant donnée l'inclinaison, certaines chambres aux plafonds effrondrés rappellent des oubliettes, profondeur compréhensible, si l'on songe que la façade longeant le lac devait être trois fois plus haute que le mur de fond...

Le soir, au retour, on eut encore le temps de tirer quelques coups de fusils, mais les canards abattus, nourris de mollusques et de poissons n'étaient pas comestibles. Après le dîner, sur notre demande, Garces alla chercher le résultat de ses dernières fouilles : une intéressante collection de statuettes, de poteries et d'étoffes surprenantes, par leur solidité et l'éclat des teintures. La confection de ces tissus rappelle celle des couvertures italiennes en bourre de soie : c'est une série de bandes bleues, rouges, jaunes et brunes, de largeur inégales, égayées par quelques dessins conventionnels, qui seraient une preuve, d'après Wiener, de cette écriture symbolique en usage au temps de la conquête (1). Quant aux poteries, la plupart étaient brisées, seuls les petits objets demeuraient entiers, entre autres des vases à suspension d'une pureté de ligne digne de la céramique étrusque : des dessins noirs et rouges, en arabesques et pointillés, soulignaient encore cette analogie.

Quand il fut l'heure de dormir, personne de nous n'osant affronter les lits infestés d'insectes, nous nous réunîmes tous trois dans la salle commune et Garces s'offrit obligeamment comme compagnon d'infortune. Ces heures paisibles nous permirent de questionner longuement notre hôte au sujet des curieuses légendes relatives à la conquête précolombienne de l'île Titicaca par certains hommes barbus et de teint clair venus dans la nuit des temps des côtes du Pacifique ; nous émettions l'hypothèse d'une bande de marins scandinaves (2) échoués sur la côte : « Sans doute, dit Garces, je connais ces fables, je puis même vous redire là-dessus un conte fabuleux et une histoire véridique. Je tiens l'histoire du curé de Copacabana, quant au conte, il est très populaire parmi les Indiens des

(1) Wiener, *op. cit.*

(2) Cette légende qui nous fut contée en Bolivie est mentionnée chez Cieza de Leon : « Ils racontent aussi (les Indiens) qu'il y avait sur l'île Titicaca des gens barbus et aussi blancs que nous-mêmes venant de la vallée de Coquimbo ; leur capitaine nommé Cari arriva à l'emplacement où se trouve actuellement Chucuito et de là, après avoir fondé quelques nouvelles colonies, il passa avec son monde à l'île. Il entreprit une guerre si féroce contre les habitants, qu'il les tua tous. » (*Second Part of the Chronicle of Peru*, *op. cit.*, chap. vi.)

alentours. Commençons par la légende, la réalité viendra ensuite. »

A ce moment, un des serviteurs apporta la bière. Garces remplit les verres et leva le sien en disant poliment : *salute!* — « Mon récit se rapporte à une époque bien antérieure au règne des Incas, reprit-il, à ce passé éloigné où le pays se divisait entre de nombreuses tribus sauvages. En ces temps de barbarie, un inconnu apparut subitement sur mon île ; de haute taille, il avait la peau blanche, la figure agréable avec de grands yeux bleus et la barbe longue et dorée. Nul ne savait son origine, mais chacun l'aima pour sa beauté et ses vertus. L'inconnu enseigna aux insulaires l'art de cultiver la terre et de façonner des instruments de travail. Prêchant d'exemple, par sa douceur et sa justice, il les rendit meilleurs et partant plus heureux. Seuls, les vieux prêtres le haïssaient et, jaloux de son ascendance, ils résolurent de s'en débarrasser. Un soir, l'inconnu était secrètement égorgé, et son cadavre jeté dans une balsa fut lancé sur le lac. Mais à l'épouvante des malfaiteurs, les vagues emportèrent l'embarcation vers la côte, où la berge s'ouvrit aussitôt pour recevoir le miraculeux canot qui disparut à jamais dans l'intérieur des terres. La brèche ne s'est plus refermée; par là coule, depuis lors, le rio Desaguadero. Au dire de certains, l'inconnu porteur du crucifix ne serait autre que saint Barthélemy. »

Le professeur X, réveillé depuis un moment, s'était joint à nous. « Ces inventions sont fort curieuses, remarqua-t-il, et prouvent combien la beauté est puissante en ce bas monde. Si votre merveilleux inconnu avait été aussi laid que moi, personne n'aurait forgé de légende sur son compte. Mais, continuez de grâce, je suis curieux d'apprendre si la réalité est aussi captivante que le mythe; j'en doute cependant, le mensonge n'est-il pas père du génie ? » Garces dédaignant ces idées subversives, s'adressa alors gravement à Rahlen qui l'écoutait avec attention.

« L'histoire de mon ami, le curé de Copacabana, n'a rien que de véridique, elle en est d'autant plus intéressante : il la tenait de son prédécesseur, homme respectable et sûr. Voici les faits : C'était un de ces jours de réjouissances publiques, où les Indiens dansent et s'enivrent de chicha, la fête du chuño, je crois. Une querelle venait d'éclater entre les Uros du Desaguadero et ceux de Copacabana. Le curé, survenu inopinément, entendit les Uros crier à leurs



SACSAMANI ET L'ILE DE COATI

adversaires : « Nous pouvons n'être que des sauvages et vivre sur des radeaux en mangeant des poissons crus, pourtant vous êtes pires que nous, vous, dont les pères ont tué l'homme au crucifix ! » Intrigué, le curé de Copacabana interrogea ses ouailles, personne ne voulut répondre, feignant de ne point comprendre ses questions. Quelques années plus tard, alors qu'il avait presque oublié l'incident, il fut mandé au chevet d'un vieil Indien à l'agonie. Après avoir reçu l'absolution, le moribond dit à son confesseur : « Vous avez été bon pour moi, j'ai toujours obtenu de vous secours et médicaments ; maintenant, je veux à mon tour vous rendre service. Écoutez-moi attentivement, car je ne mens pas. Les d'Uros disaient vrai ; nous savons de père en fils que l'étranger au crucifix a été tué par les nôtres : mais il faut leur pardonner, ils ne savaient ce qu'ils faisaient, étant ignorants ; cette chose affreuse est arrivée il y a bien des années de cela, au temps des rois incas. L'étranger était bon et charitable, son visage rayonnait comme la lune et sa barbe ressemblait à de l'or. Pourtant les anciens du village avaient peur de lui, aussi l'a-t-on tué et enterré avec sa croix. » — Le mourant eut encore le temps d'expliquer au confesseur le lieu du prétendu ensevelissement, puis il expira. Aussitôt, le prêtre s'empressa d'aller à l'endroit indiqué ; il fit fouiller le sol et attendit anxieusement. Enfin, les ouvriers heurtèrent un objet dur ; c'était une cassette de fer contenant un très ancien crucifix catholique ; un peu plus loin, on découvrit les restes d'un squelette humain ! Le curé de Copacabana l'inhuma pompeusement ainsi qu'il convient de le faire à un martyr de notre Sainte Église. »

Garces cessa de parler, nous laissant approfondir les suppositions suggérées par son récit ; un silence régna : autour de nous semblait flotter l'âme mystérieuse du passé...

La troisième journée est consacrée à la visite des ruines de la finca Yumani. Garces proposa de faire la route en balsa, le chemin, par terre, demandant plusieurs heures de marche pénible. Nous nous installons donc dans un de ces grands canots de paille, embarcations indigènes, lentes et lourdes à manier, mais prisées pour leur sûreté et la simplicité de leur agencement.

Chaque Indien sait en fabriquer : on relie solidement trois rouleaux de paille d'orge fortement serrée ; l'un d'eux, d'une

épaisseur de trois à quatre pieds s'emploie comme fond, les deux autres servent de côtés ; l'intérieur s'aplanit à l'aide de gerbes séparées et les extrémités se relèvent en façon de babouche. On s'assied sur les bords de la balsa et mieux à l'une des deux places privilégiées d'avant et d'arrière où les bouts soulevés offrent un appui au dos et diminuent le malaise du roulis et du tangage.

Nous étions dix dans la balsa et d'après Garces, le poids aurait facilement pu être augmenté. Sèches, ces immenses pirogues sont si légères que deux hommes suffisent pour les transporter sur leurs épaules, mais appesanties par l'eau, on les remue à grand'peine et, après quelques mois d'immersion, elles sont hors d'usage. Pour augmenter la vitesse on y adapte une grande voile, sorte de natte de jonc, dressée comme un étendard. Cependant l'usage n'en est pas courant par crainte des bourrasques subites.

Tout en ramant, nos quatre matelots et un pilote à physionomie de vieille nihiliste, chantaient doucement les airs tristes du terroir, mélodies simples appropriées à la flûte des anciens Péruviens. Et nous glissions ainsi, d'heure en heure, sous le mur toujours grandissant de l'immaculé Illampu (1), tandis que la côte s'animait de petits golfes pittoresques, aux berges sablonneuses enserrées dans de hautes parois de pierre. Parfois, une maisonnette indigène y élevait son toit de chaume parmi de pauvres buissons et de maigres cultures : note vivante rapidement oubliée dans la solitude grandiose dont le décor s'accompagnait du chant monotone des rameurs, harmonieux et berceur, comme une voix de cette nature même, âprement sauvage et si proche.

Nos hommes avaient endossé leurs habits de fête ; malheureusement l'accord en était rompu par un mélange de vêtements européens, rebut de la garde-robe de Garces. Ils étaient tout de même agréables à observer, ces hommes placides aux lèvres souriantes et aux yeux cruels ; leurs courtes culottes de toile écrue laissaient voir de solides jambes aux formes classiques, des mollets attachés haut et des chevilles fines comme celles des Quechuas. Certains avaient enfilé une seconde paire de pantalons d'étoffe noire, taillés à l'espagnole, des ceintures-écharpes voyantes s'enroulaient autour de leur ventre plat. Presque tous étaient coiffés de bonnets rouges, très seyants après les petits feutres blancs des cholos.

(1) Un des sommets du massif de Sorata.



PILA DEL INCA

Le premier arrêt est à Sacsamani, près du jardin de la Pila del Inca. Un vallon boisé descend vers la prairie où l'on aborde. En plate-forme, rasant l'eau, l'île s'avance dans la surface bleue du lac : nous sommes sur une pelouse verdoyante où s'élèvent de beaux aunes, de frémissants saucos, des arbustes inconnus et des buissons touffus. Le long de la pente où s'étage le jardin, on entend dégringoler les eaux du « Puits de l'Inca ».

Devant nous l'île rouge de Coati s'allonge, tentatrice, cachant un peu le contour blanc des Andes, barrière éblouissante des nuages amazoniens. La pente est raide : nous avons quatre-vingt-dix mètres à gravir pour atteindre les ruines. On s'élève par une continuité de terrasses soutenues d'anciens murs. Parmi les oliviers sauvages, entre les queñoas tordus, on aperçoit des champs de trèfles, de lupins, des plantations de maïs et même de petits pois. Nous sommes dans l'endroit fertile par excellence, coin abrité des vents, dont la végétation étonne et réjouit les yeux. Quelques marches conduisent d'un terre-plein à l'autre ; nous grimpons, ravis et curieux, sous un berceau naturel d'arbres entremêlés, aux troncs desquels s'agrippent des roses et des églantines. Remontant toujours le cours du ruisseau endigué, nous arrivons enfin devant la Pila del Inca.



DEUX AMIS

Puits, bain ou fontaine, qu'importe ? C'est étrangement beau et on ne peut qu'admirer : sous un plafond de verdure, à l'ombre des feuilles épaisses, c'est d'abord une cuve rectangulaire, pavée de dalles noires ; sur trois côtés, des murs protègent ce bassin où

flottent des mousses anémiées et s'accrochent des plantes fragiles. Dans la paroi du fond adossée à la pente, s'ouvrent trois bouches rondes d'où jaillit une eau limpide, glaciale et abondante. On entend le murmure régulier de sa chute monotone, toujours égale, ne diminuant et n'augmentant pas, pareille maintenant à ce qu'elle était il y a des siècles, alors que l'eau tombait dans une vasque plaquée d'or sous un dais de plumes rares et douces... Jamais encore ces conduits ne se sont obstrués et malgré les recherches nombreuses, la source qui les alimente n'a pu être découverte.

Notre dernière visite fut pour la Pilco-Kayma, vestiges, dit-on, du palais de Tupac-Yupanqui. Mais l'édifice est, soit antérieur, soit étranger à l'époque indiquée; l'habileté merveilleuse des travailleurs de Tupac-Yupanqui contraste trop avec le maçonnage inhabile et la taille fruste des pierres, pour qu'aucun doute puisse subsister. A tous les points de vue, le Palais est de beaucoup supérieur à la Chingana : les douze chambres du rez-de-chaussée sont comparativement spacieuses, paraissent confortables et salubres, mais l'abord en est volontairement compliqué. L'ouverture des portes présente le double enfoncement si goûté des Péruviens. Chaque pièce possède ses niches, où l'on remarque encore des traces de stuc rouge; rouges aussi étaient les moulures des portes. A l'extérieur, l'édifice devait être badigeonné en jaune; cette couleur officielle des monuments incasiques fit peut-être croire aux indigènes, et par conséquent aux historiens, que tant de palais étaient recouverts de lames d'or. La Pilco-Kayma se couronne d'un second étage au toit disparu : ce devait être un dôme de paille et de chaume soudé de terre glaise et stuqué intérieurement. Apportant à ce travail leurs soins habituels, les Péruviens arrivaient à rendre même ces toitures élégantes et solides (1).

Sur la terrasse aujourd'hui en partie effrondrée, qui s'élevait jadis au-dessus de l'entrée principale, on peut jouir, par une claire journée, de la plus belle vue de l'île; tableau impressionnant s'il

(1) Près de la ville d'Azangaro, non loin du lac Titicaca, Squier a retrouvé un de ces toits de chaume des autochtones : c'est le *Sondor Huasi*, édifice à la toiture pyramidale que Squier compare, quant à la pureté de ligne, au dôme du Temple de Vénus a Rome. Ce toit est fait de bambous entrecroisés, suivi de couches d'ichus. Intérieurement le chaume se recouvrait de peintures. (Squier, *op. cit.*, p. 392.)

PILCO-KAYMA

en fût, et dont l'image reste inoubliablement gravée dans le souvenir.

Le soir s'annonce. Pour nous en retourner aux balsas, nous marchons parmi des touffes de ces splendides flor del Inca, sorte d'arum cramoisi qui croît de préférence dans le voisinage des ruines, comme reconnaissant d'avoir été jadis la fleur préférée des maîtres du Tahuantin-Suyu.

A la nuit, nous avons encore aperçu la petite finca de Yumani, perchée tout en haut d'une crête stérile dans les environs de la Pila del Inca. A cette vue, le professeur X. agita son mouchoir à carreaux, sans se douter qu'il devenait ainsi sujet de scandale pour nos rameurs, car entre les Indiens de Challa et ceux de Yumani, règne une animosité aussi profonde que peu fondée.

Avant le départ pour Puno, nous comptions visiter Coati, île de la Lune (1), située à six milles de Challa, malheureusement le temps fit défaut. Nous voudrions pourtant dire quelques mots sur ce délicieux îlot dont la sainteté ne se compare qu'à celle de sa grande voisine.

Coati représente une languette de terre longue de deux kilomètres et large de cinq cents mètres seulement. Au delà de la paroi rouge orientée vers l'île du Soleil, on la dit fertile et de surface plane. Ainsi que Titicaca elle se compose d'une gradation de terrasses, mais de terrasses en pentes douces, où les quelques familles de l'île cultivent avec succès le sol et élèvent des moutons. La renommée de Coati tient surtout à son antique couvent de recluses, choisies parmi les filles de toutes classes « pourvu qu'elles fussent belles et vierges » (2). On la vénère encore, et le souvenir de ces malheureuses plane toujours autour d'elle, l'enveloppant du charme triste des inutiles sacrifices. Il existe là les restes du grand couvent où les belles « servantes de la Lune » vivaient en une chaste captivité. Craintivement elles garaient leur cœur de tout émoi, sachant trop bien le sort de celles qui auraient écouté des paroles d'amour; n'auraient-elles pas été enterrées vivantes, et leur bien-aimé exécuté!

(1) Ainsi que la sœur-femme de l'Inca se nommait Coya ou Quilla, la Lune comme femme-sœur d'Inti ou du Soleil se désignait sous un nom correspondant Inti-Coya. Le nom de l'île est supposé être dérivé de cette désignation, Coyata ou Coata, le palais de la Coya.

(2) GARCILLASSO, *op. cit.*, livre IV, chap. IV.

Alors résignées et indifférentes, autour du feu sacré qui jamais ne doit s'éteindre, elles s'étiolaient à tisser de soyeuses étoffes de vigogne, à préparer pour les temples le pain *cancu*. Les années passaient, lentes et uniformes, sans que leurs yeux appesantis de regrets osassent se lever vers les beaux jeunes hommes, pèlerins de la froide déesse Inti-Coya.

On nomme également ce couvent Temple de la Lune et la tradition affirme qu'on y adorait deux admirables effigies, l'une représentant un soleil d'or, l'autre une lune d'argent. De nombreuses ruines de *tambos* érigées à l'usage des visiteurs s'éparpillent aux alentours, attestant le nombre des dévots ; on voit aussi l'emplacement des anciens *corrals* des lamas et des vigognes sacrés. Près de l'extrémité regardant l'île Titicaca, on a découvert un débarcadère suivi d'une série de bâtisses reliées par d'étroits passages où avaient probablement lieu les premières purifications.

Encore une nuit lunaire, puis au matin, le vapeur nous emmène à Puno, en route vers Cuzco.





SUR LA ROUTE DE CUZCO

CHAPITRE XII

DE PUNO A SICUANI

Le lendemain, à l'aube, nous quittions l'hôtel pour la gare du Transandin, laissant à Puno une partie de nos effets. Tout bagage est un encombrement et l'on s'habitue vite de se passer du soi-disant nécessaire!

La haute classe de Puno est là, levée de bonne heure, afin d'assister au départ; c'est la grande distraction qui, deux fois par semaine, coupe la monotonie de cette petite ville. De beaux yeux sombres brillant sous des fronts poudrés, des sourires qui minaudent, le froufrou d'amples jupes noires, décèlent les dames de Puno; plus loin, près des secondes, quelques cholas au visage épais, vêtues de couleurs vives, accompagnent l'une des leurs; les messieurs causent bruyamment, échangent des adieux tapageurs, les mains et les mouchoirs s'agitent, le train s'ébranle, il est sept heures vingt minutes.

Les wagons, assez confortables, paraissent relativement propres; les banquettes de bois à deux places, sont toutes tournées dans le

même sens, mais les dossiers peuvent être retournés pour obtenir quatre sièges vis-à-vis.

En quittant Puno, la voie ferrée longe le lac Titicaca, d'un bleu si intense sous le ciel clair, qu'on en oublie ses bords indécis et marécageux. Des joncs bordent l'eau en bouquets ondoyants ; encore des canards sauvages et des volées de poules d'eau, parfois quelques ibis rouges ou une oie de montagne se lèvent avec fracas à l'approche du train. De temps à autre, on voit des balsas aux extrémités drôlement relevées rappelant de grandes pantoufles chinoises : des pêcheurs aux sombres figures s'occupent autour de celles qui sont amarrées à la rive, sans daigner nous regarder.

Une heure après, le lac est derrière nous et l'on change de voiture à Juliaca, où bifurque la ligne ; la voie principale continue sur Arequipa-Mollendo, la nôtre, inachevée, ne va qu'à Sicuani, notre gîte de ce soir ; de là, deux jours en diligence et nous serons à Cuzco : la distance totale est de quatre cent vingt-neuf kilomètres. Il y a peu de voyageurs aujourd'hui et la Compagnie ne fait pas de bonnes affaires.

Nous profitons des trois quarts d'heure d'attente à Juliaca pour nous dégourdir, le froid matinal est le fléau du Haut-Plateau ! Juliaca (1) est un gentil bourg ; nous y trouvons, en face de la gare, une auberge hospitalière où l'on sert d'excellent café avec des biscuits de mine engageante, cuits et présentés dans des formes en papier. L'aspect général est ici plus vivant, plus agréable qu'en Bolivie, pourtant nous sommes encore parmi les Aymaras, auxquels s'ajoute toujours de plus en plus l'élément quechua. Derrière le haut col de la Raya, seulement, leur race, alliée maintenant aux descendants des Incas, subsiste dans toute sa noble pureté.

La division naturelle des deux républiques devrait être à ce nœud andin appelé la Raya, où les chaînes se rapprochent pour s'écarter ensuite, les gouvernements toutefois en ont décidé autrement.

De Juliaca, la voie remonte, jusqu'à sa source, le rio Pucara, un des grands affluents du Titicaca.

Le paysage est triste, la vallée large, monotone, se borde de collines grisâtres, avec parfois, quelque échappée sur un lointain

(1) Le village de Juliaca existait déjà au XVI[e] siècle ; Cieza de Leon en fait mention dans son voyage au Pérou. (*Travels of* CIEZA DE LEON, *op. cit.*, p. 369.)

montagneux. L'herbe rude fait songer à celle des pampas argentines : à chaque instant, on rencontre des huttes indiennes, non plus blanches comme en Bolivie, mais rougeâtres avec des toits de chaume faits de plus de boue que de joncs. Les troupeaux abondent; certaines fincas possèdent, dit-on, jusqu'à vingt mille moutons. Nous tenons ce chiffre d'un compagnon de route, propriétaire lui-même, avec lequel nous causons agréablement jusqu'au moment où voyant sa ferme approcher, notre interlocuteur se lève et tire une corde tendue au plafond ; le train s'arrête aussitôt en plein champ et le voyageur saute à terre avec son bagage. Nous sommes enchantés de ce système accommodant, indispensable du reste quand les stations sont rares et les fincas nombreuses. Une minute plus loin, on arrête à nouveau; cette fois-ci c'est un vénérable taïta qui regagne sa cure. Nous voyons, au milieu d'un hameau indien, l'église traditionnelle : tour espagnole flanquée d'une bâtisse carrée, surmontée de grosses coupoles, le tout parsemé d'ornements nombreux rappelant des tuyaux de cheminées; la construction est d'adobes rouges, grossièrement maçonnés.

A Pucara (1) (12.738 pieds), petite ville où l'Inca Tupac réduisit enfin les Collas insurgés et d'après laquelle on baptisa la vallée et le torrent, les vendeuses sont toutes de race quechua : leurs chapeaux en galettes noires, sont entourés d'une balayeuse qui, de couleur gaie pour les jeunes, s'assombrit pour les vieilles. Quels merveilleux coloristes sont ces Indiens! Si hardies que soient les teintes de leurs vêtements, jamais elles ne choquent l'œil.

A Pucara on vend d'amusantes poteries rappelant la céramique incasique; ce sont les mêmes cavaliers, les mêmes hommes et animaux convertis en vases, mais sans le cachet d'originalité, de minutie, caractéristique des travaux d'autrefois.

La voie monte imperceptiblement vers Ayaviri (2), ancienne ville indigène à soixante-dix-sept milles de Puno ; on ne s'est élevé qu'à deux cent cinquante pieds au-dessus du niveau du Titicaca, et pourtant la vallée commence à se rétrécir, les collines se soulèvent

(1) Le nom Pucara signifie en quechua « place forte » ou « forteresse ». (Balboa, *op. cit.*, p. 69.) (*Travels of* Cieza de Leon, *op. cit.*, p. 368.)

(2) L'Inca Yupanqui se fit construire à Ayaviri un grand palais, des greniers pour y déposer le produit des taxes, et un temple du Soleil. Autour de la ville on voit une multitude de tombes... Elles sont si nombreuses qu'elles occupent plus de place que n'en prennent les vivants. (*Ibid.*, p. 358 et 359.)

de toute part. Pendant qu'on accroche à notre petit train un rustique wagon-restaurant, nous trompons notre appétit en admirant la vue. Au-dessous de la voie, s'étend, verte comme l'émeraude, une plaine que sillonnent d'un réseau argentin mille ruisseaux brillants à travers l'herbe fraîche et grasse; parfois, ils s'arrêtent, pour former des étangs recouverts de mousses éclatantes. En ce moment un grand troupeau anime ce paysage, vivant, remuant, pittoresque; il y a plus de mille cinq cents têtes : des vaches et des taureaux, des veaux folâtres, des moutons broutant toujours par groupes timides, des lamas, des porcs, des mules insubordonnées, des ânes... Quelques Indiens à cheval circulent pour maintenir l'ordre; c'est à la fois si paisible et cependant d'une telle diversité qu'instinctivement on songe à ces tableaux des primitifs Hollandais, qui représentent le Paradis terrestre.

Peu avant Santa-Rosa, nous voyons la Cunorama, haute montagne au pied de laquelle se niche la petite ville, — coulée de toits rouges que domine l'imposante cathédrale. A Santa-Rosa même, un contrefort cache le sommet dont, il y a un moment, nous admirions la double cime de noires arêtes plaquées de glaciers; la neige descend à mi-côte, les pentes d'herbe l'atteignent presque, contraste frappant avec l'aride entourage des Andes boliviennes. Santa-Rosa (9.900 habitants) est la dernière ville de ce côté du col, la dernière du Collao aussi. Nous voici à présent à 13.100 pieds, nous en grimperons 1.000 encore avant d'atteindre le sommet de la Raya à environ vingt-sept kilomètres d'ici.

La vallée s'encaisse, se rétrécit à vue d'œil; le train avance lentement, on pourrait le suivre à pied. Nous touchons au faîte, depuis un moment les jeux de cartes ont cessé, les livres se ferment, tous les voyageurs souffrent du soroche, heureusement nous n'en sommes pas atteints : Rahlen seul pâlit. Dans un silence absolu nous suivons une vallée étroite, splendide et sauvage, on entend le clapotis du Pucara devenu modeste ruisseau. A notre gauche, s'élève une chaîne de hauts monticules de terre écarlate, recouverts par place de mousses blanches ou olive. L'aspect en est parfois d'une étrangeté saisissante. Ce serait à croire qu'une étoffe verte, transparente, moirée, recouvre les rouges vallons de ses nimbes légers... C'est une herbe rare qui produit ce singulier effet au soleil. Certains de ces coteaux sont comme endigués par des alignements

de pyramides de terre pétrifiée; elles surgissent de l'herbe en longs murs crénelés ou par groupes déchiquetés barrant le manteau verdoyant des collines, d'autres pentes en sont toutes hérissées. Peut-être, après tout, sont-ce des rochers, on ne distingue pas bien.

Tout près de nous, les alpacas aux toisons diverses broutent en paisibles troupeaux ; leur parenté avec le lama est frappante malgré leur taille moindre et un aspect trapu (1).

Par place de petits lacs reluisent dans l'herbe, tout animés par le gibier qui pullule entre les roseaux. Le long de l'étroite route, des mules de charge, tintinnabulantes de clochettes, cheminent en groupes de trois ou de quatre, guidées par les Indiens aux ponchos gais, coiffés de feutres noirs dont les bords descendants, sans forme définie, sont bien couleur locale et probablement fort commodes. Les mules vont tranquilles : à voir leur indifférence devant le passage bruyant du train, un curieux sentiment se glisse en notre esprit : sommes-nous les intrus ? Rien n'a-t-il changé depuis les temps de Pizzaro ? L'Histoire est peut-être un rêve ; notre wagon, ce public laid, vulgaire, une illusion ? Le sage qui nie la réalité des choses, aurait-il raison ? Et ce paysage paisible et attachant est-il vraiment à nous, Européens affairés, trop peu soucieux de la sagesse de la vie et de la courte durée des choses? Ou bien plutôt ce site que nous traversons reste-t-il immuablement lié à l'Indien silencieux et rêveur, à son lama agile dont la démarche ondule et ne bute jamais...

Songeries et réflexions, tout s'oublie quand, nous retournant sur notre droite, nous apercevons la chaîne de la Raya subitement apparue, splendide et colossale. Un massif montagneux suit l'autre ; de grandes crêtes rocheuses et luisantes de glaciers profilent dans le ciel pâle des blocs fantastiquement dentelés ou de blanches arêtes coupantes et nettes. Ainsi qu'à Santa-Rosa, l'herbe touche à la neige. Voici un premier massif : imposante tête de rocher terminée en

(1) L'alpaco ou paco, de la famille du lama, a la taille d'un mouton angora. Sa fourrure longue et douce atteint par place dix ou douze centimètres, on en fait de belles étoffes. L'alpaco ne s'emploie pas comme bête de charge, on ne l'élève que pour sa laine. Il vit en grands troupeaux à l'état demi-sauvage.

Les alpacas sont singulièrement têtus et, si l'idée leur vient de ne pas obéir, ils préfèrent subir les pires châtiments plutôt que de céder. Il est défendu en Bolivie et au Pérou d'exporter les alpacas vivants, mais d'habiles spéculateurs en firent parvenir en Ecosse et en Australie; cette expérience n'a pas réussi, les alpacas ne pouvant s'acclimater. (Brehm, *Vie des animaux*.

fourche noire saupoudrée de neige ; puis, devant nous, resplendit un dôme d'une blancheur éclatante que pas une pierre ne tache. Lisse, éblouissant les yeux par ses glaces accumulées, il se dresse dans l'échancrure sombre ouverte entre les montagnes du premier plan. Écartées un instant, les pentes se referment : la vision a passé... Ce second massif est la Vilcanota de silhouette extrêmement pure (1). Enfin nous arrivons au dernier, — masse rocheuse, abrupte, noire, menaçante, striée de couloirs vertigineux où glissent comme des éclairs figés, les tranches bleues des glaciers et qui dessine âprement son sommet en gradins escarpés.

L'ascension de ces montagnes paraît intéressante : partant d'un niveau aussi élevé, elles atteignent certainement une hauteur capable de tenter les alpinistes, et quelle vue unique ! D'une part, le Titicaca, suivi des massifs boliviens ; à ses pieds, les *bolzons* du Pérou, tache riante au milieu des sierras ; au loin, la mer infinie des forêts tropicales.

De-ci, de-là, s'élèvent, sur les contreforts de la route, de petites pyramides de pierres, *apachectas* comme on les nomme dans le pays ; ce sont des tours de quelques pieds rappelant absolument les « steinmann » qu'en prise de possession les montagnards édifient au sommet des cols et des cimes conquis à l'homme. Les Indiens des Cordillères les érigent afin de s'attirer la faveur des esprits andins, ou encore en reconnaissance d'une heureuse traversée de leur redoutable royaume. Au point culminant (14.150 pieds) dominé par l'immaculé Vilcanota, s'étend, parmi les mousses gelées, une lagune, sorte d'étang, d'où s'échappent deux ruisselets, le premier allant au sud, est le Pucara, l'autre, le rio Vilcanota, qui se dirige en mince filet gargouillant vers le nord : grossissant toujours, il sera successivement le Yucay, l'Urubamba, l'Ucayali, puis allié au Maragnon, devient la puissante Amazone (2).

L'air fraîchit, s'avive : nous ressentons la joyeuse excitation éprouvée près d'Uyuni, exaltée encore par la beauté si proche

(1) La Vilcanota s'appelle aussi Vilcamayo.

(2) M. Paul Walle dans son récent livre sur le Pérou nous apprend que le gouvernement péruvien, toujours inspiré par le désir de réunir ses lignes ferrées avec les grandes artères hydrographiques qui sont les affluents de l'Amazone, vient de contracter un emprunt de 75.000.000 dans le but de prolonger quelques-unes des voies ferrées actuellement en exploitation. Un des premiers prolongements sera celui de Sicuani à Cuzco. (Paul Walle, *Le Pérou Économique*, p. 115-116.) A l'heure qu'il est, la ligne de Puno-Cuzco est ouverte.



LA VILCANOTA

de la Raya ; malheureusement, la vue des montagnes dure peu. Il est quatre heures et demie, le soleil faiblit : le soir, à une telle altitude, doit être pénible. Pourtant, avant la construction du chemin de fer, les voyageurs passaient la nuit à la belle étoile, abrités tant bien que mal parmi les ruines des anciennes hôtelleries incasiques, combien primitivement plus grandes et commodes que les auberges actuelles ! Les vestiges en sont très détériorés. La *cumbre* (1) de la Raya fut en outre jadis fortifiée ; elle est la clef stratégique de la vallée de Cuzco. Certains (2) affirment qu'un temple du soleil s'y élevait ; on croit que le mot Vilcanota ou Huill-canota, qui signifie « Maison du Soleil », s'est transmis du sanctuaire détruit à la montagne et au torrent ; mais peut-être ce nom corroborerait-il simplement la croyance à la déité des grands sommets : les traces du temple n'ont pas été retrouvées, et pourquoi la belle Raya, elle aussi, ne serait-elle pas la demeure d'un dieu ?

La descente commence ; aux abords de la première station, Aguas Calientes (13.250 pieds), fument des sources d'eau alcaline, suffisamment chaudes, nous dit un commerçant de Sicuani, pour y cuire des œufs ; la vapeur s'élève et flotte en brouillard au-dessus de l'herbe rabougrie. Le paysage de l'étroite vallée que nous descendons change rapidement, devient toujours plus fertile et reposant à nos yeux las des punas boliviennes.

(1) *Cumbre* — col.

(2) Comme ce lieu était sur territoire Aymara le nom est un vocable de la langue aymara et doit s'écrire Huilka-n-Uta. Uta ou Huta signifie : chaumière, hutte, le *n* est l'article *le* ou *la*, et huilka signifie : idole, temple, maison de Dieu. (Lopez, *op. cit.*, p. 401.)

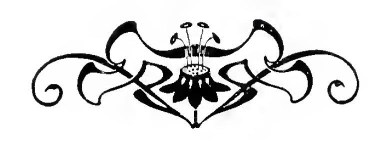
Huilka-Nota était un lieu renommé d'où les Indiens croyaient voir Dieu. (Herrera, dec. 1er, p. 136, col. 1.)

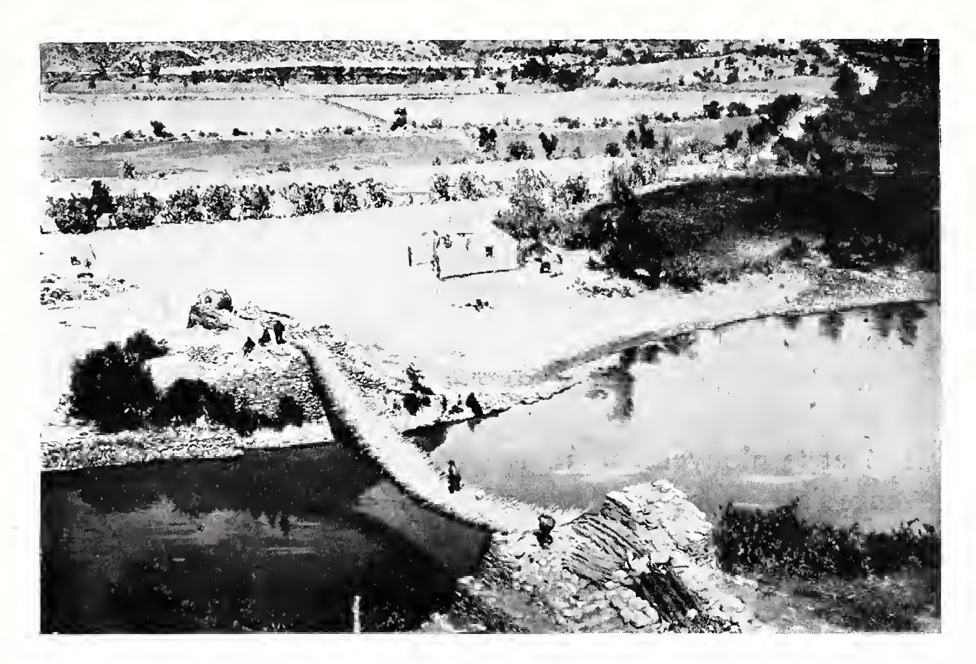
Huilca-Nota Amauta (d'après Montesinos, 55e souverain cuzcain), vainquit les envahisseurs étrangers venus du Tucuman, qui, très nombreux, marchaient sur Cuzco. Il établit son camp à vingt lieues de Cuzco, *sur une montagne couverte de neige*, nommée Huilca Nota et s'y fortifia. Il attaqua ensuite les nouveaux venus, les dispersa et remporta une grande victoire. Cet heureux événement lui fit donner le nom de Huilca Nota. (Montesinos, *op. cit.*, p. 104 et 105.)

Cieza de Leon nous apprend qu'à un peu plus de vingt lieues de Cuzco, s'élevait le fameux temple de Vilcanota. La renommée de ce sanctuaire s'étendait dans tout l'Empire et tenait à un oracle très vénéré et très riche. Le temple avait ses prêtres, ses Vierges Choisies et ses terres cultivables. « Ici (dit l'auteur), le diable, Dieu le permettant, avait un grand pouvoir et parlait par la bouche des faux prêtres qui étaient là pour servir l'idole. » Les Incas avaient coutume de visiter le temple de Vilcanota. L'Inca Huiracocha s'y arrêta pendant plusieurs jours, lors de son expédition au Collao, au cours de laquelle les Canchas, les Cañas et le puissant chef de Chuquito, Cari, se soumirent volontairement au souverain de Cuzco. (Cieza de Leon, *Second Part of the Chronicle of Peru*, *op. cit.*, p. 88 et 134.)

Les montagnes s'abaissent en collines, des champs de blé commencent à se montrer : une cime neigeuse se voit encore, mais déjà lointaine. Les huttes se suivent, les fincas paraissent. A mesure que nous descendons elles deviennent toujours de plus en plus pittoresques, ombragées qu'elles sont à présent par les silhouettes des molles et égayées des buissons de la flor del Inca au cornet vermeil. Des cultures de pommes de terre et d'avoine émaillent les coteaux ; les lamas vont en caravanes presque ininterrompues : le train les alarme, ils gambadent, puis se calment sous l'injonction grave de leur maître. Le soir tombe tout à fait.

La faim se fait sentir : rien à manger depuis onze heures, moment de l'exécrable déjeuner au « fourgon »-restaurant. Enfin, nous arrivons à Sicuani (11.650) à six heures, un quart avec une heure de retard. Sicuani est situé sur la rive droite du rio Vilcanota, devenu ici un torrent de dimensions respectables. Capitale de la province de Canchis, ses 2.300 habitants sont administrés par un sous-préfet. La vallée s'est élargie en une sorte de cuvette où les maisons s'étalent à l'aise. L'hôtel vaste et délabré nous offre un dîner quelconque, mais après Puno, où nous demeurions dans des façons de cave, nous sommes enchantés d'avoir, au lieu du dallage humide de la veille, une bonne chambre donnant sur un balcon. C'est d'un agréable sentiment de choses bien sèches, et il n'est pas déplaisant non plus, de voir les figures patibulaires des aventuriers européens remplacées par les silhouettes typiques des Péruviens, tous en grandes bottes, éperonnés, enveloppés d'un poncho moelleux, coiffés de leurs grands chapeaux de feutre mou, et l'éternelle cigarette aux lèvres.





LA VILCANOTA PRÈS DE SICUANI

CHAPITRE XIII

DE SICUANI A CUSIPATA

Au matin, Rahlen nous annonce qu'il n'a pu louer ni voiture ni charrette. Il n'y en a pas à Sicuani : les gens s'excusent : à Cuzco même, disent-ils, on ne pourrait s'en procurer. Bon gré, mal gré, il faut voyager en diligence.

Cette diligence, quel souvenir charmant ! Jamais nous n'avons vu équipage plus somptueux, mais aussi plus disloqué. Vrai carrosse de sacre, peint de couleurs criardes, adoucies par le temps ; les portières, enluminées de paysages romantiques, s'enguirlandent d'amours joufflus et d'arabesques. Où sont les gracieuses princesses des vieux contes de fée ? Ironique, le sort désobligeant nous donne, en fait de compagnons, deux avocats et trois femmes toutes chiffonnées par leur voyage de la veille, une duègne avachie, sa *pupille* et leur servante métisse. Maria, la pupille, folâtre señorita de Cuzco, paraît gentille, mais d'aspect indescriptiblement peu soigné, elle manque de toute tenue. Rahlen lui-même,

grand amateur de conversations féminines, refusa de s'installer à l'intérieur de l'équipage et vint nous rejoindre sur le haut de la diligence. Là, derrière le cocher, au milieu des rares colis, nous nous sommes de suite installés sur une banquette provisoire. On ne nous autorisa à emporter que les appareils photographiques ; les valises suivaient dans le fourgon à bagages, traîné par une locomotive, spécialité des postes sud-américaines.

A huit heures, nos six mules, attelées à la d'Aumont, s'ébranlent avec des gambades intempestives. Il fait froid et clair, on a le sang fouetté et le mouvement rapide plaît infiniment. Tout à coup la diligence s'arrête, le postillon tombé maladroitement du siège, gémit sur la route en refusant de continuer ! Grand émoi et désarroi ! Où trouver un remplaçant ? Mais, comme par miracle, un garçon paraît derrière une des huttes voisines ; il offre sur-le-champ ses bons services. A notre étonnement, le cocher tempête et jure, puis parlemente, et enfin le passant, accepté, grimpe près de lui. Bientôt nous avons le mot de l'énigme : le nouveau venu, de concert avec le postillon, s'est entendu pour que le camarade simule un accident. Il doit aller lui-même à Cuzco pour affaire, tous les deux profiteront ainsi de la combinaison : l'un, sans peine, gagne son salaire, l'autre jouira de son port franc ! Le postillon, uniquement chargé d'exciter les bêtes, est un personnage indispensable dans les routes vertigineuses que nous suivrons tout à l'heure. Le cocher, lui, suffit à peine pour son attelage de mules indociles. La course reprend : notre cocher, sympathique bonhomme au parler bref, guide en silence, tandis que son nouvel aide, animé d'un louable zèle, siffle et chante en lançant déjà à la tête des « leaders » ces cailloux, destinés à remplacer le fouet trop court pour atteindre les bêtes de volée.

A présent, le soleil chauffe délicieusement. Pleins de curiosité, nous regardons autour de nous le pays qui se déroule en large vallée quelque peu marécageuse, bordée de montagnes herbeuses, couvertes jusqu'aux crêtes de champs de blé et de maïs, qui mêlent des carrés d'or à des losanges verts. A nos pieds le rio Vilcanota, toujours plus abondant, ondule au milieu des cultures de froment, d'orge et de quiñoa. Le long de son transparent chemin bleu, le bétail broute en de frais pâturages : bandes de moutons et petits troupeaux de vaches à l'aspect tyrolien. Pas d'arbres, si ce n'est,

près des habitations, le queñoa indigène. On traverse des villages, les uns après les autres : à tout instant nous croisons des Quechuas aux traits nobles et doux. Dans des figures d'ovale souvent très pur, les femmes ont des yeux limpides d'une éloquence parfois douloureuse; on ne les distingue pas toujours des adolescents, car, elles aussi, portent communément des culottes de toile bise, où leurs formes plus rondes, mais d'une beauté classique, n'ont rien de grotesque. La plastique des Quechuas est bien supérieure à celle des autres Indiens : mêlés aux Incas déchus, on rencontre chez eux des types d'une pureté surprenante, — sans doute quelques descendants des enfants du Soleil, — aux genoux arrondis, aux attaches menues. Les mains, toujours remarquablement fines, ont des ongles très beaux qui ne se déforment que rarement. Sur leurs corps musclés, aux larges épaules, les vêtements prennent un aspect élégant, du reste les Quechuas sont sensiblement plus soignés que les Aymaras. Ils aiment à marier les couleurs brillantes : leur *monteras* (1) noirs sont richement ornés de ces plaques brillantes déjà vues à Puno; les doublures vertes et rouges s'harmonisent avec leur teint bronzé où luisent des yeux dont l'éclat farouche sait se dompter. Les pieds, petits en général, nus ou chaussés de sandales, sont solides, particularité propre aux races montagnardes.

La route s'anime : comme partout, loin de la rivalité du chemin de fer, c'est un va-et-vient continuel. Certains hommes cheminent, tenant avec fierté ces lourdes cannes, ornées d'argent repoussé, qui sont l'apanage des alcades de village, signe de commandement transmis de génération en génération, en souvenir des temps qui furent. Nous dépassons des femmes qui se reposent, en filant, près d'une immense amphore, remplie d'eau de source. Les marmots qu'elles portent paraissent plus sains, et sont, en tous cas, moins bouffis que ceux de Bolivie.

Nous remarquons chez beaucoup de jeunes Quechuas des physionomies singulièrement réfléchies : ils semblent s'intéresser aux choses. Avec une expression naïve mais éveillée, ils nous regardent et se rangent prestement pour laisser passer la lourde diligence, ce qui ne leur évite pourtant pas les coups de fouet de notre postillon : orgueilleux de son sang demi-espagnol il croit se grandir à nos yeux en cinglant chacune des « brutes indiennes ».

(1) *Monteras*, chapeaux plats des Quechuas.

Des caravanes, beaucoup de caravanes : groupes trottinants d'ânes de charge, ou bandes de lamas suivant leur vieux chef à la toison salie, au museau tout ravagé de rides, et dont le front hautain s'empanache de plumes rouges et de pompons; il s'avance, grave, plein de morgue native, un peu en avant du troupeau de ses enfants; parfois une femelle très vieille aussi marche à ses côtés et ces processions ont quelque chose de presque humain et d'infiniment patriarcal.

A trois leguas de Sicuani, se trouve la petite ville de Cacha, fameuse par le vaste temple dont les ruines s'érigent dans le voisinage.

De loin déjà, on apercevait, dominant la vallée de sa masse irrégulière, le sombre Harachi, volcan éteint, tout déformé par de formidables éruptions. A ses pieds, se presse le hameau de Rajchi, entre deux immenses coulées noires qui endiguent la charmante prairie, verte, irriguée et fertile, où, parmi des champs de trèfle, se groupent les demeures des habitants. Tous sont d'experts potiers, renommés surtout grâce à l'excellence du kaolin qu'on trouve parmi les blocs de lave.

A l'est du village, mêlant leurs décombres aux maisonnettes, s'élèvent les ruines du temple dédié à Huiracocha. Il fut jadis l'un des plus grands de l'Empire du Tahuantin-Suyu. Monument unique, il attire autant par les particularités de sa vaste construction que par les mythes nombreux qui s'y rattachent.

La légende la plus en honneur écrite au point de vue incasique par Garcillasso, raconte que le VII[e] Inca vécut sous le joug d'un nom fatidique : tout enfant, il avait, dit-on, répandu des larmes rouges; phénomène étrange qui frappa son entourage à un tel point qu'on le baptisa Yahuar-Huacac, ce qui signifie « pleureur de sang » (1). Devenu roi à son tour, et craignant le mauvais destin présagé par son nom, Yahuar-Huacac se montra prince pusillanime, craignant les guerres. Si les circonstances le forçaient au combat,

(1) LOPEZ, s'appuyant sur le chroniqueur MONTESINOS, dit que le nom de l'Inca Yahuar-Huakkak (Yahuar-Huacac) signifie le tigre pleureur; LOPEZ ajoute : « Nous devons observer qu'en général les races félines d'Amérique, et surtout les jaguars, quand ils se voient acculés, laissent échapper de leurs yeux un liquide pareil aux larmes : de là l'idée populaire qu'ils pleurent par hypocrisie, cherchant à émouvoir le chasseur et à exciter une compassion qu'ils ne ressentent jamais pour leur proie. De là vient qu'on appelle *tigres pleureurs* (jaguar-huakkak) les grands hypocrites qui trompent pour tuer. » (*Op. cit.*, p. 404.)



MURAILLE DU TEMPLE DE HUIRACOCHA



il envoyait à sa place son frère Apu Maïta (général Maïta). A ces soucis imaginaires, l'Inca joignait une inquiétude plus réelle, causée par le naturel farouche de l'héritier, son fils, dont l'emportement, l'arrogance et la « malice noire » ne se corrigeaient ni par la douceur, ni par les menaces. L'Inca résolut, comme dernière mesure, d'essayer des effets de l'exil, châtiment sans précédent dans la famille souveraine. Le jeune prince, âgé alors de dix-neuf ans, fut relégué dans les environs de Cuzco, aux pâturages de Chita, où sa mission était de garder les troupeaux consacrés au Soleil.

Trois ans passèrent ainsi, quand un jour, vers midi, on annonça à l'Inca la présence de son fils, arrivé subitement pour implorer une audience. Outré de cette désobéissance, l'Inca refusa de le voir, ordonnant au jeune homme de s'en retourner au plus vite, s'il ne voulait subir une punition plus sévère encore que l'exil. Le prince répondit : « Qu'il n'était pas venu pour enfreindre les commandements donnés, mais pour obéir à un autre Inca aussi grand seigneur que son père. » Yahuar-Huacac, étonné et curieux, l'interrogea. Le jeune prince s'exprima alors en ces termes : « Seigneur, apprenez qu'aujourd'hui, comme je me reposais sous un des rochers des pâturages de Chita, il m'est apparu (je ne sais si je dormais ou si je veillais) un homme étrange, à la barbe fort longue, vêtu d'une robe qui le couvrait jusqu'aux pieds ; il menait en laisse un animal inconnu. Cet homme, s'avançant vers moi, dit : « Mon neveu, je « suis fils du Soleil et frère de Manco-Capac et de la Coya Mama-« Ocllo-Huaca, sa femme-sœur. Je me nomme Huiracocha Inca. « Je viens de la part du Soleil, notre père, pour vous avertir que « les provinces de Chinchasuya se sont révoltées et veulent détruire « Cuzco et votre dynastie. Allez trouver l'Inca, dites-lui de ma « part qu'il s'apprête. Pour vous, sachez qu'en quelque peine que « vous soyez, je ne vous manquerai jamais. Croyez en moi et osez « tout ce qui est digne de notre race. »

Yahuar-Huacac, aveuglé par son irritation contre le prince, crut à un mensonge. Le jeune homme regagna Chita, plus disgracié que jamais, tandis qu'autour du souverain, la cour, superstitieuse, le suppliait de consulter les oracles pour éclaircir le funeste avis.

Trois mois ne s'étaient pas écoulés que s'élevait la rumeur d'un soulèvement des Chancas de Chincha-suyu. Yahuar-Huacac, là

encore, se montra sceptique : « Ce n'était, disait-il, qu'une fable lancée par son fils indiscipliné pour corroborer ses inventions sacrilèges. » Mais le bruit se confirmait : les rebelles, après avoir massacré leurs gouverneurs incasiques, marchaient, disait-on, sur Cuzco. Puis la nouvelle se répandit foudroyante : les Chancas étaient tout proches ; forts de quarante mille hommes, ils s'avançaient rapidement sous les ordres du courageux curaca Hanco-Hallu, jeune (1), noble et populaire !

L'Inca, pris au dépourvu, affolé d'épouvante, s'enfuit ; il se réfugia à cinq lieues au sud de Cuzco, à Muina, sur la route du Titicaca. A son exemple, les habitants abandonnèrent la capitale, se dispersant sans songer à aucune résistance. La panique était générale quand apparut, venant de Chita avec ses fidèles compagnons, les bergers, le prince disgracié, qu'en souvenir de sa vision on nommait déjà alors Huiracocha. Fort de sa foi, téméraire et indomptable, le jeune Inca rallia les courages, et, décidé à combattre, il courut à Muina.

Une lance à la main, couvert de sueur et de poussière, il se montra devant Yahuar-Huacac ; grave et triste, il lui reprocha sa conduite, disant : « Est-il possible, seigneur Inca, que pour une simple nouvelle de rébellion, fausse ou vraie, il n'importe, vous abandonniez votre ville, votre maison et fuyiez des gens que vous n'avez pas encore vus ? Quel compte pourrons-nous rendre des Vierges dédiées au Soleil ; comment garderont-elles, inviolable, la virginité qu'elles lui ont vouée ? Quel honneur nous reviendra-t-il d'avoir souffert lâchement tous ces malheurs par simple désir de prolonger notre vie ? Pour moi, bien loin d'y consentir, je vais vers l'ennemi afin de me faire mettre en pièces plutôt que de souffrir qu'il entre dans Cuzco. Me suivra qui voudra, et, si je ne puis chasser les ennemis, j'apprendrai à ceux qui me suivront comment racheter une vie honteuse par une mort honorable. » Sans vouloir ni boire ni manger Huiracocha allait reprendre le chemin de Cuzco, quand, entraînés par ses paroles, tous les Incas qui formaient la suite de Yahuar-Huacac l'entourèrent, demandant à combattre. Les vieillards seuls restaient.

Ils étaient quatre mille à présent ; revenus à Cuzco, Huiracocha rassembla hâtivement d'autres guerriers et partit à la rencontre de

(1) Agé de vingt-six ans, dit Garcillasso.

l'ennemi. A une demi-lieue au nord de Cuzco, la petite armée s'arrêta dans une plaine, où l'on décida d'attendre les Chancas. Huit mille contre quarante mille ! Mais le lendemain déjà, la protection de l'Esprit de Chita sembla se manifester : douze mille hommes vinrent se ranger sous les ordres de Huiracocha; c'étaient les Quechuas de Cunti-suyu, une des nations incorporées de plein gré à l'empire des Incas. Ennemis mortels des Chancas, ils accouraient hâtivement pour délivrer Cuzco.

Fidèle aux traditions de ses ancêtres, Huiracocha, avant de se lancer dans la bataille, essaya de moyens pacifiques. Cinq mille autres combattants arrivaient en renfort, l'ambassade n'avait rien de honteux. Elle fut repoussée, et, le soir même, l'ennemi envahissait la plaine où campaient les Incas. Une seconde députation, chargée d'offrir la paix et un pardon général ne rapporta que cette réponse méprisante de Hanco-Hallu : « Nous verrons demain à qui il appartient d'être roi et de pardonner. »

Le lendemain, avec l'aube, le combat s'engageait. Huiracocha à la tête des siens fut le premier à charger l'ennemi; avec des cris et des chants les gens de l'Inca invoquaient l'apparition de Chita (1). L'acharnement, la bravoure furent pareils de part et d'autre, chacun étant prêts à mourir, on se battit en désespérés. Jusqu'à midi la victoire resta incertaine. Encore deux heures de lutte et la chance favorisa Huiracocha : par détachements de cinquante et de cent, les soldats des provinces fidèles accouraient se jeter dans la mêlée. A ce moment, les Incas, dit Garcillasso, « qui savaient illustrer leurs aventures par des contes fabuleux, prirent occasion de ces renforts pour répandre le bruit que les pierres des campagnes se transformaient en hommes et que le Soleil et le dieu Huiracocha leur avait ordonné de combattre pour le service du Prince. » Après huit heures de lutte les Chancas, écrasés, furent enfin mis en fuite; leur jeune chef, blessé, tomba aux mains des Incas, la déroute fut complète; trente mille hommes restèrent sur place.

Le sang fut si abondamment répandu « qu'une petite rivière dont les eaux étaient fort basses, — raconte Garcillasso, — s'en vit toute rougie et se gonfla beaucoup. Pour cela, ajoute-t-il, toute cette plaine fut appelée Yahuar-Pampa, c'est-à-dire « Pampa du sang ».

(1) Garcillasso rapporte que le jeune Inca ordonna à ses troupes d'invoquer l'apparition de Chita sous le nom de Sutio. (*Op. cit.*, livre V, chap. xix.)

Dès ce moment, Huiracocha étonna chacun par le changement de son caractère, transformation heureuse qu'on attribua au Soleil. Le vainqueur se montra sage et miséricordieux, parcourant le champ de bataille pour faire panser les blessés et enterrer les morts; tous les prisonniers délivrés obtinrent un pardon complet. L'instigateur même, le courageux Hanco-Hallu, gracié lui aussi, eut la permission de réintégrer ses domaines et d'y régner comme par le passé.

L'amnistie était réelle et absolue.

L'entrée du vainqueur à Cuzco fut un triomphe sans précédent. Le jeune Inca marchait à pied pour bien montrer combien il estimait les rudes vertus du soldat; le peuple l'acclamait dans un enthousiasme sans borne; les vieux nobles se plaignaient amèrement de leur âge qui leur interdisait de combattre sous un chef aussi glorieux; devant lui les femmes semaient, en chantant, des fleurs et des herbes; les princesses l'embrassaient et s'efforçaient d'essuyer la poussière de ses vêtements et la sueur de son corps. Les hymnes de triomphe et d'allégresse retentissaient de toute part...

Ce ne fut qu'après des sacrifices et des actions de grâce au temple du Soleil que Huiracocha partit pour Muina. Etait-ce jalousie, honte ou crainte? Le vieil Inca reçut son fils avec un visage soucieux et ses félicitations parurent froides et brèves. L'entrevue officielle fut courte, mais le père et le fils s'isolèrent en une longue conversation particulière. Il y fut décidé que Yahuar-Huacac ayant abandonné la capitale ne pouvait y revenir en maître, il resterait donc à Muina où de beaux palais lui seraient construits; Huiracocha devenait empereur et, dès ce moment, il quitta la bande jaune des princes pour le *llautu* rouge des autocrates (1). Il autorisa pourtant Yahuar-Huacac à garder lui aussi l'insigne suprême; ce n'était du reste qu'un vain ornement, tout pouvoir ayant échappé à l'Inca déchu. Il vécut longtemps encore, matériellement heureux, mais toujours triste et rongé de regrets.

Bientôt après son avènement, Huiracocha fit construire un temple splendide en l'honneur de son céleste protecteur et aussi, remarque

(1) On sait que l'Inca portait autour de la tête une sorte de large galon plat qui en faisait plusieurs fois le tour, c'était le *llautu*, auquel on attachait la frange rouge qui couvrait le front du souverain d'une tempe à l'autre. Celle du prince héritier était jaune. (Garcilasso, *op. cit.*, livre IV, chap. ii. — Chap. xxiii.)

judicieusement Garcillasso, « pour qu'on l'en estimât davantage lui-même ». Ce fidèle chroniqueur des Incas ne peut expliquer pour quelle raison ce fut près de Cacha, à seize lieues de Cuzco, et non à Chita, à l'endroit même de l'apparition, ou encore au glorieux champ de bataille de Yahuar-Pampa, que l'Inca Huiracocha fit ériger ce monument. Garcillasso assure toutefois qu'il désira qu'on rappelât, dans l'ensemble de l'architecture, le mémorable pâturage. « Le plus beau de tout l'ouvrage, nous dit-il, était une petite chapelle. chambre de douze pieds carrés, dallée et entièrement recouverte de pierres noires qui, enchâssées en façon d'écailles, luisaient comme le jais (1). La construction spéciale de ce sanctuaire des sanctuaires devait perpétuer le souvenir de la grotte où s'était révélée l'apparition. Là, se trouvait une statue de pierre représentant le fantôme de Chita. Mécontent des sculpteurs qui n'arrivaient pas à fixer l'image sacrée, l'Inca Huiracocha posa lui-même, s'enveloppant d'un long vêtement : dès lors, l'imagination populaire confondit la personne du souverain avec l'apparition au point que, même durant sa vie, le vainqueur des Chancas se vit adoré comme un dieu. En parlant de cette image, Garcillasso la décrit comme étant celle d'un homme « grand, avec une belle barbe longue d'un pied et une robe en forme de soutane, qui traînait jusqu'à terre. Il menait en laisse un animal tout à fait étrange, d'une figure inconnue et qui avait des griffes de lion (2, 3) ; cette statue rappelait, dit-il, celle où l'on représente généralement saint Barthélemy foulant à ses pieds le diable ». Les conquérants espagnols, frappés de cette ressemblance, et voyant partout les traces du catholicisme, prirent l'image de Huiracocha

(1) Ces pierres, apportées de fort loin, nous dit Garcillasso, étaient, selon toute probabilité, le Téotetl ou pierre divine, sorte de jaspe noire qu'Émile Soldi décrit comme une des pierres travaillées par les Péruviens. (*Les Arts méconnus*, p. 337.)

(2) Les Indiens, tous vêtus d'habillements courts, et généralement imberbes, furent très frappés de cet extérieur. Cela leur fit même prendre les Espagnols, au début de la conquête, pour de nouveaux Huiracochas, venus pour délivrer le royaume de la tyrannie d'Atahualpa, l'Empereur illégitime. Malheureusement, les Espagnols ne surent pas profiter de cette disposition et employèrent la violence dévastatrice, alors que quelque habileté leur aurait facilement conquis un royaume riche et dévoué. Du reste, les Espagnols ne comprirent pas le sens du nom dont on les honorait, ils crurent à tort que l'étymologie signifiait « écume de la mer » : *Huira* se traduisait par « enflure » et *Cocha* est le nom adopté en quechua pour désigner la « mer ». Mais venus par l'océan, les Espagnols s'imaginèrent que c'est par cela qu'ils devinrent célèbres.

(3) Cieza de Leon mentionne cette statue dans les mêmes termes à peu près que Garcillasso, il affirme même l'avoir vue. (*Second Part of the Chronicle of Peru*, *op. cit.*, p. 7 et 8.)

pour une statue de l'apôtre et conclurent de là à l'évangélisation du Pérou (1).

L'Inca Huiracocha vécut longtemps; son époque est l'une des plus glorieuses de l'histoire incasique : soumissions volontaires des peuplades voisines, conquêtes, grands travaux d'embellissements et d'utilité publique.

D'autre part, la vision du berger princier de Chita serait, d'après Montesinos, l'apparition du trente-deuxième roi Pyrhua (Premières des trois dynasties cuzcaines). Ce roi (2) rétablit le culte, déjà alors fort ancien (3) du dieu unique Illa-Tiksi-Huira-Cocha, « Esprit de l'abîme fondateur de la lumière céleste » (4).

Presque tous les historiens de l'époque répètent les traits généraux du mythe de Garcillasso (5). Seuls les noms et la chronologie

(1) Il est résulté de cette analogie entre saint Barthélemy et Huiracocha une grande prédilection indigène pour cet apôtre. GARCILLASSO rapporte que les métis de Cuzco avaient une confrérie où il ne voulaient admettre aucun Espagnol. Ils prirent pour patron saint Barthélemy, sans déterminer si ce qu'on disait de sa venue au Pérou est vrai ou faux. Mais quelques Espagnols, jaloux de voir la magnificence avec laquelle ils célébraient la fête de leur saint, ont répandu le bruit qu'ils le faisaient plutôt pour l'amour de l'Inca Huiracocha qu'en faveur de cet apôtre. (*Op. cit.*, livre V, chap. XXII.)

(2) Sinchi-Apusqui (trente-deuxième roi Pyrhua) mourut à l'âge de quatre-vingts ans et régna quarante ans. Amateur zélé des traditions antiques, il rétablit la suprématie exclusive du dieu pyrhua Huira-Kocha. Ce nom de *Pyr-hua*, dit MONTESINOS, est le même que *vira* ou *phira* et il fut appelé pour ce motif Huarina-Vira-Kocha, *fils de l'esprit de l'abîme* ou *Verbe*. La première partie de son nom, *Apus-qui* répond aux traits caractéristiques de cette tradition, car *Apus-qui* signifie *aimant les aïeux*, fanatiques de traditions anciennes. (LOPEZ, *op. cit.*, p. 400.)

(3) Pré Pyrhuan.

(4) Les *Amautas* racontèrent à MONTESINOS, que les peuples du Pérou se mirent à vénérer des idoles et des figures qui avaient entièrement effacé l'ancien culte, mais que le trente-deuxième roi Pyrhua rétablit le culte spiritualiste professé jadis par ses aïeux, et décréta que le dieu suprême s'appellerait dorénavant Illa-Tici-Huira-Cocha, c'est-à-dire « éclat, abîme et fondement de toute chose. » (MONTESINOS, *op. cit.*, p. 93.)

(5) Sur l'érection du temple de Huiracocha, MIDDENDORF, dans son excellent livre sur le Pérou, nous donne une version absolument différente de celle de GARCILLASSO. Il s'appuie sur les récits de CIEZA DE LEON et, avec son concours, avance une étymologie plausible du nom de la déité, si on la considère propre au Pérou, et non comme symbole de la religion très étendue qui embrassa primitivement l'Équateur, la Nouvelle Grenade, et ne fut supplantée dans le Haut-Plateau que par le culte, assez semblable pour le vulgaire, du dieu Pachacamac.

CIEZA DE LEON rapporte qu'à une époque très reculée, bien avant la domination Inca, un homme apparut dans la vallée de Huillcamayo (ou Vilcanota) venu des bords du lac Titicaca, de Tiahuanaco. De haute taille, le teint clair et revêtu de vêtements blancs, c'était un homme d'essence supérieure et doué d'une grande force. Il disait se nommer Con-Ticiviracocha : c'était un Dieu, créateur du monde. Quand ce Dieu arriva chez les Indiens Cañas,

se trouvent excessivement embrouillés et souvent en désaccord. Mais en comparant les données, il ressort de façon certaine qu'un des Incas, parvenu au pouvoir pendant une révolution, soumit les Chancas rebelles et rétablit le culte du dieu pyrhuan, dont il adopta le nom en l'abrégeant (1). Certains chroniqueurs (2) confondent d'ailleurs Huiracocha avec son fils Pachacutic (3). Si vraiment Pachacutic et Huiracocha ne furent qu'une seule et même personnalité,

vivant aux alentours de Cacha, les indigènes se soulevèrent pour attenter à sa vie. Alors, sur un signe du Dieu, le feu tomba du ciel et alluma une montagne dont l'incendie menaça de tout détruire. Les indigènes épouvantés demandèrent grâce, et l'étranger leur pardonna, ordonnant au feu de s'éteindre. Il révéla alors son essence divine; après quoi, il continua sa course à travers le Haut-Plateau; enfin, au nord, il descendit vers la mer et disparut dans les vagues.

Pour rappeler à la mémoire l'incident de la vallée de Huillcamayo, et en signe de reconnaissance envers leur sauveur, les Indiens bâtirent à cet endroit un temple dédié à Huiracocha ou Viracocha. A la place la plus sacrée on posa une statue représentant un homme fort grand, à la barbe longue et vêtu d'amples habits tombant jusqu'à ses pieds.

Middendorf remarque (p. 450) que le « contenu de la légende de Cieza de Leon, ainsi que la situation du temple bâti au pied d'un volcan éteint, entouré d'immenses fleuves de lave, nous fournissent des révélations inattendues sur la manière dont les habitants du Haut-Plateau se représentaient l'essence du dieu Huirakocha, ainsi que sur l'étymologie du nom ».

Voici l'explication que fournit Middendorf. Le nom Huiracocha seul, dit-il, n'a aucun sens, ou du moins le sens est insuffisant, pour rendre l'idée du dieu. Il est composé de *Huira*, graisse (suif) et *cocha*, lac; c'est-à-dire « lac de suif » ou « mare de graisse ». Un tout autre sens se révèle quand on analyse le mot complet. *Tici* signifie « le sol dur, compact », mais *Tici-huira* veut dire « suif du sol », ou « lave ». *Con* provient par corruption de l'adjectif *K'oñi*, c'est-à-dire « chaud ». L'ensemble serait donc, d'après la prononciation juste, « K'oñi-tijsi-huira-kocha » « lac de lave chaude et liquide », personnifiant ainsi, comme essence divine, « le Dieu de l'intérieur de la terre liquéfié par le feu ».

Dans son argumentation, Middendorf fait observer le manque absolu d'un mot spécial pour désigner, en langue quechua, la lave, ce qui s'expliquerait par le fait que les volcans du Haut-Plateau rejettent seulement des cendres et des pierres. Ceci viendrait à l'appui de la légende de Cieza de Leon, une éruption aussi formidable que celle du Harachi ayant dû profondément impressionner les esprits. (Middendorf, *op. cit.*, p. 451.)

Ceux qu'intéressent ces questions pourront lire l'ouvrage de V. F. Lopez : *Les Races Aryennes du Pérou*, où, en des pages de brillantes dissertations, à l'aide de savantes étymologies, il reconstitue les mythes et les religions autochtones.

(1) Viracocha ou Huiracocha sont les mêmes mots prononcés différemment, « Viracocha », à l'espagnole, « Huiracocha », à la manière quechuas. Du reste, presque tous les noms indigènes où se trouve la syllabe « hui », furent traduits par les Espagnols en « vi ».

(2) Le R. P. Jerome Roman et Acosta.

(3) Pachacutic signifie « celui qui bouleverse le monde »; l'Inca Huiracocha aurait voulu adopter lui-même ce nom, mais la voix publique lui attribua celui consacré par l'apparition. L'Inca se contenta donc d'en baptiser son fils qui s'appelait primitivement Titu-Manco-Capac. (Garcillasso, *op. cit.*, livre V, chap. xxviii.) Selon Montesinos le nom de Pachacutic aurait été donné au souverain qui régnait chaque cinq cents ans! Dans la table chronologique des souverains cuzcains nous trouvons chez Montesinos quatre Pachacutic. (Montesinos, *op. cit.*, p. 95.)

alors le vainqueur des Chancas eût possédé toutes les gloires ; aussi brave que sage, il serait le Salomon de l'Amérique. Nous ne pouvons nous empêcher de terminer ce long récit en citant quelques-unes des paroles du grand législateur (1) :

Celui qui a quelque envie contre les honnêtes gens trouve en eux le sujet de sa ruine, comme nous voyons que l'araignée tire du poison des plus belles fleurs.

Un cœur noble et généreux se reconnaît par la patience qu'il témoigne dans les disgrâces de la fortune.

Celui-là mérite qu'on se moque de lui qui, ne sachant pas l'art de compter par nœuds (2), s'imagine follement de pouvoir trouver le compte des étoiles !

Un royaume est en repos et jouit d'une pleine tranquillité, quand les sujets, les capitaines et les curacas obéissent volontairement et de bon cœur à leur roi.

Nous nous sommes étendus longuement sur les origines fabuleuses du temple de Huiraçocha, mais frappés de son apparence étrange comme du lieu imposant où il est érigé, ses ruines nous firent une impression profonde, inoubliable, prêtant un intérêt curieux à tout ce qui s'y rattachait.

Contre toute attente, notre diligence s'arrêta à Cacha. Cela nous permit une courte visite au sanctuaire, visite sommaire qu'heureusement nous pûmes répéter à notre retour.

De la route, on n'aperçoit tout d'abord qu'une haute muraille qui traverse l'ensemble des ruines : tel le mur des philosophes dans la villa d'Adrien, près de Rome. En se rapprochant, cette enceinte, qui s'étend sur une longueur de soixante-six mètres, se décompose en douze vastes pilastres hauts d'une cinquantaine de pieds. Construits principalement d'adobes ils sont maçonnés sur des fondements de lave atteignant trois mètres : leur ajustement est exécuté avec la précision étonnante habituelle aux monuments incasiques. Nombreux sont, d'ailleurs, les indices qui font remonter l'érection du temple de Huiracocha à cette dernière époque de la civilisation indigène du Pérou. Des restes de colonnes, ainsi que d'autres vestiges, permettent de reconstituer le temple en une sorte d'immense hangar

(1) Pachacutic réforma l'éducation, rétablit l'étude obligatoire de la langue quechua, solennisa les jours fériés, améliora la condition des paysans, promulga des lois contre le vagabondage et fit en sorte que chacun ait à remplir une tâche pour le bien commun. (R. P. Blas de Valera, cité par Garcillasso, *op. cit.*, livre VI, chap. xxxv.)

(2) Quipu.

couvert d'un toit pointu, fait avec cette herbe de la Puna, si habilement travaillée par l'ouvrier péruvien. Le grand mur resté debout aurait été la ligne de séparation de l'édifice et aussi la ligne de faîte du toit ; des poutres de support devaient partir de chaque côté, reçues par douze colonnes correspondantes (1). Ces colonnes sont un fait unique dans l'architecture des Incas ; un seul exemplaire demeure encore debout, les autres ont disparu, et l'on ne retrouve que leurs socles enfouis dans la terre.

Tout autour du sanctuaire, on remarque des vestiges nombreux de tambos, destinés aux pèlerins nobles ou aux prêtres. De lave assez grossièrement taillée mêlée à des briques, ces maisons sont construites par groupes de six ; chaque bâtiment se divise en deux chambres surmontées d'un second étage ; à l'intérieur on reconnaît encore le stuc rouge qui recouvrait les murs. Plus loin, voici les rudes abris des pèlerins ordinaires alignés en dix rues bordées de douze structures rondes, dont les portes sont disposées de manière à ne jamais se trouver vis-à-vis, afin de ménager la pudeur des habitants (2).

Personne n'a pu retrouver la chapelle, non plus que la statue de Huiracocha, décrite par Garcillasso et mentionnée chez Cieza de Leon. L'éternelle histoire des destructions s'est répétée ici comme partout : les pierres taillées ont servi à construire les églises, les maisons des alentours et déjà du temps de Garcillasso, les ruines étaient fortement détériorées par les Espagnols en quête des trésors qu'on y disait enfouis.

La diligence court à fond de train ; nous suivons toujours la Vilcanota dont les bords tantôt s'abaissent en champs verts, tantôt s'élèvent au-dessus du torrent ; ici on coupe le blé, plus loin on le bat. Dans les villages, des enclos d'adobes sont annexés aux maisons : les épis de maïs y sèchent au soleil ; des femmes, d'une main exercée et rapide, le trient, d'après la couleur jaune d'or, rouge, blanche ou noire des grains. Partout règne une vie égale, paisible, qui nous appartient un moment, à nous les passants curieux, puis disparaît pour n'être plus qu'un souvenir.

Le cocher nous indique, sur l'autre rive de la Vilcanota, la petite

(1) Garcillasso, en parlant du temple, prétend qu'il n'avait point de toiture, mais ceci est démenti par les ruines mêmes ; il est probable que Garcillasso décrit de seconde main.

(2) Les cabanes des pèlerins ont un diamètre de 27 pieds. (Squier, *op. cit.*, chap. xxi.)

ville Tinta, aujourd'hui modeste sous-préfecture de 1.300 habitants, mais en 1780, quartier général de l'armée indigène de Tupac-Amaru, de son vrai nom José Gabriel, marquis de Condorcanqui (1). Le grand insurgé reprit, lors du soulèvement, le nom de son aïeul l'Inca Tupac-Amaru, décapité en 1572. Sous ce nom de Tupac-Amaru « Couleuvre resplendissante » ou « Serpent de feu » (2), il appartient à l'histoire, et tel, il vit encore dans le cœur des Indiens.

A la fin du XVIII[e] siècle, les abus de toutes sortes et l'injustice du régime colonial avaient amené une telle exaspération indigène que, depuis la vallée de la Vilcanota jusqu'au lointain Tucuman chilien, tous répondirent à l'appel du jeune chef (3). Avant de rien entreprendre les insurgés se rassemblèrent une nuit au temple de Huiracocha. Là au milieu des ruines, Tupac-Amaru, en de grandioses cérémonies ressuscitées du passé, invoqua l'aide du dieu protecteur des Incas, celui dont l'intervention fit gagner la bataille de Yahuar-Pampa. On crut la prière exaucée; mais après des mois de succès, l'Espagne alarmée et craignant la perte d'une de ses plus riches possessions, mit tout en œuvre pour se défaire de Tupac-Amaru. Une armée de dix-sept mille hommes fut formée sous le commandement du général José del Valle; la troupe de l'Inca, composée

(1) Don Gabriel José Condorcanqui (Tupac-Amaru) était, avant l'insurrection qu'il organisa, cacique du village de Tungasaca, près Tinta, à cent milles environ de Cuzco. Il avait été élevé au collège des Jésuites de Cuzco. On le décrit comme étant grand, beau, de caractère véhément et brave.

(2) « Quand les Quichuas parlaient du serpent comme emblème du soleil ardent de l'été, ils l'appelaient Tupac-Amaru, *le serpent de feu;* quand ils voulaient désigner le reptile venimeux, ils disaient Katari » (Lopez, *op. cit.*, p. 133); « littéralement « Tupac » signifie resplendissant, « Amaru », serpent, couleuvre, vocabulaire quichua. » (*Ibid.*)

(3) L'oppression espagnole était terrible : des lois arbitraires, comme la *mita* et le *repartimiento*, accablaient le peuple. Le repartimiento avait été institué afin de pourvoir les Indiens de denrées européennes à bon compte. Le corregidor se procurait les marchandises à Lima et les revendait un prix exorbitant aux Indiens. Une grande partie de ces marchandises leur était inutile; malgré leurs suppliques on les forçait à tout acheter et, en cas de non paiement, les malheureux étaient fouettés et envoyés aux travaux forcés. La tyrannie ecclésiastique n'était pas moins pénible : les services religieux se payaient un prix très élevé. Pour les enterrements, si les Indiens ne donnaient pas la forte somme réclamée par le prêtre, on refusait l'inhumation ou on saisissait leurs biens. La vie du clergé était fort irrégulière, et non seulement le prêtre, mais souvent sa maîtresse, extorquaient jusqu'aux dernières ressources des ouailles, s'appropriant leur bétail et les forçant eux-mêmes à un travail arbitraire. L'oppression était à son comble quand, le 10 novembre 1780, Tupac-Amaru fit pendre dans la petite ville de Surimani, le corregidor Aliaga (ou Arriaga), qui pressurait sa province de telle sorte qu'en une seule année il avait organisé trois repartimiento de 50.000 francs chaque. (D'après Markham. *Cuzco and Lima, op. cit.*, p. 219.)

Alors éclata la grande révolution indigène qui faillit libérer les Indiens.



CIMES NEIGEUSES VUES DE LA ROUTE DE CUZCO

de dix mille hommes, se battit avec un courage désespéré. La victoire fut longtemps incertaine, mais Tupac-Amaru fut vendu aux Espagnols. Conduit à Cuzco on l'exécuta avec une cruauté raffinée; il dut assister d'abord au supplice de sa femme et de son fils, eut la langue arrachée et subit l'écartèlement : comme les chevaux n'arrivaient pas à le mettre en pièces, on lui trancha la tête (1).

Les représailles furent ensuite terribles; des villages entiers se virent dépeuplés, toute manifestation nationale devint un crime et l'on prohiba jusqu'aux représentations des anciens drames incasiques. Le beau poème d'amour et de guerre *Ollantaï* fut si sévèrement poursuivi qu'on l'en oublia presque. *Usca-Paucar*, autre épopée, s'effaça également du souvenir.

D'après l'opinion générale, sans la ruse qui perdit Tupac-Amaru et jeta la confusion dans l'armée indienne, la cause indigène eût triomphé. Qui sait alors si les événements, suivant un pareil cours, n'auraient pas hâté l'autonomie péruvienne ? Toutefois, un heureux résultat de la révolte de Tupac-Amaru fut l'abolition à tout jamais du travail obligatoire des mines, personne n'osa depuis lors rétablir la *mita* (2).

Vers midi, nous nous arrêtons pour déjeuner : les femmes du carrosse s'attablent près de nous et, le grand air aidant, nous mangeons gaiement notre chupe quotidienne.

Dès l'auberge quittée, nous passons un des beaux ponts de la route; le torrent qu'il traverse, dévale d'une étroite vallée, au fond de laquelle s'élève une chaîne couverte de neige, sans doute quelques cimes des nevados de Carabaya.

(1) Après l'exécution du brave Tupac-Amaru (1782), son neveu, le jeune André Tupac-Amaru, lui succéda et se mit à la tête de 14.000 Indiens, pour tenter de s'affranchir du joug des Espagnols. Malgré sa jeunesse — il avait à peine 18 ans — il déploya les qualités d'un chef expérimenté et tint en échec les armées du vice-roi. Mais André Tupac-Amaru dut plier devant le nombre et capitula à Sicuani, en mars 1782.

(2) La *mita* était une loi qui obligeait chaque village à fournir pour un an, un certain nombre d'Indiens destinés au travail des mines ou des cultures espagnoles. Ils étaient si peu rémunérés qu'il leur était impossible de subvenir à leurs besoins. Outre cela, le maître leur vendait les denrées un prix double de la valeur réelle, obligeant de toute manière le malheureux *mitayo* à devenir son débiteur. Ce dernier se trouvait ainsi être esclave du maître, la dette qui s'augmentait toujours retombant sur les enfants du malheureux, après sa mort. La condition des mitayos était lamentable : traités avec une cruauté extrême, parfois fouettés jusqu'à en mourir, mal nourris, accablés d'un dur labeur, ces malheureux périssaient en grand nombre.

Près du village Checacupi, autre pont ; la vallée, dès lors, se rétrécit, devient sauvage. A chaque pas, des cascades tumultueuses descendent de la Cordillère, pour grossir le rio Vilcanota dont le lit se creuse toujours davantage. Les champs disparaissent, la végétation s'accroît : les cactus sont immenses, les cytises et même des arbrisseaux se penchent vers l'eau, occupant les rares méplats ; contraste frappant avec le désert qui dura de longues semaines.

Les pentes, couvertes d'herbe roide et de mousse, semblent nous engloutir en une gorge sombre, profonde et fraîche. Soudain un élargissement, et le torrent, délivré, serpente au milieu de petites plaines riantes : des vallées latérales s'ouvrent de tout côté. Lorsque la pente adoucie permet quelques cultures, les fincas se cachent dans les plis du terrain ; un instant, leurs murs clairs blanchissent devant nous, puis disparaissent derrière le tournant.

— « Regardez ce chemin, sur notre gauche », dit le cocher, en désignant du geste une vallée escarpée qu'escalade le filet blanc d'un sentier, bientôt perdu entre les hautes Cordillères, — « c'est l'ancien chemin de Lima qu'on atteint après quarante jours de cheval au milieu du plus beau pays qu'il soit ; mais il est abandonné des voyageurs et seuls les Indiens l'emploient aujourd'hui. »

Sur le bord opposé de la Vilcanota, une autre route, coupée dans la paroi même, suit parallèlement la nôtre : c'est la grande voie qui jadis reliait Cuzco à la province incasique de Colla-suyu, route délaissée maintenant et suivie seulement par les caravanes indigènes. Dans l'ombre qui baigne déjà la montagne, apparaissent les files élégantes de lamas, le cou tendu, les oreilles nerveuses, marchant délicatement le long du sentier en étroite corniche. Tout en bas, au pied de rochers abrupts, presque verticaux, mugit la glauque Vilcanota. En certains endroits, une soixantaine de mètres à peine nous séparent de l'ancien chemin. Cette gorge est un vrai canyon où seules les deux routes, vierges de parapets, se faufilent contre les parois qui dominent.

Justement, dans l'un de ces inquiétants passages, les mules, prises de peur, s'insurgent à l'improviste : les leaders s'arrêtent, celles qui suivent se cabrent, et les dernières embarrassées dans les harnais, ruent contre la diligence. Cris du postillon, jurons du cocher qui n'ose plus tirer ses guides, les bêtes reculant toujours

vers le précipice. A l'intérieur de la diligence, c'est un brouhaha affolé ! L'excitation est à son comble, quand l'ordre se rétablit enfin.

Après plusieurs de ces alertes, nous arrivons à un endroit où la vallée, fermée comme par un grand paravent de montagnes, semble se terminer en impasse ; pourtant nous allons à l'assaut des Andes ! Voici que les pentes s'entr'ouvrent comme mues par leur propre vouloir, et devant nous s'élargit un plateau sous lequel le torrent coule avec violence. Un village se montre, perdu dans les pêchers en fleurs (1), tout illuminé des rayons du soleil couchant. La route monte vers le hameau, le traverse; les maisonnettes s'alignent hospitalières; à l'intérieur, les femmes pétrissent la pâte dans les écuelles jaunes; au seuil, les jeunes filles tissent, ailleurs elles triturent le maïs de la chicha. Les hommes s'arrêtent dans leur travail pour nous regarder passer. Les chiens courent en aboyant, les poules se sauvent... Ce village est Cusipata dont le nom signifie en quechua « rivage aimable » ou « joyeuse contrée » (2).

A regret, nous le dépassons ; mais l'auberge est toute proche, proprette et gaie. Les chambres minuscules rappellent les grandes cabanes alpines du Tyrol ; on nous sert un bon café au lait, des œufs frais, un poulet — que désirer de plus ? Enchantés du voyage, contents du gîte, nous gardons un souvenir reconnaissant à l'auberge de Cusipata.

(1) On trouve le pêcher au Pérou jusqu'à une altitude de 3.249 mètres. (Grisebach, *op. cit.*, p. 649, tome II.)

(2) Garcillasso dit que Cusipata veut dire « lieu de réjouissances et de fêtes ». (*Op. cit.*, livre VII, chap. xi.)





CARAVANE AU REPOS

Chapitre XIV

CUSIPATA

Un accident dont, à l'encontre des autres voyageurs mécontents et qui protestent, nous ne nous plaignons pas, au contraire, nous arrête à Cusipata toute une journée : la diligence nécessite réparation ; ce sera un repos.

En effet, le lendemain au réveil, on a conscience d'une liberté complète, on peut se lever sans hâte, et noter tranquillement le journal...

Encore dans l'ombre matinale, nous sortons sur la route humide de rosée ; à notre droite, brille la clarté ensoleillée d'une haute vallée latérale. On aperçoit là-bas, dominant les pentes herbeuses, une rangée de rochers nus, extravagants, illuminés déjà par une aurore empourprée ; plus bas, un épaulement des montagnes, où s'enferme la vallée, obstrue l'horizon. Nous aimerions connaître ce qui se trouve au delà, mais comment gagner les rochers séduisants dont la vue s'étend certainement jusqu'aux nevados de Carabaya? Est-ce pierrier? Maigres champs d'herbes? Un bolzon peut-être? Ce sera, en tout cas, notre but d'aujourd'hui.

Des Indiens aux vastes chapeaux descendent par un sentier en zigzag; mais nous ne les questionnerons pas, voulant garder l'impression neuve d'une excursion à l'aventure. Aussi, après nous être munis du nécessaire, en route vers les rochers flamboyants!

La vallée est toute proche, déversant dans la Vilcanota son torrent né des Andes. Nous traversons un ancien pont de pierre sous lequel l'eau bouillonne et se précipite en cascades tumultueuses.

En coudes aigus, le sentier monte parmi des champs de blé et de maïs. A chaque pas, nous cueillons de belles fleurs inconnues aux couleurs intenses : des sortes de bleuets carminés, poussant à profusion sur des buissons épineux, — c'est la *chihuahna* qui jadis couronnait le front des jeunes chevaliers. Plus loin, auprès des fleurs parfumées de l'héliotrope, on voit des grappes jaunes, petites poches gonflées, pendues à des tiges douces et fragiles; des bégonias rouges et de hautes touffes garnies d'étoiles d'or sombre, engaînées en un corselet brun semblables ainsi à de minuscules pommes de pin, quantité d'autres encore...

Au faîte de l'épaulement, atteint sans qu'on s'en soit aperçu, la vallée mystérieuse se découvre tout d'un coup.

Verdures tendres et grasses, c'est un bolzon tout bruissant de la course du torrent. On domine d'ici une partie insoupçonnée de ce sévère plateau, coin riant et doux, plus attrayant encore d'être si imprévu. Partout des champs en culture, des prés, de la luzerne et des moissons; les toits des maisonnettes indigènes se nichent un peu partout; au bord de l'eau, les troupeaux animent le paysage. Le long de la pente submergée de verdure, un village s'étage, gracieux; village clair, groupé autour de la finca du maître.

Au delà, fermant toujours le vallon, se dressent grandis et plus farouches, les rochers incandescents aperçus de Cusipata : ils semblent être quelque barrière de Titans, dressée contre l'inondation brûlante du soleil. L'herbe pousse à leur base, tapis moelleux d'où s'élance vers le ciel le roc ardu que strient les fentes des « cheminées » et des « couloirs », — route tentante pour les amateurs d'une vigoureuse gymnastique alpestre!

A tout instant, la vue change, soit pour découvrir mille détails curieux et vivants ou se révéler sauvage, presque grandiose : c'est tout un monde en miniature.

L'autre rive du torrent inconnu, baignée par une eau bouil-



PONT SUR LA ROUTE DE CUZCO

lonnante, n'est qu'une paroi verticale creusée par places de grottes profondes. Le long des pierres lisses, et voilant l'intérieur des cavernes, des mousses grises s'accrochent, touffues et longues comme des crinières ; partout elles flottent, remuées par la brise, adoucissant les durs contours des rochers et donnant aux buissons une vie étrange.

Parfois le bolzon, subitement rétréci, rapproche les deux rives : nous pouvons voir alors, suivant un sentier vertigineux, adossé à la pente, quelque lourde vache marcher, insouciante des faux pas. Mais à nouveau le bolzon s'élargit ; nous atteignons les premières cabanes bâties au milieu de jardinets, près des champs en terrasses, chacun d'eux soigneusement bordé de haies, buissons, ou cactus aux longues épines vénéneuses.

Les Indiens saluent amicalement notre passage. C'est la première fois que nous les voyons aussi accueillants.

A présent, un ruisseau longe la route que bordent des arbres inconnus. De la taille d'un grêle pommier, ils ont de larges feuilles sombres et de grandes fleurs d'un rose superbe; à leurs branches pendent des fruits verts, en forme de citron, et légers comme des œufs vides, sans doute quelque variété du Datura...

En plein hameau, on se croirait dans un jardin. Sur la petite place, l'église, le moulin et tout près, ceinte de hauts murs blancs, la maison du meunier, corregidor du village. Nous glissons notre regard par l'étroit treillis de l'entrée : c'est un fourré de volubilis mauves, de roses plantureuses, de géraniums et de gros pavots aux teintes violentes. Sous une avalanche de plantes grimpantes, s'enfouit le sombre panneau de la porte en bois sculpté. Que cela sent bon dans ce paradis des fleurs! Pendant que nous admirons, le battant s'entr'ouvre et une fillette aux grands yeux, peut-être idéalisée par ce cadre, montre un instant sa figure que brunit le hâle, puis disparaît, craintive.

Le chemin continue en ligne droite vers les lointains rochers : derrière nous, le village se perd dans sa verdure, les blés jaunissent au soleil, les troupeaux broutent à l'entour, et de toute part les ponchos rouges des Indiens ajoutent au paysage l'animation de la vie humaine.

La pente douce s'escarpe, la route serpente en courts lacets. A chaque tournant, on croit la vue libre, mais toujours un nouvel

obstacle s'interpose, irritant. A une courbe du sentier les parois que nous suivons, s'ouvrent en une porte étroite, ravin sinueux, débordant de végétation et où nous pénétrons comme dans une serre ; des volées d'oiseaux partent sous nos pieds, certains ont de longues queues brillantes comme des météores, d'autres sont jaunes tachetés de noir, les *tuyas*, s'envolent plus lourdement.

Bientôt onze heures : Rahlen propose d'essayer de l'hospitalité des habitants. Nous arrivons à la finca : une cour encombrée de maïs et de bottes de paille, où des poules jacassent en grattant le fumier, tandis que les porcs dorment à l'ombre : c'est la ferme. D'un côté, l'étable, de l'autre, la terrasse seigneuriale, terrasse aux murs barbouillés de fresques criardes, paysages déroutants, à moitié effacés par les pluies. La balustrade s'effondre, le toit est bas, mais l'aspect général reste agréable... d'ailleurs impossible de reculer : on nous a vus.

Un homme vêtu à l'européenne, un panama défoncé sur sa tête vénérable, s'approche et salue Rahlen avec la plus extrême amabilité.

C'est un vieillard sympathique au visage basané. L'accueil nous enchante, mais nous étonne un peu. De suite, on nous traite en amis : on nous installe sous la véranda ombreuse ; le vieillard hèle un gamin, commande des rafraîchissements, puis se ravise et nous propose de dîner avec lui en compagnie de ses filles. Confus de tant de bontés, nous remercions, voulant refuser. Pourtant, le vieux planteur insiste : « Ce m'est un grand honneur, dit-il, d'entretenir chez moi des personnes aussi considérables. Ne me privez pas de ce plaisir inattendu. » Rahlen proteste avec une modestie de circonstance, mais l'autre ajoute : « Je suis trop bon *Cuzqueño* pour laisser échapper l'occasion de mieux connaître les riches bienfaiteurs de ma chère ville. » A cette phrase, notre surprise est grande : Nous, bienfaiteurs de Cuzco ? Mais tout va s'expliquer. Ne raconte-t-on pas que le millionnaire américain Rahlen en compagnie d'un ingénieur et de sa femme, va à Cuzco avec l'idée bien arrêtée de rénover entièrement la ville, d'organiser des tramways électriques, d'installer une nouvelle canalisation, et de construire des chemins de fer, etc... Nous protestons en riant contre la méprise, mais notre hôte s'offense, prenant notre gaieté pour de la ruse ; rien n'ébranle sa croyance, il déclare qu'il comprend parfaitement la commodité

de l'incognito, mais que, vis-à-vis de lui, c'est peine perdue.

Résignés à ce sort étrange, mais ravis, nous acceptons quand même le déjeuner offert. L'amusant et délicieux repas ! Les deux filles, venues à Cusipata en vacances, sont de charmantes créatures, l'une un peu forte mais jolie de tout le rayonnement de sa jeunesse piquante, l'autre vraie beauté aux attitudes sculpturales.

On causa gaiement ; Rahlen entre les deux señoritas mange à peine, malgré son normal aplomb de pseudo-millionnaire. Depuis, nous avons souvent cherché pourquoi, partout, l'on attribuait à Rahlen cette excessive bien qu'illusoire richesse et nous avons fini par conclure que la monture d'or de son pince-nez devait y être pour beaucoup.

Un Indien métis nous sert gauchement et parfois même renverse les plats, mais qu'importe en si aimable société. Ce que nous goûtons de la cuisine est du reste excellent. Malgré les protestations de notre hôte, craignant que le breuvage national ne fût point assez fin pour nous, nous prenons de l'aigre chicha couleur d'ambre : la petite señorita n'a-t-elle pas répondu de sa préparation ? La chupe est vraiment savoureuse, le maïs paraît sous maintes formes ; entre autres comme *humitas* salés, nommés ici *tamal* — pâtée de farine et de graisse contenant des brindilles de viande grillée, enveloppée des jeunes feuilles de la plante, ficelée, puis bouillie et servie telle quelle, en petits paquets fumants. On passe des crêpes couvertes de caramel fondu, qui sont, paraît-il, une spécialité du lieu : la pâte est cuite dans l'assiette où on la sert. Nous terminons le déjeuner par du café et de grands *empanadas* qui sont des biscuits légers faits à la hâte en notre honneur. Le vieillard est tout à fait intéressant: en dehors des « conseils » pour améliorer Cuzco, il nous parla des Indiens, disant les superstitions incasiques qu'ils professent encore envers la lune ; il nous avoua aussi qu'ils sont voleurs et ivrognes, ce que nous aurions voulu ne pas croire.

Le repas fini, nous visitons les cultures de la finca, dont la plupart des champs sont affermés aux indigènes. Ainsi s'enfuit l'après-midi, et jamais sans doute nous ne saurons si du faîte des cerros de Cusipata la vue est belle et lointaine comme nous l'avons souhaité !

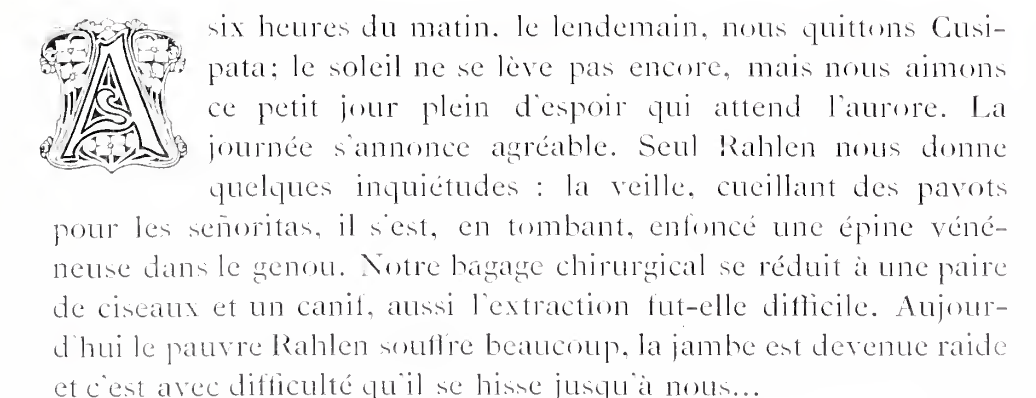




CUZCO

Chapitre XV

DE CUSIPATA A CUZCO



A six heures du matin, le lendemain, nous quittons Cusipata; le soleil ne se lève pas encore, mais nous aimons ce petit jour plein d'espoir qui attend l'aurore. La journée s'annonce agréable. Seul Rahlen nous donne quelques inquiétudes : la veille, cueillant des pavots pour les señoritas, il s'est, en tombant, enfoncé une épine vénéneuse dans le genou. Notre bagage chirurgical se réduit à une paire de ciseaux et un canif, aussi l'extraction fut-elle difficile. Aujourd'hui le pauvre Rahlen souffre beaucoup, la jambe est devenue raide et c'est avec difficulté qu'il se hisse jusqu'à nous...

De nouveau, la vallée est riche, très peuplée, habitée; les vergers, les villages et les champs se déroulent en une suite pittoresque et ininterrompue. Le bétail est nombreux, mais on ne rencontre plus

de lamas; simple effet du hasard, à moins que la température ne leur soit devenue contraire. Nous descendons rapidement.

A un tournant de la route, le cocher nous indique les ruines d'un grand village incasique, établi sur un promontoire qui s'avance en terrasse au-dessus de l'eau; la Vilcanota fait ici une courbe impétueuse, et enlace la roche verticale où l'eau bat et écume. Comme pour chacun des autres emplacements choisis par les Péruviens autochtones, on est frappé de leur goût inné et de leur profonde compréhension de la nature. Profitant d'un arrêt complaisant, nous braquons nos jumelles; le village ne serait-il pas plutôt une ville? Voici la place, espace libre au milieu des murs écroulés, et, tout autour, des vestiges d'édifices plus considérables... La course reprend; on passe, isolées et comme au rancart, devant deux ou trois anciennes huttes d'adobes écroulées; là, sans doute, habitaient des filles de joie, *pamparuna*, dit Garcillasso. Ce mot qui se traduit textuellement « femme de la plaine » signifie par extension « femme des places » — places publiques où chacun peut aller et qui appartiennent à tous. Les Incas les toléraient « pour obvier à de plus grands maux », explique pudiquement l'auteur. Leur condition était d'ailleurs lamentable : condamnées à vivre seules en pleine campagne, il leur était interdit d'entrer dans les villes, car on craignait leur corruption pour les honnêtes femmes. Et toute jeune fille, épouse ou veuve, ayant adressé la parole à une prostituée, se voyait elle-même stigmatisée du nom infamant de pamparuna. On lui rasait en outre publiquement la tête, et le mari, si elle en avait un, était tenu de la répudier.

Ce mépris général pour les filles publiques s'explique, comme le dur châtiment appliqué aux voleurs, par l'impossibilité du paupérisme, trop souvent cause dans nos sociétés actuelles de la dégradation morale de la femme; d'ailleurs les mariages obligatoires assuraient facilement une position indépendante et honorable. Pour devenir pamparuna il fallait donc une paresse débordante et beaucoup de vice naturel. Il est probable que ces malheureuses qui tenaient à leur jeunesse comme à leur seule raison d'être, mettaient tout en jeu pour attirer des adorateurs dédaigneux. Nous savons qu'à la cour des Incas on se teignait les cheveux et se maquillait. Pourquoi alors ne pas s'aviver les joues avec le vermillon brillant des Antis?

En beaux vallons, en ravins, en dévaloirs pierreux, les vallées latérales percent les Cordillères. Parfois des pyramides rocheuses, pareilles à d'anciennes tours, en obstruent l'entrée et derrière elles, par d'étroites ouvertures, on entrevoit quelque paysage stérile ou verdoyant. Au flanc de ces bastions, dévorant leurs sommets, les plantes grasses poussent avec une vigueur tout animale; les jonquilles rongent les assises de pierre et les longues mousses cendrées enveloppent le roc d'un tissu de grisaille. Seule aujourd'hui, la végétation se dispute les créneaux inutiles, créneaux démolis, semble-t-il, pour avoir trop fidèlement gardé l'enceinte mystérieuse.

La vallée se rétrécit : au loin, un cône de roche verdâtre l'obstrue, fermant toute issue. Nous nous perdons en conjectures : la route se continue-t-elle en tunnel, passerons-nous un col? La paroi verte grandit rapidement, pareille à un cauchemar, cachant la route dont on ne devine toujours rien... Quel ennui! nous voici arrêtés par une bourgade aux rues bien marquées, l'église possède un beau fronton, l'on aperçoit quelques habitations d'apparence civilisée. Nous faisons halte devant une maison particulière, nos compagnons sautent à terre, nous sommes chez des amis. Un vieux couple se tient sur le pas de la porte : lui, petit bonhomme sémillant, affairé et trop aimable, vêtu d'une redingote en pleine vallée du rio Vilcanota, — quel contraste ! — la femme, emmitouflée d'une manta de crêpe de Chine, jacasse, toute en sourires de bienvenue. On s'étreint, la señorita Maria est tendrement embrassée. Une servante apporte le cognac : on trinque cérémonieusement en se disant salute! Dans l'excès de la joie générale, on plaisante avec bruit, on rit. Tous parlent à la fois; on discute : le petit vieux « señor doctor » pérore en expliquant quelque chose aux avocats qui contredisent; enfin l'accord se fait et après de nouvelles et longues étreintes, les voyageurs montent en diligence; c'est le départ. — Dans la suite, nous apprenons que ce señor doctor est un dangereux agitateur relégué là en exil temporaire. Au moment même, il ne nous parut qu'un bavard inoffensif, tout heureux d'avoir l'occasion de disserter à son aise.

Maintenant nous touchons presque à la grande paroi verticale; la route et le torrent semblent s'y engloutir. On suit le flanc du rocher, droit comme un mur. Soudain, une mince fente paraît, imprévue, entre la masse de pierre et les montagnes de l'autre

rive, une crevasse étroite, juste de quoi laisser échapper le torrent insurgé au-dessus duquel le chemin se glisse sous la roche surplombante; puis un tournant rapide et la vallée reprend son aspect coutumier, villages et cultures.

A onze heures, passage de la Vilcanota sur un pont en construction; pour plus de sécurité tout le monde est prié de descendre. Sur l'autre bord, relais et déjeuner. Le service est propre, mais la nourriture immangeable : il faut se rabattre sur le pain et le riz. L'aubergiste demande un sol par personne, nous offrons soixante centavos et il remercie, enchanté. Les autres voyageurs partent sans payer, en criant qu'ils règleront plus tard.

La route longe la rive gauche; la vallée à nouveau se resserre, imposante : les montagnes nous enveloppent étroitement, le rio Vilcanota d'un bleu soufré, glauque, gonflé de tous les torrents qu'il porte en lui, creuse la base de ses rives escarpées en grottes fantastiques.

Vers deux heures, il faut tourner brusquement pour escalader un col. Le torrent s'engouffre en un subit étranglement de la vallée, coin de verdure sombre que dominent les rouges parois des deux Cordillères. Un pont de joncs tressés traverse l'eau écumante; blanche et solitaire, une modeste finca s'appuie aux contreforts abrupts, quelques champs de jeune orge, de tendre luzerne s'étendent à l'entour; c'est un des plus jolis tableaux du chemin.

Nous passons Urcos, pauvre hameau situé près d'un petit lac sans issue, alimenté par des sources intérieures. Là, gît toujours, raconte-t-on, l'immense chaîne d'or que Huayna-Capac fit forger à la naissance de son premier fils, le malheureux Huascar. Le baptême d'un héritier donnait lieu aux plus somptueuses fêtes; les premiers princes dansaient sur la grande place de Cuzco, « danse grave et bienséante, sans sauts ni cabrioles » (1). Parfois, au nombre de trois cents les Incas faisant chaîne et s'avançant en cadence vers l'Empereur, chantaient à tour de rôle les actions glorieuses des souveraines. Le grand Huayna-Capac décida que pour solenniser davantage encore le nouveau baptême, les Incas danseraient en tenant à la main une chaîne d'or. Elle fut forgée splendide, épaisse

(1) D'après Garcillasso, livre IX, chap. 1.

comme le bras et longue de sept cents pieds (1). L'impression produite fut si profonde que l'enfant royal officiellement nommé Inti-Cusi-Huallpa, « Soleil d'allégresse », ne s'appela jamais que Huascar — *huasca* — corde ou chaîne. A l'époque de la conquête, cachant hâtivement les objets les plus précieux, cette merveille fut jetée dans le lac d'Urcos, à six lieues de la capitale. Déjà pendant la jeunesse de Garcillasso une Compagnie s'était formée afin de drainer le lac, mais on abandonna l'entreprise devant l'excessive dureté de la roche. Bien d'autres richesses disparurent ainsi : pour illustrer la proportion des trésors perdus, un des Incas, Paullu (2), montra aux Espagnols une mesure remplie de maïs : « Voilà ce que les chrétiens ont eu de notre or, — aurait-il dit, en prenant une poignée de graines, — pour le reste, il est si bien caché que nous-mêmes ignorons les endroits où il se trouve. »

Au delà d'Urcos, la vallée, lit desséché d'un lac préhistorique, est large, banale en comparaison de celle de la Vilcanota. Par la plaine marécageuse, on aperçoit, cachés dans les roseaux, les dos du bétail qui broute.

Sur une hauteur, des champs, des jardins, des fincas. Un cavalier galope vers la diligence, et en caracolant près de la portière agite son panama d'un geste large, un peu théâtral. Serait-ce le fiancé de Maria, ce beau garçon à la barbe assyrienne, gentleman planteur, à l'air farouche et sympathique? Probablement, car on arrête, et tous deux s'embrassent : il offre un bouquet dont elle baise les fleurs.

Après une heure environ, nous retrouvons le cours du rio Vilcanota, transformé, méconnaissable. C'est à présent une haute rivière trouble aux reflets verdâtres, dont les eaux paresseuses semblent appesanties par d'innombrables miasmes. La végétation est lourde, le soleil brûle à travers nos vêtements; les habitations disparaissent, pas un Indien : on dirait une contrée morte. Avec leurs troncs épineux de huit à dix mètres de haut, les cactus, en groupes ou séparés, hérissent les pentes arides ; des buissons fleuris de petites

(1) Oliva dit que cette chaine d'or était si lourde que deux cents hommes pouvaient à peine la soulever, car elle avait sept cents pieds de long et que chaque anneau était gros comme le bras. (Oliva, *op. cit.*, p. 58.)

(2) L'Inca Paullu (ou Paulo) était l'un des fils de Huayna-Capac, et combattit souvent pour le roi d'Espagne. (Garcillasso, *op. cit.*, livre VI, chap. ii.)

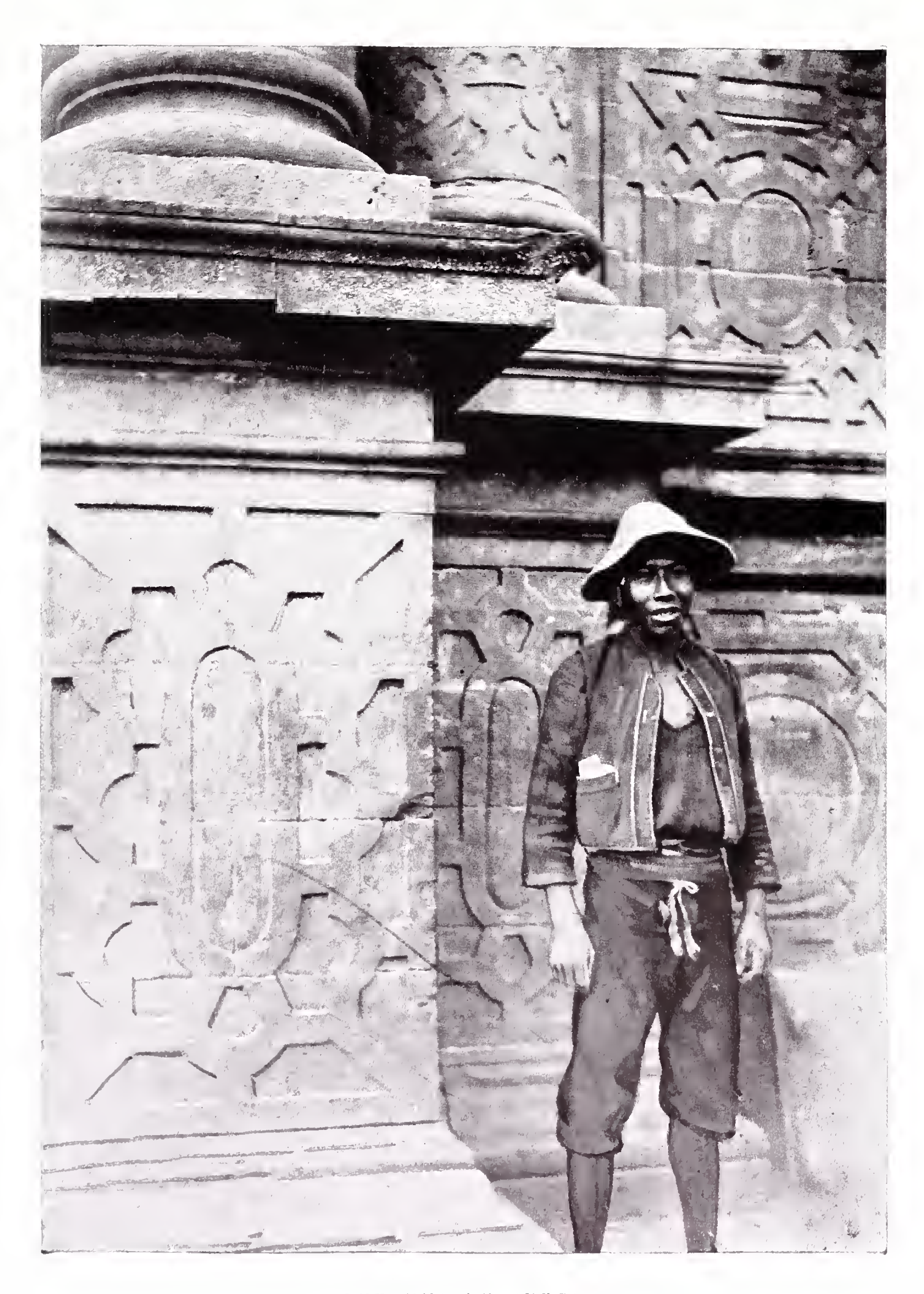
grappes roses, des jonquilles au violent parfum se penchent sur l'eau. En agglomérations étranges des rochers surplombent la route; la chaleur, la monotonie émoussent la faculté d'observation et l'on s'assoupit. Atteindrons-nous bientôt ce bolzon du Huatanay au fond duquel se trouve Cuzco? Les mules vont au pas; on monte, on monte doucement, mais sans interruption. Et enfin il apparaît le bolzon désiré, vaste, fertile, tout semé de fincas. Le Huatanay de Cuzco remplace définitivement le rio Vilcanota enfui déjà vers la radieuse valée d'Ollantay, pour devenir là-bas le rio Yucay.

Encore un relais, le dernier. Non loin, voici une grande finca et ses nombreuses dépendances. Un gros homme, le propriétaire, arrive saluer au passage les amis de la diligence. C'est le vrai type du planteur, celui qu'immortalisent les romans-feuilletons : figure rouge d'expression tyrannique, manières grossières et accent assuré. Ce doit être un important *hacendado* (1) : les avocats et même les deux femmes causent en lui montrant une déférence marquée.

Les cultures de la ferme touchent au chemin; les blés, moissonnés ici, s'étendent jusqu'à la maison d'habitation; spacieuse et basse, elle blanchit au soleil avec l'éclat d'une richesse insolente. Là-bas, venant des champs de maïs, s'approche en longue file une centaine d'Indiens, courbés et disparaissant à demi sous d'immenses bottes de paille; ils marchent lentement, et trébuchent parfois. A leur tête un homme bat du tambour, derrière lui s'avance un cavalier qui tient un long fouet à la main, un autre termine la grotesque et lamentable procession. Ils passent, puis disparaissent dans la cour d'un hangar. Peu après, nous voyons la bande déchargée revenir en courant, les deux surveillants galopant derrière les retardataires. Puis c'est de nouveau le roulement du tambour et le défilé reprend, inexprimablement triste.

Après cette finca, l'animation s'accentue, nous traversons fréquemment de grands villages, des bourgades ; cette contrée rappelle assez la vallée du Rhône près du lac Léman, seulement, les montagnes de lignes monotones sont absolument déboisées. Nous sommes à plus de 11.000 pieds d'altitude. Nos compagnons, altérés, font arrêter à chaque village; le cocher et le postillon eux aussi

(1) Un *hacendado* est le propriétaire d'une *hacienda* (ou finca). Généralement c'est un gentilhomme fermier d'origine purement espagnole.



QUECHUA DE CUZCO

boivent assidûment. La gaîté survient, discrète d'abord, puis bruyante et enfin intempestive : elle se manifeste en chansons, en fous rires et en apostrophes aux passants! Pour comble de maux, un envoi de poissons du Titicaca s'est absolument gâté, le cocher l'a bien attaché derrière la voiture, mais aux arrêts, la chaleur aidant, l'odeur nous arrive fétide, écœurante.

A l'une de ces haltes, nous examinons du haut de notre banquette un groupe de vendeuses au visage tranquille, aux nattes soigneusement tressées, installées près d'amphores de chicha et de paniers à biscuits. Avec quel souverain mépris, combien nonchalamment, elles répondent aux appels excités de nos compagnons de route. Mais il faut les voir, par contre, quand un des leurs revient des champs; c'est le soir et, le travail journalier fini, les hommes s'en retournent, chassant devant eux les bêtes fatiguées. Alors, vivement, une des femmes se lève, court au nouveau venu, lui présente un verre plein et en souriant, avec de gracieuses manières, le prie d'accepter. Lui, goûte sans se presser, boit et remercie. Quelle simple noblesse dans chacune de ces scènes! Une surtout fut typique, gracieuse ainsi qu'une romance d'autrefois : toute jeune, une fillette s'avançait, alerte, vers un grave adolescent, mince et beau tel un bronze antique; vêtue de clair, le visage délicieux, ce qui arrive parfois, mais trop rarement ici, elle le regardait boire, radieuse et troublée. Cette rencontre de deux êtres également parfaits dans leur caractère national, et si tendrement humains, était bien une vision du Tahuantin-Suyu, une réminiscence de ces jeunes hommes et de ces jeunes femmes auxquels on reprochait d'aimer trop les voluptés, les danses et les champs...

Dans la pampa solitaire
Les oiseaux
Nous regardions,
Sur leurs compagnes,
En allant à leurs nids
Pleurer amèrement,
C'est ainsi que moi,
Je pleurerai tristement
Quand tu t'en iras
Oh! mon amour! (1)

Et nous avons éprouvé, devant l'idylle simple et harmonieuse, une grande reconnaissance envers ces déplorables compagnons de

(1) Tiré de l'*Histoire du Pérou*, par Lorente, vol. I, p. 307.

route dont la soif nous valait la longue halte au village des vendeuses de chicha.

A présent les collines forment amphithéâtre : tout à l'heure nous serons à Cuzco. Sur les plazas des villages, on voit de belles églises aux frontons sculptés, des maisons ornées de blasons taillés dans la pierre. On passe San Sebastian et San Jeronimo. Les vergers s'étendent, et l'activité s'accentue. Jusqu'aux collines s'étage une ville; des toits rouges, d'innombrables églises, des cathédrales pesantes flanquées de grosses tours : c'est Cuzco!

Arrêt aux portes, d'où la route est trop raide pour qu'un équipage puisse la gravir aisément. La diligence tourne dans une cour; nous descendons. Un gamin saisit nos bagages et nous le suivons vers les rues blanches qui montent en pente raide devant nous. Vingt minutes de marche nous détendent les jambes, chassent un peu la fatigue de la voiture. A l'hôtel du Commerce, nous trouvons enfin des chambres passables et un repas réconfortant.





ANCIENNE FONTAINE DE CUZCO



LE CLOITRE DE SANTO DOMINGO

Chapitre XVI

CUZCO

Situé au 13° 30' 55" de longitude et au 71° 22' 44" de latitude sud (1), Cuzco, grâce à son élévation (2), jouit d'un climat salubre; l'air sec préserve les habitants des mille fléaux engendrés par la malpropreté proverbiale des rues. La température est ici de beaucoup plus douce que celle des bords du Titicaca; les gelées sont rares, mais au gros de l'hiver (juillet), on voit parfois des chutes de neige. La région est généralement comparée à l'Italie Centrale; seulement cette analogie n'est à notre avis que très approximative, à cause de la grande différence d'altitude : c'est elle qui appauvrit la végétation et rend le terrain ingrat aux tentatives novatrices des agriculteurs. Pourtant, à moins de vingt lieues de là, les vallées basses, nichées entre les chaînes des Andes, jouissent d'une flore abondante dont

(1) Méridien de Paris.

(2) Cuzco est situé à une altitude de 3.920 mètres.

la richesse se déverse sur Cuzco. Aussi un des charmes de cette ville saine, à l'atmosphère de joyeuse énergie. réside-t-il dans le voisinage de ces pays alanguissants, pleins de beautés maléfiques, où sévissent les fièvres.

Directement au-dessus de Cuzco se dresse, du côté nord, l'âpre



CUZCO ET LA VALLÉE DE MARCAPATE

colline du Sacsaïhuaman. l'ancienne forteresse. Les maisons grimpent à sa base, des bouquets de saules et de molles s'agrippent à ses flancs, mais les rues s'y brisent ou bien l'assaillent par des escaliers.

De chaque côté du Sacsaïhuaman, deux torrents, le Rodadero et le Huatanay, ruissellent vers la ville; leurs deux cours réunis forment, au-dessous de Cuzco, le rio Cachimayo « rivière de sel », ainsi nommé à cause des cristaux salins contenus dans la terre de ses rives.

A l'orient, la vallée de Marcapate débouche dans la plaine de

Cuzco, ouvrant entre les montagnes déboisées une baie fermée à l'horizon par la longue cime neigeuse de l'Asungato.

Au sud, des chaînes arides bloquent la vue, tandis qu'à l'occident se déroule notre route, la vallée verdoyante du Huatanay.

Nous avons suivi jusqu'au bout le chemin légendaire de Manco-Capac : ici la baguette d'or plongeant en terre arrêta le couple fraternel. Parmi le cercle de brunes collines, la ville sainte naquit rapidement, édifiée par les pieuses mains des tribus sauvages conquises au charme du fils du Soleil. Capitale déjà, du temps où l'Empire n'était encore qu'un des nombreux petits États du Continent, Cuzco resta capitale, alors que la puissance des Incas s'étendait du Chili à l'Ecuador. Là, s'élevèrent Cori-Cancha, le temple incrusté de pierres précieuses, plaqué d'or, orné d'or, au jardin d'or et d'argent; les écoles aristocratiques, les palais des douze souverains, les halls de fêtes, assez vastes pour permettre à soixante cavaliers de s'y exercer à l'aise, enfin le couvent d'Ahlla-Huasi, où mille cinq cents vierges d'élite, toutes belles et nobles, tissaient de molles étoffes en rêvant à l'époux astral...

Que reste-t-il de cette puissante civilisation ? Rien apparemment; du sommet rugueux du Sacsaïhuaman, trois grandes croix projettent leurs formes grêles au-dessus de Cuzco asservi, marquant les trois siècles de catholicisme qui firent de cette brillante résidence, la pauvre ville d'aujourd'hui.

Pourtant, même au premier coup d'œil, Cuzco n'est point semblable aux autres cités : les églises majestueuses, les vastes places, les silhouettes particulières des Indiens et surtout cette atmosphère où, semble-t-il, papillonnent encore les atomes du passé, lui donnent son caractère spécial et séduisant. On regarde plus attentivement et voilà que sous la brique croulante des nouvelles bâtisses, paraissent les murs séculaires, les murs cyclopéens de pierre noire polie et ajustée comme une « mosaïque géante » (1), et l'on voit alors Cuzco l'ancien soutenir de ses fondements indestructibles la ville nouvelle, la ville banale et quelconque de l'Amérique latine.

Flânant par les rues étroites, chaque pas découvre de magnifiques dalles enchâssées dans les murs, encadrant les porches, ou bien formant chemin à travers l'immensité mal pavée des places, où

(1) MARKHAM, *Cuzco and Lima, op. cit.*

pousse l'herbe et se traînent des chiens efflanqués. Souvent, tout le premier étage d'une maison date des temps incasiques; sur d'admirables murailles, déshonorées par une couche de chaux, se suspendent de beaux balcons ouvragés à l'espagnole; l'œil est surpris par leur couleur uniformément bleue, se détachant en relief dur contre des murs étincelants au soleil. De temps à autre la surface polie des blocs anciens se raye de dessins, arabesques, figures semi-humaines et silhouettes de serpents. Un coin de rue nous montre une fontaine bizarre, une femme de pose hiératique rejette de ses seins deux filets d'eau, — haut relief de granit que surmonte une croix peut-être ajoutée postérieurement : sculpture autochtone ou espagnole? Serait-ce la sirène de Collcampata, mentionnée encore dans les voyages du milieu du XIX[e] siècle, et que nous n'avons point trouvée à l'endroit indiqué? Problème : Pour les indigènes tout est *antigüedad*.



SANTA CLARA

Cuzco s'élève sur une pente de terrain inégal, de formation volcanique; les dernières maisons accolées au Sacsaïhuaman sont de beaucoup plus élevées que le niveau de la plaine; certaines rues plongent et se redressent comme à La Paz, et personne ne songe à posséder une voiture!

Parfois un trottoir étroit suit les maisons disparates : grands murs de couvents; façades ornées d'écussons, — anciennes demeures de consquistadores devenues pour la plupart logis de métis; les patios égayés de fleurs y sont rares, les cours s'encombrent de vieilleries hors d'usage, décor de pauvreté et d'abandon. Les

bâtisses soutenues d'arcades abritent généralement des échoppes et des bazars. L'unique issue des maisons habitées par la populace laisse entrevoir des intérieurs enfumés où grouillent des familles sordides, cependant que tout auprès, par le porche entrebâillé d'une église on aperçoit briller dans l'ombre lourde d'encens, l'argent d'un autel ou d'un large baptistère. Cuzco regorge de couvents, de paroisses et de cathédrales ; les soutanes se mêlent aux habits rituels des moines ; à chaque pas, on rencontre un religieux...

La saleté des rues est surprenante, inouïe. Une odeur spéciale les stigmatise : des ruisseaux fangeux coulent en leur milieu, venant du haut Cuzco ; les immondices s'y agglomèrent ainsi que des cadavres de chats, de chiens, et tous les détritus de ménage. Ces *acequias* sont fameux, et les habitants des autres villes en parlent avec mépris et dégoût.

Au matin l'aspect est animé, les Indiens nonchalants se réunissent au marché qui se tient en plein air sur la plaza Mayor. Sous les bâches de toile, on voit les purs visages des filles et les faces alourdies des vieilles vendeuses. Les jeunes hommes s'approchent pour causer; on entend un rire court, peut-être le bruit d'un baiser si la fillette est seule et l'échoppe protégée des regards indiscrets. Les entassements de bananes, de chirimoyas (1), de grenadillas (2), de tunas (3), d'oranges et de pêches sont

(1) *Anona Tripetala* (J.-J. VON TSCHUDI, *op. cit.*, p. 185). Le goût remarquable de la chirimoya est maintenant familier aux Européens, nous n'essayons donc pas de décrire son exquise saveur. En parlant de l'arbre de la chirimoya, Tschudi s'exprime en ces termes : « Le fruit et la fleur du Chirimoya émettent un parfum délicat, qui du temps de la floraison, est si fort qu'il en devient accablant. Cet arbre, porteur du meilleur de tous les fruits, est de quinze à vingt pieds de haut, sa cime large est plate et sa couleur d'un vert clair. » (*Op. cit.*, p. 186.)

Les premiers Espagnols nommaient la chirimoya « blanc mangé ». (GARCILLASSO, *op. cit.*, liv. VIII, chap. XIV.)

(2) *Passiflora Quadragularis* (Linné). « La Grenadilla est à peu près de la grandeur d'une pomme, mais plutôt oblongue. La peau en est d'un jaune rougeâtre, dure et assez épaisse. La partie mangeable est grise et gélatineuse, elle contient de nombreux pépins de couleur sombre. Le fruit est agréable, très rafraichissant et son goût rappelle celui de la groseille à maquereaux. La grenadilla est une espèce de buisson dont les branches s'enroulent autour des troncs d'arbres ou grimpent le long des murs des Ranchos. La plante est moins abondante sur la côte que dans les vallées avoisinantes. » (J.-J. VON TSCHUDI, *op. cit.*, p. 190.)

Cette belle plante croit naturellement à la Jamaïque et dans les parties chaudes de l'Amérique où, de plus, on la cultive communément pour sa beauté et pour son fruit. C'est aussi l'une des plus fréquemment cultivées dans nos serres. Sa tige sarmenteuse acquiert une longueur de 18 à 20 mètres, elle pousse et se développe avec une rapidité telle, que, d'après Jacquin, quelques mois lui suffisent pour couvrir de grands arbres.

(3) « Les Tunas sont les fruits de différentes espèces de Cactus. L'écorce couverte

des barrières parfumées derrière lesquelles s'ébauche mainte idylle.

Les fruits voisinent avec de nombreux sacs d'herbes, médecine ou assaisonnement, consommées par les indigènes. Ailleurs on vend du bois de chauffage, à côté s'étalent les poteries d'usage, imitations bien imparfaites de l'ancienne céramique; vases en forme de taureaux fantastiques, de cavaliers, assiettes curieusement moulées et immenses amphores, lisses et pures comme un corps de déesse.



LA CATHÉDRALE ET LA PLAZA MAYOR

Plus loin, s'amoncellent les étoffes du pays, tissus inusables de l'alpaca, la gloire de Cuzco.

Arrêtés en causeries sur la place, le long des rues, ou guidant des caravanes de lamas, les rejetons des Incas peuplent tristement leur ancienne capitale. Ce sont pour la plupart des Indiens libres de métissage; les cholos ne nous ont pas semblé nombreux et les Européens font presque totalement défaut.

d'épines acérées, est de couleur verte, jaune ou rouge. Elle se détache facilement de la pulpe du fruit. Après avoir cueilli les Tunas, on les frotte avec de la paille pour les débarrasser des épines, ce qui, cependant, ne réussit pas toujours complètement. Pour cette raison, il est nécessaire de manier ces fruits avec prudence, à cause des inflammations occasionnées par les petites épines quand elles pénètrent dans les doigts. » (J.-J. von Tschudi, *op. cit.*, p. 190 et 191.)

Comme nous traversions le square de San Francisco, nous nous arrêtons, frappés par un groupe d'adolescents : ils sont une dizaine à piétiner de la glaise d'adobes. Un entassement de briques, déjà préparées, sèche non loin au soleil. Ceux-là appartiennent sans nul doute à la vraie descendance de cette race impériale parmi laquelle tant de nobles Espagnols trouvèrent des épouses belles et admirées (1). De taille moyenne, mais si élégamment tournés qu'ils en semblent grands, ces éphèbes ont les bras musclés et des mains de statues; leurs larges épaules, leurs poitrines bombées, contrastent avec une taille mince et des cuisses nerveuses; les figures olivâtres possèdent un charme intraduisible, fait de la pureté des lignes, de la hautaine résignation des bouches et de l'expression farouche des yeux perçants.

Une fille passe; son corps souple plie sous une immense amphore, retenue par des cordes; elle va, un long tuyau d'os à la main, s'approvisionner d'eau à la fontaine hiératique; deux épaisses tresses noires, soigneusement nattées, descendent plus bas que sa ceinture; sa jupe bouffante n'alourdit pas une démarche aisée. Elle tourne vers nous un visage au ton mat, à l'ovale arrondi : deux yeux expressifs nous regardent en souriant, puis la belle disparaît à l'angle de la plaza.

Les mères, assises au bord du trottoir, allaitent posément leurs bruns nourrissons; celles-là ne sont point jolies, le tribut des nombreuses maternités alourdit leurs ventres et ride leurs figures épaisses. Seule la première jeunesse de l'Indienne est gracieuse: encore le charme des éphèbes l'emporte-t-il presque toujours sur celui des filles. Du reste les Indiens de Cuzco ne sont pas tous de race incasique; beaucoup proviennent des mitimaës que les provinces assujetties envoyèrent à la capitale. Néanmoins eux aussi possèdent assez communément cette vérité du geste, et cette dignité d'attitude dont l'attrait surpasse souvent l'agrément du visage.

Plus loin, nous croisons un habitant des vallées chaudes; sa figure est peinte de grands cercles noirs, et du rouge ensanglante

(1) MARKHAM cite la liste de telles de ces unions, entre autres celle d'un neveu de saint Ignace de Loyola, don Martin Loyola avec la princesse Beatriz Ñusta, fille de l'Inca Syri Tupac : leur enfant Lorenza, comtesse d'Oropesa, épousa don Juan Borgia, fils du duc de Gandia : de leur lignée, proviennent les comtes d'Oropesa, les marquis de Lobayna et les ducs de Gandia. (*Cuzco and Lima*, *op. cit.*, p. 144 et suivantes.)

le tour de ses yeux; l'air abruti et craintif, il passe rapide comme un animal des forêts. Pour venir à Cuzco, ces *chunchos* mi-sauvages enfilent des culottes de toile pareilles à celles de leurs frères civilisés, mais plus courtes, venant seulement à mi-jambe; des sandales de peau protègent leurs pieds agiles (1).

Le square tranquille où donnent les fenêtres de notre hôtel se nomme plaza del Cabildo ; de maigres saules l'entourent comme



LA PLAZA DEL CABILDO

des sentinelles fatiguées, au milieu desquelles l'arbre planté, dit-on, par Pizarro, s'épanouit en dôme de feuilles vigoureuses.

Au centre, s'élève le monument de Manco-Capac; le monarque se tient debout, regardant tristement le Sacsaïhuaman; c'est une statue en marbre appartenant à cet art banal, mais agréable, des *Campo Santo* de Gênes et de Milan; l'auteur est italien. La préfecture occupe, en face, tout un côté de la place; c'est une longue construction blanche, soignée et même assez élégante, avec son rez-de-chaussée en arceaux qui supporte un balcon à colonnettes.

Le lendemain de notre arrivée, dès le matin, un soldat vint nous

(1) *Chuncho*, nom générique donné aux indigènes sauvages des forêts tropicales.

annoncer la visite du préfet et une invitation à déjeuner. Notre premier soin avait été, la veille, de déposer cartes et lettres d'amis chez le potentat républicain. Juste à midi, l'hôtelier tout impressionné annonça : « El señor prefecto! »

La rencontre eut lieu dans le bar de l'hôtel; on se salua cérémonieusement. Le préfet est un homme à la physionomie fine, un peu fatiguée. Sa barbe en pointe s'argente déjà et un léger embonpoint accompagne l'onction de ses gestes. De manières orgueilleusement affables, notre interlocuteur appartient à l'une des plus nobles familles de Lima; là-bas l'attend sa jeune femme, laissée en arrière de crainte d'exposer sa fragile beauté de blanche Liménienne aux fatigues de la route; du reste le préfet ne compte plus rester longtemps loin de la capitale et quitte bientôt Cuzco.

Réitérant son invitation, l'important fonctionnaire arrondit son bras pour que la « señora baronesa » y appuie sa main brunie par les voyages; tout en devisant avec politesse on se met solennellement en route.

Sur le seuil de la préfecture, la musique militaire postée dans la cour, entonna une marche triomphante : les fifres, les clairons, la fanfare, les tambours se firent entendre simultanément dans le louable désir de plaire au maître.

Du patio, par un bel escalier, on atteint le balcon intérieur où donnent les salles. Dans une longue pièce au luxe flétri, des sièges en damas rouge s'alignent le long des murs; sous une immense glace encadrée de lourdes dorures, s'érige, comme un trône, le fauteuil monumental où siège le préfet. La salle est réservée aux réceptions et notre hôte, après avoir présenté sa maison civile et militaire, nous y offre des cocktails en guise d'apéritifs. Toujours avec le même apparat, nous nous dirigeons vers la salle à manger où la table s'orne de fleurs et de friandises. L'étrangère occupe la place d'honneur en face du préfet; à sa gauche, le petit secrétaire particulier cause en un français boiteux mais enthousiaste; silhouette de mince boulevardier, il semble égaré dans cette lointaine préfecture; il parle de Paris, du Moulin Rouge, des belles dames françaises, « oh! si jolies et si gaies,... incomparables ! » Puis, pour ne point affliger le patriotisme de sa voisine, il déclare que « les russes sont aussi gracieuses que des roses ». Gentiment confidentiel après le potage, il nous montre des boîtes d'allumettes où sont

collées les photographies d'une ravissante Liménienne, sa fiancée, dit-il.

Le préfet, lui, parle de la guerre chilienne : « Maintenant c'est bien autre chose — annonce-t-il — notre armée est réorganisée. Ce sont les Français que nous prenons pour maîtres, n'est-ce pas, commandant ? » Et se tournant vers le chef de la garnison cuzcaine, il provoque un assentiment convaincu. Deux officiers supérieurs prennent encore part à la conversation, tandis qu'au bout de la table, les plus jeunes se taisent timidement.

Le menu est compliqué, plats bizarres et nouveaux; pour le dessert, un des officiers d'ordonnance passe un entremets sucré, sorte de blanc-manger rose, envoyé à notre intention par une des dames de Cuzco. Malheureusement la saveur en est tellement étrange que la politesse seule nous force à en avaler quelques bouchées toutes parfumées d'une odeur de savon. Les toasts suivent, arrosés de maintes bouteilles de vin français et de bière cuzcaine. Vers la fin du repas, une gaieté de bon aloi régna parmi les convives et nous fûmes vite « cher ami » et « gracieuse madame » !

Puis, le café, servi dans l'immense cabinet de travail. Le préfet nous montra, accroché au mur, l'arbre généalogique d'un descendant direct de Huayna-Capac, virtuellement « le dernier des Incas » : — « Ce brave homme, honnête marchand de draps, habite près de votre hôtel, allez donc le voir, — nous recommande-t-il. — *sic transit gloria mundi.* »

En partant, l'aimable préfet attacha à notre personne le major X., maître de police de Cuzco, homme distingué, éminemment sympathique, aux bons offices duquel nous devons plus d'une fructueuse promenade dans le vieux Cuzco. Elevé chez les Jésuites, il en a gardé les manières polies et surtout l'art charmant de savoir s'ennuyer avec bonne grâce : levers matinaux, visites minutieuses, longues cavalcades interrompues par de nombreux arrêts de photographie... il fut, malgré tout, invariablement aimable et souriant, s'ingéniant à rendre notre séjour agréable, nous pressant toujours de remettre notre départ. En fin de compte, il nous offrit en souvenir de notre séjour un faisceau de flèches des Antis et une cage d'oiseaux rares capturés près de Cuzco.





COIN DE L'ANCIEN CUZCO



LA PIERRE A DOUZE ANGLES

Chapitre XVII

CUZCO L'ANCIEN

Selon Garcillasso, Cuzco ou le Cuzco signifie ombilic, nom donné à la capitale en raison de sa position centrale dans l'Empire des Incas. Manco-Capac l'aurait édifiée au milieu du XIe siècle.

D'après Montesinos, la ville serait, comme on sait, de beaucoup plus ancienne : vers 2.450 avant Jésus-Christ, un des quatre frères venus avec leurs tribus peupler la vallée de Huatanay (1), — le fondateur fratricide de la première dynastie péruvienne, — trouva ce nom attaché à l'emplacement de la future cité. Cette dénomination proviendrait — toujours d'après Montesinos et à l'encontre de Garcillasso — du mot indigène *cuzcos* — monceaux de pierre.

(1) Ces quatre frères se nommaient : Ayar-Manco-Topa, Ayar-Chachi-Topa, Ayar-Auca-Topa et Ayar-Uchu-Topa. Ils vinrent à Cuzco accompagnés de leurs sœurs — femmes et de leurs tribus. (Montesinos, *op. cit.*, p. 3.)

Très nombreux en cet endroit, les blocs servirent à édifier les premières maisons de la ville. Mais guerres après guerres ont démoli les constructions primitives, les chercheurs d'or ont saccagé le reste, et une cité nouvelle englobant les ruines s'est étalée sur cette nécropole du passé américain. On sait pourtant qu'à près de quatre cents milles au sud, les restes grandioses de Tiahuanaco, énigmatiques pour les premiers Incas, sont, si l'on en croit l'autorité érudite de Léonce Angrand, les vestiges d'un peuple venu dans la nuit des temps du lointain Yucatan mexicain. Rien d'impossible à ce que ces tribus se soient arrêtées à Cuzco, où leurs édifices auraient été peu à peu anéantis sous des travaux postérieurs.

A l'époque de la conquête la population de la capitale pouvait être évaluée à quarante (1) ou cinquante mille (2) hommes, on en comptait autant pour les environs.

Autrefois les habitants de Cuzco cultivaient avec avantage les céréales et les légumes du Haut-Plateau. La campagne, aujourd'hui fort déboisée, s'égayait de touffes de saules, d'aulnes et surtout de nombreuses molles qui montaient à l'assaut des coteaux rutilants.

Toute semence provenant de la métropole sacrée était considérée comme divine et, à l'exemple des graines germées à l'île Titicaca, distribuée dans l'Empire pour préserver des mauvaises récoltes. Les Cuzqueños étaient tenus en vénération particulière; l'on choyait ceux qui revenaient du grand pèlerinage au temple de Cori-Cancha, car la capitale était, au dire de Garcillasso, « la principale idole des Indiens ». L'or et l'argent y affluaient de toute part, et il était sévèrement défendu d'en laisser sortir la moindre parcelle; aussi, dit plus loin le chroniqueur incasique : « La magnificence du Temple du Soleil est au-dessus de la créance humaine. »

Le Cuzco des Incas se divisait en ville haute, Hanan Cuzco, et ville basse, Hurin Cuzco. Hanan Cuzco, dont les premières maisons s'adossaient au Sacsaïhuaman, s'étendait entre le Rodadero et le Huatanay : c'était le quartier noble où les palais des empereurs se groupaient autour de la place publique.

Au niveau de la vallée, Hurin Cuzco se martelait en faubourgs, où les Indiens du Chili, de Pasto, les Cañaris, Chachapoyas, les

(1) Middendorf, *op. cit.*

(2) Squier, *op. cit.*

Huancas, les Collas (1), et tant d'autres encore, vivaient en conservant toujours intactes leurs traditions respectives et la pureté de leur race. Aux coiffures nationales, on pouvait aisément les reconnaître; d'ailleurs, ces Indiens habitaient par quartiers et les façades des maisons étaient tournées vers la route qui avait amené leurs ancêtres. Chaque tribu possédait un vaste hôtel destiné au curaca du pays d'origine, ceux-ci y logeaient pendant les séjours réglementaires à la cour. Les contrées nouvellement conquises envoyaient des mitimaës à Cuzco, de sorte que la population réunissait tous les représentants du Tahuantin-Suyu.

La grande place de Cuzco s'étendait au pied même du Sacsaïhuaman. Garcillasso nous apprend qu'elle avait une étendue d'environ deux cents pas sur cent cinquante. Actuellement, la plaza Mayor n'en est qu'une partie, elle occupe l'emplacement nommé jadis Huacaïpata « Lieu de réjouissance » (2), l'autre moitié, Cusipata, « Cour des plaisirs », devenue depuis lors la plaza del Cabildo, en est séparée par un pâté de maisons construites sur l'ordre du gouverneur Garcillasso de la Vega (3), l'une d'elles est notre hôtel.

Au temps des Incas, le terrain était soigneusement dallé; le rio Huatanay, qui longe maintenant la face occidentale de la nouvelle place, coupait en deux l'étendue de l'ancienne; le cours d'eau séparait Huacaïpata de Cusipata, ajouté plus tard afin de contenir le nombre toujours croissant des sujets de l'Inca. Pour ne point gêner la circulation, des poutres formant pont, recouvraient le Huatanay (4); le petit torrent était endigué de maçonneries, on y accédait par des escaliers.

Quatre routes allaient de la grande place aux confins de l'Empire : la plus courte, le chemin d'Anti-suyu (5), était celle des régions tropicales du nord-est peuplées d'Antis; au sud-est, la voie aboutissait au Chili : traversant le grand plateau du Collao, elle se nommait Colla-suyu; la route du sud-ouest, Cundi-suyu,

(1) *Travels of* CIEZA DE LEON, *op. cit.*, p. 330.

(2) GARCILLASSO écrit Haucaypata au lieu de Huacaïpata. (*Op. cit.*, livre VI, chap. XXI.)

(3) Le chevalier Garcillasso de la Vega, gouverneur de Cuzco (1555), épousa la belle jeune ñusta Isabel Yupanqui, nièce de Huayna-Capac. Leur fils fut le fameux historien incasique, l'Inca Garciliasso de la Vega.

(4) GARCILLASSO, *op. cit.*, livre VII, chap. XI.

(5) *Suyu* signifie région.

conduisait aux provinces de la côte; au nord-ouest enfin, s'étendait jusqu'à Quito, la chaussée macadamisée de Chinchasuyu.

Les pesantes constructions des Incas bordaient l'immense square : grands murs sombres, lourdes pierres ajustées avec une précision minutieuse, vastes halls, et imposants palais. Tout le côté oriental était occupé par l'énorme salle couverte de l'Inca Huiracocha qui servait aux fêtes solennelles, pendant les jours de pluie (1). La cathédrale s'y est installée avec les Espagnols et il ne subsiste pas trace de l'ancien bâtiment.



PONT SUR LE HUATANAY

Le palais du grand Huayna-Capac, Amarucancha, « Quartier des couleuvres », formait la façade sud de la place. Construits en petites pierres raboteuses, les murs, longs de huit cents pieds, se couvraient de sculptures représentant des serpents — emblème du soleil. De nos jours, l'église des Jésuites, une université abandonnée, des prisons et une caserne, ont remplacé le palais des reptiles sacrés. En face, s'élevait Casana édifié pour l'Inca Pachacutic; ce nom veut dire en quechua « chose à faire pâmer » (d'admiration) ceux qui la contemplent; formées d'adobes comme le temple de Cacha, les murailles de la Casana étaient « travaillées si artistement qu'on jugeait bien que le bâtiment en avait été royal » (2).

Dans le voisinage immédiat du palais, on trouvait des écoles patronnées par l'Inca Pachacutic. Le souverain aimait à expliquer

(1) Cette salle pouvait contenir 3.000 personnes. (Garcillasso, *op. cit.*, livre VI, chapitre IV et livre VII, chap. IX.)

(2) Garcillasso, *op. cit.*, livre VII, chap. X. Markham écrit Casana avec deux *s*.



PLAZA DEL CABILDO

lui-même, aux jeunes nobles, la sagesse de ses lois et à leur inculquer son goût des études.

Aujourd'hui, il ne reste rien de Casana : un alignement de maisons destinées aux premiers artisans espagnols a remplacé la superbe demeure de l'Inca, savant entre tous. Au-dessus, à mi-côte du Sacsaïhuaman, on apercevait, se dressant au milieu de jardins suspendus, Collcampata, le prétendu palais de Manco-Capac.

Tout le côté occidental de Cusipata était encore libre, en vue des futures demeures des Incas à venir.

Large et unie la grande place s'étendait, entourée de sombres maçonneries ou de murs d'adobes teintés de jaune éclatant; le chaume des toitures s'élevait en coupoles lisses, élégantes et harmonieuses; un lieu de majesté et de puissance.

Au dixième mois de l'année Incasique. — Umu-Raymi — la cour solennisait sur la grande place les mariages princiers; l'Inca faisait assembler les ñustas ayant atteint dix-huit ans et les jeunes nobles de vingt-quatre, car, — disait la loi, — c'était folie de se marier plus tôt. Les couples se formaient et l'Empereur, prenant dans les siennes les mains des promis, recevait les serments de fidélité. Le jeune époux menait ensuite, chez son père, celle qui s'enorgueillissait dès lors du titre de *femme livrée* (1). Les fêtes des épousailles duraient plusieurs jours, puis la vie reprenait son cours et le nouveau ménage recevait maisons et terres en rapport avec sa situation sociale.

Deux mois plus tard, dans le courant du Capac-Raymi, un peu avant la nouvelle année, l'aristocratie, conviée par l'Inca, se réunissait encore sur la place de Huacaïpata, afin d'assister aux drames nationaux représentés sur une scène improvisée. Les éphèbes et même les guerriers, habiles dans l'art de déclamer, récitaient en mimant des pièces populaires, passionnantes, où les hauts faits et la magnanimité des Incas étaient mis en valeur. Le peuple chantait en dansant, et la chicha pétillante circulait à la ronde.

— Hatun Raymi — (2) était la fête par excellence des Péruviens,

(1) *Femme livrée*, c'est-à-dire femme reçue de la main du souverain. C'était un grand honneur que d'être mariée par l'Inca même. (GARCILLASSO, *op. cit.*, livre IV, chap. VIII.)

(2) Hatun Raymi signifie « une fête très solennelle ». (CIEZA DE LEON, *Second Part of the Chronicle of Peru*, *op. cit.*, p. 94.)

on y adorait le solstice de juin, le début de l'année (1). La place regorgeait de monde, la gaieté était générale, les festins suivaient les danses, et les nuits et les jours se mariaient en une série ininterrompue de libations et de jeux. De toutes parts, les nobles, les curacas et le peuple affluaient à Cuzco la Sainte.

Trois jours avant cette solennité, les Indiens jeûnaient rigoureusement; s'abstenant de toute joie charnelle, ils ne prenaient au lever qu'une poignée de maïs cru avec un peu d'eau, les feux étaient éteints et, renonciation suprême, les Péruviens s'interdisaient de grignoter des graines rôties, habitude chère, dégénérée en manie. Pendant ce temps, les prêtres et les Vierges Choisies, préparaient des provisions de chicha, de pains sacrés et de viandes savoureuses; les nobles recluses apprêtaient la part de l'Inca et de l'aristocratie royale; les prêtres et les femmes du peuple, celles des basses classes. Chacun travaillait de son mieux, le festin devant être magnifique; à cette occasion, tous se croyaient être les convives du Soleil.

Le matin du grand jour, dès l'aube, l'Inca se rendait sur la place publique. Vêtu de soyeuse vigogne pourpre, ou couleur de café brûlé (2), drapé d'un précieux manteau qui l'enveloppait d'un tissu de savants hiéroglyphes, chronique de ses hauts faits (3), une effigie du soleil brillant sur sa poitrine, toute sa personne parsemée d'or et de pierreries, le monarque, paré comme une idole, semblait vouloir éclipser son dieu.

Les nobles, chacun selon son rang, étaient revêtus de somptueux costumes. Quelques-uns s'affublaient de masques horribles ou grotesques; l'amour du travesti, si effréné chez l'Indien moderne, est sans nul doute un legs de leurs glorieux prédécesseurs.

(1) L'époque du Raymi est très différemment indiquée chez les chroniqueurs péruviens. Cieza de Leon la place après la rentrée des récoltes, fin août (*Second Part of the Chronicle of Peru*, *op. cit.*, p. 94); Balboa, en décembre (*op. cit.*, p. 124) et Garcillasso, en juin. Mais cette confusion provient sans doute de ce qu'il y avait quatre fêtes du soleil, aux solstices et aux équinoxes; nous croyons que l'on peut adopter sans crainte l'opinion de Garcillasso; l'auteur inca était à même d'être exact, et sa connaissance de l'organisation de l'Empire autochtone ne fait aucun doute. (Garcillasso, *op. cit.*, livre VI, chap. xx.)

Cieza de Leon prétend que le Raymi était institué non seulement en l'honneur du Soleil, mais aussi pour adorer Tici-Huiracocha, dieu suprême, créateur de l'univers.

(2) Lopez, *op. cit.*, p. 305.

Les Incas se revêtaient aussi de costumes gris et blancs, bleus et tout blancs. (Cieza de Leon, *Second Part of the Chronicle of Peru*, *op. cit.*, p. 18.)

(3) Wiener, *op. cit.*, p. 741.



INDIENS DES ENVIRONS DE LA PAZ EN COSTUME DE CARNAVAL

Les orejones se dirigeaient vers Huacaïpata ; les curacas, les capitaines étrangers, et leur suite, stationnaient à Cusipata. La tenue des chefs conquis rivalisait avec celle des Incas : les uns avaient leurs robes incrustées de métal précieux, ou bien portaient un déguisement incarnant leur descendance divine : les Chancas s'enveloppaient d'une peau de puma, d'autres attachaient à leurs épaules les ailes énormes du condor.

Depuis le monarque jusqu'à son dernier sujet, l'assemblée entière attendait anxieusement, pieds nus, le lever du soleil annonçant la nouvelle année. Au premier rayon tous se jetaient à genoux et tendant les bras vers l'orient, ils baisaient dévotement l'air matinal. Bientôt l'Inca se relevait; seul, devant la foule prosternée il élevait vers l'astre deux vases d'or remplis de chicha (1). Invitant le Soleil à accepter la boisson que tenait sa main droite alourdie de bracelets, il la versait ensuite dans un conduit d'or, installé provisoirement à seule fin d'amener le liquide consacré au temple de Cori-Cancha. Goûtant au contenu de l'autre coupe, l'Inca la partageait ensuite entre ceux de son sang. L'esprit de cette cérémonie se retrouve dans notre communion chrétienne : ne tenaient-ils pas cette chicha pour un breuvage divinisé par le dieu?

Une procession se formait pour aller offrir des sacrifices au temple de Cori-Cancha, y déposer amphores, plats, vases et figurines en métal précieux.

Les nobles seuls assistaient au sacrifice d'animaux, à l'offrande de graines et de fleurs; la foule massée devant le temple attendait l'annonce des présages de l'année. La première victime était toujours un jeune lama noir, toute autre robe étant considérée comme moins agréable à la divinité, en raison de sa coloration inégale où le museau sombre rompait toujours l'harmonie. Les prêtres arrachaient du flanc de l'animal encore vivant, le cœur et les poumons; les devins y lisaient le sort de l'Empire et le sang des organes servait à badigeonner les portes du temple. Ensuite toutes les dépouilles devaient être brûlées jusqu'à la cendre sur un bûcher de bois odorant (2), embrasé par le feu nouveau divinement obtenu.

La veille de la fête, dit Garcillasso (d'autres prétendent le jour

(1) Garcillasso, *op. cit.*, livre VI, chap. xxi.

(2) Balboa, *op. cit.*, p. 125.

même), les prêtres rassemblaient à l'aide d'un miroir concave en métal poli, les rayons solaires, les concentrant sur un flocon de coton déposé au centre du récipient lumineux; l'étincelle obtenue s'alimentait soigneusement et plus tard les Vierges Choisies avaient mission de l'entretenir jusqu'au prochain Hatun-Raymi. Tristesse et mauvais présage, si le ciel ennuagé forçait les prêtres à recourir à d'autres moyens; on se servait alors du procédé habituel aux indigènes : le frottement de deux baguettes de bois de vyaca (1).

Cependant sur la place les viandes du festin rôtissaient, bourrées d'épices : quartiers de lamas, gibiers et cochons d'Inde (2, 3). On commençait par une distribution du cancu de maïs, petit pain rond de la grandeur d'une pomme, mangé seulement aux fêtes religieuses. Après le repas, on faisait circuler les amphores d'argent du temple de Cori-Cancha, débordantes de chicha fraîche (4, 5).

Pour boire en l'honneur de leurs amis, tous les convives se munissaient d'une couple de vases absolument identiques, d'or, d'argent ou même de bois. Tenant de chaque main un de ces récipients rempli jusqu'au bord, l'Indien s'approchait de celui qu'il voulait distinguer; tendant la droite à son supérieur ou, à son égal,

(1) Au dire de Garcillasso, le bois de vyaca rappelle la canelle. (*Op. cit.*, livre VI, chap. XXII.)

(2) Le nom indigène de cochon d'Inde est *cuys*; on se nourrit encore de la chair de cet animal dans tout le Haut-Plateau.

(3) Cieza de Leon parle également d'une autre cérémonie qui aurait eu lieu pendant le festin. « On dit qu'au centre de la plaza, était dressé un grand théâtre aux marches ornées d'étoffes et de plumes richement brodées de perles d'or, de grands manteaux faits de leur drap si fin, garnis eux aussi d'une ornementation d'argent, d'or et de pierres précieuses. Au sommet de ce trône, était placée l'image richement parée de Ticiviracocha. Comme ils le considéraient comme le dieu souverain, créateur de toute chose, ils lui assignaient la plus haute place; tous les prêtres se tenaient autour. L'Inca et tous les gens principaux du pays et le peuple venaient pour l'adorer, enlevant leurs sandales avec beaucoup d'humilité, ployant leurs épaules, gonflant leurs joues et soupirant dans sa direction; ils pratiquaient ainsi la *mucha* ce qui est leur mot pour désigner l'adoration ». Sous le trône, était placée l'image du soleil, de la lune et d'autres effigies d'idoles, sculptées dans le bois et la pierre. (Cieza de Leon, *Second Part of the Chronicle of Peru, op. cit.*, p. 95, 96.)

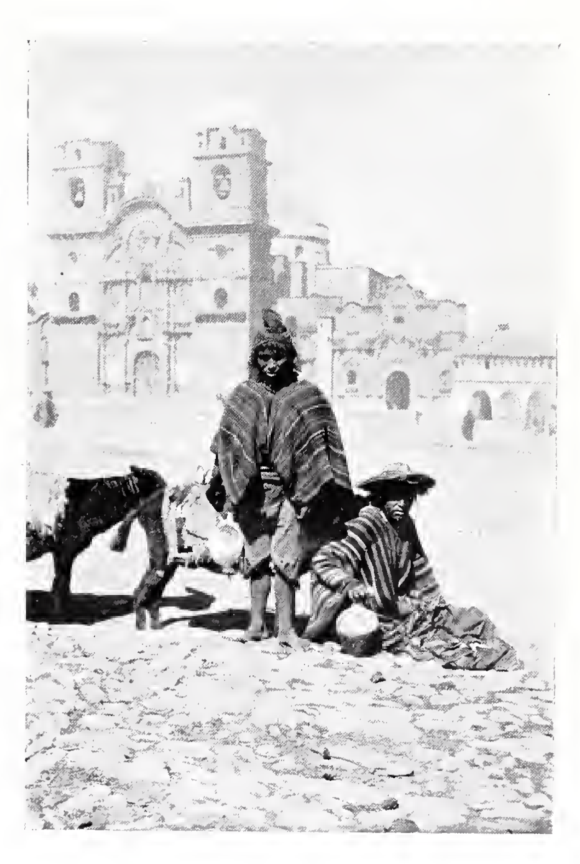
Cieza de Leon dit plus loin, qu'on transportait sur la grande place, pour participer à la fête, les momies des Incas, chacun avec sa vaisselle de métal précieux, seuls étaient ainsi honorés les restes de ceux qui avaient été les bons et les braves pères du peuple, généreux à octroyer les faveurs et à pardonner les offenses : ainsi ils étaient canonisés. On aurait fait de même pour les orejones ou les chefs des autres nations. Tous se nommaient *Ylla* ce qui signifie « corps de celui qui fit du bien pendant sa vie ». (*Ibid.*, p. 96.)

(4) *Ibid.*, p. 95.

(5) L'Indien ne boit jamais qu'après s'être rassasié.

il présentait la main gauche à un inférieur. En cette occasion. comme en toute autre, la hiérarchie, chère aux Incas. se manifestait en vue de maintenir dans les mœurs un sévère protocole : le premier à s'approcher devait toujours être celui dont la situation était la plus considérable.

L'Inca commençait les libations et c'était une chance rare, une distinction accordée seulement aux parents favoris ou à quelque valeureux général, de se voir offrir une coupe d'or gemmée d'émeraudes. par le souverain du Tahuantin-Suyu.



UN COIN DE LA PLAZA MAYOR

On buvait beaucoup, on buvait longtemps, on buvait avec excès. Les danseurs professionnels se mêlaient aux convives et la nuit tombait sur les chants et les jeux.

Le Hatun-Raymi durait neuf jours pendant lesquels l'orgie continuait ininterrompue par les sacrifices; la première journée, seule, était consacrée aux dieux. Chaque ville solennisait la grande fête; mais on enviait le bonheur de ceux qui assistaient à celle de Cuzco.

Splendeurs, richesses, joies..... Voilà pour le passé et maintenant?... La plaza Mayor s'ensanglante du souvenir d'exécutions iniques ou inutiles : Almagro, premier compagnon de Pizarro, devenu son ennemi, commence le sanglant défilé. Après la mort du vieux mécréant, suit celle de son fils, jeune métis passionné de gloire et de vengeance : assassin de Pizarro, il expia sur la place de Cuzco son crime ou sa malchance. En 1572. Tupac-Amaru, le dernier fils de l'Inca Manco, est arbitrairement condamné à mort, par ordre du vice-roi Francisco de Toledo : le fier et jeune prince

dut périr pour avoir refusé la pension espagnole et préféré la solitude sauvage, où s'écoulait l'existence romanesque de son père, à la vie inactive, facile, mais humiliante qui lui était réservée. Au milieu de l'impuissante colère, et de la douleur indigène, de la désapprobation même de quelques chevaliers espagnols, le jeune Inca monta sur l'échafaud de la plaza Mayor. Impassible devant la mort, comme le sont ceux de sa race, il dit seulement à la foule immense pressée à l'entour : « Que le monde l'apprenne, je n'ai commis aucun crime, et je meurs uniquement par bon plaisir du tyran » (1). A ce même emplacement, deux siècles plus tard, son glorieux homonyme, l'Inca Tupac-Amaru, marquis de Condorcanqui, périt dans les atroces souffrances que l'on sait; mais n'avait-il pas fait trembler Madrid même, anxieuse de voir fuir sa mine de richesse? Une année de victorieuse rébellion est vengée cruellement par l'étreinte d'airain des enfants des conquistadores. Combien d'autres supplices ne vit-elle pas cette esplanade au sinistre renom! La liste est longue, de ceux que broya dans sa course à l'abîme la pesante fortune de l'Espagne coloniale. Dominant la plaza actuelle, s'élèvent les majestueuses formes de l'immense cathédrale et de la belle église des Jésuites; ailleurs, plus rien, que des maisons détériorées et de méchantes boutiques cachées sous de longues colonnades blanches.

Squier prétend trouver beaucoup d'analogies entre l'architecture péruvienne et celle de l'Egypte; du reste il se défend d'en faire une question d'origine. Composés de porphyre, de granit, de déorite et de calcaire, provenant en majeure partie de la carrière voisine de Piquillacta (2), les édifices des Incas défiaient le temps par leur solidité.

On remarque trois phases dans l'art de construire : primitivement les pierres, petites et grossièrement travaillées, étaient ajustées sans souci de jointure exacte; comme exemple on peut nommer les palais du Titicaca. Ensuite, les blocs deviennent grands mais varient dans leur dimension; les côtés à unir sont coupés avec un soin tellement minutieux que l'on n'aperçoit pas trace du bitume qui les joint. D'ailleurs la couche en était très mince et l'archéologue Squier nie même l'existence d'aucun ciment. Certaines de ces pierres

(1) Paroles citées par Markham. *Cuzco and Lima, op. cit.*, p. 151.

(2) A quatre milles au nord de Cuzco.



PRÈS DE LA MURAILLE DU PALAIS DE L'INCA ROCA

ont jusqu'à douze angles; les nombreux coins, garantie de solidité, s'emboîtent si parfaitement dans les blocs voisins qu'une épingle même ne pourrait y pénétrer. L'habitude était alors de façonner les pierres en forme de coussinets; sans cette saillie, la ligne d'adhésion aurait été à peine visible. Un des meilleurs échantillons de ce genre se trouve à la calle del Triunfo, dans la substruction du palais Yupanqui. Pendant la dernière période, l'architecture atteignit son apogée; la beauté des constructions en est si universellement vantée qu'il est presque inutile d'en faire l'éloge. L'art semble parfait : les pierres, jointes aussi exactement qu'à l'époque précédente, étaient de grandeurs égales, les surfaces polies, luisaient au soleil; on avait appris à bâtir en rotonde, et la muraille qui subsiste du temple de Cori-Cancha, l'église des Dominicains, en est un éclatant exemple.

Lopez se base sur l'éclosion rapide de l'architecture, pour prouver sa thèse de l'antiquité de la culture quechua. Evidemment en quelques siècles de civilisation aucun peuple ne pouvait s'élever des amoncellements informes du premier âge, à la dextérité mathématique apportée dans le travail de la grande époque, surtout si l'on songe à la difficulté occasionnée par le manque d'outils appropriés. Les instruments connus, faits d'un alliage de cuivre et de laiton, ainsi que de la pierre noire *hihuana* (1), ne pouvaient évidemment pas donner à eux seuls le résultat voulu; il est probable que l'Indien obtenait le poli désiré à l'aide de sable frotté entre les blocs en travail et de l'application d'une herbe contenant du silica (2).

Vastes, d'aspect immuable et farouche, les demeures incasiques furent surtout remarquables par leur agencement intérieur. Malheureusement, les étages de bois et les toits de chaume donnaient une prise trop facile à l'incendie; aucun palais ne s'est conservé dans son ensemble primitif et seules les murailles restent debout, trop difficiles à détruire : les citadins actuels se sont logés entre les anciennes parois.

Les maisons des Incas avaient peu de fenêtres, le climat l'exigeait ainsi; petites ouvertures carrées, elles ne laissaient pénétrer que fort peu de lumière; par contre les portes étaient élevées et larges, se rétrécissant vers le haut. rappelant ainsi les construc-

(1) Garcillasso, *op. cit.*, livre II, chap. xxviii.

(2) Markham, *Cuzco and Lima, op. cit.*, p. 182.

tions de l'antique Egypte (1). Le portail extérieur se fermait sans doute à l'aide de châssis de bois, tendus de peaux rendues singulièrement dures; le battant s'attachait au mur avec des courroies de cuir dépassant le cadre (2). La finca de Challe, à l'île Titicaca, n'était pas autrement close.

A l'intérieur de grands rideaux de laine aux couleurs harmonieuses, voilaient les issues; les murs se revêtaient d'étoffes semblables, mais chez les très grands seigneurs, de minces plaques d'or remplaçaient les tentures. Le sol macadamisé avec soin, était dur et poli comme un marbre (3); des tapis aux couleurs chaudes recouvraient ces brillants dallages. Les murs devaient être percés de maintes niches afin de contenir d'une part les *canopas* (4) ou dieux lares, d'autre part les ornements en métal précieux, statues d'animaux et de fleurs, ou bien les beaux produits de la céramique péruvienne. Aux murs, les armes des orejones s'accrochaient près des miroirs d'argent ou de pierre polie (5) des femmes; concaves, convexes ou plats, tous « reflétaient parfaitement les choses » (6). Au plafond pendaient les ingénieux *silvadores*, vases en forme d'animaux, qu'une oscillation faisait siffler en imitation assez exacte du cri de la bête représentée (7). Les sièges peu nombreux étaient

(1) Les portes des palais impériaux étaient suffisamment larges pour laisser passer la litière de l'Inca. Les architectes autochtones rétrécissaient leurs portes afin de pouvoir les couvrir d'une seule dalle, car ils ne connaissaient ni l'arche, ni la clef de voûte (Ulloa, *op. cit.*, volume I, p. 500).

(2) Wiener, *op. cit.*, p. 515.

(3) *Ibid.*, p. 513.

(4) Les *Kanopas* (ou canopas) sont généralement des pierres remarquables par leur forme ou par leur couleur. Dans une succession ces Kanopas appartiennent de droit au fils aîné. (Note de Ternaux-Compans dans sa traduction de Montesinos (*op. cit.*, p. 14) et Oliva (*op. cit.*, p. 124).

(5) Seules les femmes des orejones avaient le droit d'user des miroirs d'argent; le métal précieux étant exclusivement réservé aux classes aristocratiques, ceux des femmes du peuple étaient en cuivre, etc.

(6) Ulloa, *op. cit.*, volume I, p. 494.

(7) « ...l'Indien... comprend que la mort seule est silencieuse : aussi s'est-il efforcé avec une ingéniosité remarquable de donner la parole aux êtres en argile qu'il a modelés... Le moyen employé est des plus simples. Il accouple deux vases transformés par un conduit en vases communiquants, — on appelle ces vases *silvadores*, — il ferme une des extrémités et la perce seulement assez pour établir un sifflet dans la masse. Le moindre mouvement du vase dans lequel se trouve un peu d'eau chasse ou aspire, par le niveau montant ou descendant du liquide, l'air renfermé dans le vase à sifflet, ce qui produit deux sons. Une habile disposition du sifflet reproduit avec une fidélité remarquable les cris des différents animaux et imite avec justesse même la voix humaine. Or c'est généralement

en bois sculpté ou bien plaqués de lames d'or. Le stoïcisme des Indiens dédaignait les matelas : ils couchaient sur des tapis de vigogne.

Dans cet intérieur de sombre luxe, siégeaient, au milieu de leurs servantes au teint brun, aux noirs cheveux, les nobles pallas de Cuzco, beautés presque blondes aux yeux éloquents ; les filles de service, accroupies à l'entour, travaillaient activement, les unes à tisser les *uncus* (1) et les manteaux d'emploi journalier, les autres à repriser avec de longues épines un vêtement déchiré : ravaudeuses habiles, elles savaient faire disparaître jusqu'à la trace de l'accroc. Un groupe de jeunes femmes filait en chantant un *yaravi* (2) populaire, tandis que dans une pièce voisine, on entendait le maître forger une lance ou quelque hache d'arme, comme il avait dû apprendre à le faire avant d'être admis parmi la chevalerie de l'Empire.

Un bruit de pas... les servantes d'une palla voisine entrent respectueusement apportant la quenouille de leur maîtresse. La princesse se réjouit sachant par là que l'amie va bientôt venir. Et, de concert, les nobles Indiennes filent de leurs belles mains aux ongles parfaits, la laine moelleuse des vigognes (3) ou le poil soyeux du chinchilla ; pendant leur travail diligent, elles causent dans le dialecte de cour incompréhensible au peuple, échangeant, sans doute, des confidences analogues à celles des femmes d'une autre hémisphère.

En quittant la place de Huacaïpata pour le temple de Cori-Cancha, « Palais de l'Or », les pèlerins du Soleil descendaient la

sur la plate-forme du goulot fermé, que le céramiste a placé l'oiseau, le singe ou l'homme ; parfois encore c'est le vase entier qui représente l'être vivant qu'il s'agit de douer de la voix... A côté de ces signes de satisfaction, il reproduit, nous l'avons dit, la manifestation de la tristesse, la larme. Le procédé employé est encore fort simple. Le vase représente une figure grave et triste ; l'argile de ce masque est très mince dans les coins de l'œil et lorsque le liquide remplit le vase, il suinte à travers les points de la paroi ménagée spécialement à cet effet, et, dirigé par les paupières comme par une gouttière, le liquide s'échappe lentement en larmes qui se détachent de temps en temps et coulent sur le plan incliné formé par les joues. L'effet de ce petit artifice est saisissant. » (WIENER, *op. cit.*, p. 628 et 229.)

(1) L'uncu, appelé par les Espagnols *cusma*, était une espèce de camisole (fermée) qui tombait jusqu'aux genoux. (GARCILLASSO, *op. cit.*, livre IV, chap. II.)

(2) Chant élégiaque.

(3) GARCILLASSO, *op. cit.*, livre IV, chap. XIII.

ruelle nommée actuellement callejon de Loreto (1), voie étroite encaissée entre la longue muraille du palais d'Amarucancha et Ahlla-Huasi, le grand couvent des Vierges Choisies.

Devant le portail de la basilique, s'ouvrait la petite place d'Inti-Pampa, « champ du Soleil »; elle s'appelle aujourd'hui plazuela de Santo Domingo et le fastueux temple est devenu l'imposante église et le couvent des dominicains. L'ancien sanctuaire, un ensemble de six constructions principales, entoure la place d'Inti-Pampa : d'un côté se rangeaient les chapelles des astres secondaires et le palais sacerdotal; de l'autre, occupant toute la face sud, s'élevait le temple même. La longue bâtisse, arrondie à l'une de ses extrémités, débordait au milieu du légendaire jardin en terrasses, baigné, à quatre-vingts pieds plus bas, par le rio Huatanay. L'entrée principale débouchait sur la petite esplanade solaire au centre de laquelle se dressaient des piliers d'observations, érigés afin d'étudier les équinoxes ; les Espagnols, prenant ces colonnes ingénieuses pour des idoles, les ont démolies avec une sainte fureur. Sur le côté opposé d'Inti-Pampa, s'élevaient, suivis d'une salle de réception, les merveilleux petits temples de la Lune, des Etoiles, de l'Orage et de l'Arc-en-ciel, convertis aujourd'hui en logements fangeux (2).

(1) Callejon, en espagnol petite rue.

(2) Le premier des cinq temples, le plus proche de Cori-Cancha, était naturellement celui de Quilla, la Lune; c'était un petit édifice admirable, murs formant un carré exact de blocs massifs, surmonté d'un toit pointu et, pour l'ornementation, faisant la contrepartie du Temple du Soleil. Seulement tout y était d'argent poli, afin de rappeler l'éclat de la pâle déesse. Un disque au visage féminin, tout pareil à celui de Cori-Cancha, occupait le fond de la salle: autour, assises sur des trônes d'argent, les momies des douze Coyas entouraient l'image. Par faveur extraordinaire, Mama Ocllo, avait la figure tournée vers la mère astrale des Incas ; on la vénérait ainsi pour avoir conçu le grand Huayna-Capac.

Ensuite venait le temple de Vénus et ceux des Etoiles, innombrables suivantes de la Lune. Vénus (Chasca), était considérée entre toutes ; n'était-elle pas le page du Soleil, tantôt précédant et tantôt suivant le maître du monde ? Comme pour celui de Quilla, l'ornementation de l'édifice était d'argent pur et le toit brillait de nombreuses étoiles appliquées sur le chaume lisse.

La troisième chapelle était consacrée a la trinité de l'Eclair, du Tonnerre et de la Foudre.

Les Incas dédiaient à Cuychu, l'Arc-en-Ciel, le dernier sanctuaire où l'or apparaissait a nouveau recouvrant murailles et portes. A l'intérieur, une reproduction du phénomène en couleurs sur fond d'or s'étendait d'un mur à l'autre.

La cinquième construction, garnie d'or comme le temple de Cuychu, n'était pourtant pas destinée à une déité, mais servait de salle d'audience et de conseil au grand prêtre, Huillac-Umu.

Les familles des boutiquiers métis y croupissent parmi les étalages des marchands des quatre saisons.

Fondé par Manco-Capac, prétendent Garcillasso et Cieza de Leon, le Temple du Soleil avait été réorganisé et embelli par le grand Inca Yupanqui (1).

Galerie longue de deux cent quatre-vingt-seize pieds et large de cinquante-deux, Cori-Cancha était extérieurement bordé d'une épaisse corniche d'or massif, haute d'environ un mètre. Les portiques se couvraient du métal précieux appliqué en feuilles travaillées, mais la beauté principale résidait dans l'impeccable maçonnerie des murs mêmes : le granit, poli avec un soin patient, luisait comme ruisselant d'eau et les pierres alignées symétriquement semblaient ne former qu'une seule pièce de minerai, étrange, sombre, striée de veines imperceptibles à l'endroit où se joignaient les blocs.

Intérieurement, toute la longue salle s'ornait d'un beau plafond en bois, les murs disparaissaient entièrement sous les plaques d'or. A l'extrémité ouest, derrière la rotonde qui subsiste encore, resplendissait, occupant le mur de sa surface d'or semé de cabochons d'émeraudes et de belles turquoises, l'effigie d'un soleil à figure semi-humaine, flamboyant au milieu d'un cercle de rayons épars (2). Au pied du symbole, la flamme sacrée allumée au Raymi dernier, brûlait doucement en offrande perpétuelle, des vases de fruits rares et des amphores de chicha constamment renouvelée étaient déposés par les prêtres devant l'image du dieu régénérateur de la terre. Suffisamment rapproché des hommes le Soleil pouvait être sensible à leur hommage, alors que la déité suprême, Illa-Tiksi-Huira-Cocha, l'invisible créateur de l'univers, trop lointain et trop grand pour être adoré autrement que par l'esprit, planait bien au-dessus de l'Inti, père des Incas.

Nulle femme n'osait entrer dans ce lieu.

Faisant cercle des deux côtés de l'idole, les momies des Incas

(1) L'Inca Yupanqui régna de 1400 à 1439.

(2) Au sujet de ce disque, citons l'anecdote suivante : « Lorsque les Espagnols entrèrent dans cette ville, cette figure du Soleil échut par le sort à Maneco Serra de Lequicano, gentilhomme castillan, des premiers de cette expédition. Comme ce gentilhomme aimait fort le jeu, et que cette figure l'embarrassait parce qu'elle était trop grande, il la joua, et la perdit dans une nuit ; ce qui donna lieu à ce proverbe, rapporté par le R. P. JOSEPH ACOSTA : « Il joue le soleil avant qu'il soit jour. » (GARCILLASSO, *op. cit.*, livre III, chap. XX.) OLIVA raconte également cette même anecdote et prétend qu'on l'appliquait aux joueurs effrénés disant d'eux : « Ils perdront le soleil avant son lever. » (OLIVA, *op. cit.*, p. 126.)

siégeaient comme de leur vivant sur des trônes d'or, vêtues de costumes chatoyants, leurs fronts ceints du llautu rouge et abrités par les plumes royales du condor (1).

C'était d'abord l'Inca Manco-Capac, fils du Soleil et bienfaiteur des pauvres, ensuite venait toute sa descendance mâle, les premiers nés, les maîtres du Tahuantin-Suyu :

Sinchi-Roca, le pacifique, qui, avec ses deux millions de sujets, recouvrit de terre grasse l'improductive vallée de Cuzco (2).

Lloque Yupanqui, le gaucher, qui, combattant au nom du Soleil, soumit les Collas adorateurs du mythique Lama Blanc.

Maïta-Capac, l'ennemi des femmes (3).

Capac-Yupanqui, si puissant déjà que les Quechuas du nord se mirent de bon gré au nombre de ses sujets.

Roca, fondateur des écoles aristocratiques, disait volontiers : « L'éducation doit être réservée aux nobles à l'exclusion des gens de basse extraction : des connaissances trop élevées pourraient rendre ceux du peuple orgueilleux et nuire à l'État ; que chacun suive le métier de son père. » (4)

(1) En 1560, le jeune Inca Garcillasso de la Vega, le futur historien, vit avant de quitter Cuzco pour l'Espagne, cinq momies d'Incas transportées dans la maison du licencié Paul Ondegardo. C'étaient Huiracocha, les cheveux très longs, blanchis par un âge avancé ; Tupac Inca Yupanqui ; Huayna-Capac et les Coyas Mama-Runtu, femme de Huiracocha, dont le nom signifie « mère-œuf » ou « blanche comme l'œuf », car la Coya était d'un teint clair rare au Pérou, et Mama Ocllo, femme de Tupac Inca Yupanqui et mère du grand Huayna-Capac. Ces corps étaient si bien conservés, qu'il ne leur manquait pas un seul cheveu, ni un poil aux sourcils. On les avait habillés comme durant leur vie. Ils étaient assis à la manière des Indiens, c'est-à-dire les mains croisées sur l'estomac et les yeux tournés vers la terre. Le R. P. Acosta dit de ces corps : « Ils étaient si entiers et si bien embaumés avec un certain bitume qu'ils paraissaient être en vie. »

En parlant du secret perdu de l'embaumement, Garcillasso dit : « Je m'imagine que tout le secret des Indiens à cet égard consistait à enterrer les corps dans la neige, où ils devenaient secs et à y mettre ensuite le bitume dont le R. P. Acosta fait mention... à la vue de ces corps, il me prit envie de toucher un des doigts de Huayna-Capac, il me parut aussi dur que du bois. Au reste, ces corps pesaient si peu, que le moindre Indien en pouvait porter un... » En les transportant par la ville, chaque indigène se jetait à genoux et les Espagnols ôtaient respectueusement leur chapeau, ce qui causait un vif plaisir aux indigènes. (Garcillasso, *op. cit.*, livre V, chap. xxix.)

Voyant que les Indiens continuaient à adorer les corps de leurs anciens souverains, le marquis de Cañete, vice-roi du Pérou, en fit transporter plusieurs à Lima. La chaleur et l'humidité firent rapidement ce que les siècles n'avaient pu accomplir ; les momies se décomposèrent et furent enterrées à l'hôpital de Saint-André (1562).

(2) Cieza de Leon, *Second part of the Chronicle of Peru*, *op. cit.*, p. 100.

(3) Oliva, *op. cit.*, p. 44.

(4) Tiré de Garcillasso, *op. cit.*, livre IV, chap. xix.

Yahuar-Huacac, l'infortuné aux pleurs de sang, qui découvrit en explorant l'Anti-suyu les vertus de la coca. L'Inca fit forger pour le temple de Cori-Cancha le disque d'or près duquel se trouvait sa momie, mais le Soleil ne lui fut pas favorable.

Huiracocha, guerrier aux cheveux blonds, au pâle visage, prédit en mourant la conquête espagnole et la chute de sa dynastie.

Pachacutic, le sage.

Yupanqui, vainqueur dont l'origine est contestée.

Tupac Inca Yupanqui qui songeant au dieu suprême disait du soleil : « C'est une flèche décochée qui ne va qu'au lieu où l'archer la darde » (1).

Enfin le grand Huayna-Capac. Lui seul avait l'honneur de siéger en face du disque solaire; droit unique, conquis par ses hauts faits. Aîné de cent cinquante frères, son règne surpassa en gloire celui des autres Incas. Mais amoureux de la belle princesse des Scyris de Quito, Vayara, le malheur voulut qu'il démembrât l'Empire, en faveur de son fils illégitime Atahualpa. Dès lors la perte du Tahuantin-Suyu était assurée. Huayna-Capac mourut au milieu de mauvais présages, prophétisant ainsi que Huiracocha la fin de sa dynastie.

Accolées au temple, se trouvaient les demeures des prêtres; plus loin les logis des desservants.

Entourant la partie sud de Cori-Cancha le « Jardin métallique » d'universelle renommée, descendait en gradins recouverts de mottes d'or vers le cours du Huatanay (2). Chaque terrasse flamboyait au soleil, ou luisait comme une voie lactée sous l'éclairage de la lune brillante des hauteurs; le feuillage serré, les fruits précieux, les fleurs merveilleuses, l'épais tapis d'herbes; papillons, oiseaux posés sur les branches, souples couleuvres, grands lézards, limaçons, plantations de quinoa et de maïs chevelu, tout était d'or pur et d'argent travaillé, ciselé avec une habileté savante. Le vent le plus fort ne pouvait déraciner une seule tige de ce jardin magique et inutile (3).

« All art is perfectly useless » disait un écrivain anglais fameux pour ses paradoxes. Se doutait-il, ce faiseur de sophismes, que les

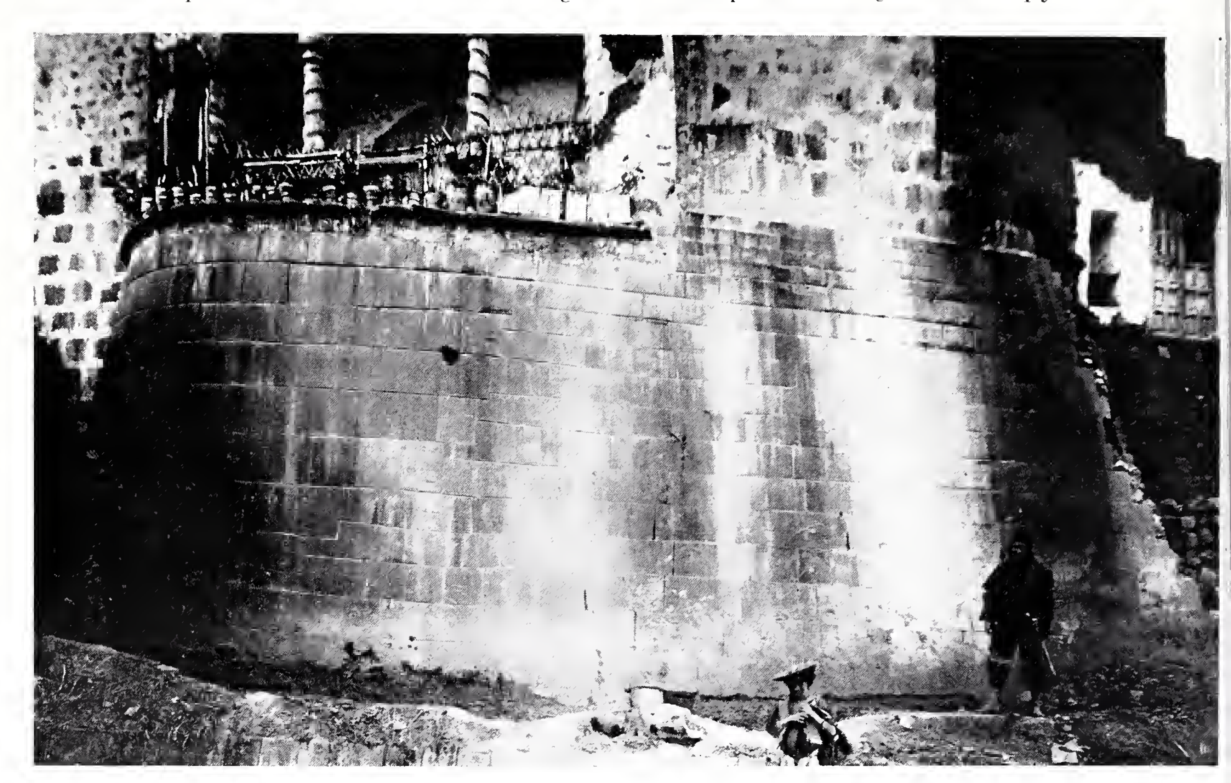
(1) Tiré de GARCILLASSO, *op. cit.*, livre VIII, chap. VIII.

(2) CIEZA DE LEON, *Second Part of the Chronicle of Peru*, *op cit.*, p. 85.

(3) CIEZA DE LEON, *ibid.*

Indiens du Tahuantin-Suyu étaient peut-être ses inconscients adeptes!

Nous avons vu les restes de ces prestigieux parterres; abandon et ruine... les terrasses mêmes n'ont pas été maintenues, c'est un terrain vague, un lieu de désolation et de regrets. Au-dessus s'arrondit la muraille circulaire de l'ancien temple. Haute de dix-huit pieds (1) la paroi, conformément au goût incasique, est légèrement pyra-



MURAILLE CIRCULAIRE DU TEMPLE DE CORI-CANCHA

midale, c'est une merveille d'exécution pour la symétrie, la taille et l'incomparable poli du granit. Un petit belvédère, construit par les dominicains, surmonte à présent l'antique rotonde. Voilà tout ce qui nous reste de l'édifice jadis le plus somptueux de toute l'Amérique, déifié du Chili à l'Equador; et pris de mélancolie nous contemplions, émus, ce débris de la grande basilique où les nobles enfants du Pérou, race brave, industrieuse et juste, pratiquaient une religion certes plus large et plus élevée que celle qui s'introduisit avec ses autodafés et ses tortures, à la suite des moines fanatiques de l'Espagne.

(1) Markham, *Cuzco and Lima, op. cit.*, p. 119.

Nous avons visité l'église des dominicains ; fondée peu après la conquête, elle s'est établie entre les murailles mêmes du temple, dans cette galerie d'or où trônait l'effigie du Soleil. Un frère serviable, tout débordant de phrases sonores, nous en montra le local restauré ; fier des dorures neuves et des stucs modernes, il s'extasiait, s'efforçant de provoquer notre admiration.

Construit presque entièrement avec les pierres de Cori-Cancha, l'ensemble architectural de Santo Domingo ne manque pas de grandeur, grâce surtout à l'immense tour, érigée au-dessus des bâtisses et masures attenant au couvent. Par contre l'intérieur est fort banal et mal tenu : aux murs, fraîchement repeints, s'alignent des cadres dorés, certains sont privés de leurs toiles qui, noircies et déchirées, flottent plus loin accrochées à quelque clou. Dans une chapelle à part, on nous indique un don de Francisco Pizarro, mauvais tableau représentant Joseph et l'enfant Jésus.

Au milieu d'une des cours gisent, amoncelés en tas, des blocs polis, provenant de souterrains anciens, qui, ainsi le veut la légende, auraient abouti à Tiahuanaco ! Toute exagération à part, il est très probable que les palais et la forteresse du Sacsaïhuaman aient été reliés par un réseau de passages cachés ; au reste nous en avons d'autres preuves dont nous parlerons plus loin.

Aujourd'hui le cloître, entouré d'un double étage de gracieuses colonnettes, est peuplé d'un groupe de moines curieux.

Le jardin est assez bien entretenu, mais son ornement principal, la dernière des cinq fontaines de Cori-Cancha a été enlevée : nous l'avons vue, abandonnée dans un coin boueux de la cour des postes, en route pour l'Exposition de Saint-Louis. Au dire du préfet, ses administrés auraient tenté une révolution, en apprenant que cette relique autochtone allait quitter leur ville ; on parlait de vente fabuleuse, de la traîtrise des moines... Pourtant, l'esprit public une fois calmé, on oublia de nouveau la fontaine et maintenant dans l'attente de l'emballage, elle sert aux lessives ! Ce monolithe, cuve à huit angles, taillé dans une pierre grise de la grandeur d'une petite baignoire, était destiné à purifier les victimes et offrandes du temple. La matière dans laquelle elle est façonnée l'a sauvegardée, alors que les autres bassins d'argent et d'or disparaissaient pour être convertis en piastres espagnoles. Des tuyaux en métal précieux alimentaient ces fontaines ; l'eau, amenée d'une source perdue main-

tenant, se déversait dans le Huatanay. En 1558, le dernier conduit se rompit et personne ne sut le réparer.

Le couvent de Santo Domingo possède une bibliothèque dans le désordre le plus complet, un chaos étrange paralysant tout projet de recherche.

Le couvent des Vierges Choisies nous fut indiqué par un marchand indien de la plazuela de Santo Domingo comme le « harem des Incas »! Erreur grossière : la pureté des Vierges n'était-elle pas quelque chose de si sacré à l'autocrate que, maître des lois, il n'usait jamais du privilège de s'entretenir avec les belles cloîtrées ; seules au monde la Coya et les jeunes nustas, ses filles, allaient de temps à autre leur rendre visite. Il est vraiment regrettable qu'à Cuzco, aussi bien qu'ailleurs au Pérou, les souvenirs du passé incasique soient à ce point dénaturés.

Isolé entre deux ruelles, le couvent occupait tout un côté de l'étroit callejon de Loreto, s'étendant d'un coin de la grande place jusqu'à Cori-Cancha ; la construction en était longue et comparativement large (800 pieds sur 200) (1), la mieux conservée, dit-on, après le Temple du Soleil. L'ordre de Sainte-Catherine de Sienne s'y est installé, après la conquête, et y réside depuis lors.

Suivant à nouveau le callejon di Loreto, pour revenir à la plaza Mayor, nous avions à notre droite une muraille intacte de l'ancien couvent, qui occupe presque toute la longueur primitive de l'édifice. Comme au temple de Cori-Cancha, ce mur, d'une hauteur approximative de vingt à vingt-cinq pieds, est un chef-d'œuvre au point de vue de la taille et de l'agencement des pierres.

Nommée primitivement Ahlla-Hua, « Maison des étoiles », on l'appelait généralement Ahlla-Huasi, « Demeures des Choisies », car n'y étaient admises que les privilégiées qui, filles légitimes des Incas, étaient belles et vierges ; pour prévenir toute défloration on avait fixé l'âge d'admission jusqu'à huit ans (2). La gloire, parfois jugée creuse, d'être épouse spirituelle de l'Astre, était l'apanage exclusif des filles du Soleil : aucune princesse étrangère, si jolie ou noble fût-elle, ne pouvait être reçue parmi les Choisies de Cuzco. Pourtant toutes ne briguaient pas cet honneur : on peut lire à ce propos

(1) Squier, *op. cit.*, chap. XXII.

(2) Garcillasso, *op. cit.*, livre IV, chap. I.



RUE DE L'ANCIEN CUZCO

dans le drame quechua *Ollantaï* (1) un dialogue entre une recluse et l'enfant destinée au noviciat; conversation poignante où l'on sent toute l'aversion d'une fillette encore libre pour la vie des riches prisonnières d'Ahlla-Huasi : Salla, une des Vierges Choisies, dit en s'adressant à la petite Ima-Sumaj :

« Songe bien que tu vas trouver ici ceux qui te donnent ce que tu peux imaginer; de jolies parures d'enfant, de l'or et des mets recherchés. Tu es choyée par toutes les vierges de sang royal;

« Toutes les matrones te portent dans leurs bras;

« Et en te couvrant de baisers et de caresses elles te pressent sur leur cœur.

« Te préférant à toutes les autres, elles se mirent dans tes beaux yeux. Que peux-tu désirer de mieux, si ce n'est de devenir leur sœur et de demeurer toujours avec elles, ce qui doit être l'objet de ton ambition;

« Comblée des faveurs des princes,

« L'égale des plus nobles vierges,

« Destinée à être la sœur du Soleil, tu jouiras à jamais de sa contemplation. »

Ima-Sumaj répond tristement :

« Compagne Salla, tu me répètes toujours les mêmes choses, les mêmes conseils. Je vais t'ouvrir mon cœur et te parler sans feinte : il est clair que cette cour et ce palais me sont insupportables.

« Renfermée ici, l'oisiveté m'oppresse et, chaque jour, je maudis ma destinée. La vue de ces vieilles au visage sévère m'est odieuse :

« Et cependant du coin où l'on m'asseoit je ne vois qu'elles.

« Aucun plaisir en ce lieu;

« On ne voit que des yeux larmoyants,

« Et s'il ne dépendait que de moi,

« Personne ne resterait ici.

« Je regarde tous les passants qui rient de si bon cœur :

« On dirait qu'ils portent le bonheur dans leurs mains. »

Vivant dans un luxe analogue à celui de l'Inca, le plus infime objet employé par les Vierges Choisies devait être d'argent ou d'or pur.

Le couvent, traversé par un corridor étroit, avait une cour inté-

(1) *Ollantai, op. cit.*

rieure, sorte de jardin, si l'on en croit le drame d'*Ollantaï*. De chaque côté du passage, s'ouvraient les appartements des vierges surveillées par des femmes de confiance. Une vingtaine de gardiens veillaient près de l'entrée afin de faire passer jusqu'à la seconde porte les vivres et les effets destinés aux recluses. Il était interdit sous peine de mort de pénétrer plus avant, et comme les Incas promulguaient leurs lois, non pour intimider ceux qui seraient tentés de les violer, mais seulement en vue de les châtier, nul n'osait enfreindre l'ordre donné.

Cinq cents vierges, filles des nobles promus Incas par Manco-Capac (1) servaient les épouses du Soleil. Leurs appartements étaient au commencement du couloir, ceux des élues au fond (2). Le règlement était le même pour toutes et pareilles aux Choisies, les suivantes se voyaient gouvernées et instruites par les *mamacunas* (3), vierges âgées et d'expérience, mères spirituelles des jeunes filles.

Nous avons dit ailleurs, en parlant du couvent secondaire de Coati, le châtiment de l'imprudente qui, malgré la surveillance et les lois, se livrait à un homme. Pour les Vierges Choisies le crime était doublement monstrueux : n'insultaient-elles pas le dieu même, alors que les autres n'attentaient qu'aux droits de l'Inca ? D'après Garcillasso ce délit fut sans exemple ; pourtant Cieza de Leon parle d'une punition infligée à quatre vierges de Cuzco convaincues d'inconduite avec les gardiens du couvent (4).

Dans la direction d'Anti-suyu, longeant un des côtés de la cathédrale, nous avons suivi la calla del Triunfo, rue escarpée qui tantôt plonge dans l'ombre et tantôt s'étale au soleil.

La voie est encaissée parmi d'antiques murs de calcaire ; leurs flancs, qui s'évasent légèrement, sont d'une tonalité qui

(1) Avant sa mort Manco-Capac fit assembler a Cuzco ses principaux sujets et pour les attacher encore plus à sa dynastie, il leur donna le titre et tous les privilèges d'Incas, réservant seulement pour les princesses de sa maison les titres de palla et ñusta que les femmes et les filles des nouveaux nobles n'avaient pas le droit de porter. Cette distinction fut accueillie avec un enthousiasme sans bornes. (Garcillasso, *op. cit.*, livre I, chap. xxiii.)

(2) Le couvent d'Ahlla-Huasi pouvait contenir jusqu'à quinze cents vierges.

(3) Si on donne sa signification tout entière au nom de *mamacuna*, il veut dire « femme préposée a faire office de mère ».

(4) Cieza de Leon, *Second Part of the Chronicle of Peru*, *op. cit.*, p. 128.

va du gris foncé à l'argent brut. Les blocs cyclopéens s'amoncellent les uns sur les autres, toujours étonnamment bien soudés ensemble, mais de grandeur inégale et de surface rude. L'ancienne maçonnerie ne monte guère plus haut qu'un premier étage, au-dessus s'élèvent, très blanches, les constructions espagnoles.

De belles portes surmontées de frontons, où sont sculptés d'âpres figures et des ornements incasiques, nous arrêtent au passage. Un bas-relief particulièrement intéressant nous est indiqué comme ayant appartenu à la maison de l'historien Garcillasso : c'est au-dessus d'un porche espagnol, le profil de deux harpies, femmes-oiseaux aux poitrines hérissées d'innombrables mamelles, aux grandes figures tristes et régulières. La sculpture n'occupait point là sa place première, la maison du noble écrivain métis étant située du côté est de Cusipata.



ANCIEN PORTIQUE AYANT APPARTENU A LA MAISON DE GARCILLASSO

Au commencement de la calla del Triunfo on trouve, de droite et de gauche, les vestiges de palais incasiques : derrière la cathédrale c'est Coracora (1), et presque vis-à-vis, les constructions de Puma-Marca, résidence des Yupanquis (2). Plus loin, on passe devant la très fameuse pierre à douze

(1) *Coracora* signifie « grand terrain ». C'était une immense bâtisse attribuée à l'Inca Huiracocha.

(2) *Puma-Marca* veut dire la « rue de couleur ». C'était un quartier occupé tout entier par les palais du X[e] Inca Yupanqui et du XI[e] Tupac Inca Yupanqui. Ces deux magnifiques constructions etaient séparées par une ruelle. En parlant de la face nord-est de Puma-Marca, qui suit pendant 380 mètres la rue San-Augustino, SQUIER dit : « C'est peut-être le plus beau morceau d'ancien mur qui soit a Cuzco ». Le côté opposé de l'édifice regardait le couvent des Vierges Choisies (*op. cit.*, chap. XXII).

angles, bloc immense enchâssé parmi d'autres. Englobée dans les fondations du palais de Roca, IVe Inca, elle contribuait à soutenir la terrasse où se dressait l'édifice royal, support indispensable, étant donné l'inégalité du terrain.

En face, s'élevait la longue construction des écoles nobles Yacha-Huasi (1), inaugurées sous les auspices de Roca, l'érudit.

A l'extrémité de la calle del Triunfo on débouche, en tournant à droite, sur un square tranquille bordé de blanches maisons aux frontispices ornés de blasons. Une église badigeonnée de chaux, Saint-Augustin, domine la petite place déserte ; elle trône sur les vestiges d'un autre âge. De naïves fresques égaient l'aveuglante façade et à l'intérieur on peut admirer une chaire merveilleuse sculptée dans un bois résistant.

(1) Mot à mot : Maison où l'on enseigne.





CALLE DEL TRIUNFO ET MURAILLES DE L'YACHA-HUASI
ET DU PALAIS DE L'INCA ROCA



SAN FRANCISCO

Chapitre XVIII

TOLÈDE LA NEUVE

Les premiers Européens qui pénétrèrent dans Cuzco furent trois reîtres de Pizarro, envoyés en 1533, avec un sauf-conduit de l'Inca Atahualpa, incarcéré à Cajamarca, là même où, quelques semaines auparavant, il campait au milieu de son armée. Ils avaient mission d'activer le dépouillement des temples et des palais afin de parfaire la rançon du captif royal.

Reçus sur tout le parcours comme des êtres supérieurs, on les accueillit à Cuzco avec des festins et des réjouissances. Chacun de leurs désirs était prévenu ; mais ces bons procédés ne firent qu'inciter les soldats aux débordements de tout genre. Pourtant aucune représaille n'eut lieu : la personne des étrangers n'était-elle pas inviolable de par l'ordre du souverain ?

Quelques mois plus tard, le 15 novembre 1533, Pizarro entrait

triomphalement dans la capitale des Incas. Avant peu, Cuzco fut complètement dévalisé et se vit baptisé en Tolède la Neuve, mais ce nom récent ne put s'imposer et l'on retourna assez vite à l'ancienne appellation.

Pizarro quitta peu après la capitale dévastée pour fonder, sur la côte, Lima, la Ciudad de los Reyes. Le « Gouverneur » laissait derrière lui, en fait d'Espagnols, une garnison, deux maires et huit propriétaires fonciers, au nombre desquels figuraient ses deux frères Gonzalo et Juan.

Cette même année, la conquête, si miraculeusement accomplie, faillit échapper aux Espagnols. Nous ne pouvons nous empêcher de retracer ici le début de cet émouvant épisode.

Le frère cadet de Huascar (1), l'Inca Manco, fils légitime du grand Huayna-Capac avait été couronné l'année précédente comme vassal de Charles-Quint. Poussé à bout par l'insolence avec laquelle on oubliait les conditions du traité (2), voyant ses suppliques vaines, l'Inca Manco suscita une révolte générale. Son peuple continuait à être considéré comme esclave : les Espagnols chassaient les habitants de Cuzco pour s'approprier leurs demeures; les temples servaient d'écuries, et les Vierges Choisies, errant sans gîte, demeuraient la proie des soldats. Enfin, amertume dernière, la femme préférée du jeune Inca fut brutalement violentée par les officiers étrangers et lui-même accueilli avec mépris ou indifférence. n'était que la caricature d'un souverain.

Les conquérants eurent grand tort de mentir à leurs promesses : les conditions stipulées auraient pu devenir la base solide d'une entente avantageuse et pour les uns et pour les autres; grand tort surtout de dédaigner un vassal tel que l'Inca Manco. Noble, sensitif, tenace, d'une bravoure héroïque et pourtant prudent à l'occasion, le

(1) On sait que Huascar fut assassiné par ordre d'Atahualpa, au cours de la lutte qu'il lui avait intentée pour s'emparer du reste des domaines de leur père Huayna-Capac.

(2) Voici les conditions du traité rapporté par Oliva (*op. cit.*, p. 104). « Il fut convenu de part et d'autre que l'on oublierait tous les griefs passés et qu'il y aurait une paix perpétuelle entre les Péruviens et les Espagnols, et que ceux-ci reconnaîtraient comme souverain du Pérou, Manco Inga, le plus proche successeur de Guascar. Une alliance perpétuelle devait exister entre les deux nations, et tous les Indiens qui avaient été réduits en esclavage devaient être remis en liberté. Toutes les lois des Ingas qui n'étaient pas contraires à la religion chrétienne devaient être observées inviolablement, et François Pizarre s'engageait à envoyer ce traité en Espagne dans le plus bref délai, pour le faire ratifier par Sa Majesté Impériale . . . . »
Pizarro se montra fort satisfait du traité conclu (*ibid.*, p. 105).

jeune prince avait une volonté de fer et une rare intelligence. Le complot rapidement tramé devait éclater dès le départ d'Almagro, s'apprêtant à conquérir le Chili, mais au dernier moment les Espagnols se doutèrent des préparatifs et l'Inca Manco fut arrêté. Cependant la cause indigène avait vent et marée : l'aîné des Pizarro, Hernando, revenu de Madrid, commença par alléger le sort du prisonnier. L'Inca Manco mit alors tout en œuvre pour faire réussir la conspiration : leurrant l'avarice d'Hernando Pizarro, il parvint à s'échapper sous prétexte de déterrer, avec l'aide de deux soldats espagnols, un grand trésor incasique. Au bout d'une semaine passée sans nouvelles du jeune prince, Hernando Pizarro comprit la ruse; rassemblant ses hommes il marcha vers le val de Yucay; en route, il rencontra les deux soldats que l'Inca Manco avait épargnés. Dans l'étroite vallée, tout était silence et solitude, mais aux creux des rochers, du haut des remparts naturels, agglomérés sur le faîte des monts, des nuées d'Indiens observaient l'ennemi.

Après quelques jours de lutte indécise, les Espagnols se replièrent sur Cuzco. La ville était assiégée ! Une horde de guerriers indigènes l'entourait d'une ceinture fourmillante. On s'écarta pour laisser pénétrer dans la cité condamnée les conquistadores en fuite : les affamer n'était-ce pas l'unique moyen de se débarrasser de leur redoutable cavalerie ?

La garnison européenne n'excédait pas deux cents Espagnols (1), plus un millier d'Indiens, mais on connaît la bravoure téméraire des premiers conquérants, ils se défendirent en désespérés. Le siège fut horrible : commencé en février 1530, il ne prit fin que cinq mois plus tard. Le premier jour les assaillants incendièrent la ville sainte; ils lançaient une pluie de flèches recouvertes de coton imbibé d'un bitume enflammé ; fendant l'air comme les raquettes de quelque monstrueux feux d'artifice, elles tombaient de toutes parts sur les toits de chaume. Bientôt toute la ville fut embrasée. La nuit venue, les Espagnols réunis sur la place, virent les édifices crouler de toute part : on entendait les fracas des étages effondrés, la chaleur était suffocante, la fumée prenait à la gorge. Par moments, le vent faisait surgir d'immenses vagues de flammes, illuminant la nuit comme d'une sanglante aurore boréale.

Quelques heures plus tard, il ne restait du beau Cuzco du

(1) Oliva, *op. cit.*, p. 108.

Tahuantin-Suyu qu'un chaos de ruines noircies, qui devinrent les fondements de la ville nouvelle. Le Temple du Soleil et le couvent d'Ahlla Huasi demeurèrent heureusement intacts ; épargné aussi le hall de Huiracocha, au-dessus duquel la superstition épouvantée des Espagnols vit flotter par trois fois l'image protectrice de la Vierge (1).

Les assauts ne discontinuaient pas (2). Ralliant leur grand courage, les Espagnols accomplirent des sorties généralement victorieuses. En plaine la cavalerie était toujours la plus forte (3), mais les Indiens, pour désarçonner les Européens, se servaient maintenant du lasso.

Nuit et jour, les assiégés étaient traqués. Du haut de la forteresse l'armée indigène faisait pleuvoir sur la grande place une volée de projectiles, souvent inoffensifs, mais toujours inquiétants. On était sans nouvelles, à part les rumeurs exagérées et terrifiantes des succès de Manco et de la défaite d'autres positions espagnoles (4). La famine se mit de la partie. Alors, vaincus par l'horreur de la situation, beaucoup réclamèrent une sortie désespérée, comptant sur leur énergie pour se frayer un chemin jusqu'à la côte. Les Pizarros et quelques autres capitaines refusèrent pourtant.

De temps à autre, on apercevait le bel Inca Manco montant habilement un des chevaux capturés, guider l'attaque, une lance à la main. De plus, les prisonniers espagnols avaient été forcés d'initier à leur savoir militaire les troupes ennemies et, en quelques semaines, on vit combien la leçon avait profité.

Mais la chance tourna à nouveau du côté espagnol : atteignant par surprise le premier rempart de la forteresse du Sacsaïhuaman, Juan Pizarro finit par s'en emparer après une résistance

(1) Oliva parle longuement d'autres miracles : par exemple de l'apparition de saint Jacques monté sur un cheval blanc et combattant, en armure flamboyante, pour soutenir le courage espagnol et jeter le trouble parmi les indigènes. Ce sont des miracles « authentiques », annonce-t-il (*op. cit.*, p. 114).

(2) « Chaque jour il (l'Inca Manco) faisait donner un assaut général. » (Oliva, *op. cit.* p. 111.)

(3) Cieza de Leon dit que la cavalerie était l'arme la plus efficace contre les Indiens. (*Travels of* Cieza de Leon, *op. cit.*, p. 305.)

(4) Oliva rapporte que le nombre total d'Espagnols massacrés, soit trente assiégés, certains propriétaires isolés, et les soldats des colonnes de secours, tombés pendant les rencontres avec l'ennemi, se montait à plus de sept cent cinquante personnes (*op. cit.*, p. 111).

héroïque. La situation devint alors meilleure, mais la famine sévissait toujours, impitoyable, et les semaines passèrent sans apporter de secours. Le Gouverneur envoyait de Lima une colonne de secours après l'autre; aucune n'arrivait jusqu'à Cuzco, fauchée ou mise en déroute par les Indiens aux aguets. Lui-même n'osait s'aventurer à l'aide de ses frères, craignant d'abandonner Lima menacé.

Toutefois les assiégeants souffraient eux aussi du manque de vivres ; on touchait à l'époque des semailles ; juillet approchait. L'Inca leva le siège et les guerriers regagnèrent leurs cultures.

Peu après l'armée d'Almagro, revenue du Chili, assura la suprématie des conquistadores; de jour en jour, leur contingent s'augmentait de nouveaux arrivants et, malgré les guerres civiles des capitaines espagnols, il fut impossible au jeune souverain de reprendre le dessus. Réfugié dans la lointaine province de Viticos, au delà des Cordillères (1), il y amenait ses femmes, ses domestiques et le reste des trésors incasiques. Là un grand nombre de nobles désirèrent le rejoindre. Etabli parmi les forêts mi-tropicales de Huilca-Pampa, Manco entreprit de continuelles expéditions contre les Espagnols ou les Indiens infidèles (2). Semblable à un esprit de discorde, partout où s'allumaient les dissentiments et régnait l'anarchie, le jeune Inca paraissait inopinément pour tomber sur l'un ou l'autre des belligérants ; souvent victorieux, mais plus souvent vaincu, il ne se lassait pas de la lutte. Du reste, de constantes raisons l'excitaient à la vengeance : ce fut même un jour sa compagne, jeune créature tendrement aimée, qui, tombée aux mains de Gonzalo Pizarro, périt sous les flèches après avoir enduré un supplice horrible...

En 1544, l'Inca Manco mourut à son tour, assassiné par la fanatique susceptibilité de quelques fuyards espagnols, qu'il avait accueillis chez lui, après la défaite de leur parti (3). Débutant par un Manco, l'illustre dynastie des Incas s'éteignait aussi avec un Manco, noble et valeureux descendant d'une lignée héroïque et sage.

Cédant à la pression morale de nombreux envoyés et surtout à l'intercession d'une de ses belles tantes, mariée à un Espagnol, le fils de Manco, le trop pacifique Sayri-Tupac, abdiqua non sans regrets

(1) *Travels of* Cieza de Leon, *op. cit.*, p. 304.

(2) Cieza de Leon, *ibid.*

(3) Note de Markham dans *The Travels of* Cieza de Leon, *op. cit.*, p. 306.

ses droits au trône incasique; retiré dans la charmante vallée de Yucay, pourvu de biens et d'argent, il y mourut, après quelques années, empoisonné par la honte et une lourde mélancolie. Après lui, le vaillant Tupac-Amaru fut décapité sur la grande place de Cuzco. Nous savons sa courte et lamentable histoire.

Alors tout espoir s'éteignit dans les cœurs indigènes; les guerres civiles calmées, la paix n'avait fait que faciliter aux maîtres leur cruelle tyrannie; les noires années de souffrance s'enchaînaient les unes aux autres, sans un éclair de joie, sans un moment de répit.

Vivant sous le joug des repartimientos, dans la terreur de la mita, ravalé à l'égal des bêtes, l'Indien voyait sa famille menacée d'être dispersée d'un moment à l'autre, et l'âme désolée des filles soulageait sa peine en chansons de tristesse et de regrets :

« Où est le bien-aimé? » Disparu enchaîné dans la mine, et l'on chante de désespoir.

« Reviendra-t-il jamais, le marié d'hier, envoyé là-bas, derrière les hautes montagnes? » Seule à garder le foyer qui s'éteint, la jeune femme attend sans espoir et pleure sans trêve. Alors elle aussi chante; mélodies de douleur pour consoler la douleur.

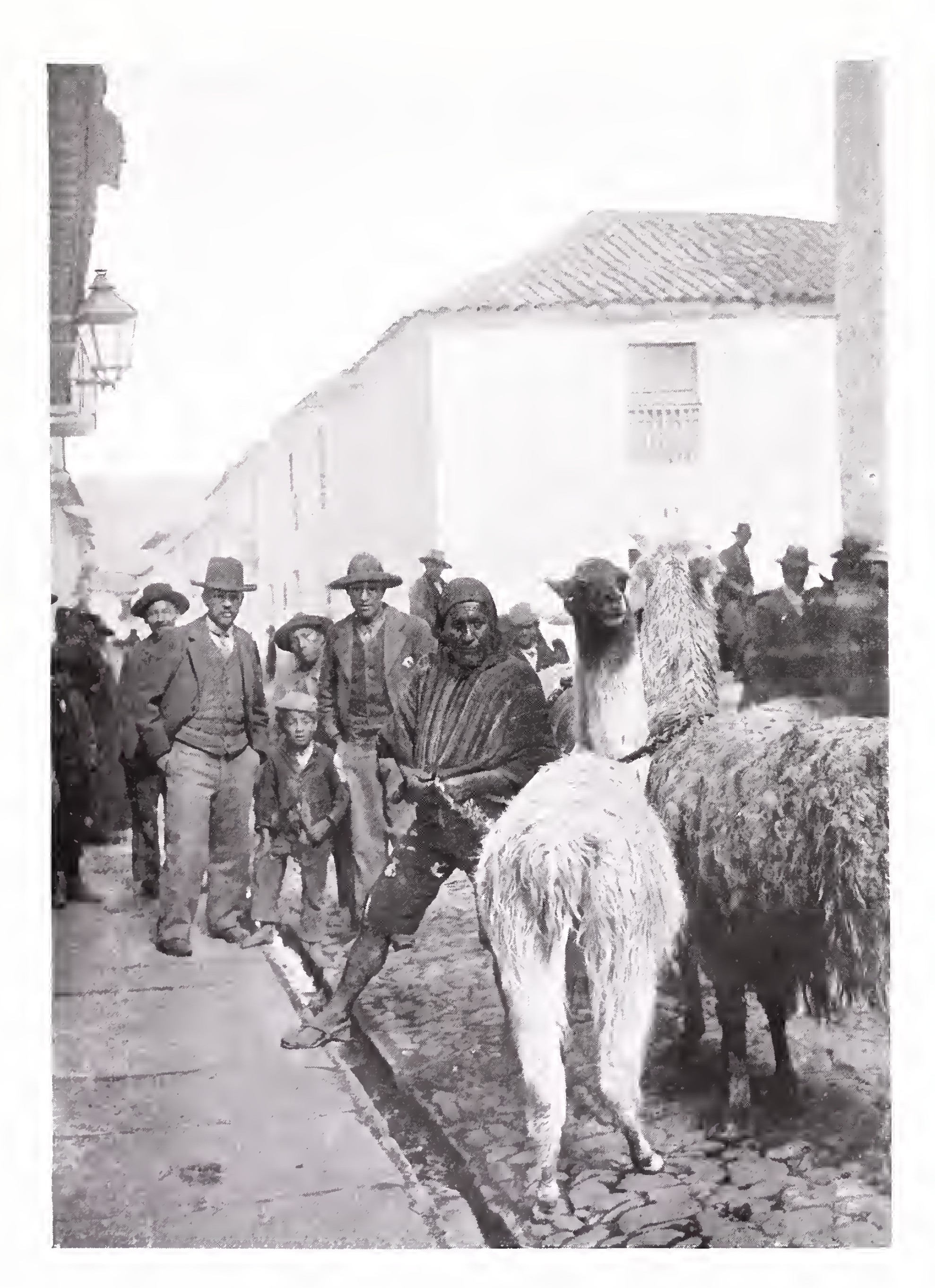
Jusqu'à la guerre de l'Indépendance, Cuzco resta la ville aristocratique des riches hacendados. L'abord en était pourtant difficile, les routes incasiques dévastées, l'indolence espagnole ne songeait pas à les réparer. Aussi Lima, la gaie, l'opulente et la voluptueuse, grandissait-elle au détriment de l'ancienne capitale.

La révolution de 1824 lui porta le dernier coup. Seules les familles trop pauvres pour aller vivre ailleurs, continuèrent à résider parmi leurs biens ruinés. La plupart des somptueuses maisons espagnoles échouèrent aux métis vainqueurs.

D'après le recensement de 1896, tout le département de Cuzco (1) compte 438.646 habitants (2). Le pouvoir exécutif consiste en un préfet changé tous les quatre ans, le nouveau Président de la République entrant en charge avec ses propres fonctionnaires. Cuzco est en possession d'une cour d'appel et d'une garnison de deux cents soldats. L'université, florissante à l'époque des jésuites, a beaucoup

(1) Le département de Cuzco représente une superficie de 156.270 milles carrés. (*The Statesman's Year-Book*, 1906, p. 1253.)

(2) *Ibid.*



RUE DE CUZCO

périclité depuis; installée maintenant plaza San Francisco, elle comptait en 1903, cinquante-quatre étudiants. L'archevêché est très ancien, le premier qui occupa cette dignité fut l'aumônier de Pizarro, le cruel Valverde, dont les sanglantes conversions restent l'épouvante des indigènes.

Cuzco exporte le cacao des environs, les tissus de laine du lama, et les étoffes plus fines de l'alpaca. Celles-ci sont non seulement d'une excessive solidité, mais peuvent aussi être converties en vêtements élégants; pourtant la qualité courante est grossière. Si l'on ajoute à ces denrées tous les produits des vallées chaudes, teintures, bois précieux, plantes médicinales, etc., on voit qu'avec beaucoup d'énergie, un peu de risques et quelques capitaux, Cuzco deviendrait riche et puissant.

Le climat de Cuzco est très salubre, mais il faut une certaine habitude pour se faire à ses courants d'air, à sa température par trop continentale. Aussi, quelques jours après notre arrivée, l'un de nous tomba malade.

Une chambre d'auberge lorsqu'on est alité, quel supplice! Tout ce qu'à l'état sain on supporte gaiement, devient alors infiniment pénible, accablant. On rêve de la maison, du retour lointain, et l'ambiance qui vous entoure devient vite répugnante : le lit douteux, où l'on couche sans dormir, les linges que personne ne songe à changer, le carrelage si froid, la bougie qui suinte, et surtout la navrance écœurante des interminables heures de l'après-midi!... Un médecin appelé par l'entremise du préfet, dit en guise de consolation : « Ce n'est rien, une grippe, dans une semaine vous serez debout. » Une semaine!... La préfecture se montra aimable, même charmante; une fois, ce fut l'envoi d'un poulet rôti, ensuite paraît un beau châle de soie rose.

Le premier soir, vers minuit, l'hôtel endormi avait éteint ses feux. Tout à coup, au milieu du silence pesant des insomnies, nous entendons, partant du fond de notre corridor, un vacarme assourdissant, bruit de chute, paroles furieuses, jurons. Sursautant, nous tendons l'oreille; la confusion s'apaise; où donc est Rahlen? Des pas se rapprochent rapidement, qu'est-ce encore?

Soudain, devant notre porte, retentit le même fracas. On lutte : ce sont des cris, des imprécations, et la voix de Rahlen domine un

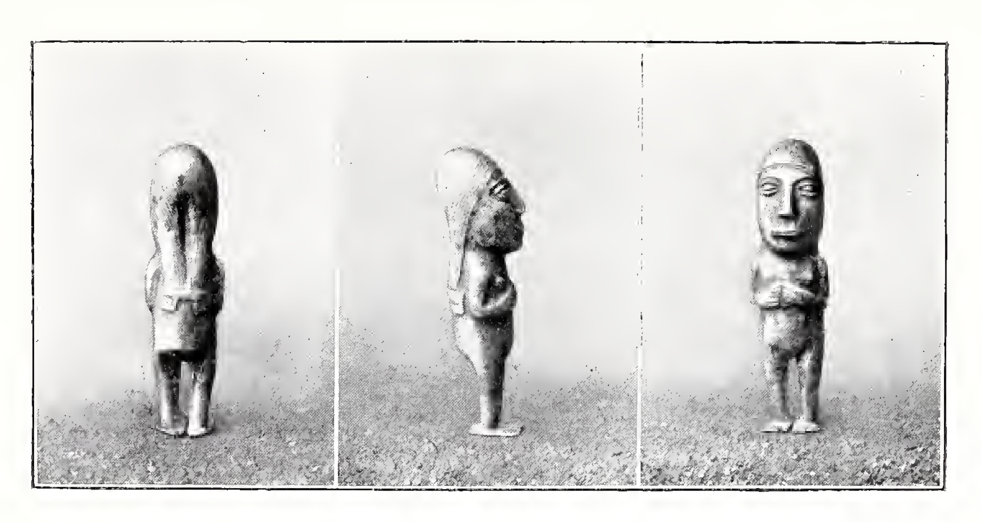
instant le tumulte. Vite debout, nous voyons notre malheureux secrétaire aux prises avec un soldat de gendarmerie! Le préfet si avenant nous aurait-il trompé? Le poulet, le châle rose, autant de leurres? Veut-on nous arrêter et Rahlen combat-il pour nous défendre?... Enfin tout s'explique : on ne nous veut que du bien et voilà précisément la cause de la bagarre ; pour assurer une communication rapide, l'excellent préfet a ordonné à deux soldats de coucher devant notre porte. Seulement personne n'étant prévenu, Rahlen trébucha sur nos protecteurs. De l'épisode il ne reste bientôt qu'un peu de gaieté et une belle cicatrice balafrant le front de Rahlen.





VASE EN TERRE CUITE
(Réduit au tiers)

VASE EN TERRE CUITE
(Réduit au tiers)



FIGURINE EN ARGENT DÉCOUVERTE SUR L'ILE TITICACA (GRANDEUR NATURELLE)

Chapitre XIX

L'ART PÉRUVIEN

L'argent est rare à Cuzco; les sols sont encombrants et l'or introuvable, aussi effectue-t-on les plus infimes payements à l'aide de chèques. Usage commode qui simplifia fort nos stations chez les boutiquiers cuzcains, visite de triste souvenir, car nous n'eûmes pas de chance avec nos achats : une caisse de poteries et d'antiquités se perdit en route et une autre, contenant des liasses d'étoffes d'alpaca blanc, gris, brun et d'une jolie couleur cendrée, ne parvint à destination que fort endommagée. Par contre, nous avions la bonne fortune de trouver d'anciennes bagues espagnoles d'un travail curieux, entourant des cabochons d'émeraude et des perles. On voit beaucoup d'émeraudes dans les devantures des argentiers, mais elles sont pour la plupart petites et fêlées.

En fait de curiosité, on nous proposa d'acquérir un ancien crâne trouvé aux environs et garanti antérieur à la conquête; l'os frontal était étoilé d'une de ces fameuses trépanations, gloire de la médecine inca (1). Cependant on ne s'entendit pas sur le prix, et il fallut

(1) Squier, parlant d'un crâne trépané, provenant de la vallée de Yucay et qu'il soumit à l'examen des meilleurs chirurgiens des États-Unis et de l'Europe, dit qu'il fut considéré par tous comme la plus remarquable preuve d'une connaissance chirurgicale parmi les indigènes. (*Op. cit.*, chap. xxii.)

abandonner cette intéressante relique d'une science, mise par certains de pair avec l'école grecque (1). D'ailleurs quelques soupçons s'élevaient sur l'authenticité de l'opération, doutes que seul un spécialiste aurait pu lever.

Quelques jours plus tard, nous eûmes l'occasion d'examiner une collection assez complète d'antiquités indigènes, appartenant à notre banquier, le propriétaire actuel des ruines de Colcampata.

L'impression remportée de cette visite cadre absolument avec celle que formule Emile Soldi dans ses *Arts méconnus* (2); il est évident que les Péruviens avaient plus de talents que de moyens. Les autochtones étaient doués d'une haute appréciation de la nature : l'emplacement de leurs édifices l'atteste suffisamment; ils aimaient l'éclat des couleurs et savaient les marier avec une science consommée : on en est frappé dans les tissus et les costumes qui nous sont parvenus. En outre, une grande habileté manuelle s'alliait

Les lancettes des indigènes consistaient en une lame de pierre si finement aiguisée qu'elle causait moins de douleurs que les instruments européens. (Garcillasso, *op. cit.*, livre II, chap. xxiv.)

(1) V.-F. Lopez s'exprime formellement au sujet de la médecine des Péruviens autochtones : « jusqu'à nos jours, la médecine n'a possédé que deux écoles essentiellement cliniques, celle d'Hippocrate et celle des Quichuas, la tradition héréditaire des Κῷος de Samothrace et la tradition des Koyas (Collas) de Titikaka. Il n'est pas jusqu'à la méthode homéopathique, basée sur la force réactive des semblables, sur la diminution des doses et sur l'efficacité d'un remède unique, qui ne fut révélée par les traditions de la médecine péruvienne (p. 320).

« Il est digne d'attention que la langue Quichua a le même mot pour désigner la maladie et le remède ; ainsi le soufre s'appelle démangeaison, *sílluna*, etc. (p. 320). Si aujourd'hui on privait la médecine de la quinine, de l'ipécacuana, du copaiba, des baumes et surtout de la méthode qu'a fait naitre la comparaison de ces drogues avec les médicaments d'autrefois, que serait-elle et que pourrait-elle ?... N'allez pas dire que l'honneur de ces découvertes ne revient pas aux médecins péruviens et que les propriétés de ces substances furent reconnues par les Européens qui étudièrent la flore américaine : les Kollas les avaient essayées, avaient résolu les problèmes que soulève leur emploi, montré la permanence de leurs effets, bref, usé à leur égard d'un esprit de méthode bien etranger au caractère d'empirisme qu'on voudrait infliger à leur médecine (p. 321).

« Si l'on compare l'état de la médecine péruvienne au xvi[e] siècle avec l'etat actuel de la médecine européenne on pourra, il est vrai, être frappé de l'infériorité des Amautas. Mais prenez la même science au Pérou et en Europe pendant toute la durée du moyen âge, et cherchez de quel côté aurait été l'avantage ?... (p. 321 et 322).

« Les Kollas qui savaient préparer une momie devaient avoir une connaissance relative de l'anatomie et de la chirurgie. Ils pouvaient vider les trois cavités sympathiques du corps humain, extraire du cadavre le sang et les autres liquides corruptibles ou corrompus. Ils connaissaient un a un les viscères, les classifiaient pour les conserver dans des vases distincts et appropriés »... (p. 323).

(2) Emile Soldi, *Les Arts méconnus*. Ernest Leroux, éditeur, Paris, 1881.

chez eux à un vif esprit d'imitation. Comment avec de pareilles dispositions ne pas devenir artiste ?

Seul, le manque d'outils appropriés arrêtait leurs progrès : le fer était inconnu; on le remplaçait par des instruments insuffisants, faits en bronze et en pierre dure. Ces difficultés matérielles auraient paralysé tout essai de sculpture, si l'ardent désir des statuaires péruviens ne se fût efforcé de surmonter l'obstacle. Malheureusement, ils s'attaquaient de préférence au granit, au porphyre et à la diorite; aussi les rares statues qui nous restent sont d'une exécution assez grossière : il y a abondance de détails faciles, tatouage, minutie du costume, bref, tout ce qui pouvait être gravé.

Afin de perfectionner leurs bas-reliefs, les Indiens avaient imaginé de découper successivement plusieurs plans, les uns étagés sur les autres, obtenant ainsi la profondeur voulue; on y reproduisait les différentes parties de la sculpture, membres ou arabesques (1). Chez les Péruviens, l'or, — larmes du soleil — et l'argent, — apanage de la lune, — remplaçaient le marbre de l'ancien monde (2). On martelait et on coulait un nombre prodigieux de statues en métal précieux; la valeur même de la matière explique la destruction de l'œuvre de l'artiste : tout fut fondu afin de satisfaire la rapacité des conquérants; les échantillons qui nous restent

(1) « Le granit ou porphyre était scié en plaques avec du fil d'agave et de l'émeri. Un dessin grossier du contour indiquait la partie de l'épaisseur a enlever. Celle-ci était obtenue soit par le sciage de certaines portions qu'on éclatait habilement, soit par le martellement obtenu par une pointe de silex. Enfin, à l'aide de pierres plates ou de polissoirs et d'eau mêlée d'émeri, on frottait la surface des plans, de manière a enlever la trace des éclatements et du martellement. Le bas-relief dans lequel ce systeme a éte le mieux appliqué est celui du dieu Soleil, placé au centre de la frise, et l'on peut dire comme clef de la porte de Tiahuanaco. On y trouve neuf plans différents. » (Émile Soldi, *op. cit.*, p. 366 et 367.)

(2) « L'Indien alliait l'or avec le cuivre, et c'est cet alliage même qui sous le nom de *champi* servait à la confection d'une immense quantité d'objets, d'armes, d'outils, de bagues, de bracelets, de bandeaux, d'épingles, etc... Parfois encore il y a eu alliage d'argent et de plomb, et cet alliage nous a précisément fourni les plus beaux spécimens de la fonte péruvienne. L'alliage n'a pas gardé de nom propre, dans le pays il n'est connu que sous le nom d'argent (*plata*) ». (Wiener, *op. cit.*, p. 587 et 588.)

Pour extraire le métal de la roche « on déposait le minerai en l'amoncelant sur une pierre de basalte ou sur du marbre très poli, on entourait le monceau de *laquia* sèche, et, autour de ce brasier, les Indiens s'accroupissaient soufflant avec des chalumeaux. Après refroidissement, il était facile d'enlever le métal qui avait coulé sur la pierre polie. » (*Ibid.*, p. 583.)

sont rares et l'on peut à peine se faire une idée de ce qu'a été la métallurgie péruvienne. Néanmoins, les beaux papillons d'or trouvés par Squier, et qui planaient encore lorsqu'on les lançait en l'air, les débris du fameux jardin de Cori-Cancha, épis de maïs, etc., desquels Clements Markham parle avec une admiration enthousiaste, enfin toutes les statuettes secondaires, déterrées auprès des momies, nous donnent une haute idée de cet art qui représentait, dit-on, aussi fidèlement les hommes, les lamas et les arbres, que les insectes et les herbes, en conservant partout la proportion du modèle et observant minutieusement ses moindres détails.

Du reste, n'avons-nous pas une preuve éclatante du génie indigène, en étudiant la longue série des poteries autochtones. Indifférente à la rapacité des conquérants, cette manifestation familiale de l'art péruvien s'est conservée en masse. Au dire des connaisseurs, « aucun peuple ne semble avoir poussé aussi loin la céramique pour la diversité et l'imagination des sujets... » « Leur technique est admirable » (1). Le vernis manquait; pourtant la légèreté et la finesse de leur pâte, surtout l'originalité remarquable des formes (2), place les terres cuites péruviennes au premier rang de la poterie artistique.

L'argile employée était teintée de couleurs variant du noir aux rouges et aux jaunâtres; les formes se multipliaient à l'infini (3), imitant fruits, animaux et hommes. On les modelait surtout dans un but utilitaire. Pratique, le Péruvien voulait à son vase des flancs larges, afin de contenir beaucoup de liquide, une base solide et un goulot étroit. Le désir d'ornementation se manifeste en moulant d'après nature, fruits, légumes et crustacés. Ensuite, du moule on passait au modelage et enfin à la figure humaine; la tête formait le récipient, le cou en était la partie inférieure. A cette période appartiennent les spécimens les plus réputés de la céramique péruvienne. Enfin, on inaugura dans la poterie des groupes représentant toute

(1) Émile Soldi, *op. cit.*, p. 411.

(2) Wiener s'appuie justement sur cette diversité de sujets pour convaincre les indigènes du manque d'imagination : « En classant logiquement les formes pour ainsi dire infinies de la poterie péruvienne, on comprend que cette variété provient précisément d'un manque absolu d'imagination, qu'elle est le résultat d'une singulière sobriété de l'esprit, subissant l'influence du milieu ou copiant les modèles qui s'offrent à l'artisan. » (Wiener, *op. cit.*, p. 595.)

(3) « Dans tous les genres le céramiste avait la reproduction facile. » (*Ibid.*, p. 629.)



VASE EN TERRE CUITE
(Réduit au tiers)

VASE EN TERRE CUITE
(Réduit au tiers)

la vie indigène, ses coutumes et même ses vices (1). Ces poteries sont intéressantes par leur bizarrerie et leur exécution souvent impeccable. Les têtes sont saisissantes de vérité : toute une vitrine, que plus tard nous avons vue à Lima, semblait être composée de rayons où seraient alignées des têtes coupées aux yeux grands ouverts, doués de regards magiques; mais nous aimons infiniment plus la pureté de ces amphores suspendues ou de ces cruches effilées au galbe pélasgique, que recouvre un réseau de noirs méandres et de représentations conventionnelles : elles dénotent une recherche réelle du beau, alors que les autres ne sont qu'une copie servile de la nature, imitation sans choix, ni recherche du trait saillant.

Quant à la peinture, nous n'en avons pas jugé suffisamment pour émettre ou appuyer une opinion. Wiener la caractérise en disant : « Ils comprenaient, en dessin, les contours, et en coloration, les teintes plates (2). »

La collection du banquier cuzcain renfermait de remarquables statuettes : en or, en argent, massives ou creuses, elles variaient de la grandeur de l'ongle à une hauteur de vingt à trente centimètres. Chez toutes on peut remarquer des membres lourdement tassés, attenant toujours au tronc, et de grandes têtes étonnantes par leurs expressions variées, typiques comme des portraits. Généralement un air d'âpre domination caractérise ces faces graves, aux grands nez aquilins, aux bouches cruelles. Les parties anatomiques sont exécutées avec une précision extrême. Il y a une recherche de détail naturaliste, tels de nombreuses verrues, une boule de coca qui gonfle les joues, et des bosses de polichinelle déformant certains dos. On remarque aussi des figurines à doubles faces masculines et féminines; d'admirables topos, épingles en or d'un travail ajouré, véritables filigranes; quelques merveilleuses

(1) Le céramiste aborde « tous les sujets les plus scabreux, ceux qui figureraient dans un cabinet réservé au Musée secret de Naples, et, sans insister ici sur l'importance de ces manifestations au point de vue moral, nous constatons, dans ce paragraphe consacré à la variété des formes, que tous les vices sans en excepter un seul, sont représentés dans ces vases indiscrets, avec une surprenante naïveté qui semble avoir voulu braver la loi la plus élémentaire de la décence. » (Wiener, *op. cit.*, p. 625, 626, 627.)

(2) *Ibid.*, p. 635.

A proprement parler, on ne connait actuellement que deux exemplaires de la peinture péruvienne; l'un se trouve à la forteresse de Paramonga, l'autre sur les murs d'Ollantay-Tambo.

petites amphores aux anses ornées de pendeloques qu'on pouvait prendre, de prime abord, pour d'insignifiants lingots d'or, mais où l'on reconnaissait à l'examen de minuscules effigies humaines. Dans ces sortes de figurines-breloques, la tête occupe la moitié de la hauteur et, n'était la séparation des pieds, on dirait facilement des bustes en miniature.

Combien pauvres et médiocres sont ces trouvailles, en comparaison de la richesse inouïe de la métallurgie de l'ancien Pérou, dépeinte chez les chroniqueurs!



FIGURINE EN *champi* PROVENANT DU SACSAÏHUAMAN AGRANDIE AU DOUBLE

Il est à jamais regrettable que la brusque et lourde domination espagnole ait étouffé ce passé artistique, en même temps qu'elle déformait invariablement par l'esclavage et l'abaissement systématique, une race aussi douée et perfectible que l'était celle des enfants du Tahuantin-Suyu.

Aujourd'hui, l'art national en est réduit aux terres cuites, banales quoique variées encore, copies de copies, où l'idée première s'oblitère dans la traduction distraite d'anciens modèles. En outre, à Cuzco, ainsi qu'en Bolivie, les nonnes passent leur temps à tricoter avec des soies multicolores de petites poupées représentant Indiens, cavaliers et lamas. Nous en avons acheté plusieurs, au couvent de Sainte-Thérèse, où l'on façonne au crochet des jarretières et de longues bourses, vendues chères à force d'insistance.

M. de Rahlen nous amena un jour, à déjeuner, le *canonico* Mariano Rodrigues. Prêtre d'environ cinquante ans, c'était une sombre

et grasse figure de métis aux yeux perçants et pourtant naïfs, aux traits réguliers, mais envahis par la chair. Il avait cet aspect rusé autant qu'aimable des marchandes à la toilette, et portait allègrement sa soutane roussie qui ne semblait guère l'embarrasser. Muni d'un fort parapluie, coiffé d'un « panama » du pays, sa massive personne respirait un air de bonhomie engageante. De son ancêtre indien, le canonico n'avait hérité que la lourdeur des traits, et autrement ne rappelait en rien le type du cholo.

« Eh bien, disait-il, on s'est trompé dans les journaux : vous ne nous installerez pas de tramways et un tas d'innovations, comme à Arequipa, ce sera pour une autre fois! Cependant m'est avis que si notre Cuzco était bon pour les rois Incas, il l'est encore assez pour les citadins actuels. Mais, continua-t-il avec un large sourire, je ne veux point médire des gens de savoir, ils sont pour la plupart hommes de goût, s'intéressant aux choses de l'ancien temps et m'achètent souvent de petits objets. J'ai au presbytère toutes sortes de trouvailles déterrées de-ci, de-là, ou offertes par mes paroissiens qui craignent leurs maléfices. Je leur ai dit, en effet : « Les idoles n'ont pu protéger vos ancêtres, par conséquent elles sont mauvaises; ne les gardez pas. Si vous en déterrez, apportez-les-moi et pour chacune d'elles, vous aurez une messe *gratis*, ainsi le bon Dieu lui-même y trouvera son compte. Pour un prêtre le danger des anciens fétiches n'existe pas, car il a le divin pouvoir de les exorciser. »

On servait le plat d'éternelle *gallina* (poulet) et le canonico reprit après avoir dûment sucé son pilon : « J'aime les antiquités, ma collection fait ma joie; elle me tient lieu de famille, mais je suis obligé parfois de la démembrer. Pauvreté est une dure maîtresse! Pourtant je n'ai affaire qu'aux connaisseurs et si je vends à un prix dérisoire, au moins ai-je ainsi la satisfaction de savoir qu'on prendra bien soin de mes chères *antigüedades*. »

S'étant servi une seconde portion, le prêtre continua, en nous regardant du coin de l'œil : « Je possède une petite idole d'argent haute comme ça, — et il élevait sa grande main rougeaude à une trentaine de centimètres de la nappe, — je pensais ne jamais m'en séparer, c'est une merveille... Et maintenant qui sait?... je vois en vous des amateurs intelligents, je ne serais pas fâché d'avoir votre opinion sur ma statuette. Señor Rahlen l'a beaucoup admirée déjà,

n'est-ce pas? » — dit le madré compère en se tournant vers notre compagnon.

A la fin du repas, le canonico, tant soit peu échauffé, répondit avec une franchise toute confidentielle : « Vous me proposez un chapelet béni à Rome? Certes toute relique venant du Saint Père ne saurait que m'être agréable; néanmoins il est bon de ne pas mêler l'Église à toute chose, un petit souvenir plus utile serait le bienvenu. »

Après encore quelques *copitas* (1) d'*Ucucahe blanco* (2), le prêtre nous avoua qu'il ne croyait guère à l'infaillibilité du Souverain Pontife et qu'en conséquence, le Pape étant loin et ses ouailles toutes proches, il s'efforçait plus de plaire à celles-ci qu'à celui-là...

Le canonico Rodrigues nous quitta en proposant des fouilles en commun au Rodadero, non loin de la forteresse. « Je connais bien des cachettes — dit-il — seulement je n'ai pas les moyens de faire creuser; ensemble nous pourrions découvrir de grands trésors. Demain je vous mènerai au Sacsaïhuaman, et l'envie de tenter la fortune vous viendra d'elle-même. »

Avant d'explorer les ruines de la forteresse incasique, nous avons longuement visité les églises si vantées de Cuzco; l'effet produit se résume en ces deux mots : apparence et délabrement. Ici tout est façade: il est inutile d'entreprendre des recherches en vue de découvrir quelque beauté insoupçonnée, comme on aime à le faire dans les coins perdus de l'Europe : on en serait pour ses peines. Ce ne sont point les tableaux qu'il faut admirer, mais les cadres, et tout est à l'avenant. La réputation de richesse attachée aux églises cache un luxe de parade; on s'en fait une opinion exacte en constatant les minces tôles d'argent qui dissimulent la construction en bois des autels et des baptistères, ces cuves d'aspect immuable oscillent au plus léger choc. Les trésors artistiques manquent également, les peintures sont anciennes, datent de la Renaissance, mais semblent particulièrement mauvaises : ceci n'empêche pas les prêtres de s'étendre avec complaisance sur les millions représentés par les chefs-d'œuvre de leurs églises! Par contre, vraiment belles sont les sculptures de certaines châsses, de quelques chœurs et de tous les cadres. Toutefois, au premier coup d'œil, l'effet reste

(1) *Copitas*, mot espagnol très caractéristique signifiant rasade.

(2) *Ucucahe blanco*, vin blanc péruvien très aromatique. Il y a aussi de l'Ucucahe rouge, vin lourd et riche en tannin.

somptueux, bien propre à séduire non seulement les Indiens, mais tous ceux qui, amoureux du cliquetis, ne sont encombrés d'aucune esthétique.

Nous commençons notre tournée par la cathédrale, bâtie comme on sait sur l'emplacement du hall de Huiracocha, refuge des Espagnols pendant le siège de l'Inca Manco. Juchée sur une terrasse dominant de quelques marches l'étendue de la plaza Mayor, elle est, en majeure partie, composée des pierres de l'édifice incasique auxquelles s'ajoutent de beaux carrés de grès rougeâtre.

Dès le seuil la vue est arrêtée par un triptyque entouré d'une balustrade dorée. Entre deux modernes et méchantes toiles de Corbacho, artiste cuzcain, se dresse sur fond or une Vierge blonde, belle d'une beauté de pâle Vénitienne et couronnée d'un diadème gemmé. Elle est peinte en grandeur naturelle, très conventionnelle quant aux accessoires, à tel point que la draperie d'argent, étoilée de fleurs de vermeil, semble taillée dans du métal. Cependant les tons de la tête et des mains apparaissent légers et fondus, la pose a de la grandeur, le visage produit une impression de noblesse et d'infinie douceur. L'ensemble exprime un charme à peu près unique ici. L'œuvre est celle sans doute d'un élève exceptionnellement doué de cette école de peinture cuzcaine qui dota les églises du Haut-Plateau de tant de tableaux insignifiants : florissante au temps de la grandeur coloniale de l'Espagne, l'Académie des Beaux-Arts suivit sa fortune et tomba avec elle.

De chaque côté de la cathédrale de sombres arcades de trachite et de basalte s'enfoncent dans l'obscurité lointaine où doit s'ériger le maître-autel. Des demi-colonnes carrées font saillie hors des murs pour soutenir les voûtes. A droite et à gauche, s'ouvrent les chapelles latérales protégées par de hautes grilles de bois doré (1).

(1) Voici, copié dans notre carnet de voyage, la description de trois de ces chapelles. Nous choisissons au hasard.

Première chapelle de droite : beaucoup de monde prie, dévotement agenouillé. Autel en argent terni, grossièrement repoussé, cabossé par endroits. Au centre, dans une niche ornée de miroirs et de fleurs en papier, s'encadre une déplorable madone poussée au noir. Le front de la Vierge et celui de l'Enfant sont surmontés d'énormes couronnes en argent scintillantes de grosses pierres multicolores. Si elles étaient véritables, quelle fortune pour la cathédrale ! Aux murs, d'autres peintures médiocres dont les cadres sont à remarquer.

Deuxième chapelle : plafond, murs, tout est délabré et croulant ; l'autel semble branler ; quel dommage que l'on ne prenne pas soin d'un bois aussi bien sculpté ! Trois

On a suspendu des tableaux un peu partout; immenses ou petits, tous sont égayés de larges cadres de bois sculpté rutilants d'or. Le triptyque est adossé au chœur : travail admirable de boiserie rococo. A remarquer surtout un alignement de quarante-deux statues de saints, surmontant des fauteuils aux bras formés par de beaux torses de femmes. L'expression des vénérables figures est presque génialement rendue. Jamais nous n'oublierons l'une d'elles, saint Denis, tenant d'une main ferme sa propre tête mitrée, ce visage de décapité avait une telle expression de bonté compatissante, une si grande noblesse, que longtemps nous restâmes à contempler le saint évêque, au grand ennui du canonico. La teinte foncée du bois poli ajoutait à l'ensemble une note sobre, agréable et rare dans les églises sud-américaines. Au milieu des chœurs se dressait un pupitre monumental à quatre faces, et autour, amoncelés en désordre, d'anciens in-folio reliés de peaux brunes; mi-ouverts ils laissaient voir leurs belles enluminures. D'où venaient-ils? Le canonico leur supposait une provenance hollandaise.

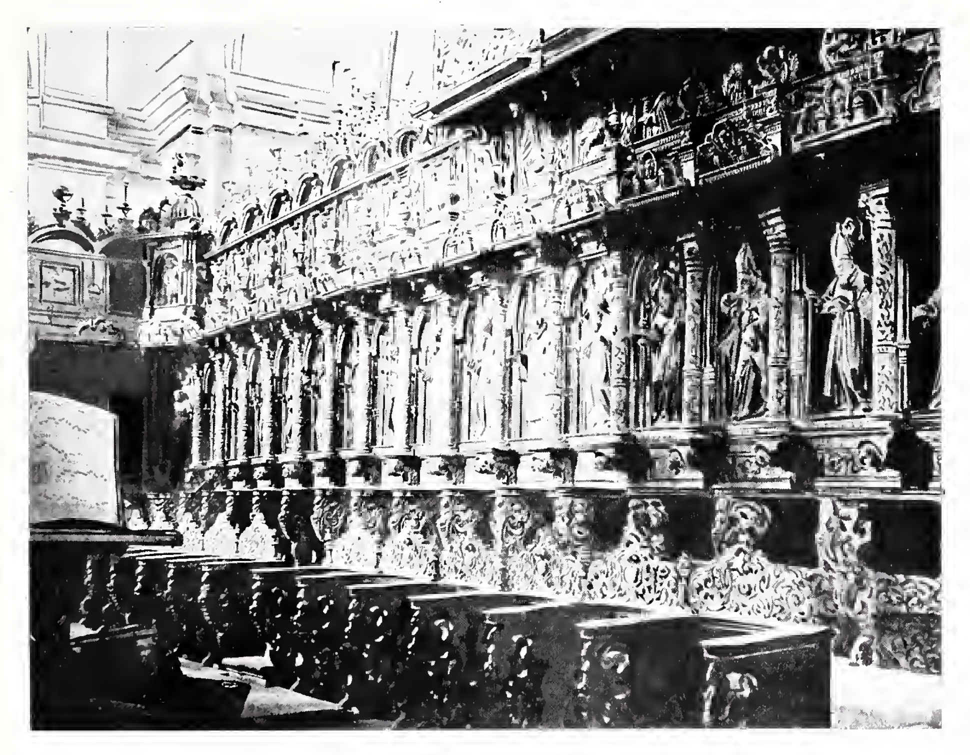
Le maître-autel, tout d'argent massif, soutient une Vierge, grande statue, également coulée en métal très pur, l'orgueil de Cuzco. A sa gauche, voici le premier autel érigé en cette ville : bois déteint, fendu, grossièrement travaillé. L'attraction principale de la cathédrale est le crucifix grandeur naturelle de « Ñuestro Señor de los Temblores », le Christ des tremblements de terre, grâce à l'intervention duquel, depuis 1650 les secousses volcaniques auraient épargné Cuzco : du moins ainsi le veut la tradition populaire. Cette

statues, habillées de vieux brocarts passés, s'etagent dans les niches qui les inclinent en avant. Au mur un portrait de moine dans le goût de ceux qui s'alignent le long du corridor reliant les Uffici au Palais Pitti de Florence. Dans l'ombre on découvre un grand tableau à trois personnages : le Christ, une belle dame somptueusement mise et un enfant élégamment paré; dans le fond de la toile on aperçoit par une ouverture des nuages Dieu le Père entouré d'un groupe d'anges surveiller en souriant le trio terrestre. La chapelle est fermée; impossible de distinguer nettement, mais cette peinture nous a paru supérieure à la généralité.

Troisième chapelle : quantité de cierges allumés; l'autel est plaqué de lames d'argent astiqué, aux fines ciselures; en argent aussi, deux beaux candélabres sur pied, où s'entre-croisent des dragons. On a réuni ici un choix de choses précieuses : malheureusement un encadrement de colonnettes en faux marbre et à frise de stuc doré entoure le précieux tabernacle et les supports à images accolés aux deux murs. Tout est fraîchement plâtré, nouvellement repeint, on voit des poupées modernes vêtues de satin rouge brodé de paillettes. On a banni toute vieillerie. C'est insipide, brillant et tout de même pas très propre.

sombre statue de bois peint est adorée plus qu'une relique et les indigènes lui ont voué un culte idolâtre. Vêtu de noir, le visage entouré d'une longue chevelure charbonneuse, surmonté d'une mondaine couronne d'argent, c'est bien le Dieu du fanatisme espagnol, celui des auto-dafés, des renonciations passionnées et des sacrifices inutiles.

Sept toiles colossales d'un nommé Santa Cruz occupent les



CHŒUR DE LA CATHÉDRALE

transperts. Malheureusement nous ne sommes pas arrivés à recueillir d'informations au sujet de cet artiste. Sa manière rappelle Salvator Rosa, au talent près! Les peintures sont grossières et plates, pourtant elles ne manquent pas d'une certaine majesté. L'une d'elles (de sept mètres sur quatre) représente un géant barbu qui traverse une grande rivière; il tient un palmier arraché en guise de bâton, et tourne attentivement la tête pour écouter un enfant assis sur son épaule. C'est saint Christophe, celui qui porta le Christ enfant pour lui faire passer un fleuve et qui, le trouvant très lourd, se retourna pour l'examiner. Le tout d'une grandeur un peu gauche en impose à cause d'une évidente sincérité.

D'autres tableaux attirent notre attention : voici d'abord une longue toile assez décorative, rappelant un peu la peinture de Valesco Leiya qui représente une foule en costume du XVIIe siècle. Au centre, perchée sur une espèce de tréteau, sourit une Vierge mignonne; la jolie tête frêle auréolée de cheveux blonds, émerge d'une robe roide comme une pyramide d'or. Un des personnages est curieux par sa ressemblance avec Velasquez et son noir manteau est également ennobli par la fameuse croix de Santiago, cette croix que Philippe IV peignit, dit-on, de sa propre main sur la poitrine du grand homme, dans son fameux groupe des « las Maninas » au Prado. Plus loin nous nous arrêtons devant un très original portrait de Philippe IV et de la reine sa femme, priant, agenouillés, en grand apparat; des lamas occupent le second plan, sans doute pour rapprocher le monarque de ses sujets indiens. Malheureusement l'artiste n'a su faire de cette idée ingénieuse qu'une caricature.

Installée dans la sacristie, la réserve des meubles est un entassement de superbes buffets en bois bruni et minutieusement sculpté ; il y a aussi des bahuts, des coffrets à reliques aux fines incrustations, des portes ornées de bas-reliefs, une multitude de pièces hors d'usage, mais qu'une réparation sommaire eût permis de réintégrer à leurs anciennes places, où elles auraient préservé les églises de cet envahissement de « moderneries », ni belles, ni solides, qui remplacent les vieux objets.

Au mur de la sacristie, pend un Christ présenté comme œuvre de Murillo ; les Sud-Américains ont pour ce grand artiste une prédilection spéciale : en conséquence on lui attribue un nombre inouï de tableaux, toiles à faire frémir jusqu'au dernier de ses élèves.

Voisine de la cathédrale, voilà maintenant l'église des Jésuites, « Iglesia de la Compañia », le plus parfait édifice de ce genre au Pérou, dit-on. Belle si ce n'est sobre, avec un fronton ouvragé et des tours sveltes, elle est d'une parfaite élégance et d'une grande richesse extérieure. Elle occupe la façade de ce qui fut le palais de l'Inca Huayna-Capac (1), et les architectes espagnols ont utilisé une partie des murailles primitives.

(1) Le palais de Huayna-Capac échut en partage à Hernando Pizarro et fut rebâti par les Jésuites ; la construction, commencée en 1591, fut terminee en 1595.

Construite en une seule nef, l'église produit intérieurement l'impression d'être très grande, ceci en raison de l'habile agencement de fausses nefs masquées par les hautes grilles des chapelles latérales. On est frappé, dès l'entrée, par la profusion de sculptures sur bois aux dorures vigoureuses, devenues, avec le temps, verdâtres comme un bronze poli. Partout on remarque ce même style rococo, fatigant, chargé, mais d'exécution remarquable : là-bas une porte merveilleusement ajourée, un banc de chêne à dossier en bas-relief; ailleurs, un vaste fauteuil trône dans sa splendeur fanée, et des cadres encore, des cadres toujours, entourent tableaux et miroirs. De petits lustres, bronze ou cristal, s'échelonnent jusqu'au maître-autel. Partout le souci du décor, coûte que coûte, de l'ornementation malgré tout.

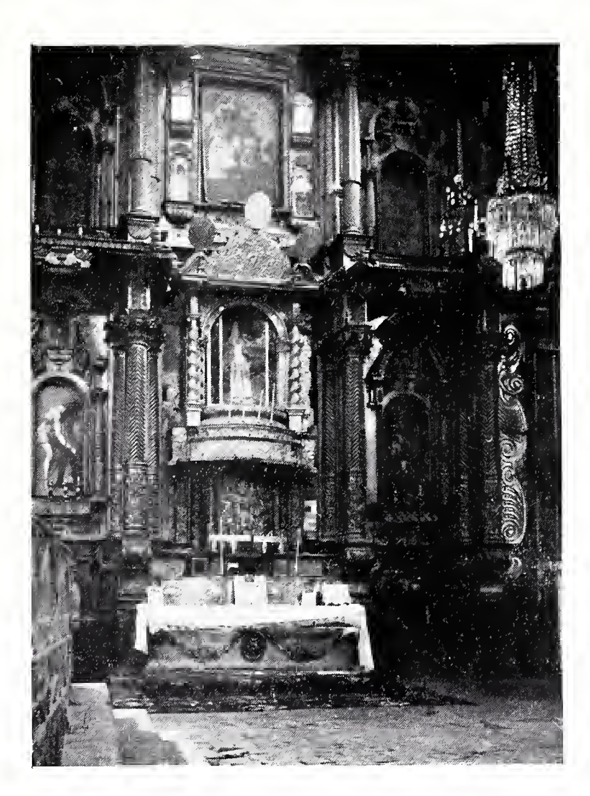


L'ÉGLISE DES JÉSUITES

La chaire est, sans contredit, une admirable chose : de bois résistant et minutieusement doré, on la dirait ciselée dans un métal; c'est un travail de finesse et d'abondance extraordinaires, où l'infatigable artiste taillait, avec une sûreté de maître, hommes, bêtes et accessoires. Un petit escalier nous conduit dans cette boîte dorée, luisante, surmontée d'un dais également fouillé. Seule, à Cuzco, la chaire de l'église de San Blas est supérieure à celle de la Compañia; on y compterait, au dire du canonico, six cents personnages; le temps nous manquait pour vérifier cette assertion qui, du reste, n'a rien d'improbable. On admire en ce merveilleux haut-relief l'escalier où douze saints cachés dans des niches fantaisistes suivent l'élévation de la rampe et l'exécution des panneaux de l'immense coupole qui témoignent chacun de l'imagination et de l'habileté du maître

ouvrier. C'est une œuvre de premier ordre. Quelle patience et aussi quelle modestie devaient avoir les sculpteurs péruviens du XVIII[e] siècle pour exécuter un ouvrage aussi compliqué, merveilleux et fragile.

En passant devant une des chapelles, nous sommes frappés par la vue d'une statue en bois d'un réalisme terrifiant : penché en avant, ce Christ décharné semble vouloir choir de sa niche; couvert de plaies, éclaboussé de sang, des cordes rougies l'enveloppant d'un réseau de souffrances, il a une expression de douleur intraduisible, intense; la figure est celle d'un torturé et sur ce visage angoissant rayonne quand même la joie transfigurante du sacrifice. On dirait un vivant simulacre, tant l'artiste a su allier en son œuvre l'humanité vaincue au spiritualisme des surhumains. Le contraste qu'offre à ce corps pantelant la pagode dorée, pimpante comme un jouet, où gît le Dieu de l'expiation, ne s'en accuse que davantage.



AUTEL LATÉRAL DE LA MERCED

Devant le maître-autel, trois dalles recouvrent l'entrée des souterrains qui conduisent à Quito! L'Inca Huayna-Capac les aurait fait creuser pour communiquer secrètement avec sa bien-aimée maîtresse, Vayara fille du Scyri. Ainsi l'imagination populaire prête aux terrassiers quechuas un travail qui se serait étendu sur un parcours de 13 degrés, et cela pendant le règne d'un seul souverain!

Le canonico, aidé d'un desservant, repoussa la lourde pierre : une bouffée de vent poussiéreux nous souffle au visage, le courant d'air cingle comme nous descendons. Nous voici dans une petite pièce froide, voûtée, tel un caveau; quelques crânes traînent sur le sol

glacé ; le long des murs sont remisés des saints hors d'usage, des baptistères défoncés. Dans un coin, c'est l'issue murée où aboutissait un des passages secrets. On décida sa fermeture après la disparition de quatre étudiants, égarés lors d'une joyeuse promenade. Précédemment un groupe de jeunes gens, explorant les souterrains, auraient entendu distinctement au-dessus de leurs têtes les chants de la grand'messe de Santo Domingo.

Les cloîtres de l'ancien couvent attiennent à l'église ; l'ordre des Jésuites, puis une Université s'y sont succédés, sans y prendre racine.



CHAIRE DE LA MERCED

La Merced, à la fois couvent et église, est voisine de notre hôtel ; elle est bâtie à un coin de la plaza del Cabildo. Ici reposent côte à côte le père et le fils Almagro et aussi le brutal Gonzalo Pizarro. Au dedans c'est spacieux, propre, mais trop restauré. Pourtant de place en place on trouve un ancien tabernacle d'argent, une grille finement sculptée ou quelques débris de ciselure renaissance. Les moines se montrent avenants, très causeurs et nous accompagnent d'un essaim toujours grandissant : leurs robes de bure blanche flottent éparses dans l'église, soulignant encore son aspect propre et vivant.

On nous mène aux cloîtres : il s'agit d'admirer les plafonds sculptés, d'une finesse et d'une abondance d'exécution qui commencent à nous paraître monotones. Les voûtes, soutenues par des colonnettes, sont, si possible, plus riches et mieux taillées encore : le tout se dédore lentement par l'effet du temps. Dans une chapelle adjacente, un Christ sur la croix nous est encore signalé comme un Murillo, — au reste, sans plus de raison que pour la peinture de la cathédrale.

Fantaisie architecturale, deux beaux escaliers se faisant vis-à-vis aux extrémités du couvent sont la gloire de la Merced : l'un commence par une seule large envolée de marches, pour se diviser et aboutir par deux embranchements au second étage; l'autre en est l'exacte contre-partie. Les plafonds, voûtes majestueuses, sont formés d'anciennes pierres singulièrement mal jointes, si on les compare au travail incasique. La confrérie possède, nous raconte-t-on, une bibliothèque de quarante-cinq mille volumes en latin, espagnol, italien, français et anglais. A notre grand regret, il nous fut impossible d'y pénétrer; elle se trouvait naturellement, assuraient les moines, en « rangement ». Entendre : désordre et chaos, qu'on ne veut point étaler devant un étranger.



PIERRE DE SUPPLICE DE L'ÉPOQUE INCA

Avant de quitter la Merced, nous entrons par hasard dans un joli petit cloître égayé de fleurs et de buissons. Insouciants, les moines nous laissent passer, pourtant le lieu est prohibé aux femmes. A peine venions-nous d'y faire quelques pas que retentit soudain un formidable coup de tonnerre, puis un autre, et l'orage éclate avec violence. Les moines changent de visage, se regardent, chuchotent, et, tout pâles, emmènent les profanateurs; car si le ciel, bleu naguère, s'est couvert subitement et qu'il tonne ainsi, n'est-ce pas un avertissement divin? Certes, jamais plus une femme ne mettra les pieds en ce cloître protégé : ainsi se forgent les légendes!

Cuzco possède plus d'églises que de maisons, dit-on en plaisantant. En effet, la ville en regorge; si l'on voulait les décrire toutes,



COLLINE DU SACSAÏHUAMAN

ou simplement celles qui offrent quelque intérêt spécial, il faudrait écrire chapitre sur chapitre. Aussi allons-nous quitter maintenant le Cuzco espagnol pour revenir au Cuzco des Incas.

Un matin nous partons visiter les ruines de Colcampata. Les chevaux vont au petit trot, la lumière chaude et ambrée rayonne; pourtant la fraicheur nous fouette le sang, active notre course. Bientôt, il faut aller au pas : voilà les rues étroites, escarpées et plus loin la route si raide qui remonte le cours du bondissant rio Rodadero. Brusquement, une ruelle s'ouvre sur la droite; nous nous y engageons. Le chemin s'adosse à la pente; nous suivons une série de murs derrière lesquels on aperçoit d'un côté l'étagement des cimes, des troncs d'arbres échelonnés au long de la paroi et, de l'autre, la descente vers Cuzco, où l'œil plonge par moments dans l'intimité lointaine des jardins privés qui descendent vers la ville. On débouche sur une vaste terrasse à l'extrémité de laquelle se dresse San Cristobal tout blanc, flanqué d'une tour jaune. Devant l'église s'élève une croix, bâtie avec de longs blocs tirés des ruines voisines. Immobile, un Indien est assis auprès : poncho rouge, bonnet cramoisi, visage de galbe pur, à l'expression pensive et triste.

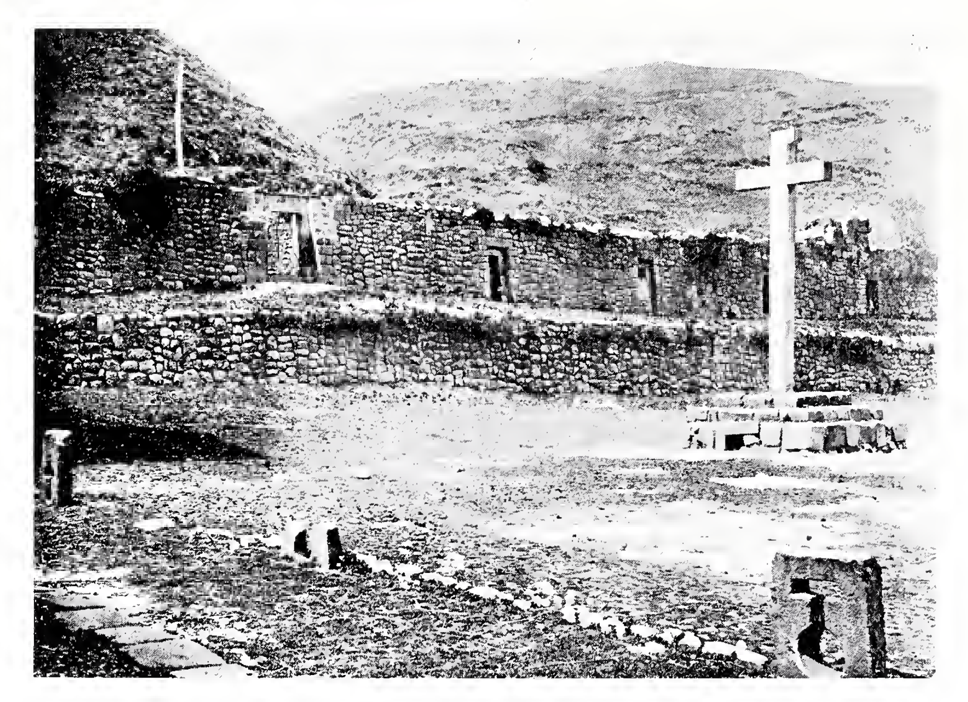


PIERRE DE L'ÉPOQUE ESPAGNOLE

Nous descendons; un monolithe, curieusement travaillé, atteste la peine de mort infligée sous les Incas : on introduisait la tête du condamné dans l'ouverture, pratiquée au milieu et d'un brusque mouvement le bourreau cassait l'os de la nuque. Un bloc identique, mais percé en forme de croix, s'érige tout à côté et nous apprenons

que les prêtres catholiques voyant le respect voué à la pierre de supplice voulurent en tirer parti en mêlant dans l'esprit populaire le symbole chrétien au souvenir du passé.

Vite une photographie, et nous sommes tout au panorama. A deux cent cinquante mètres au-dessous de nous, muette, la grande cité de Cuzco s'étend modelée comme une carte en relief. A vol d'oiseau, la ville rouge paraît groupée en demi-cercle autour de notre colline. Voici les carrés libres des places, où se dressent les grandes silhouettes des églises aux tons d'ocre. On reconnaît chaque



TERRASSES DE COLCAMPATA

rue, chaque détail : la plaza Mayor s'émaille des bâches de toile du marché ; comme un monde en miniature, les hommes et les femmes circulent à l'entour. On dirait Cuzco devenu un pays de pygmées : la ville s'est rapetissée sans fondre dans l'éloignement. Au delà, vers l'orient, le neigeux Asungato bleuit dans le ciel pâle, tout baigné de lumière, miroitant et diaphane.

Cette vue des terrasses de Colcampata forme un tableau de rare beauté. Deux murs, l'un en retrait au-dessus de l'autre, supportent la seconde terrasse. La maçonnerie est fruste, ce ne sont pas les parois cyclopéennes, ni les murailles parfaites de Cuzco, mais un



ÉGLISE SAN CRISTOBAL, COLLCAMPATA

travail assez bon tout de même, où les pierres se joignent fermement. Des niches, telles d'étroites portes à demi-murées, se creusent à intervalles réguliers dans la surface des blocs incasiques.

Nous poussons une grille adaptée dans un interstice du second mur; un escalier à gravir, et nous sommes sur la troisième terrasse, longue bande de prairie en fleurs.

Encore une muraille à peine de six pieds; nous atteignons la quatrième plate-forme, celle des ruines. Un jardin s'y étend,



LA RUINE DE COLCAMPATA

attrayant et soigné: au fond, émerge au-dessus des massifs le dernier mur de Colcampata; au delà, le Sacsaïhuaman reprend sa rudesse coutumière, s'élève en cône décharné, piqué des trois crucifix.

Autour de nous, s'étalent des fuchsias et des héliotropes: les roses remontantes bordent les petits chemins sablés, les vieux molles s'élargissent en dômes de verdure, les saules s'inclinent gracieusement. Au milieu des parterres, à l'ombre des arbres, la « ruine » élève son mur unique troué d'une porte et d'une fenêtre carrée. C'est le seul vestige du palais de Colcampata, attribué tantôt à Manco-Capac et tantôt à l'Inca Pachacutic. Cependant la beauté

d'exécution lui assigne la date postérieure, à moins qu'il ne nous reste là que des débris de reconstruction appartenant à la grande époque ; ce travail ne le cède pas de beaucoup à la rotonde de Cori-Cancha. Le regard s'étend au loin, la position pittoresque est digne du goût incasique.

Aimablement le banquier nous fait préparer une collation dans la maisonnette de plaisance qu'il s'est bâtie tout près de la ruine. Chambres claires et gaies, édifiées sur d'anciennes substructures, c'est une retraite paisible, où le propriétaire vient passer le dimanche en famille. Nous y goûtons, avec d'excellente bière et du fromage blanc, tout en songeant au passé évoqué par ces débris de fondements, ce lambeau de mur.

A l'encontre des autres palais incasiques, fermés à jamais après la mort du maître, Colcampata était un lieu de réunion périodique : deux fois l'an l'Inca y célébrait de grandes fêtes agricoles. Sur les terrasses fertilisées par une terre grasse on cultivait jadis céréales et légumes sacrés. A l'époque des semailles l'Inca montait à Colcampata avec un brillant cortège de nobles, suivi lui-même d'une pieuse foule revêtue de ses plus beaux ponchos. L'Empereur, en tunique de coton bleu, couvert d'un large manteau de perles d'or traînant derrière lui comme une nappe de lumière, montrait à tous son visage serein étrangement affiné par la pureté trop exclusive de sa race.

Un des principaux nobles présentait au souverain les instruments de travail : ces outils en bois de fer, ou muni d'un pieu de cuivre durci pour le peuple, étaient forgés pour lui dans le métal précieux. L'agriculteur royal ensemençait le sillon, puis tous s'en retournaient à la grande place, où la fête continuait en libations et en danses. Quelques mois plus tard, au temps de la récolte, l'Inca remontait sur les terrasses de Colcampata, pour consommer son œuvre en cueillant quelques épis de maïs, une poignée de quinoa... Ainsi ce peuple sage adorait la terre, signifiant à tous que même le souverain du monde incasique n'était pas dispensé d'honorer l'Eternelle Génératrice. Ici encore, au mois de *Umu Raymi* (septembre) les jeunes nobles, âgés de seize ans, étaient sacrés chevaliers, après avoir subi une période de jeûnes rigoureux, un examen militaire et une série d'épreuves d'endurance d'un caractère absolument spartiate. On peut en juger d'après l'une des prouesses qui consistait



MURAILLE DU PALAIS DE COLLCAMPATA

à courir d'un seul trait du sommet du Huanacauri aux remparts de la forteresse, une distance d'environ deux lieues et demie, dit Garcillasso. Le mont de Huanacauri (1), sacré pour les Incas, était surmonté d'un temple voué à Inti, édifié là en souvenir de maints prodiges liés tout autant à la dynastie du Soleil qu'à celle des Pyrhuas.

Enfin après quelques jours d'angoisses pour tous, car faillir aux exercices imposés eût été un opprobre de famille, les victorieux se présentaient devant l'Inca. Le monarque adressait une courte allocution aux jeunes hommes et leur perçait les oreilles; les nouveaux chevaliers recevaient ensuite des mains des vieux nobles la ceinture virile (2). Alors, couronnés de lierre, de flor del Inca, d'œillets cramoisis, symbole de clémence et de charité, les vainqueurs se mêlaient à la fête. L'héritier du trône même n'était pas exempt de ces dures épreuves.

Plus tard, quand tout ce passé eut été foulé aux pieds et anéanti, Colcampata devint le refuge de la famille incasique réunie autour de Paullu, fils cadet de l'Inca Huayna-Capac et chef de la famille souveraine. Quels sentiments devaient crisper les cœurs de ces malheureux qui, ruinés et pourchassés, au haut des terrasses croulantes, voyaient s'étaler à leurs pieds la belle cité riante, la prostituée des oppresseurs! Cependant on disait l'Inca Paullu attaché aux Espagnols. Mais qui saurait lire la vérité dans ces âmes aux visages impassibles? Nous apprenons seulement que l'Inca Paullu favorisa certains mariages mixtes, ñustas et conquistadores.

Un autre descendant de Huayna-Capac, l'Inca Cayu-Tupac, fut l'ami du brave soldat espagnol Pedro de Cieza de Leon qu'il instruisit dans l'histoire de sa race (3). Ce jeune guerrier voyant, dit-il, que d'autres plus dignes « ne songeaient qu'à la lutte et aux rapines, » se mit patiemment en devoir de narrer ses voyages et

(1) Garcillasso écrit le nom de la colline Huanuncari. (*Op. cit.*, liv. VI, chap. xxiv.)

(2) « Cette écharpe ou plutôt ce drap était fait en forme de couverture a trois pointes, dont il y en avait deux qui etaient cousues tout du long a un cordon de la grosseur d'un doigt, qui leur servait de ceinture, de sorte qu'une partie de drap leur couvrait les parties honteuses et l'autre qui passait entre les cuisses était attachee par derrière au même cordon d'où se formait une espece de caleçon, pour être plus honnêtement quand ils quittaient leur habit. Cette marque d'honneur, qui se donnait, comme j'ai dit, en l'âge viril, était une des principales (distinctions) aprés celle d'avoir les oreilles percées. » (Garcillasso, *op. cit.*, liv. VI, chap. xxvii.)

(3) Cieza de Leon séjourna a Cuzco en août 1550.

entraîné par le premier travail, composa ensuite un grand ouvrage sur l'empire autochtone : *L'Histoire de la Conquête et des Guerres civiles*. Malheureusement, seules les deux premières parties de l'œuvre ont été publiées, les autres sont encore en manuscrit. Écrivant avec intelligence, juge impartial, toujours désireux d'approfondir les causes, Cieza de Leon nous a laissé les meilleurs documents sur l'ancien Pérou. Sa publication fut suivie par la fameuse *Histoire des Yncas, rois du Pérou*, composée par Garcillasso. Élevé jusqu'à l'âge d'homme parmi ses parents maternels, les nobles orejones et les princesses dépossédées, Garcillasso y avait acquis un vif amour pour sa seconde patrie. En 1556 Garcillasso s'établit en Espagne, où il servit courageusement dans l'armée royale, mais sans obtenir ni distinction, ni récompense digne de lui. La faveur du maître lui était aliénée par le souvenir de la défection momentanée de son père, le chevalier Garcillasso de la Vega, mêlé jadis aux guerres civiles. Mécontent, « l'Inca » Garcillasso, comme s'intitulait le noble métis, se retira sur ses vieux jours à Cordova, où il entreprit d'écrire l'histoire de ses ancêtres péruviens. En exposant la justice et la grandeur de leur règne, ne se vengeait-il pas assez des Espagnols qui n'avaient su qu'exterminer sans remplacer la civilisation détruite (1)?

Perchée au bord du Sacsaïhuaman, la place forte du Cuzco incasique dominait les terrasses sacrées. De ce côté, protégé par son abord à peu près inaccessible, on s'était contenté d'élever une légère fortification, un triple rempart courant sur les flancs est et ouest, parois abruptes à la base desquelles le Rodadero et le Huatanay creusent de profonds ravins.

Toutefois la face nord-ouest restait complètement à découvert, le terrain descend lentement pour rejoindre l'immensité de la Puna. Un massif rocheux, le Rodadero, se profile au pied de la pente, facilitant l'attaque, car le monticule permettait aux assaillants de se tenir au niveau des fortifications. Aussi ce fut là, sur un parcours de plus de trois cents mètres, que les Incas élevèrent leurs formidables défenses.

Trois citadelles, juchées tout en haut du Sacsaïhuaman, occupaient l'espace intérieur; la tour principale, Mayoc-Marca, tour ronde bâtie sur l'emplacement actuel des croix, était destinée à servir

(1) Garcillasso mourut à Cordova en 1616.

de refuge à la famille souveraine ; les deux autres faisaient office de caserne pour la garde noble. Toutes trois étaient secrètement reliées à l'aide d'un réseau de voies souterraines ; une source d'eau potable et des magasins militaires abondamment pourvus permettaient de soutenir un long siège. Pour les armées de l'ancien Pérou c'était là un point absolument imprenable, un Gibraltar du Tahuantin-Suyu.

Mais, lorsqu'il s'agit de repousser les attaques d'Européens porteurs d'armes nouvelles et précédés d'une réputation terrifiante, les murailles mêmes du Sacsaïhuaman semblèrent déserter la cause des Incas. Cependant le courage indigène ne fit pas défaut : il compte lui aussi ses héros. Tel un général de l'Inca Manco, qui, chargé de défendre la place contre les Espagnols cernés dans Cuzco, combattit avec un acharnement et une valeur tout homériques, valeur qui aurait pu lui sauver la vie car les Pizarros donnèrent ordre d'épargner le brave. Mais on comptait sans l'orgueil du vieux soldat : au moment où Mayoc-Marca prise, les Espagnols allaient s'emparer de lui, le général, s'enveloppant la tête de son poncho, d'un bond s'écrasa sur les terrasses de Colcampata.

Garcillasso remarque avec raison que les conquérants agirent contre leur propre intérêt en démolissant la forteresse du Sacsaïhuaman. Avarice ou jalousie, les Espagnols mirent bas tout ce qui était susceptible d'être détruit et les blocs disjoints roulèrent vers Cuzco.

La vie de quatre architectes successifs n'avait pas suffi à terminer la gigantesque entreprise : projeté sous Huiracocha, le travail n'était pas absolument fini à l'époque de la conquête. Mais tel quel, inachevé et en ruines, c'est une œuvre grandiose comme conception et comme exécution, suffisante en elle-même pour appeler à Cuzco les curieux et les érudits ; nous avions donc réservé cette attirante visite pour notre dernière journée.

En compagnie du fidèle canonico et du galant major, nous partons de bonne heure ; nous aurons tout juste le temps d'explorer les vestiges de la forteresse. Ici, ce ne seront plus des souvenirs seuls que nous évoquerons pour animer les débris des ruines, mais bien la réalité orgueilleuse et tangible, la réalité qui d'elle-même nous dira sa force et sa grandeur.

Suivant d'abord le chemin de Colcampata nous laissons de côté l'embranchement des terrasses sacrées pour remonter le lit du

rio Rodadero. La route s'élève rapidement; la voie resserrée est taillée à même la paroi ; le torrent bondit de pierre en pierre, tombe en cascades dans quelque oubliette du rocher, s'y étend en lac et jaillit plus loin, ruisseau impétueux au funeste surnom (1). Les chevaux vont péniblement; on croise des bandes de lamas, des Indiens à la démarche élastique, au regard grave, au front soucieux.

Un arrêt : nous examinons, près du chemin, une espèce de puits, mis à nu le long de la descente, probablement l'un des réservoirs



LA MURAILLE DU SACSAÏHUAMAN, VUE DU RODADERO

de l'ancien Cuzco. La main-d'œuvre en est excellente : c'est un canal rectangulaire, large d'environ un mètre et long de quatorze pieds. Une escalade encore, nous voilà arrivés : ici commence l'enceinte des monolithes ; une porte s'ouvre entre les blocs, nos chevaux passent un à un, nous débouchons du côté nord de la forteresse, on est sous l'énorme muraille....

Comment transmettre l'impression écrasante produite par ce labeur de géant! Certes, on trouve des remparts plus hauts, d'autres mieux maçonnés, mais nul, croyons-nous, n'impressionne autant.

(1) Le rio Rodadero se nomme aussi rio Tullumayo, c'est-à-dire « riviere des ossements ».

par son énorme masse immuable et n'évoque aussi puissamment l'idée de la force surhumaine qui semble avoir présidé à l'érection de ces pesants travaux. En trois gradins d'environ vingt-sept, dix-huit et quatorze pieds, les murailles se dressent en retrait l'une au-dessus de l'autre. Le sombre calcaire adossé à la pente s'en va en vingt saillies et retraits aigus rejoindre la gorge du Huatanay. Chaque angle est formé par un bloc plus grand, plus lourd; certains atteignent la hauteur totale du mur et sont larges en conséquence. Jadis, trois portes donnaient accès à la forteresse, disposées sur les côtés et presque au centre de l'enceinte (1). Ces issues étaient comparativement resserrées afin de diminuer le danger d'une surprise; on les fermait à l'aide de monolithes taillés de façon à s'y adapter exactement. Des parapets hauts de six pieds permettaient à la garnison de se tenir à l'abri, et les nombreux coudes du mur facilitaient encore la tâche défensive. Les terrasses intérieures étaient soigneusement dallées et prémunies contre toute humidité par d'habiles déversoirs qui emportaient l'eau de pluie.



UNE PORTE DE L'ANCIENNE FORTERESSE

Maintenant cet ouvrage de l'homme retourne à la nature : les esplanades sont comblées de terre, les mousses, les plantes grasses et les cactus en mouchettent les flancs gris; mais rien ne peut diminuer la majesté réelle et essentielle de l'œuvre. On reste rêveur lorsqu'on

(1) Ces trois portes se nommaient Tiu-puncu, Acahuana-puncu, et Huiracocha-puncu. Tiu-puncu ou « porte du sable » était érigée en un endroit sablonneux, c'est l'entrée la plus rapprochée du Rodadero. — Acahuana-puncu se trouvait presque au centre, elle était baptisée en l'honneur de l'architecte qui l'avait bâtie. — Huiracocha-puncu, du côté du Huatanay, était consacrée au dieu Huiracocha. (Garcillasso, *op. cit.*, liv. VII, chap. xxviii.)

songe au nombre de bras qu'il a fallu pour transporter ces quartiers de roche et surtout pour entamer leurs blocs aussi pesants que durs et pour les réunir aussi exactement l'un à l'autre.

Après avoir longuement erré parmi ces ruines, examiné et mesuré à notre aise, pris une photographie du sommet herbeux sur la vallée et la ville, nous montons jusqu'au faîte du Rodadero. Circonférence d'environ un demi-mille, c'est une colline trachytique, baptisée d'un mot espagnol, rodadura — roulement, glissoire. Ce nom provient de



AU SOMMET DU RODADERO

l'une des faces du mamelon de pierre, face toute rayée de sillons naturels où les enfants de Cuzco aiment à s'ébattre. Primitivement, une série de terrasses construites à partir de la plaine limitrophe entre le Sacsaïhuaman et l'éminence rivale, atteignait le sommet plat du Rodadero : il n'en reste pas trace ; seule près de la cime une suite de larges marches nous rappelle le lieu où les souverains venaient s'asseoir pour surveiller les travaux du grand fort. Ce dut être en vérité un émouvant spectacle de voir ces milliers d'hommes charriant les blocs cyclopéens des remparts et les soulevant jusqu'à l'immense lignée où ils devaient s'adapter comme en un moule ; labeur dangereux dont se souvient la légende.

Ne raconte-t-on pas encore l'histoire tragique de cette fameuse



LE RODADERO

Piedra Canzada « pierre fatiguée ». ce large rocher qu'on voit près du Rodadero? Et si de par son immensité cette « pierre » n'a au grand jamais pu être déplacée, la tradition n'en est-elle pas moins la preuve d'une profonde impression? On conte que les ingénieurs incasiques faisaient hisser au Sacsaïhuaman l'énorme masse, venue de fort loin, quand les câbles cédèrent sous le poids; des vingt mille ouvriers employés à la traîner, quatre mille furent écrasés par sa chute. Amenée tout de même aux abords de l'enceinte, la pierre abandonnée devint « la pierre fatiguée »! D'une hauteur approximative de trente pieds, ce bloc en mesure quatre-vingt-dix de large; sa composition permet d'établir qu'elle est de la même époque géologique que le Rodadero; mais les légendes tiennent-elles compte de l'impossible?



UN ESCALIER A COLCAMPATA

C'est tout un petit monde en miniature que cette pierre: creusée d'escaliers et de bancs, perforée d'enfoncements singuliers, envahie de plantes grasses, on dirait une vague et immense ébauche de la fontaine de Concacha.

Après un joyeux pique-nique, le canonico nous fit parcourir jusqu'au soir les bizarres alentours du Rodadero. Ici les vallons rocheux du plateau sont pleins de fissures naturelles et portent la trace de travaux minutieux. C'est un dédale de galeries, de marches et de grottes. Entre les larges parois du rocher, artificiellement agrandies, s'insinuent de vraies ruelles, parfois plus profondes que celles des villages et parfois aussi resserrées en couloir où l'on marche à l'ombre de voûtes de pierre. Des niches se creusent le long de ces vastes murs; certaines pratiquées au

ras du sol, d'autres à plusieurs pieds de terre, toutes merveilleusement façonnées et spacieuses; souvent on peut s'y tenir à deux.

Nous rencontrons également d'étranges entailles sans but apparent, peut-être sont-elles les traces de blocs emportés; on voit aussi un grand nombre de bancs et de sièges; solitaires et en groupes, très larges et petits, tous présentent des côtés géométriquement taillés, eux aussi enlevés dans la masse même du roc. D'autre part on trouve des collines perforées de galeries souterraines; les unes sont si basses qu'on a peine à s'y traîner à genoux, tandis qu'ailleurs elles s'élargissent en chambres et en vastes cavernes. Aujourd'hui la plupart des issues ont été bouchées à cause des nombreuses disparitions de curieux perdus dans les souterrains intérieurs qui mènent on ne sait où, probablement vers la ville.

De toutes parts un ensemble d'escaliers les plus divers entoure les mamelons, descend aux cavernes et monte au faîte des éminences. Certains massifs portent une suite de degrés qui tous convergent vers le sommet orné d'étranges sculptures : c'est là, sans doute, quelque autel d'un ancien culte en plein air. Ce labyrinthe d'escaliers nous rappela plus d'une fois les jonctions de ces grands glaciers alpins où les montagnards taillent leurs marches; seulement ici ce serait la trace de travailleurs innombrables plus semblables à des esprits qu'à des hommes.

Dès les premiers pas on se sent envoûté par l'extravagance énigmatique du lieu et l'on rêve au but d'un travail si parfait. Avait-il une signification quelconque? On sait que l'étrange labyrinthe servit de carrière aux maçons de Sacsaïhuaman, et c'est tout. Néanmoins est-il logique de voir là une simple exploitation devant ces ornements et ces laborieux ouvrages qui ne sont même pas décoratifs? On croirait volontiers, — et ceci est une impression toute personnelle, peut-être très réfutable, mais dont nous sommes intimement convaincus, on croirait que cet ensemble de travaux servit jadis de sépulture pour le Cuzco du premier âge; cimetière très ancien, profané par les guerres civiles et dont le souvenir, pareil à tant d'autres, se serait maintenant perdu. Les Incas ne savaient ou ne voulaient pas expliquer ces remarquables vestiges.

En effet, d'après la légende la plus en vogue à Cuzco, il n'y aurait eu là qu'une carrière, mais une carrière mystérieuse d'où les blocs auraient été tirés hors des parois à l'aide de ces liquides

apocryphes dont les Incas usaient, disait-on, pour obtenir le merveilleux ajustement de leurs édifices : l'une des liqueurs aurait amolli la pierre au point de la rendre malléable et l'autre lui aurait rendu sa consistance première !

Pour cette dernière pérégrination, le canonico Rodrigues déploya tout son réel talent de conteur, afin de nous intéresser aux fouilles possibles. Sa soutane retroussée, il escaladait les blocs, passait sous les saillies, se coulait entre les roches pareil à un limier en quête de sa proie, ses yeux brillaient, sa figure, toujours rubiconde, était devenue écarlate. D'une voix vibrante, il nous redisait de merveilleux récits, aussi merveilleux qu'improbables. Passant près d'un bloc où restait suspendu un escalier à moitié démoli par la foudre, il s'arrêta et sa voix devint sincère et presque émue : « Là, dit-il, en creusant, je suis persuadé que nous découvririons la fameuse chambre garnie d'or où doña Maria de Esquilval, épouse espagnole d'un des Incas déchus, fut menée les yeux bandés ; son mari voulait qu'elle sût par elle-même qu'il était loin d'être le pauvre diable sans sous ni maille, l'Indien miséreux qu'elle croyait. Après une marche pendant laquelle doña Maria crut avoir passé par d'interminables souterrains et gravi de longs escaliers, elle parvint toute trempée d'humidité dans une vaste pièce où s'alignaient une série d'énormes statues d'or massif, où s'amoncelaient des tas de métaux précieux et des jattes pleines d'émeraudes. Doña Maria revint émerveillée, jurant que c'était là le plus grand trésor du monde. »





RUINES DE PISAC (VALLÉE DU YUCAY)



LA PINCULLUNA ET LA VALLÉE DE YUCAY

CHAPITRE XX

LA VALLÉE DE YUCAY (HUILLCAMAYO)

Pays d'éternel printemps, verger parfumé du Haut-Plateau, la vallée de Yucay passe pour le plus bel endroit du Pérou.

En cet espace restreint, la nature a su grouper tout ce qui constitue sa puissance, les hommes, tout ce qui en fait le charme et le contraste s'accuse, grandiose, entre ces montagnes escarpées, emmitouflées de neiges éternelles et les jardins suspendus des Incas, gradation de terrasses épousant les sombres contreforts. Atteignant parfois 1.500 pieds, les *andenes* superposent les céréales jaunissantes, la verte luzerne et le fameux maïs blanc de Huillcamayo. Souvent, un torrent capté près des glaces arrose les marches géantes et court par la plaine qui verdoie pour se précipiter vers le beau rio Yucay. Tantôt étroite et tantôt large de trois milles, la vallée s'étend vers le dôme neigeux du grand Chicon. Des ponts blancs s'échelonnent au-dessus de l'eau glauque : les prairies sont coupées de rangées frissonnantes de grands saules: les bourgades disparaissent au milieu de jardins où

abondent orangers, citronniers et pêchers. Près d'Urubamba, la route s'étend à l'ombre d'immenses peupliers, de cerisiers sauvages et de pommiers que remplacent plus loin les cytises odorants. Les colombes, les colibris et les petits tuyas peuplent les bosquets de leurs gazouillements. C'était l'endroit préféré des rois de Cuzco, la retraite bien-aimée de l'Inca Huiracocha.

Encadrée, garantie par des montagnes que Squier compare au Matterhorn et à la Yungfrau, la vallée heureuse jouit d'un climat doux, rappelant celui des coins favorisés de la Provence. Sept lieues seulement la séparent de Cuzco, l'altitude n'est que de 2.500 pieds inférieure et pourtant quelle différence !

La route fait un détour, il faut une longue journée à cheval pour atteindre le vallon de Yucay. On parcourt la morne Puna, on traverse les pâturages de Chita, où le jeune Huiracocha, rêvant près des lamas, vit apparaître le dieu sauveur qui guida son cœur belliqueux.

Au-dessus des terrasses, surmontant les promontoires aigus, voici les restes des forteresses incas qui hérissent de leurs ruines les flancs abrupts des montagnes. A huit leguas d'Urcos, se dressait au-dessus du bourg Pisac la formidable citadelle, gardienne de l'inquiétante vallée de Paucartambo ; tout à côté on voit, juchés sur un col vertigineux, les décombres d'un palais incasique, position saisissante, incomparable.

Sous le blanc nevado de Calca, se trouve la jolie petite bourgade du même nom ; les grands *pisancayas* aux dômes étoilés de magnifiques fleurs oranges, se dressent à l'entour.

Plus bas, c'est l'ancien village de Yucay, le plus pittoresque de tous ! A deux milles de là, la petite ville d'Urubamba, chef-lieu de la vallée, se cache au milieu des vergers (1). Voici la forteresse de Tampu ou d'Ollantay-tambo qui trône, imprenable, à l'extrémité des domaines des Incas ; jadis l'antique frontière c'est maintenant encore la limite, ou presque, de la civilisation. Plus loin, la vallée s'épanouit à nouveau, près de Santa Ana pays enchanteur du chocolat cuzcain ; c'est, à vrai dire, un autre bolzon séparé de celui de Yucay par une gorge étroite, inaccessible, où le torrent franchit la Cordillera Reale ; il faut remonter vers la Puna, atteindre la limite des neiges, perdre des heures en descente ardue avant de retrouver le torrent

(1) 2.000 habitants.

semi-tropical, qui toujours grossi, alourdi et lent, sera plus tard le large Ucayali. Les colonies d'intrépides *caucheros*, venus par l'Amazone, montent le long de ses rives à la rencontre des planteurs du Haut-Plateau ; un jour viendra-t-il où s'établira cette voie commode rêvée par les Péruviens ? Alors l'isolement de Cuzco fera place à un joyeux va-et-vient ; la nécropole du passé revivra par le commerce. Mais ce vœu utopique a été souvent et trop vainement formulé ; sa réalisation reste bien incertaine. Les quelques riches hacendados péruviens, propriétaires des fermes du val de Huillcamayo, ne sont guère novateurs : on s'enorgueillit pourtant d'une tannerie française, mais le progrès n'a rien à voir dans la douce vallée ! La population quechua parle jusqu'à ce jour sa belle langue dans son antique pureté ; c'est un coin à peu près intact de l'ancien Pérou, dont Ollantay-tambo reste à jamais le monument de gloire et de poésie.

Surveillant l'abord d'un étroit vallon latéral, Marca-Cocha, déversoir naturel des tribus sauvages, au fond duquel bondit un torrent venu des glaciers, la forteresse d'Ollantay-tambo se dresse, à plus de mille pieds au-dessus de la plaine, sur l'épaulement escarpé d'une montagne neigeuse. Une gradation de jardins suspendus, descend au niveau des moissons ; en un seul endroit la pente est nivelée, afin de pouvoir traîner jusqu'à la place forte les blocs des remparts.

Presque toute la construction est faite de porphyre, provenant d'une carrière éloignée de deux leguas, sur l'autre rive du rio Urubamba ; on voit encore le long du parcours les monolithes abandonnés « pierres fatiguées », *saicusca-rumi*, disent les indigènes. Middendorf a mesuré l'une d'elles : $6^{m}30$ de haut, $3^{m}70$ de large sur une épaisseur de $1^{m}50$.

Regardant la vallée du Yucay et dominant celle des ennemis, la forteresse est construite en angle au-dessus du village blotti à ses pieds. Les murailles cyclopéennes s'élèvent en lacets aigus le long de la montagne, jusqu'à ce que l'inclinaison devenue à peu près verticale les rende inutiles. Protégés par cette imposante enceinte, les édifices de la citadelle étagent l'un au-dessus de l'autre leurs superbes ruines : murs et niches, portiques admirables, fontaines, restes de palais. La vue est grandiose, étendue, variée... Bien au-dessus, sur un sommet détaché, s'élève le bloc de l'Inti-huatana,

le lieu d'où l'on observait la course du soleil. Vis-à-vis, de l'autre côté du ravin, pyramide l'abrupte et rocheuse Pinculluna, « l'endroit des flûtes » : le long de ses flancs rapides, on remarque un groupe de longues constructions ; la légende y voit une école des Vierges du Soleil gardées en sûreté dans cet emplacement à peu près inaccessible. Ailleurs, tout au bord d'un précipice de neuf cents pieds, se montre au-dessus de la vallée latérale une petite construction nommé à présent Horca del Hombre, sorte de roche Tarpéienne où étaient exécutés les hommes criminels. A côté, juché dans une position tout aussi vertigineuse, on découvre des ruines analogues destinées au supplice des femmes.

En 1536, quand l'Inca Manco eut levé le siège de Cuzco, pour se retirer à Ollantay-tambo, Hernando Pizarro se précipita à sa poursuite, comptant bien s'emparer du jeune souverain. Quatre-vingts de ses meilleurs cavaliers accompagnaient une petite troupe à pied. A couvert de la nuit, les Espagnols entourèrent la forteresse. Le jour pointait, silencieusement, les assaillants gravirent la pente nivelée : soudain les remparts fourmillèrent de monde et une nuée de projectiles, lancées avec violence mit la déroute parmi les conquistadores, en même temps que des hauteurs avoisinantes résonnait le *haylli* de triomphe des Indiens ; deux fois on renouvela l'assaut, deux fois il fut repoussé et Hernando Pizarro ordonna la retraite. L'armée s'éloigna, profitant de la nuit, mais l'ennemi était aux aguets et la cavalerie dut charger furieusement les guerriers indigènes, afin d'assurer la fuite. Les Indiens victorieux ne se désistèrent point. Ce fut un jour de vengeance pour l'Inca Manco !

Pourtant le plus glorieux souvenir d'Ollantay est d'ordre poétique. C'est un drame quechua dont l'intérêt se rattache aux ruines. On sait que la langue des Incas, élégante, musicale et très riche est susceptible d'exprimer la pensée avec une « grande énergie et beaucoup de concision (1). » La grammaire en est compliquée, l'étude ardue, en raison de sa différence radicale avec les langues d'origines hellénique et latine (2). Le caractère fondamental de cette langue est l'agglutination. On peut dire que tous les mots sont des substantifs changés en adjectifs, verbes et adverbes par un ou plusieurs

(1) Markham, *Cuzco and Lima, op. cit.*, p. 164.

(2) *Ollantai, op. cit.*

suffixes, quelquefois aussi par des affixes. L'article, le pronom, la préposition et la conjonction sont en quechua de simples lettres ou syllabes attachées au nom (1); les mots sont par conséquent très longs, ils ont parfois quinze syllabes. En outre la place du mot en change le caractère. Une particularité est le changement complet des noms de parenté d'après le sexe de celui auquel ils se rapportent (2). Disons encore que l'onomatopée est un des caractères saillants du quechua : il n'y a presque pas un phénomène de la nature qui n'ait été dénommé d'après le son par lequel il se manifeste.

Au XVI[e] siècle, les auteurs espagnols qui établirent la grammaire donnèrent à son alphabet vingt-trois sons; plus tard en notant les nuances on est arrivé à trente. Lopez, dans ses *Races Aryennes*, simplifie beaucoup et emploie seulement vingt lettres, tandis que Zegarra compose son alphabet phonétique de trente-quatre sons. Les K, T et P, ont plusieurs prononciations, tandis que les D, F, G, J, V, X et Z manquent. La première grammaire quechua ainsi qu'un vocabulaire composé par un moine de Santo Domingo datent de 1560 (3).

C'était, et c'est encore, la langue de presque toute l'étendue est du continent; subdivisées en centaines de dialectes, les racines en sont partout les mêmes; l'aymara d'apparence si différente en dérive aussi (4).

Il paraît incroyable que le peuple ingénieux des Incas ne se soit pas élevé à l'écriture, mais, en est-on bien certain!...

Parfaitement adapté au vaste système de comptabilité du quechua le *quipu* n'était qu'un pis-aller pour les productions littéraires ; elles se conservaient dans le souvenir des Amautas et des *harahuecus*. Ce procédé primitif n'était pas une cause d'inexactitude, comme on pourrait le croire : chacun peut observer en lui-même combien rapidement une certaine pratique de mémoire rend apte à retenir; d'autre part s'il a été prouvé qu'un métier suivi de génération en génération peut changer la forme des mains, il est probable qu'un exercice de tête transmis de père en fils donne des résultats analogues. On sait qu'au Pérou tout était héréditaire; il n'y a donc

(1) Commentaire de Zegarra, *Ollantaï, op. cit.*, CXXXIII.

(2) Le frère de la sœur est *tora* et la sœur du frère, *pana*. Diego Gonzalez de Holguin. S. J., *Arte y Diccionario Quechua-Español* (publié en 1608, réimprimé en 1901. Lima).

(3) Plus tard les Jésuites se sont très activement occupés de l'étude du quechua.

(4) Markham, *Cuzco and Lima, op. cit.*, p. 164.

rien d'improbable à ce que les débris de littérature autochtone parvenus jusqu'à nous aient été transmis fidèlement aux copistes espagnols. Du reste, les témoignages convaincants ne manquent pas.

En littérature, le genre dramatique était celui que les Quechuas cultivaient le plus (1) : une des raisons, en fut, sans doute, leur remarquable talent d'acteur; Garcillasso note l'enthousiasme des spectateurs espagnols en présence de l'interprétation indienne de comédies religieuses.

Malheureusement, jusqu'à présent, *Ollantaï* est le seul drame parvenu jusqu'à nous dans toute sa pureté; *Usca-Paucar* ou « les amours de la Fleur d'Or » a été dénaturé (2); on y voit paraître la Vierge Marie et certains autres rôles sont entièrement étrangers

(1) *Ollantaï*. Zegarra. *Op. cit.*, p. LXXXV.

(2) Voici la légende sur laquelle s'est greffé le drame d'*Usca-Paucar*; nous l'avons transcrite d'après un manuscrit prêté par le canonico cuzain, Mariano Rodrigues :

Pendant le règne du cinquième Inca, le grand Roca, il advint que les deux fils de l'Empereur, Usca-Paucar et Usca-Maïta, tombèrent amoureux d'une jeune fille nommée Ima-Sumaj. (« Qu'elle est belle! ») Son père, le noble général Urco, vivait à Calca, dans la vallée de Yucay. Usca-Paucar, l'aîné des princes, occupait le poste élévé de régent de Calca; Le jeune Maïta n'avait encore aucune charge et passait le temps laissé libre par les devoirs de son éducation, à la cour ou bien parmi les beaux sites de Yucay, au palais des Incas, dans le voisinage de la belle Ima-Sumaj. En dehors des deux fréres, un grand nombre d'autres prétendants d'un moindre rang, se disputaient avec ardeur la main de la ravissante jeune fille. Le vieux général résolut prudemment de ne donner la préférence à aucun d'eux, mais annonça que sa fille serait à celui des jeunes gens qui le premier capterait un cours d'eau sur les hauteurs neigeuses des Andes, pour l'amener jusque devant sa porte. Rebutés par la difficulté de l'entreprise, les prétendants se retirèrent, a l'exception des deux princes qui restèrent les seuls compétiteurs, et tous deux aussi acharnés l'un que l'autre. Cependant la lutte n'était pas égale; le régent de Calca, Usca-Paucar, avait à ses ordres un nombre considérable de travailleurs, le jeune Usca-Maïta ne possédait que son bon vouloir; mais les nobles du pays depuis Yucay, Chiruchero, Manas Huayllabamba, Urubamba, jusqu'à Silguc se déclarerent pour lui. Pourtant les partisans d'Usca-Paucar étaient de beaucoup plus nombreux, le régent commandait aux tribus de Calca, Urunaqui, Sticallacta, Chimpo-Calca, Amparacs, Lamay, Coya, Lares, Choqucancha et d'autres. Réunissant 40.000 hommes, il se rendit à six leguas au nord d'Urco, afin d'y entreprendre la construction de l'aqueduc. Pendant ce temps Usca-Maïta aidé de ses quelques amis travaillait diligemment, mais la nuit seulement et dans le plus grand secret.

Deux mois plus tard, à minuit, Usca-Maïta surprenait le vieux général Urco par le bruit soudain d'une chute d'eau : le torrent, capté par un beau canal, se précipitait du sommet des Andes dans la vallée de Yucay! La condition était remplie et le vieil Urco livra sa fille au jeune prince. Cependant Usca-Paucar, apprenant le succès de son frère, abandonnait ses travaux pour former une armée. Fou de jalousie, il se porta contre Usca-Maïta, mais les rencontres furent indécises et les rivaux résolurent d'en finir par un comba singulier. Au dernier moment, comme ils allaient commencer cette lutte fratricide, les sentiments naturels se réveillérent en eux et dans un élan de générosité Usca-Paucar reconnut à son cadet le droit du vainqueur. Mais la passion minait toujours le régent de Calca et il résolut de se retirer à jamais loin de la belle Ima-Sumaj.



RUINES DE LA FORTERESSE D'OLLANTAY-TAMBO

à l'original ; cependant on peut trouver encore quelques beaux fragments anciens (1). Quant aux autres pièces, elles ont disparu, si jamais elles ont été transcrites, à moins que, manuscrits ignorés, elles ne traînent dans quelque bibliothèque privée de l'Amérique du Sud (2). On connaît pourtant les titres de quatre comédies perdues : *Añay sauca*, *Hayachuca*, *Llama-llama* et *Hañamsi* (3).

Copié au début de la conquête, *Ollantaï* est considéré par des spécialistes tels que Tschudi, Markham, Lopez et Zegarra, comme une production absolument authentique du génie autochtone. Zegarra en fait un drame historique, il est à regretter qu'aucun chroniqueur ne mentionne des faits, mais les documents sont brefs et l'épisode aurait pu être oublié. Quoiqu'il en soit, c'est le plus précieux spécimen de la littérature Inca (4).

Ollantaï ou *Apu-Ollantay* (5) est un ensemble de quinze scènes, très variées, quant aux lieux où elles se passent, les dialogues en sont animés, les personnages caractéristiques, mais l'action manque ; elle est remplacée par des récits très vivants, parfois très émouvants. Le drame se compose de vers assonnants et consonnants, la quantité des vers blancs (sans rime), est négligeable. La date supposée de la composition d'*Ollantaï* est, au dire de Zegarra, la fin

(1) Dans le drame *Usca-Paucar*, une vierge Marie et deux anges ont été mêlés par le copiste espagnol aux personnages primitifs, incasiques. Ce drame a été divisé en trois *jornadas* — journées, suivant l'usage des Espagnols, c'est-à-dire actes, exactement sur le plan des « Autos Sacramentales » de Lope de la Vega, et destiné, sous cette forme grossière, à servir de mystère religieux pour les Indiens. (Markham. *Cuzco and Lima, op. cit.*, p. 190.)

(2) « Les pages dans lesquelles Montesinos nous transcrit, d'après les Amautas, la légende de Sinchi-Roka, le premier des Incas, sont évidemment l'écho d'un poème épique des plus étendus. On peut, pour ainsi dire, compter les chants et suivre les péripéties de l'œuvre depuis le commencement jusqu'aux scènes finales. La transfiguration, la révélation, la mission ; l'entrée définitive dans la cité sainte de Cuzco, tout l'appareil royal du triomphe, le cortége des tribus, les éclats de la musique, le trône d'or, les guerres, les conquêtes, la réunion de tous les peuples dispersés sous le sceptre de l'Inca, forment une série de tableaux grandioses où l'on relève jusqu'à ces artifices que les faiseurs de poétiques ont appelé les machines épiques. » (Lopez. *Op. cit.*, p. 329.)

(3) Markham cite ces noms sur l'autorité de l'auteur indigène Salcamayhua. *(Note on the ancien Inca drama*, p. XXX, Cieza de Leon, *Second Part of the Chronicle of Peru.)*

Zegarra y ajoute : *La mort d'Atahuallpa* et *Titu-Cusi-Yupanqui*. *Ollantaï*, *op. cit.*, p. LXXXIX.

(4) Markham. *Cuzco and Lima*, *op. cit.*, p. 172.

(5) *Apu Ollantay* veut dire : *La Chronique du chef des Andes*. Lopez croit que le nom primitif *Uilla-Antay* signifie : La Légende et l'Histoire des Andes. Il en tire une preuve de l'antiquité du drame, antiquité bien supérieure à celle qu'on lui assigne généralement. *(Op. cit.*, p. 328.)

du règne de Tupac-Yupanqui ou le commencement de celui de son fils Huayna-Capac (1). Il n'entre pas dans le plan de notre ouvrage de rechercher les origines ou d'émettre une opinion sur toutes les déductions qui s'imposent après la lecture du drame. Il faut pour cela une connaissance de la langue que nous ne possédons pas et des études approfondies qui, quoique bien tentantes, ne sont point de notre ressort. Nous nous contentons donc d'indiquer l'intrigue et de citer certains passages caractéristiques. Avant de commencer, disons pourtant qu'ici plus qu'ailleurs on ne peut guère juger de l'original par une traduction ; nos langues européennes sont trop radicalement différentes du quechua pour pouvoir en transmettre une impression vraie.

Les événements embrassent les dernières années du règne de l'Inca Pachacutic (1349-1408) (2) et le début de celui de Tupac-Yupanqui. Le jeune et séduisant héros, de noble maison, mais non de sang royal, s'est élevé, par sa bravoure et ses mérites guerriers, à l'une des premières charges de l'Empire; Ollantaï est grand chef des Andes (3) et le bras droit de l'Inca. Nous le voyons épris de la fille préférée du souverain Kusi-Koyllur, « l'étoile joyeuse », la plus belles des belles. Emportée par un amour réciproque la jeune princesse s'est donnée à Ollantaï. En dépit de toutes les prohibitions, de tous les avertissements, l'amant veut solliciter la main de sa bien-aimée; pourtant la loi est formelle, il est sacrilège d'allier une descendante du Soleil à quiconque n'est pas de même souche.

La première scène débute sur la place de Huacaïpata, la veille d'une grande fête solaire. Ollantaï cause avec son page Piki-Haki « pied léger », gamin frivole et spirituel qui met une note de gaîté parmi les péripéties du drame.

Ollantaï. — « Dis-moi, Piki-Haki, franchement et sans détour, Kusi-Koyllur n'est-elle pas la plus belle de toutes les fleurs, voyons, avoue-le! »

Jouant sur la signification astrale du nom bien-aimée, le gamin répond :

Piki-Haki. — « Kusi-Koyllur vous trouble encore l'esprit. Peut-

(1) Mort en 1525.

(2) Commentaire de Zegarra. *Ollantaï, op. cit.*, CIII.

(3) Anti-suyu.

être est-ce elle que j'ai vu hier, à la tombée de la nuit au dedans des lieux solitaires de la promenade; dans ces endroits elle m'a paru brillante comme le soleil, et belle comme la lune. »

Ollantaï. — « C'était elle, tu la connais déjà, qu'elle est belle, qu'elle est gaie !

Va tout de suite plein de joie avec un message de ma part. »

Piki-Haki. — « A quoi bon pénétrer en plein jour dans son palais rempli de femmes toutes bariolées, au milieu desquelles je ne pourrai la reconnaître ? »

Ollantaï. — « Mais tu viens de me dire que tu la connaissais déjà ? »

Piki-Haki — « J'ai dit cela pour plaisanter : Kusi-Koyllur est une étoile qui ne brille que la nuit, et c'est la nuit que je peux la reconnaître. »

Bientôt la conversation est interrompue par l'arrivée d'un pontife du Soleil, Willac-Umu ; il entre en disant :

« Soleil éternel, prosterné devant toi, moi qui te mesure dans ta course, je t'admire ! Mille lamas sont prêts à être immolés pour toi, au jour solennel qui t'est consacré : après le jeûne, leur sang coulera et l'immense bûcher les consumera tous. »

Le caractère du prêtre est très fortement dessiné : prophète, astrologue, c'est un vénérable, craint de tous, savant et miséricordieux. Il a deviné les sentiments d'Ollantaï.

« Que de fois nous buvons dans des coupes d'or des poisons mortels. Sache bien que le plus souvent, quand le malheur nous frappe, c'est par notre entêtement », lui dit-il en s'efforçant de le faire renoncer à l'amour de Kusi-Koyllur. Mais, avis bienveillants et présages néfastes sont peine perdue : le pontife se retire en engageant le jeune héros à tout avouer à l'Inca.

Dans le palais de la reine-mère Anahuarqui, Kusi-Koyllur songe. La Coya lui demande avec sollicitude :

« Depuis quand parais-tu si triste, Étoile, prunelle du Soleil ? — elle seule connaît l'amour secret de sa fille — et Kusi-Koyllur parle librement.

« O ma mère, ô ma reine ! O cher époux tant désiré. Jusqu'au jour où je serais unie à toi, la lune est obscurcie pour moi, le soleil n'a plus d'aurore, les nuages empourprés naguère sont devenus aussi ternes que la cendre refroidie ; les étoiles pâlissent et pleurent comme moi, et il me semble que si l'eau du ciel tombait, mes yeux

rougis croiraient voir une pluie de sang! O ma reine, ô ma mère! O mon époux tant désiré! »

Mais Pachacutic paraît et Kusi-Koyllur doit se contenir. L'Inca caresse sa fille chérie, lui parle avec une affection passionnée, celle-ci semble prête à avouer sa faute, mais elle se ravise. A la fin de la scène, un groupe de danseurs vient chanter des strophes populaires, allégoriques, où la jeune princesse voit sa virginité comparée à une récolte de maïs, menacée d'être anéantie par le petit tuya, oiseau vorace, destructeur des moissons (1).

CHANSON

« Il ne faut pas manger,
Tuyallay (2)
Dans le guéret de la princesse,
Tuyallay,
Il ne faut pas consommer,
Tuyallay,
Tout le maïs de la récolte:
Tuyallay,
Les grains en sont très blancs,
Tuyallay,
Et très doux à manger;
Tuyallay,
Le fruit en est tres tendre,
Tuyallay,
Et les feuilles en sont toutes vertes,
Tuyallay,
Mais l'appât est déjà suspendu,
Tuyallay,
Et la glu est préparée;
Tuyallay,
Et je me couperai les ongles,
Tuyallay,
Pour te saisir plus doucement.
Tuyallay,
Demande au *piskaka* (3)
Tuyallay,
Cloué à cette branche là,

(1) *Cocoborus Chrysogaster Cab.* (J. J. von Tschudi, cité par Zegarra. *Op. cit.*, p. 28.)

(2) Dans le texte de Zegarra, *Tuyallay* est traduit par *tourterelle*; nous avons trouvé plus harmonieux de substituer le nom quechua au français.

(3) « Le *piskaka* est un oiseau beaucoup plus gros que le *tuya* que les Indiens tuent et clouent au tronc des arbres pour servir d'épouvantail aux autres oiseaux. » (Zegarra. *Ollantaï, op. cit.*, p. 29.) « Piskaka. Oiseau plus petit que la colombe, d'un noir cendré avec des cils blancs, le bec recourbé et jaunâtre, la poitrine et les tarses blancs. *Coccoborus torridus.* » (*Ibid.*, p. 248.)

Tuyallay,
Où est son cœur,
Tuyallay,
Où sont ses plumes;
Tuyallay,
Il a été écartelé,
Tuyallay,
Pour avoir becqueté un seul grain.
Tuyallay,
Voila la triste destinée,
Tuyallay,
De l'oiseau maraudeur,
Tuyallay.

Après avoir écouté un yaravi tout aussi significatif, la belle Kusi-Koyllur demande à rester seule et pleure amèrement.

Ollantaï a résolu de parler à l'Empereur; en une harangue véhémente, l'amant emploie tous les moyens pour persuader à l'Inca qu'il est digne de sa fille : il termine en se prosternant devant l'impassible monarque : — « Accorde-moi Kusi-Koyllur », implore-t-il. Sans l'interrompre. l'Inca a écouté le long discours d'Ollantaï. mais sa colère est immense et en quelques mots secs et blessants. il bannit son grand chef.

Resté seul. le disgracié comprend l'étendue de sa chute. le désespoir et la révolte s'emparent de lui. Affolé de douleur. le jeune guerrier s'écrie : « Ollantaï, malheureux Ollantaï! Comment, toi. le maître de tant de pays te laisses-tu humilier par celui que tu as si longtemps servi? O mon étoile de bonheur. je viens de te perdre pour toujours : le vide se fait dans mon âme, ô ma princesse. ma colombe! ô Cuzco, la belle ville! Dorénavant je serai ton implacable ennemi, je t'ouvrirai le sein pour t'arracher le cœur, et le jeter aux vautours. Il verra ton Inca cruel, mes Antis par milliers, séduits, rassemblés et armés par moi. et par moi aussi, guidés vers le Sacsaïhuaman, le menacer de là comme une nuée de malédiction. Quand le feu rougira le ciel et que tu dormiras sur ta couche ensanglantée. ton Inca périra avec toi et une fois terrassé il verra bien si mes Yuncas sont peu nombreux. Quand je l'étranglerai. nous verrons si sa bouche inanimée me dira encore : « — Tu n'es pas digne de ma fille, jamais tu ne la posséderas! » Je n'irai plus devant sa face hautaine la lui demander à genoux, car alors c'est moi qui serai l'Inca et ma volonté fera loi! Mais à cette heure. prudence! »

Tout à son amour Ollantaï veut voir Kusi-Koyllur; le palais est désert, personne ne sait où est la jeune femme. On entend une chanson prophétique : « En un clin d'œil j'ai perdu ma colombe bien-aimée », etc., etc.

Le désespoir d'Ollantaï se ranime : « Ah! mon étoile de bonheur! Celui qui chante là-bas sait-il combien tu es belle? Il me faut fuir d'ici et cacher ma douleur. L'idée d'avoir causé ta perte me rend fou; et ta mort, dont je suis l'auteur, me tuera. »

On entend au loin le son plaintif du fifre; les soldats de Pachacutic poursuivraient-ils déjà Ollantaï? Il disparaît accompagné du petit Piki-Haki.

La colère de l'Inca déborde, Ollantaï doit être châtié de sa témérité, mais depuis trois jours le grand chef des Andes est introuvable. L'Empereur ordonne à son fidèle général, Rumi-Nawi « Celui à l'œil de pierre », de s'emparer du fugitif. A ce moment un messager se présente porteur d'un quipu d'Urubamba : Ollantaï est en révolte, déjà il est proclamé roi par ses Antis. Contenant avec peine sa fureur, l'Inca charge Rumi-Nawi de conduire une immense armée contre l'insurgé. Cependant Ollantaï se fortifie dans la citadelle de Tambo; profitant du mécontentement général il a très facilement suscité un soulèvement : les Antis, lassés de courir avec tant d'arbitraire d'année en année à des guerres lointaines, l'acclament comme leur roi. Maintenant, entouré de sa cour et de ses guerriers, il attend les Cuzqueños : Rumi-Nawi s'avance dans l'étroite vallée de Yucay; déjà il touche la forteresse quand sa retraite est coupée et son armée décimée par une chute de pierres et une nuée de flèches. Seul, il échappe par miracle et, dans un monologue douloureux, raconte la sanglante épopée.

Dix ans après la fuite d'Ollantaï le vieux Pachacutic fut remplacé par son fils le magnanime guerrier Tupac-Yupanqui; le nouveau monarque occupait le trône après une longue série de victoires, retenu au loin par le commandement des troupes incasiques, il ignorait le sort de Kusi-Koyllur, mais la rébellion d'Ollantaï était un souvenir amer, un fait inadmissible pour un empereur habitué au succès. Tupac-Yupanqui reproche à Rumi-Nawi sa déroute du val de Yucay et le général jure de ramener Ollantaï prisonnier. Il se balafre le corps, se coupe une oreille et ainsi mutilé court tout sanglant se jeter aux pieds du roi de Tambo. Apitoyé, Ollantaï le

prend dans ses bras, ordonne qu'on lui apporte des vêtements neufs et demande : — « Comment es-tu venu seul sans craindre la mort ? » — Rumi-Nawi se plaint amèrement du nouvel Inca, puis explique à son tour : — « Voilà, oh ! mon protecteur bien-aimé, comment on m'a déchiré chez lui. » Ollantaï incapable de soupçonner une trahison le comble de bienfaits.

La fête du Soleil approche. Ne se doutant de rien les guerriers s'adonnent à l'orgie. Le troisième jour de la fête, au milieu de la nuit, Rumi-Nawi ouvre les portes de la forteresse aux soldats de Cuzco. Tous les Antis sont fait prisonniers et Rumi-Nawi garrotte lui-même son hôte généreux (1).

Cependant, une scène émouvante a lieu au couvent des Vierges Choisies : on voit paraître la novice, Salla, et une orpheline de dix ans, Ima-Sumaj « Qu'elle est belle ! » ; la fillette est sollicitée de prononcer ses vœux, mais ne connaissant ni père, ni mère, élevée dans cette demeure privilégiée, l'enfant refuse pourtant d'y enterrer son existence. En fin de compte, Ima-Sumaj confie à sa compagne une découverte qui contribue à l'éloigner d'une vie de recluse.

Ima-Sumaj. — « La nuit dernière, je marchais, rêveuse, au fond du jardin. Tout à coup, au milieu du profond silence de la nuit, j'entends une malheureuse pleurer et se plaindre amèrement ; se parlant à elle-même, elle s'écriait : « Que ne puis-je mourir ? » Je regarde partout et je sens mes cheveux se dresser d'effroi. J'appelle en tremblant : « Qui que tu sois, réponds-moi, ai-je dit. »

La voix désolée murmure ces paroles : « Soleil, arrache-moi d'ici ! »

Et cela toujours au milieu de soupirs et de sanglots affreux. Le vent seul, gémissant dans les herbes, suit mes pas et je pleure comme lui. Mon cœur gonflé de douleur veut briser ma poitrine. Le seul souvenir de cette nuit me fait tressaillir d'effroi. »

Dans un des tableaux suivants, Ima-Sumaj apprend le secret de

(1) La légende prétend qu'Ollantaï bâtit pendant les dix années de sa rébellion la forteresse cyclopéenne d'Ollantay-tambo ; le texte de Zegarra dément cette assertion, du reste inadmissible : n'y est-il pas dit qu'Ollantaï se retire dans la forteresse de Tambo, le nom du rebelle n'y fut joint que par la suite. « Tout cet assemblage de palais et de murailles n'est l'œuvre ni d'un seul homme, ni d'une seule génération ; les carrières immenses ouvertes dans les montagnes et dans lesquelles les blocs de pierre sont encore entassés par milliers, révèlent le séjour de tribus nombreuses plutôt que le campement provisoire d'un rebelle. » (Lopez, *op. cit.*, p. 328.)

la voix éplorée. Guidée par Salla, elle pénètre dans un caveau étroit, inconnu de tous; une jeune femme inanimée est enchaînée à une pierre, un serpent s'enroule autour d'elle, un puma reste à ses côtés. La fillette aide sa compagne à ranimer la captive; bientôt, Ima-Sumaj, pleine de sympathie et d'affection naissante, demande à la malheureuse : « Ah! ma princesse, charmante sœur, bel oiseau à la poitrine d'or, de quel crime es-tu coupable, ma colombe, pour souffrir ainsi? Par quelle cruauté es-tu dans un tel supplice, ma compagne? »

La malheureuse prisonnière, sans se nommer encore, raconte sa lamentable histoire : on la devine. N'est-ce pas Kusi-Koyllur, martyrisée depuis dix ans par ordre d'un père aussi implacable pour la coupable qu'il fut tendre autrefois? Interrogée à son tour, la petite se nomme modestement : « On m'appelle Ima-Sumaj, mais on s'est trompé en me donnant ce nom. » Alors Kusi-Koyllur reconnaît l'enfant dont la naissance l'a vouée au supplice : la joie inonde son pauvre cœur et la fillette y répond de tout son amour. Malgré les obstacles, elle délivrera sa mère!

Ima-Sumaj court vers le palais, on entend ses appels désespérés au moment où se décide le sort d'Ollantaï. Devant l'Inca, les rebelles écoutent leur sentence de mort, quand l'Empereur, préméditation ou sentiment spontané, pardonne avec éclat, rendant aux insurgés tous leurs droits et, faveur insigne, offrant sa massue royale à l'ennemi d'hier.

Tupac-Yupanqui ne s'est pas trompé; dans le noble cœur d'Ollantaï la reconnaissance ne connaît plus de bornes et il s'écrie avec sincérité :

« — J'arrose de mes larmes brûlantes cette massue que tu me donnes, je suis cent fois ton esclave : qui peut se dire ton égal? Les fibres de mon cœur seront toujours les liens de tes sandales. Dès aujourd'hui, toute ma puissance est consacrée à ton service. »

Mais non content, l'Inca veut encore élever Ollantaï; de grand chef des Andes, il deviendra régent de l'Empire (1) pendant la cam-

(1) S'appuyant sur cette régence supposée et sur le caractère authentique qu'il trouve aux autres rôles, Zegarra fait d'Ollantaï le personnage connu dans l'histoire sous le nom de l'Inca Yupanqui, prédécesseur de Tupac-Yupanqui, monarque dont l'existence est contestée. Zegarra résout ce problème dynastique en plaçant par *intérim* sur le trône de Cuzco, Ollantaï, dont le nom véritable ne serait pas connu, le surnom d'Ollantaï signifiant seulement l'Ollantain. Cet épisode aurait donné lieu à la confusion des chroniqueurs. L'hypothèse est séduisante.

pagne que Tupac-Yupanqui veut entreprendre au sud. Ollantaï refuse, l'honneur est trop grand, il préfère combattre aux côtés de son Inca. Celui-ci insiste ; pour le décider à rester il lui propose enfin de choisir l'épouse préférée. « Grand prince, répond Ollantaï, ce malheureux serviteur possède déjà sa femme..... Dans le Cusco même a disparu cette colombe adorée. Un jour elle fut ma compagne et le lendemain la vit s'envoler. Fou de douleur, je l'ai cherchée en demandant partout ce qu'elle était devenue. Il me semble que la terre l'a engloutie et la cache à mes yeux : voilà mon malheur. »

Ima-Sumaj est introduite : elle se jette aux pieds du roi, elle l'implore de délivrer sa mère et l'Inca consent à la suivre. Nous voilà devant le sinistre caveau. Tupac-Yupanqui fait ouvrir la porte de pierre. Cette dernière scène est d'une impressionnante humanité ; bientôt l'Inca apprend la vérité, trouve des paroles d'une douceur infinie pour sa malheureuse sœur et presse la petite Ima-Sumaj sur sa poitrine. Le nouveau monarque n'a pas la dureté de son père, le passé est pardonné, et Ollantaï, saisissant dans ses bras celle qu'il aima belle et joyeuse, murmure dans ses oreilles extasiées :

« — Mon étoile de bonheur, comment puis-je t'avoir perdue depuis si longtemps ? Et maintenant je te retrouve vivante pour redevenir ma compagne jusqu'à la mort (1). »

(1) Dans le manuscrit du canonico Rodrigues la légende des amours d'Ollentaï avec Cusi-Coyllur est un peu différente de la traduction de Zegarra en tant qu'Ollantaï aurait fini par obtenir la main de sa maitresse en echange de sa soumission à l'Inca.





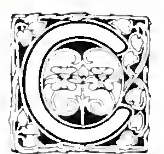
RETOUR DE LA PECHE (LAC TITICACA)



CUZCO — PLACE DE L'UNIVERSITÉ

Chapitre XXI

DE CUZCO A MOLLENDO

UZCO est derrière nous.

Nous revivons chaque phase de cet incomparable voyage, route plus attrayante encore d'être déjà familière. Aujourd'hui, nous voyageons libres, tout à notre gré, installés dans deux carrioles défoncées. Rahlen nous suit, en compagnie du cocher; seuls dans notre vieux dog-cart, nous prenons de l'avant, envahis par une allégresse intense à nous sentir séparés du public loquace des diligences et des trains.

Trottant par les plaines, galopant aux descentes et subissant, sans en souffrir, les ennuyeuses montées, nous allons dans le plaisir d'anticiper les horizons inconnus, fantastiques, des déserts péruviens au centre desquels, pareil à un lac d'émeraude, verdit l'oasis de la blanche Arequipa.

Cependant la première journée est un peu gâtée par l'encombrant séchoir photographique qu'il s'agit de tenir sur ses genoux pour transporter intactes une douzaine de plaques développées la veille et encore humides : qu'importe ! Il fait beau, les heures passent : nous voici à Cusipata.

Une nuit de onze heures retarde le départ : mais la lune sera là pour nous éclairer !

Longue halte au temple de Huiracocha; le soleil est prêt à se coucher, la campagne ruisselle d'or : en avant ! On nous a donné le rebut de la poste, les mules n'en peuvent plus et celle de Rahlen bute, puis s'affaisse; la pauvre bête est haletante; on voit son flanc affreusement maigre s'élever en découvrant la charpente des côtes, puis s'abaisser, spasmodique. dégonflé comme un soufflet vide. Les stations sont lointaines, le soleil disparaît dans un flamboiement de feu... Que faire en cette solitude, si ce n'est aller chercher du secours à Sicuani.

Une rumeur vague, puis plus précise, s'élève au loin : nous percevons le piétinement d'innombrables pieds, des chants, des rires... L'un après l'autre se dessinent à l'horizon les formes mouvantes d'Indiens ivres. C'est dimanche, ils s'en reviennent après la foire de Sicuani, où tous, des villages avoisinants, des vallées et des montagnes, ont dépensé l'argent acquis le matin même au marché de la petite ville. Éparpillés par la plaine de grisaille, beaucoup trébuchent, appuyés sur de complaisants amis; d'autres s'en vont en grands lacets avec des gestes larges. Une vieille se lamente, un groupe de jeunes filles fredonne langoureusement, les mains liées aux mains; une femme, accrochée au bras d'un large individu, l'embrasse à pleine bouche et lui se laisse faire, superbe d'indifférence et de dédain ; l'une, là-bas, morigène un mari trop bruyant. Les vieux s'avancent avec d'interminables discours, préoccupés et incertains, tandis que deux adolescents aux yeux de vierge folle oscillent, enlacés et radieux. Voilà qu'ils sont tout près, ils nous coudoient, ils nous dépassent... Notre sympathie, au dernier moment, va-t-elle se tourner en mépris, seront-ils grossiers ou horribles, ces Quechuas aux belles mains ? Non, leur exaltation n'est que triste et pittoresque, et nous pouvons, si bon nous semble, idéaliser notre souvenir. Ils passent en nous souriant, en jetant un salut, un regard amical et noyé. L'un d'eux, le corrégidor, serrant son bâton d'argent, nous accoste

et bredouille, le sourire aux lèvres : « La vie est bonne lorsqu'on a gagné assez d'argent pour acheter de *l'aguardiente* ». Il dit encore que dimanche est un jour heureux et qu'il se sent de l'amitié pour nous, les gringos.

Il fait noir, point de lune, la pluie commence à tomber. La vallée s'étend, indécise, l'on aperçoit à peine les silhouettes des monts. Il semble que mille routes sillonnent l'herbe rase... Sommes-nous perdus? Le cocher a dit : « Si vous vous égarez, cherchez la Vilcanota et remontez son cours » ; alors nous guidons la mule épuisée vers la direction où murmure le torrent. Par les marais et les champs, nous continuons notre course. Personne à présent, et dans l'obscurité, descendus de voiture, nous cheminons en silence. Rien que le bruit de l'eau et parfois l'appel d'un oiseau de nuit; tout se tait, les sons s'espacent et se meurent. Sicuani serait-il passé?... Mais voici que, devant nous, la tache claire d'un mur se dresse indiquant une rue! Oui, nous arrivons. Il est minuit. la plaza est déserte, l'auberge close, toutefois un souper nous attend, du vin rouge, des lits — quels délices!

Le lendemain, nous repassons la sauvage, l'admirable Raya, ensuite vient la descente mouvementée vers Puno; on roule par Ayaviri, par Pucara. A Juliaca, nous attendons, transis de froid, la correspondance d'Arequipa. Bientôt c'est le Titicaca aux rives vagues, le « grand marécage », comme disaient les anciens chroniqueurs; enfin l'auberge de l'hôtel Central et le propriétaire, Louis Nava, expert en savoureux « pancakes ».

Un dernier écart vers la côte et cette partie du voyage est terminée: venus en Bolivie par la voie ferrée d'Antofagasta nous nous en retournons maintenant par le Transandin sud du Pérou, cette autre ligne, également propriété étrangère, qui donne accès à la lointaine république.

D'une longueur de trois cent trent-cinq milles, il monte des bords du Titicaca à une hauteur de 14.666 pieds, pour redescendre ensuite en moins de douze heures au méchant port de Mollendo. Cependant le voyage s'effectue en deux jours, on s'arrête à Arequipa, à deux cent dix-huit milles de Puno. Le Transandin est construit à des altitudes qu'avant l'établissement de la ligne de Lima à l'Oroya aucune locomotive n'avait parcouru.

Cette voie devait s'étendre jusqu'à Cuzco, mais les travaux interrompus pendant la guerre du Pacifique, furent indéfiniment ajournés. L'entrepreneur, un Américain, Henry Meiggs, eut à vaincre des difficultés sans nombre, avant de parvenir à poser ces rails en zig-zags grâce auxquels on contourne les côtes et l'on enjambe les plateaux. Percer des tunnels eut été un travail de Sisyphe : le terrain désagrégé, volcanique, secoué de tremblements de terre, aurait vite fait de s'effondrer. Aussi n'existe-t-il qu'un seul percement sur toute l'étendue du chemin de fer, dans la division de Puno, à trente milles d'Arequipa. Ce fut un anniversaire patriotique quand, le 24 décembre 1870, la voie s'ouvrit au public. Actuellement, le Transandin sud représente l'artère principale du commerce bolivien, mais il a de puissants rivaux dans les caravanes de lamas qui transportent à Arequipa, laines, fourrures, métaux et plantes médicales. Incapables de supporter la température côtière, les lamas, une fois la grande ville atteinte, s'en retournent vers les hautes régions, tandis que leurs fardeaux, repris par les ânes et les mules sont expédiés plus loin, jusqu'aux ports. Les doubles charges imposées à ces bêtes du vieux monde ne compensent pas les avantages du « chameau américain ». Natif de la Puna, le lama est l'abstinence même ; supportant allègrement la soif et le froid, il n'exige en retour que deux choses, douceur et justice. N'allez pas lui imposer un ballot de lourdeur inaccoutumée, il ne bougerait pas ; n'allez pas non plus l'exciter à la course lorsque, fatigué, il s'accroupit pour une sieste : aucune menace, aucun châtiment ne le ferait avancer. Philosophe ou... apathique, l'Indien se plie aux exigences de son doux et entêté serviteur.

C'est toute une population nomade, que celle de ces arrieros indiens ; d'année en année, souvent toute leur vie, ils accomplissent un voyage après l'autre, ayant pour gîte le désert et pour âtre le feu alimenté, le soir, avec la yareta qui se consume sans flamber. Parfois, femme et enfants accompagnent l'éternel chemineau, et comme lui couchent à la belle étoile, près des corps chauds des lamas aux longues toisons emmêlées.

A sept heures du matin, le train s'ébranle ; jusqu'à Juliaca on sommeille, engourdi de froid : il gèle, le soleil ne réchauffe pas encore...

Les troupeaux clairsemés disparaissent bientôt, le sol se recouvre

d'ichu grisâtre, de yareta résineuse; à présent, des vallons entiers disparaissent sous ses innombrables pointes terreuses, pressées ensemble comme le dos de quelque gigantesque hérisson. Des oiseaux bruns — du brun terne de la Puna — s'envolent à notre passage; ensuite, plus rien. Laborieusement, la locomotive s'acharne à gravir l'échine de la Cordillère; la voie ondule, monte, cache l'horizon : désolation et solitude, pas une palpitation de vie, pas un bruit.

Rahlen chuchote qu'une « clique » de révolutionnaires quitte avec nous le Titicaca pour se rendre à Lima : l'opposition gronde, le gouvernement n'a qu'à se tenir! Nous regardons dans la direction indiquée. Surprise! l'un de ces messieurs est notre « señor doctor » de la vallée de la Vilcanota. Ses compagnons paraissent d'insignifiantes personnalités, mais en voici un, leader du parti, dont la mâle physionomie ne s'oublie pas aisément. De haute taille, pâle et blond, c'est un Germain teinté d'Espagnol : tête admirable digne du Brutus de Michel-Ange, à l'expression profondément volontaire, passionnée. La figure se meut de tics continuels sans toutefois oblitérer ce cachet de beauté première, que ni l'âge ni les excès ne parviennent à effacer complètement. Tous l'observent, ce « dangereux agitateur », avec un peu de curiosité et beaucoup de respect; le wagon entier lui est acquis. La connaissance est vite faite : le « Brutus » vient s'installer en face de nous et, un moment après, nous fait remarquer au loin un troupeau d'alertes vigognes. Ensuite, on cause : il nous conte nerveusement les impardonnables méfaits de la République actuelle; les autres conjurés ne sont guère à leur aise; on rit, on parle plus bruyamment encore que de coutume.

Entre Santa Lucia et Vincocaya, à soixante-dix-huit milles de Puno, nous pénétrons dans le désert des lacs sans issue, lacs énigmatiques aux surfaces immobiles. L'un après l'autre ils passent devant nos yeux.

Voici Cachipascana, encadré de rives abruptes, pittoresques, dénudées et jaunâtres : comme au fond d'une crevasse immense l'eau noire luit métallique; des volées de canards voguent, sombres, sur l'eau sombre aux reflets luisants. Une montagne d'ocre pur s'élève en pyramide à l'une des extrémités.

Puis c'est Saracocha, miroir ovale dans une plaine de blancheur rosée, nappe de liquide argenté, nacré de glace toute moirée des

couleurs amorties de l'arc-en-ciel. Les berges s'élèvent vers des chaînes pâles, harmonieusement irisées. Un îlot, lambeau de terre parsemé de cristaux, tient encore à l'un des promontoires. Nulle vie; le silence, la beauté.

Le soroche commence, puis sévit impitoyable.

A mi-chemin d'Arequipa on passe Crucero Alto, le col. Maintenant, ayant atteint les 14.666 pieds, nous allons descendre, lentement d'abord puis toujours plus vite et dans quelques heures la ville blanche nous bercera parmi ses champs de luzerne et ses jardins odorants. A présent, de larges plaques de neige mouchettent l'étendue de la Puna, on dirait les premiers jours de printemps quelque part, très au nord. La tristesse est partout; le train, cette succession de boîtes pleines d'humanité chaude et grouillante, doit faire piètre figure au milieu des ondulations mornes de la grande plaine gelée, de la plaine silencieuse qui se déroule jusqu'au lointain horizon. Le froid est intense, sept degrés, mais sept degrés dans cet air raréfié en valent bien vingt dans nos altitudes habituelles. Il est curieux d'observer combien, même pour des gens accoutumés à vivre entre 11.000 et 12.000 pieds, une diminution, comparativement si minime de pression atmosphérique, révolutionne l'organisme. Déjà à Vincocaya, à trois cents pieds plus bas, le public se remet; une demi-heure encore et l'on commence à causer; une heure, et les jeux de cartes, les discussions, reprennent comme par le passé.

Au loin, s'allongent les Cordillères de Coracora; leurs chaînes lilas se profilent à l'ouest, couvertes de neige maintenant et fermées pour quelques mois aux exploitations minières. D'autres silhouettes surgissent, puis s'affaissent derrière les plis du terrain. Nous sommes, à en juger par la carte, au milieu d'un pays plus montagneux que la Suisse. Sur le papier ce ne sont que taches sombres marquées d'élévations qui dépassent toutes l'altitude du Mont-Blanc et qui sont souvent marquées du mot magique nevado. Pourtant, ici comme à l'Atacama, on ne remarque rien de ces prestigieuses montagnes; soit qu'elles atteignent en hauteur les boursouflements de la Puna, soit qu'elles soient englouties entre leurs propres contreforts, elles se succèdent perdues dans l'immensité inégale du désert péruvien. C'est à peine si, de loin en loin, on aperçoit, entre les collines cendrées qui nous entourent, l'ossature violette et bleue des longs



LAMAS AU BORD DU LAC TITICACA

massifs andins, ou bien les coupoles blanches des grands sommets neigeux, flottant, pareils à d'énormes icebergs, sur cette mer brune, grise et jaunâtre, qui s'en va à perte de vue, soulevée de vagues immobiles. Encore quelques heures et nous traversons la Pampa de los Arrieros, le dernier gradin où s'appuie le haut plateau des Incas.

Arrêt. Nous descendons, pressés de contempler à notre aise la Coropuna, l'étincelante montagne, qui vers l'ouest, blanchit à l'horizon, immatérielle, sur un ciel anémié. Par trois vastes degrés, elle se dresse à 22.800 pieds d'altitude; ce chiffre déterminé par les ingénieurs de Meiggs est très approximatif, car personne n'est parvenu à gravir ce géant livide, et personne même ne s'en est approché; peut-être est-elle la cime la plus élevée de l'Amérique? Elle apparaît là, radieuse, énorme, imposante plus qu'aucune autre, cependant il faudrait chevaucher durant plusieurs jours pour atteindre à ses contreforts, d'ailleurs invisibles d'ici. Pas un rocher : tout n'est que neige et glace, on dirait une pyramide de nuages immobilisés.

Pour les peuples incasiques, ce fut la grande huaca bienfaisante du désert de Coro; de la Puna la désignation passait à la cime et l'on oublia bientôt que la Coropuna se nommait primitivement le nevado d'Ampato. Les Incas, raconte Cieza de Leon, avaient bâti là un merveilleux temple où un oracle omniscient répondait avec une abondance inaccoutumée aux questions des fidèles. Attirés par cette Pythie américaine, des bandes de pèlerins se succédaient continuellement à Coropuna; l'autocrate lui-même, suivi des nobles, ne craignait pas d'entreprendre ce long voyage pour adorer la manifestation divine du sanctuaire. Alors le sang des sacrifices coulait à flots, on prétend même qu'aux hécatombes d'animaux s'ajoutaient trop souvent des offrandes humaines. Le diocèse du temple fut l'un des premiers du Tahuantin-Suyu; on y comptait un grand nombre de prêtres, de vierges et de desservants. Les fermes étaient belles, les troupeaux bien entretenus. On assure, — légende trop souvent répétée ici, — qu'une quantité énorme de richesses fut ensevelie près des glaciers au moment de la conquête espagnole. En ce lieu écarté, telle croyance pourrait ne pas être dénuée de fondement. Personne, semble-t-il, n'a saccagé le temple de Coropuna. Quand guerres et pillages mirent bas les palais et vidèrent les

sanctuaires des anciens dieux, la huaca neigeuse resta malgré tout une déité indigène; les esprits, disait-on, revêtant des formes d'Indiens étranges, apparaissant et disparaissant sans cesse, se manifestaient pour éloigner les profanes. Aussi, de nos jours, la superstition en garde-t-elle l'abord mieux que ne le feraient les lois les plus sévères.

Quels vestiges reste-t-il du temple, des fermes et du couvent? Ce serait là un voyage tentant : aller par les déserts inconnus vers l'immense sommet, le voir de jour en jour grandir et se préciser, l'atteindre enfin, chercher ses ruines, découvrir des restes peut-être admirables, et ensuite essayer l'ascension de la huaca aux blancheurs encore vierges. On pourrait, afin de reconnaître le chemin, gravir d'abord le volcan neigeux qui se trouve près de la Coropuna et s'élève à mi-hauteur de la cime sacrée. Son triple sommet regarde les gradins du colosse, l'unique côté, croyons-nous, par où pourrait réussir la montée. Ce serait là un but digne d'attirer tout alpiniste suffisamment épris de la montagne pour vouloir l'aller chercher loin, si elle est belle.

Talonnés par le froid, nous entrons dans la salle commune; les murs sont décorés d'affiches alpestres : paysages familiers aux touristes de la Suisse. Voici le Mont-Blanc, la Jungfrau, ailleurs le trop classique Cervin baigné d' « Alpenglühen » ; dans un coin, on voit les barques du Léman et la Dent du Midi, plus loin, le Wetterhorn et le « toreau » de Burnand. Nous sommes chez un ménage vaudois, égaré en quête de la fortune rapide promise par les bureaux d'émigration. Ils sont jeunes, partis sitôt le mariage : lui, ayant déjà su ajouter à son aspect de lourd Helvétien, la maussaderie du cholo, alors qu'elle, blonde et rose, fraîche, si ce n'est jolie, a gardé toute la gaîté un peu vulgaire de sa patrie : elle parle, et nous entendons l'accent traînant et les termes propres au canton vaudois. Bientôt, affairée, elle s'occupe des voyageurs se bousculant autour du comptoir, où fument d'odorants biscuits de Savoie. On se dispute ces friandises inaccoutumées et l'ingénieuse Suissesse circule au milieu de nous, les poches de son tablier toutes gonflées de menue monnaie.

Puis, la course reprend. Nous dévalons parmi un sol de déchets volcaniques; des vallées tortueuses s'ouvrent entre des amoncellements de lave figée, comme un dédale noir, gris et rosé. Des fentes,

rappelant quelques canyons desséchés, s'insinuent entre les collines chaotiques où s'incruste la trace d'antiques fusions. D'autre part les vallons de pierre ondulent, incandescents, étalés jusqu'à l'horizon invariablement limpide. Convulsée, tordue et comme bouillante encore, la plaine nous renvoie la chaleur poussiéreuse du désert; on sent sur ses lèvres un goût âcre de métaux et de cendre. Autour de nous, rien que limon, rochers et lave, pas un signe de vie : c'est la mort, la mort sans résurrection possible.

L'après-midi avance; toujours nous roulons d'un talus à une gorge, glissant à chaque minute plus bas, plus près de la marche géante, cette plaine aride où gît en un lac de verdure, Arequipa, la ville gracieuse aux fruits savoureux.

Fin de journée, on est las : les yeux brûlent, la tête devient lourde. On serpente en lacets à travers des champs de débris, le train s'engage dans une vallée calcinée aux flancs rougeâtres; la locomotive vire. Brusquement nous voilà suspendus au-dessus d'une agglomération de maisons et d'arbres : des toits en zinc, de longs bâtiments, le lit d'un ruisseau se précisent bientôt; la vallée s'évase en entonnoir. Nous sommes à Yura, le fameux établissement thermal du Pérou, Yura dont l'eau ferrugineuse, bue par tout le continent, est aussi agréable que le Mattoni et renferme des propriétés salubres qui en font une panacée générale. Il existe à Yura deux sources, l'une sulfureuse, l'autre ferrugineuse, dont la température est de 32 à 33 degrés (1). Yura possède un assez bon hôtel bâti près des

(1) Voici, d'après Middendorf, l'analyse des deux sources principales de Yura.

La source Tigre (sulfureuse) contient en un litre d'eau :

Bicarbonate de magnésie	0.463
Bicarbonate de chaux	0.215
Bicarbonate de soude	0.274
Bicarbonate de fer	0.006
Chlorure de sodium	0.197
Bicarbonate de soude silicicaté	0.101
Chaux silicicatée	0.194
Alun	0.048
Acide carbonique libre	0.538
Acide hydrosulfurique	0.00048

La source ferrugineuse contient en un litre d'eau :

Bicarbonate de magnésie	0.634
Bicarbonate de chaux	0.246
Bicarbonate de soude	0.094
Bicarbonate de fer	0.088
Chlorure de sodium	0.487
Chaux silicicatée	0.251
Acide carbonique	0.520

bains et fréquenté annuellement par un grand nombre de Péruviens qui viennent y soigner rhumatismes et maladies de peau. Néanmoins, il ne faudrait pas abuser des eaux, un excès de traitement amenant une fatigue persistante et parfois aussi de sérieux eczémas. Suivant la coutume américaine qui recherche partout l'analogie européenne, Yura est surnommée le « Vichy du Pérou ».

Nous faisons une longue halte à la gare : des femmes en cheveux viennent saluer le groupe des révolutionnaires. Voici encore une « Maria » aux regards hardis, au sourire facile; elle minaude, et lorsque le train s'ébranle, agite son mouchoir et ses blanches mains...

Encore dix-huit milles. La pente diminue sensiblement, s'aplanit, puis la vue s'ouvre en amphithéâtre et soudain, une coupole immense couverte de neige surgit à fleur de terre : c'est l'un des trois géants d'Arequipa, le Chachani, le plus élevé, celui dont la capote de glace atteint une altitude de 5.790 mètres. Au sommet de cette masse piriforme, les anciens maîtres du pays avaient creusé le sépulcre de l'un des leurs, tombe profanée maintenant, mais dont l'on reconnaît toujours les parois en granit. Nous approchons, nous contournons les assises de l'ancien volcan, il s'écarte et devant nous apparaît la Campiña d'Arequipa, cette plaine si fertile, étalée au fond d'une vaste lagune préhistorique. Sa verdure paraît plus intense et plus fraîche, par contraste à l'immensité des déserts qui bordent l'horizon. Bientôt, la forme pesante du Misti (5.685 mètres) se dégage, énorme, occupant à elle seule l'emplacement d'un massif; cône très grand et infiniment pur, sa beauté a été trop vantée pour que nous tentions d'en faire la description. Disons seulement que le galbe en est unique et les couleurs paraissent comme nuancées d'azur. Actuellement, les neiges de l'automne couvrent à moitié l'antique volcan. Près du Misti, la longue échine blanche du Pichu-Pichu (5.400 mètres) termine la triple barrière au pied de laquelle la « Ciudad Hermosa » s'étend avec ses jardins et ses dômes. La nuit tombe; la base des grandes montagnes flotte imprécise, pendant que les trois sommets, éclatants et nets, se dressent contre un ciel assombri.

La locomotive s'engage sur un long pont de fer, suspendu au-dessus du rio Chili : on voit les premiers arbres, molles et saucos; les cultures s'étendent de droite et de gauche; on passe des faubourgs,

le train entre en gare. Beaucoup de monde : au milieu de la confusion générale, des appels, des salutations, nous reconnaissons les visages amis de nos connaissances de La Paz. Un peu ahuris du bruit qui ne nous est plus familier, nous nous installons dans un tramway; les mules partent, on roule à travers des rues propres, le long d'imposantes maisons, de magasins brillamment éclairés.

Dès les premiers instants l'élégance d'Arequipa frappe le voya-



LA CATHÉDRALE D'AREQUIPA

geur : toute la ville est bâtie de ce tuf blanchâtre et friable que l'on retire du pied des volcans; partout où les murs ne se revêtent pas de ces badigeonnages criards si prisés des Sud-Américains, on peut admirer la belle teinte de la pierre qui rend singulièrement attrayante les plus simples bâtisses. En outre l'architecture spéciale de cette ville des tremblements de terre lui imprime un cachet de grandeur un peu massive qui fait souvenir des constructions incasiques. L'hôtel est agréable avec ses patios débordant de fleurs, ses vastes pièces voûtées, ses lits et ses croisées ornés de rideaux de mousseline empesée.

Nous commençons à peine notre installation, lorsqu'un bruit de pas résonne près de nous; une voix demande en espagnol : « Com-

bien de fusils m'as-tu dit que nous avions? » et une autre voix de répondre : « Laisse-moi consulter mon carnet. » Les paroles étaient si distinctes que l'on aurait juré la conversation engagée dans la chambre même; cependant elle provenait de la pièce adjacente. Nous vivions, nous et nos voisins, sous une même voûte, séparés seulement par une cloison montant à mi-hauteur, l'intimité, moins la vue, se trouvait donc complète. Il nous était facile de reconnaître l'accent des interlocuteurs; le docteur et le Brutus blond, prévenus par notre remue-ménage se mirent à chuchoter, mais l'acoustique se trouvait excellente et les mots nous parvenaient, comme murmurés à nos oreilles.

Nous sortons : la lune luit et longtemps nous arpentons la plaza déserte où brille, semblable à un palais féerique, la longue cathédrale auréolée de la silhouette cristalline du Pichu-Pichu. Autour c'est le silence frais où gémit la fontaine et s'élève l'odeur entêtante des massifs d'alentour...

Bien que situé à 7.750 pieds d'altitude le climat d'Arequipa est remarquablement doux. En ville, la chaleur est souvent même torride, du moins pendant la journée, car avec le soir c'est un changement brusque, un froid subit. L'écart de la température est tel que les chiffres indiqués par l'Américain Curtis n'ont rien d'exagéré : il note en juin une moyenne de 36 Farenheit à sept heures du matin et 72 à deux heures de l'après-midi. Entourée de toute part d'étendues désertes, l'air d'Arequipa est très limpide; les citadins ne connaissent ni mouches, ni moustiques et la putréfaction est remplacée par le desséchement. Cette salubrité est malheureusement anéantie par de fréquents tourbillons de poussière, dont les miasmes envahissent l'organisme. En outre, les maladies nerveuses et la pneumonie se divisent la ville : les unes proviennent du climat spécial, les autres sont dues aux grands changements atmosphériques. En été, de novembre à mars, il pleut; le reste du temps on est pénétré d'un affreux sentiment de momification : la gorge se resserre comme cela arrive dans de grandes émotions, les lèvres craquent, la peau se fend, tandis que les ongles paraissent blancs et se cassent facilement. En dehors de la saison humide, — Arequipa la privilégiée attire, grâce à une situation particulière, les pluies bienfai-

(1) L'Université d'Arequipa est réputée excellente; elle comptait, en 1906, 136 étudiants.

santes inconnues des autres parties du désert — la ville est assez mal alimentée par le petit rio Chili. Cependant une savante irrigation, digne des Incas, rend florissante la Campiña, cette plaine si fertile, longue de quatorze kilomètres et large de douze, qui nourrit abondamment la ville et ses alentours. Le froment y atteint souvent la hauteur d'homme, la luzerne est admirable; on cultive aussi le riz et un peu de canne à sucre; les vignobles des alentours sont connus de tout le Pérou, bien que le vin en soit généralement consommé sur place. Mais la gloire de l'agriculture d'Arequipa réside dans ses beaux fruits, presque aussi gros que ceux des tropiques; ils ont un arôme unique, où la fadeur habituelle des grenadillas, des chirimoyas et des melons disparaît pour ne laisser qu'un goût spécial, très agréable; les oranges et les citrons sont également savoureux.

Dominant les vergers et les champs, à 3.350 mètres au dessus de la plaza, le Misti trône en éternelle menace; sa formidable carrure de volcan inactif est le centre d'où se répercutent les secousses, qui chaque semaine, chaque jour même, font osciller la ville. En 1868, un de ces tremblements de terre détruisit la moitié de la blanche cité : cinq mille personnes périrent. Demain peut-être, tout s'effondrera à nouveau, aussi les Arequipeños vivent-ils en un perpétuel qui-vive. Rarement une semaine se passe sans apporter quelque dégât : les chapiteaux s'effritent, les murs se fendent, les colonnes se disjoignent, et un peuple de maçons est continuellement à l'ouvrage. Ce mal chronique du sol d'Arequipa engendre une architecture *ad hoc* qui donne à la ville un cachet original. Mélange d'orientalisme et de principes quechuas, Arequipa charme par ses squares verdoyants, ses patios fleuris et ses nombreuses coupoles; elle en impose aussi par la massivité tout antique de ses constructions. Les demeures sont vastes et basses; les murs ont parfois de six à neuf pieds d'épaisseur et de solides arcs-boutants en soulignent encore l'aspect monumental. Les pièces de ces maisons sont construites en chapelles. Là, on emploie le tuf auquel le mortier adhère si parfaitement que les blocs superposés ne forment qu'une seule masse compacte et très résistante; ceci pour les demeures des riches, celles qui luttent avec les secousses volcaniques, mais bien différentes sont celles des pauvres : ici on a bâti le plus légèrement possible, les murs représentent de vraies cloisons et ainsi éphémères et insi-

gnifiantes, les maisonnettes suivent les mouvements du terrain sans que leur fragilité en souffre.

A chaque pas, on remarque un souci d'élégance : les patios sont convertis en jardins débordants de roses, d'héliotropes, ombragés de mimosas et de gardénias aux fleurs innombrables. Les artères principales sont bien balayées : la calle de la Mercede, par exemple, ne le cède en rien sous ce rapport aux avenues de Lima. Par contre, les ruelles secondaires paraissent aussi malpropres qu'ailleurs. Dans ces voies détournées, nous retrouvons les acequias de Cuzco ; là aussi s'alignent l'une suivant l'autre, les *chicherias*, les clubs du peuple : on peut non seulement y trouver les alcools indigènes et la boisson nationale dont le nom est l'enseigne du lieu, mais encore quantité de plats qu'on mange en guise de hors-d'œuvre.

Arequipa est la ville célèbre par ses femmes jolies et spirituelles, par ses hommes studieux et intelligents. Malgré son peu d'habitants (21.000), elle est considérée comme la seconde ville du Pérou. Son rôle politique, intellectuel et militaire est prépondérant ; pourtant ce titre ne lui suffit pas et elle aspire à devenir capitale. Les Arequipeños disent : « Lima, couchée au bord de l'océan, était bonne pour le régime colonial où tout tendait vers l'Espagne ; mais avec la liberté, une résidence plus centrale s'impose d'elle-même », et ils proposent bruyamment leur cité transitoire, ravagée par ses tremblements de terre perpétuels. Cependant, Lima ne songe guère à abdiquer : aussi les nobles Arequipeños se vengent-ils en se targuant d'un sang irréprochable, combien supérieur à celui de la capitale ! De plus, tout citadin est fier de la réputation d'intellectualité attachée à sa patrie, renommée absolument fondée et qui étonne lorsque l'on apprend le régime psychologique de cette ville où le clergé est tout-puissant. A partir du fameux archevêque Donan, celui dont les prières mirent fin à un commencement d'irruption du Misti, la population reconnaissante a voué une adoration farouche aux porteurs de la tiare. De nos jours, il n'y a pas en Amérique de ville plus dévote. Les plaisirs même de cette cité isolée sont liés à la religion ; de pompeuses cérémonies animent constamment les rues : tantôt c'est l'effigie d'un saint qui s'en va visiter une autre image et tantôt on célèbre quelque fête oubliée qui réunit en un « raout » toute la société. Naturellement les églises sont nombreuses et très bien entretenues.

Le chauvinisme d'Arequipa est extrême : le fait d'être né sous le Misti est une distinction qui honore et rend supérieur au reste de l'humanité. Chacun semble fredonner le refrain de la vieille chanson qui répète toujours :

Car mieux que nous que peut-il être?

Dans de telles conditions, rien d'étonnant à ce que la ville soit un foyer constant de fronde et de révolte. Les cholos suivent l'exemple des hautes classes : pour un rien, Arequipa s'irrite et menace Lima. L'Indien métissé est ici, alerte, laborieux, ouvert, en contraste avec celui du haut plateau bolivien. La noblesse et la bourgeoisie ont évidemment déteint sur lui ; il est l'associé du maître, et c'est avec un parfait ensemble que toute la cité abandonne travaux et plaisirs pour courir à la griserie d'un soulèvement. Mais ce qui donne à la Ciudad Hermosa son renom mondial est le fameux observatoire nord-américain de Carmen-Alto ; bâti sur une hauteur voisine d'Arequipa, il a été fondé par l'université de Harvard ; actuellement c'est l'un des plus intéressants qui soit, en raison de l'excessive pureté atmosphérique grâce à laquelle on peut explorer le ciel dans des conditions très favorables. Cet établissement scientifique étudie particulièrement la planète Mars, mais la transparence de l'air découvre aussi une série d'autres mondes invisibles ailleurs et permet d'organiser une admirable photographie céleste. Un petit observatoire érigé au sommet du Misti est dépendant de celui de Carmen-Alto : c'est, à 885 mètres au-dessus de celui du Mont-Blanc, une station où l'on note les changements météorologiques de l'atmosphère. Chaque mois, on le visite afin de vérifier les instruments et de rapporter le bilan des remarques. De nos jours l'ascension du Misti est très facile : un chemin à mulet, établi par l'observatoire, conduit à la cime. On compte deux jours pour effectuer cette montée, la nuit se passe dans une cabane, à mi-hauteur. En 1844, le Misti fut gravi pour la première fois par Wedel, et depuis, toute crainte superstitieuse étant écartée, les Indiens fréquentent constamment le sommet du vieux volcan afin de s'y approvisionner de soufre.

Le lendemain de notre arrivée, ayant congédié le cocher, nous avons passé la journée à flâner librement sans but précis, décidés seulement à voir la ville par nous-mêmes, en touristes.

Occupant toute la façade de la grande place, voici le mur de la cathédrale, paroi de tuf très blanc, longue de soixante-seize mètres. Une terrasse dallée de marbre suit le flanc de l'édifice, promenade favorite des Arequipeños, où l'on accède par une série de marches taillées dans la lave. N'étaient deux tours, surgies tout à coup du long toit plat de la cathédrale, on la prendrait, cette église, pour un palais de faux style italien, tant la façade striée de colonnettes, les deux portiques accolés à ses extrémités et les fenêtres carrées du second étage lui donnent l'air profane et confortable d'une belle demeure seigneuriale. Au dedans, tout est également blanc, blanc et froid ; les parois sont revêtues de fines sculptures sur pierre, et au milieu de toute cette clarté la belle chaire brunit, merveilleux haut relief sur fond de bois ajouré. Tel quel, le tout produit une grande impression; l'on y reconnaît le génie du terroir où la solidité des anciens s'agrémente de décorations baroques qui, heureusement, disparaissent dans l'ensemble. L'érection de la cathédrale est due à l'architecte indien, don Lucas : humble desservant de l'ordre des Franciscains, il manifesta de bonne heure son génie en réparant habilement les dégâts causés au couvent par les tremblements de terre. Il procédait avec un talent si remarquable que son aide fut, petit à petit, requise par toute la ville. Bref, sa réputation était établie lorsqu'en 1844 la cathédrale espagnole s'effondra sous une succession de secousses inaccoutumées. Les autorités décrétèrent de tout rebâtir, et le travail fut confié à don Lucas. L'Indien sollicita alors la permission de garder les premières fondations qui, disait-il, avaient fait leurs preuves en supportant la catastrophe; en 1868, on vit combien cette décision avait été sage : la cathédrale presque seule put résister au sinistre, et depuis les Arequipeños vénèrent plus encore, si possible, leur église nationale.

Toujours sur la plaza, mais bâtie en retrait au fond d'une cour, on aperçoit l'église des Jésuites, prototype de celle de Cuzco. A remarquer également, Santo Domingo, avec sa grosse tour moyenâgeuse ; San Francisco au fronton rococo...

La grande place d'Arequipa est très élégante, les massifs y sont soigneusement protégés par des grilles de fer; des arbrisseaux bien taillés alternent avec des bancs de marbre, et la fontaine du centre rappelle celle d'Oruro autant qu'une chose jolie peut faire penser à une chose laide. De larges trottoirs, protégés de colonnades,

entourent trois côtés du square; les magasins les plus divers s'y abritent sous de belles voûtes, que l'on compare avantageusement, comme toujours, à celles de Lima.

Le plateau d'Arequipa fut colonisé par ordre du sixième Inca, Maïta-Capac (1126-1150). L'autocrate, sachant la plaine fertile et déserte, y fonda cinq villes : la principale prit le nom de l'oasis, Arequipa, c'est-à-dire « la cité de derrière les montagnes ». Les



LE MISTI

descendants de trois mille familles envoyées pour peupler le nouveau domaine avaient su en faire un vrai jardin, lorsqu'en 1539 Francisco Pizarro éleva près des bourgades incasiques la ville actuelle construite dans la vallée de Quilca sur un emplacement supposé exempt des tremblements de terre. Néanmoins, en 1582, les Arequipeños subirent un premier désastre, un autre en 1604 et le 24 février 1660 eut lieu l'épouvantable catastrophe qui anéantit non seulement la ville même, mais encore tous ses environs. Le volcan Omate, surnommé Huayna-Patina « le grand gaillard », situé dans le désert montagneux au nord-est, secoua le sol de chocs réitérés, tandis qu'une tempête de sable et de cendres sévit pendant vingt jours avec une violence d'ouragan. Les déchets volcaniques recou-

vrirent bientôt la belle Campiña; parfois la couche n'atteignait pas un doigt, mais parfois aussi elle s'élevait à une hauteur d'un mètre vingt. Le bétail périt d'inanition; les trois quarts des maisons se trouvèrent anéanties, tout fut à rebâtir et l'on rebâtit. Pourtant en 1725, 1848 et dernièrement en 1868, Arequipa eut à subir de nouveaux désastres; mais aucun ne put se comparer à celui de 1660, où pendant près de trois semaines on fut obligé d'allumer de grands feux afin d'y voir à midi, tant étaient opaques les nuages vomis par l'Omate.

A présent, plusieurs cités, fondées par Maïta-Capac, sont devenues les faubourgs d'Arequipa; telle Socohuaya, où le général Santa Cruz livra bataille aux troupes espagnoles de Salavery. Les alentours de la ville sont charmants et salubres; c'est, pendant les mois de grandes chaleurs, le rendez-vous des hautes classes. Nommons d'abord à trois kilomètres et demi au sud les bains d'eau douce de Tingo, aux belles allées ombreuses; ensuite, à huit kilomètres à l'ouest, les sources alcalines de Jésus, un établissement thermal où les citadins vont guérir leurs rhumatismes et névralgies; enfin, Yura, qui attire Péruviens, Boliviens et Équatoriens.

Quelques jours passés sous le Misti, et l'on comprend l'attachement passionné voué par les Arequipeños à leur ville, attachement jaloux qui leur fait mépriser les voyages d'Europe, si attrayants pour les autres Sud-Américains. La sécurité rend négligeant; l'amour n'est-il pas plus intense dans l'incertitude? Comment se résoudre à quitter un sol qui, demain peut-être, s'effondrera sous le formidable tressaillement de sa grande montagne brûlante?

En quittant Arequipa pour Mollendo, la voie du chemin de fer traverse, pendant plusieurs kilomètres, les étendues verdoyantes de la Campiña: la lumière est translucide, les volcans trônent, immenses, d'un bleu saupoudré de cristaux, azur immatériel qui revêt comme d'une robe magique leurs flancs dénudés, tandis que les sommets neigeux étincellent sous le soleil oblique des matins. On voit au loin des attelages de bœufs; le long des rails se déroulent les longues processions des champs de maïs, d'alfa juteux, de céréales et de pommes de terre. Par endroits, s'élève une finca submergée de vignes ou une cabane proprette d'Indiens cultivateurs.

Premier arrêt aux bains de Tingo.

Ensuite, voici une autre résidence hivernale, où l'on séjourne en masse pendant les mois pluvieux : Tiabaya, endroit abrité, sanatorium balnéaire à sept milles d'Arequipa.

A Uchumayo la plate-forme est encombrée de cholas. Causeuses et enjouées, elles s'approchent des wagons, offrant des jattes de chupe et des plats de riz indigène, relevé d'une sauce brune, le tout d'un aspect engageant auquel nous ne sommes plus habitués. La gare d'Uchumayo, comme toutes celles qui se succèdent sur les cent sept milles de la ligne, est une gentille construction en adobes peintes, surmontée d'un toit de zinc tuyauté. Près de là, les ingénieurs du chemin de fer ont capté, à 6.450 pieds d'altitude, une partie des eaux du rio Chili, pour les faire descendre à Mollendo enfermées dans un conduit long de quatre-vingt-cinq kilomètres; en route, elles font vivre et fleurir ces petits oasis du désert, — les stations. Devenu à Uchumayo le rio Vitor, le Chili est rebaptisé une fois encore, avant de tomber dans l'océan et traverse Islay sous le nom de Quilca.

Bientôt la végétation se raréfie, cesse tout à fait et nous franchissons la limite de la plaine d'Arequipa et des pampas, la Barrera, chaos granitique où l'on voit l'œuvre des volcans. Autour de nous, désolation et mort : tout semble pétrifié, l'eau même n'arriverait pas à faire vivre cette dévastation brûlante. Le soleil monte dans le ciel incandescent, nous descendons parmi des murs de pierre surchauffée, jaunâtre, et parfois l'œil plonge dans des gorges ravagées de sécheresse. Maintenant nous sommes au niveau de la Pampa de la Joya, large plateau incliné entre deux gradins des Cordillères. Pampa singulière, elle est tout émaillée, cette plaine, de petits tas sablonneux, proprement arrangés et de formes identiques ; jusqu'au fond de l'horizon, ils s'exhaussent, infinis. Les uns ont un pied de haut, les autres en atteignent dix et plus, tous sont arrangés en demi-lune et tournés du côté du vent, ce courant d'air continuel, qui fait voyager les étranges pyramides. Chaque année, elles se déplacent de plusieurs pieds ; parfois, deux fondent ensemble, ou bien une grande se divise, mais on nous dit que la plupart restent invariablement semblables à elles-mêmes. Parmi ces bizarres formations on voit de place en place de pauvres croix tombales marquant l'ensevelissement de quelque arriero ou d'un ouvrier de la ligne. Le Misti se dégage des chaînes qui

l'engloutissaient naguère et là-bas, entre le grand volcan et la ligne horizontale que fait l'océan, apparaît une fois encore l'immaculée Coropuna, solitaire, resplendissante, toute de glaces bleuâtres, froide comme une vision d'hiver. Autour de nous, le soleil cuit le sable, fend les mottes de terre glaise, pulvérise le sol où la lave se mêle aux pierres ; des collines volcaniques boursouflent l'étendue désolée et parmi les mamelons calcinés on croit reconnaître des traînées de scories.

A Cachendo, la plaine se divise en deux bras, la Pampa d'Islay et la Pampa de Cachendo, l'une plus aride et plus morte que l'autre. De la gare, nous contemplons pour la dernière fois les trois montagnes d'Arequipa, déjà à moitié ensevelies sous les crêtes rugueuses de la Cordillère. La station est bâtie près d'un groupe de huttes, l'un des principaux relais où s'arrêtent les caravanes. L'eau captée du rio Chili permet certaines cultures et les fruits sont toujours achetés par les voyageurs assoiffés. Après Cachendo, la voie se précipite; nous touchons à la dernière marche des Cordillères, celle qui pousse ses vastes assises jusqu'aux rivages de l'océan.

Entre Cachendo et Pasto, on pénètre dans la région des brouillards, brouillards persistants qui, de mai à octobre, flottent jusqu'à une altitude de trois mille pieds sur toute l'étendue de la côte montagneuse de l'ouest. Pendant les premiers mois, les nuages ne font que s'imbiber dans le sol altéré et dur comme un minerai; petit à petit, l'humidité amollit cette terre et soudain la végétation engourdie s'éveille : les germes éclatent, poussent frénétiquement, les brins d'herbes paraissent à la surface, drus et pleins de sève ; ils grandissent, atteignent bientôt la hauteur des moissons. Les arbrisseaux, deux ou trois mois auparavant perdus sur la pente poussiéreuse, se couvrent alors de feuilles; ce sont pour la plupart des mimosas et des héliotropes arborescents; les fleurs s'épanouissent, se fanent, sont remplacées par de nouvelles floraisons et parmi la chaleur mouillée de ces prés éphémères et fumants, le bétail broute, avide, affamé, après les longues privations des dix mois d'abstinence qui précèdent la résurrection des Cordillères : soixante jours à peine, puis les brouillards se dissipent, la végétation jaunit sous le soleil qu'aucun voile ne tamise plus; en quelques semaines tout meurt et les troupeaux engraissés s'en retournent pour être vendus sur la côte. Comme nous roulions vers Mollendo, l'éclosion

commençait ; bœufs, chevaux, ânes et mulets émaillaient déjà les pelouses, brillantes d'un vert de jeunes pousses.

Une nuée légère enveloppe le wagon ; on se croirait atteint par quelque niolle. A peine voit-on la vallée où s'engage à présent la machine. L'habileté presque téméraire des ingénieurs fait courir la voie ferrée de façon à permettre au train de descendre en lacets sans qu'on soit obligé de retourner la locomotive, comme on le fait aux pentes vertigineuses de l'Oroya. Au bas, nous trouvons un autre sillon de la montagne ; les brouillards fondent rapidement et voici qu'à notre droite monte dans le ciel azuré la bande bleu saphir de l'océan Pacifique. En même temps, le flanc des Cordillères s'entr'ouvre pour laisser apercevoir un large fleuve de verdure qui suit le lit du rio Tambo, vallée très fertile, où l'on cultive le coton, le riz, le sucre et d'exquises petites bananes.

On stoppe. La station de Tambo n'est plus qu'à 1.000 pieds d'altitude et à dix-neuf milles de Mollendo. Un groupe de filles en robes claires s'approche de nos fenêtres, chargées de tendres cannes, fades et croquantes, de fruits et de ces boîtes en copeaux remplies de lait condensé au sucre, le régal préféré des cholos péruviens.

Ensuite l'aridité recommence, quelques cactus élèvent leurs longues trompes épineuses, des touffes d'herbe grise s'agrippent par endroits, puis plus rien. Seuls les rochers se dressent hors de la pente. On voit des étendues de kaolin, sable très fin et très blanc exporté en Europe pour la fabrication des porcelaines.

Enfin nous voici en bas, tout en bas ; la rive écumeuse s'en va à perte de vue. Arrêt à Mejia, village de pêcheurs indigènes, où les entrepreneurs du Transandin essayèrent d'établir un port : les travaux ne réussirent pas et l'on dut continuer la ligne pendant une dizaine de milles au nord jusqu'à Mollendo où l'abordage était praticable. Néanmoins c'est à peine s'il existe une baie à Mollendo : le débarquement est protégé de chaque côté par un avancement de récifs entre lesquels un passage étroit permet de gagner le lac intérieur dont les eaux sont éternellement agitées par le ressac incessant de cette berge inhospitalière. Ce déplorable port, commercialement un des premiers du Pérou, a remplacé Islay, petite ville de la côte située au nord de Mollendo et que bientôt nous passerons en nous rendant à Lima.

Le premier coup d'œil révèle en Mollendo une note connue,

même familière : bien certainement nous avons déjà vu ces toits de zinc des comptoirs et des entrepôts, cet oasis de bâtiments à marchandises jetée en plein désert... Mollendo est toute pareille à ces officines éparpillées par l'Atacama; seulement ce serait une officine qui, au lieu de regarder les steppes blanches du salpêtre, domine tout l'infini de l'océan.

Les maisons de la petite ville par groupes, ou séparées, se pressent en désordre sur un plateau abrupt qui s'avance vers l'eau; l'ensemble est pittoresque, malgré le manque de végétation : les kyrielles de bateaux amarrés près du rivage, les toitures miroitantes et les murs aux couleurs variées composent un tableau animé qui séduit encore davantage sur la plage, où l'on jouit de l'admirable premier plan des vagues classiques de Mollendo : immenses, elles roulent vers les rochers du bord, disparaissent en des grottes humides et entourent, écumeuses, les îlots de pierre, noirs sur le sable argenté. Pendant les deux jours passés à Mollendo, nous avons eu tout le temps d'explorer ces falaises aux recoins mystérieux, où l'on respire à pleins poumons l'air des algues et des coquillages.

Nous sommes là une dizaine à guetter l'approche du vapeur chilien (*Pacific Mail Steamship Co.*) retardé par le blocus de la peste bubonique et dont on ignore l'heure et le jour d'arrivée; peut-être devrons-nous l'attendre une semaine, la Compagnie elle-même ne peut donner aucun renseignement. Nous discutions déjà l'éventualité d'un retour à Arequipa lorsque Rahlen se précipite dans la salle en annonçant : « l'affiche a paru sur les murs de l'agence. » Paroles magiques. Chacun se lève précipitamment pour se diriger vers le bureau de navigation : en effet un télégramme signale l'approche du *Tucapel*.

Le soir, nous nous embarquons, non sans quelques difficultés; l'océan est houleux, les petits bateaux sautent au flanc du navire sans parvenir à y déposer les passagers effarés; la nuit s'annonce, les femmes pleurent d'angoisse. On hisse le dernier voyageur, un curé; sa compagne, forte chola endimanchée de noir, le regarde monter accrochée à la rampe; déjà les pieds du taïta touchent aux marches de l'échelle, mais il s'empêtre dans sa soutane, une vague retombe avec fracas et le malheureux disparaît dans l'eau bouillonnante. L'accident cependant n'est pas grave : les vêtements pris aux crochets des rames tiennent bon; ruisselant et furieux, on ressort

le gros prêtre tandis que la femme maudit tout le monde et se tord en une attaque de nerfs; elle crie qu'elle a vu un requin prêt à saisir son ami et veut incontinent faire emprisonner les bateliers terrifiés.

A Mollendo, nous quittons à regret nos compagnons de route, les sympathiques révolutionnaires : sitôt arrivés, la police, préalablement avertie, a mis la main sur eux et maintenant, gardés à vue dans l'hôtel, ils attendent l'exil ou la prison.



CONCLUSION

De Mollendo à Lima, on longe pendant trois jours une berge absolument dénudée: au-dessus des sables de la plage et des collines arides du second plan, traînent les brouillards d'hiver, voilant la lignée des pics neigeux des Andes péruviennes. Les oasis du littoral suivent le cours des torrents venus de la Cordillère et, comme eux, s'arrêtent avant d'atteindre l'océan; ce sont ces belles vallées invisibles et fertiles qui déversent leurs richesses dans les ports isolés que nous verrons s'échelonner le long de la côte; solitaires, elles sont perdues au milieu des sables, comme les bolzons du Haut-Plateau s'éparpillent entre les chaînes des montagnes. Malgré la monotonie du paysage, le trajet est loin d'être ennuyeux : les arrêts sont fréquents et, si la vue est toujours semblable, on est distrait par le va-et-vient des vendeurs qui assaillent le navire et surchargent le pont de fruits exquis et de denrées indigènes. Et puis, n'a-t-on pas sous les yeux le spectacle imprévu de ces nuées d'oiseaux qui peuplent le rivage; au repos, goélands, pélicans, sombres cormorans et mouettes agiles recouvrent des falaises entières de leur masse ondoyante; il semblerait qu'un nuage gris s'est abattu à terre. Ces oiseaux pêchent continuellement, et rien n'est plus curieux que d'observer la manière intelligente dont ils s'y prennent pour qu'aucun d'eux ne soit lésé : par un mouvement circulaire ininterrompu, ils plongent et sitôt le poisson saisi, s'élèvent pour venir se joindre au troupeau de ceux qui attendent leur tour ; parfois le jour en est tout obscurci; les cris et le bruit de l'eau battue d'ailes innombrables devient assourdissant. Il suffit d'avoir vu ce spectacle pour s'expliquer la richesse du guano péruvien.

Nous descendons à Pisco : la barque dépose les voyageurs près

d'un faubourg brûlé de soleil où l'on aperçoit déjà un peu de verdure. La ville même est située à un kilomètre et demi de l'océan, transportée là, jadis, par crainte des pirates dévastateurs des ports. Un tramway nous y conduit lentement. Toujours la même église énorme, la même plaza, les mêmes arbres poussiéreux et partout le même abandon; puits desséchés, rues désertes et malpropres, maisons baroques auxquelles il manque souvent la toiture : à quoi bon dépenser inutilement, il ne pleut pour ainsi dire jamais à Pisco et une toile garantit aussi bien des rayons trop cuisants! L'oasis subsiste grâce à l'un des rares torrents andins suffisamment abondants pour arriver jusqu'à la mer. Le rhum du pays, le fameux cordial péruvien a donné une certaine célébrité à Pisco; l'endroit est également réputé pour ses vignobles aux grappes rosées dont les grains sont gros trois ou quatre fois autant que ceux d'Europe.

A vingt milles de Lima, nous apercevons les tertres sablonneux de Pachacamac, le grand sanctuaire autochtone des Chimos, où fut adoré le dieu suprême et intangible. A présent temples, palais, couvents, auberges, groupent leurs ruines près de l'océan et plus loin s'étend le vaste champ d'ossements, où chacun avait l'ambition de reposer.

Nous approchons de Lima, voici ses environs où les riches citadins possèdent de charmantes villas, Chorrillos, Miraflores, Magdalena.

Au loin se profile la longue chaîne dénudée de l'île San Lorenzo; déjà Callao. On aborde : une demi-heure de chemin de fer et nous sommes à Lima.....

A partir de Lima commence l'autre, le grand voyage, celui qui nous conduisit d'abord à la région enchanteresse de Chanchamayo, puis nous poussant toujours vers le cœur du continent nous fit traverser à cheval l'immensité ténébreuse des forêts vierges pour descendre en pirogue les affluents de l'Amazone et enfin, suivant le grand fleuve, aboutir à Para en Brésil, près de l'Océan Atlantique.



SUR L'ORTHOGRAPHE QUECHUA

Nous savons que les Quechua, à l'époque où leur royaume fut conquis par les Espagnols, n'employaient, pour fixer leurs pensées, que le quipu, système de comptabilité, dont ils se servaient surtout comme aide-mémoire. Partant, d'orthographe quechua il ne peut être question qu'après l'arrivée des Européens, lorsque les ordres religieux, dans leurs efforts de conversion, entreprirent l'étude de la langue indigène. C'est alors que fut créée l'orthographe quechua, telle qu'elle nous a été transmise; mais les lettres latines étant impuissantes à rendre de façon toujours exacte la valeur des sons, cette orthographe doit être considérée comme imparfaite. La différence radicale de phonétique, qui sépare le quechua des langues d'origine latine, a induit en erreur les grammairiens les plus consciencieux, suscitant variantes et mutations de lettres, qui provenaient d'une interprétation individuelle des sons, — d'où confusion apparente.

Ayant souci de cette interprétation fantaisiste, et par conséquent défectueuse, les grammairiens récents, tels que Tchudi et le père Honorio Mossi, se sont appliqués à séparer des nuances de prononciation, jusqu'alors confondues. Cependant, en certains cas, la difficulté de rendre en caractères latins, le son exact d'un mot indigène demeure à peu près insurmontable; il en est ainsi de l'orthographe des consonnes gutturales, dont les nuances varient selon la force de l'aspiration. Nombre d'auteurs ont cru pouvoir résoudre le problème en introduisant des combinaisons de caractères, chacun à la manière personnelle dont il entendait la langue : les uns doublaient les consonnes « c » et « q », les autres écrivaient « q c », etc. Aucun de ces systèmes ne peut toutefois être appliqué avec succès, et il suffit, pour s'en convaincre, de lire les commentaires de l'alphabet phonétique de Zegarra; nous ne citons que deux passages relatifs aux « consonnes gutturales » de force accentuée.

« Le son de cette consonne se forme... par un effet analogue à celui qu'on fait pour se gargariser » ; — plus loin : « Ce son est semblable au bruit d'une vessie qui éclate » (1).

Il est évident que le quechua ne sera interprété correctement qu'après l'introduction d'un alphabet spécial, propre à cette langue, — aussi ces considérations nous ont-elles déterminées à nous contenter des « c » et des « q » simples, non réitérés, même quand il s'agissait de traduire les gutturales accentuées. Ainsi nous écrivons « Capac » et non « Ccapac », « huaca » et non « huacca », « Quechua » et non « Qquechua ». Quand au son guttural le moins complexe, qui correspond au « k », nous avons jugé à propos de le traduire par le « c », en lui substituant le « qu » devant les voyelles « e et i ».

On sait que le « v » n'existe pas en quechua ; nous avons cependant cru devoir le conserver dans le nom Vilcanota, ce nom étant déjà entré sous cette forme corrompue dans le vocabulaire géographique. Le même principe fut suivi pour les noms d'Illa-Tiksi-Huira-Cocha et ceux des ruines de l'Ile Titicaca.

(1) Zegarra. *Ollantaï, op. cit.*, p. CLIV.



CARTE GÉNÉRALE DE L'AMÉRIQUE DU SUD



INDEX DES NOMS D'AUTEURS

ET DES

NOMS HISTORIQUES & GÉOGRAPHIQUES





TABLE DES GRAVURES HORS TEXTE

PAGES



TABLE DES GRAVURES DANS LE TEXTE



TABLE DES MATIÈRES

G. DE MALHERBE, IMPRIMEUR
12, Passage des Favorites




GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00024 8555

